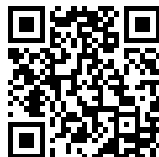

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

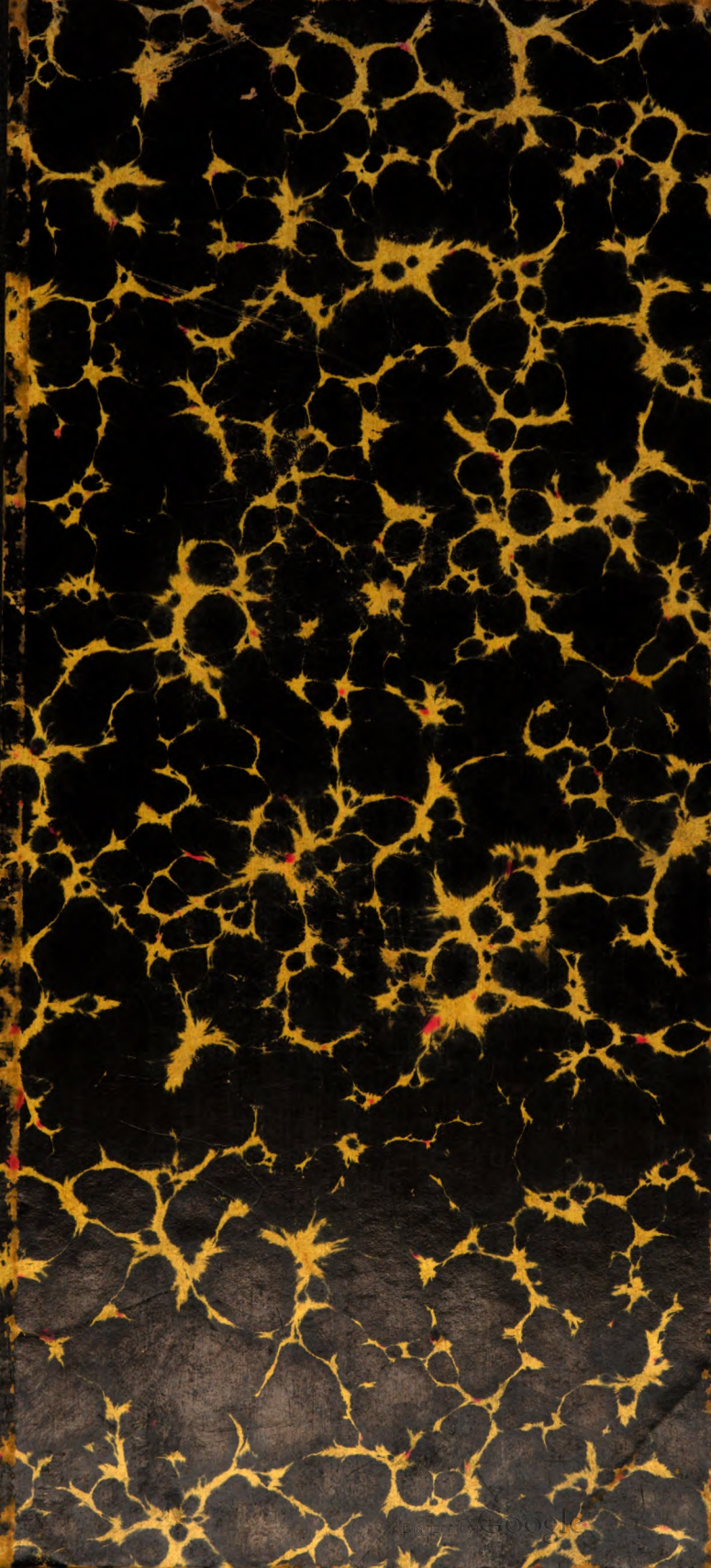
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

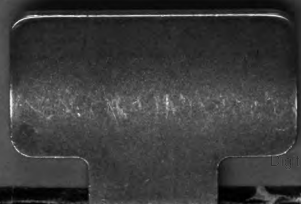
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





LA CONNAISSANCE

DE

JÉSUS-CHRIST.

BIBLIOTHÈQUE

"Les Fontaines"

S J

60 - CHANTILLY.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous
seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.



SE TROUVE AUSSI

A BESANÇON,

CHEZ TURBERGUE ET JACQUOT, LIBRAIRES;

A LYON,

CHEZ PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES;

A TOULOUSE,

CHEZ DELSOL ET PRADEL, LIBRAIRES.

Paris.—Imprimerie de Terzuolo, rue de Madame, 30.

LA CONNAISSANCE
DE
JÉSUS-CHRIST

OU
LE DOGME DE L'INCARNATION

ENVISAGÉ
COMME LA RAISON DERNIÈRE ET SUPRÊME DE TOUT CE QUI EST;

PAR
M. L'ABBÉ COMBALOT, *Theodore*
VICAIRE GÉNÉRAL DE ROUEN ET D'ARRAS.

Qui Christum nescit, nil scit, si cœtera nescit;
Qui Christum nescit, sat scit, si cœtera nescit.

Deuxième Edition,
REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

PARIS,
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N. 5.

1841.

PRÉFACE.

Quand le Fils de l'Homme demandait à ses premiers disciples ce que pensaient de lui les enfants d'Israël, ils répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres que vous êtes Élie, Jérémie ou l'un des anciens prophètes. » « Et vous, reprit le Sauveur, que dites-vous de moi? » La question est nettement posée. Les apôtres ont déjà répondu; mais Pierre, avec sa foi vive et son ardent amour, va dire, non ce que les autres pensent, mais ce qu'il croit : « Vous êtes, re-

a

prend-il, le Christ, le fils du Dieu vivant ¹ ». Réduite à ces termes, la foi au dogme de la divinité de Jésus-Christ se reproduit depuis bientôt deux mille ans, et l'Église, par la voix du pontificat suprême, par celle des livres saints et de la tradition, par ses conciles et par ses docteurs, par le témoignage des nations chrétiennes et de l'univers régénéré, ne cesse de redire, avec saint Pierre : « Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant ».

Les pontifes de Rome, témoins immortels de la foi de l'Église, gardiens incorruptibles de la révélation, docteurs infaillibles de la vérité, centre de l'unité catholique, chefs de tout l'épiscopat, qui ne peut accomplir sa mission que dans l'orbite de leur unité, ne sont que les fidèles échos de cette parole venue du ciel et sortie de la bouche du premier des apôtres : « Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant ». Et parce que les successeurs de Pierre, malgré l'enfer et ses dénégations, n'ont jamais cessé de proclamer et de défendre la foi à la divinité du Christ, jamais le Christ n'a cessé de leur dire à son tour : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ² ».

Trois choses sont donc immuables dans le pontificat romain : sa foi à la divinité de Jésus-Christ, son ardent

¹ Tu es Christus, filius Dei vivi. (*Matth.*, 16, 16.)

² Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam. (*Matth.*, 16, 18.)

prosélytisme pour la propager, et son éternelle durée au milieu des ruines et des révolutions de ce monde. Le pontificat romain dit à Jésus-Christ : Vous êtes Dieu ; et le Christ lui reudit à jamais : Vous êtes la *pierre* , vous êtes le fondement qui porte l'Église et la vérité. Or, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, et si l'Église n'est pas divine, comment les papes ont-ils fait adorer Jésus-Christ comme un Dieu ? et comment Jésus-Christ, s'il n'est qu'un homme, a-t-il pu prédire à la papauté des destinées et une force éternelles ?

Toutefois, c'est après dix-huit siècles d'adoration, c'est en face de la grande révolution produite par la divinité du Christ, c'est à l'ombre de la civilisation sortie des profondeurs du dogme chrétien, que le rationalisme impie de ce temps s'en vient dire au monde que le Christ n'est qu'un homme.

Voilà deux peuples, dont l'un a cinq mille ans, et l'autre dix-huit siècles d'existence. Le premier ne vit que par son infatigable espérance dans la venue future de l'Homme-Dieu, et le second n'existe que par son inébranlable foi à la réalité de sa venue. L'espoir trompé, mais impérissable, de la nation juive, établit le dogme de la divinité du Christ comme un fait non-seulement possible, mais comme un fait annoncé, promis, attendu ; et l'immortelle foi de la société chrétienne atteste l'accomplissement des antiques promesses. Or, quand on voit avec

quel imprudent oubli du passé, et quel mépris de la foi toujours vivante des nations régénérées par la grâce, les athées de la divinité du Christ affirment que rien, dans les âges antérieurs, ne prouve que le dogme de l'incarnation du Fils de Dieu ait pénétré la conscience de l'univers, on se demande si l'impiété ne serait pas scur du délire.

Le Christ paraît au sein de la Judée, il vient au temps marqué par les Prophètes; et, ramassant sur les bords d'un lac quelques grossiers pêcheurs, il leur annonce qu'il est le Messie promis à leurs pères et attendu par eux. Sa doctrine, ses vertus et ses miracles, les soumettent à la foi de sa divinité. Cependant la nation gardienne des saints oracles ne veut pas reconnaître, dans l'humble Fils de Marie, le Sauveur que ses prophètes ont annoncé; elle le traîne au supplice parce qu'il s'est dit le Messie, le fils de Dieu, le rédempteur divin promis aux espérances des enfants d'Abraham. Il meurt sur une croix, en déclarant qu'il n'a point trompé ceux qui le condamnent, et après avoir publiquement prédit qu'il sortirait triomphant du tombeau, comme la foi à sa divinité sortirait victorieuse du sein même de la nation déicide.

Les Juifs charnels, toujours esclaves des biens périssables du temps, regardaient la pauvreté, la servitude et les misères de cette vie, non comme une conséquence de la déchéance humaine et comme des châtimens expiateurs, mais comme un signe évident de la colère divine. Et c'est

pourquoi ils ne purent se persuader d'abord que le Messie dût sortir de l'atelier d'un obscur artisan, et paraître au milieu des siens, environné de l'humiliant cortège du dénuement et de la souffrance. Ils voulaient un Messie conquérant, riche, puissant et glorieux. Ce préjugé fatal domina long-temps l'esprit des apôtres eux-mêmes; et pendant la vie mortelle de l'Homme-Dieu, ils lui répétaient sans cesse cette parole, écho de l'orgueil national : « Quand donc rétablirez-vous le royaume d'Israël ? » Les apôtres cependant ont cru à la divinité du Sauveur; ils ont fait germer la foi au dogme de l'incarnation, dans les entrailles du monde, et ils ont versé leur sang pour attester à l'univers entier la sincérité et la puissance de leur conviction. Mais comment cette révolution subite et profonde s'est-elle accomplie en eux? comment sont-ils devenus soudain les imitateurs et les panégyristes des vertus du Calvaire? comment ont-ils dépouillé le préjugé populaire pour embrasser, avec une indomptable énergie, la doctrine et la morale que leurs instincts repoussaient? Croit-on pouvoir assigner une cause naturelle à ce phénomène, en la cherchant dans le prestige de la renommée, dans les inspirations du fanatisme et dans l'attrait de la nouveauté?

Plus on y regarde de près et plus on comprend que l'inébranlable foi des apôtres n'a pu avoir d'autre principe générateur que la réalité connue et solennellement démon-

trée de la divinité de leur maître. Le fanatisme de l'hypocrisie et de la ruse n'est pas un fanatisme possible à des hommes ignorants et privés de tout moyen humain d'action, sur une nation plongée dans l'amour exclusif des choses matérielles, et qui repoussait avec horreur les promesses et les maximes des premiers adorateurs de la croix.

La conversion de saint Paul, par exemple, s'explique-t-elle sans un miracle, et les deux phases si profondément marquées de sa vie n'impliquent-elles pas la divinité réelle et clairement reconnue de Jésus-Christ? Sous l'inspiration des passions judaïques, ce terrible ennemi du Christ garde les vêtements des bourreaux du saint diacre Étienne, et, comme l'a dit un Père de l'Église, il le lapide, ce semble, tout seul, par les mains de tous. Ne respirant que la haine du nom chrétien, il pénètre dans la demeure des premiers fidèles, il les charge de chaînes et les traîne à la mort. Jérusalem ne suffit plus à son zèle pharisaique; le bruit se répand que les disciples du Christ sont allés à Damas prêcher sa divinité. Paul demande aux princes des prêtres une mission de sang, et il part, précédé des souvenirs qui ont fait de son nom une sorte de fléau pour l'Église naissante. Il entre dans la synagogue de Damas, et ses frères se réjouissent de voir celui qui vient les aider à anéantir les sectateurs du Crucifié; mais voilà que ce même Paul se proclame le dis-

ciple le plus sincère et le plus dévoué de Jésus de Nazareth. Muets de stupeur, les Juifs ne peuvent croire ce qu'ils entendent, et, l'étonnement faisant place à la vengeance, ils accablent de malédictions et poursuivent de leurs fureurs le nouveau néophyte.

C'en est fait, la divinité du Christ a trouvé son témoin le plus fort et son plus grand apôtre. Or, une pareille révolution s'explique-t-elle par des causes naturelles? Est-il possible que le même homme, à deux jours d'intervalle, immole ceux qui croient à la divinité de Jésus, et devienne leur ami, leur frère, et soit prêt à mourir lui-même pour établir la foi de sa divinité? L'âme de Paul se soulevait hier d'une invincible horreur au seul nom de Jésus-Christ, et aujourd'hui une parole de feu, un enthousiasme d'amour, une conviction insurmontable à tous les travaux et à tous les supplices déborde de son âme. Hier, ce terrible ennemi de la croix dressait des échafauds et préparait des bûchers pour quiconque oserait se dire le disciple du Christ, et aujourd'hui il est prêt à mourir pour établir sa divinité. Ces métamorphoses, je le demande, sont-elles d'un Juif, et du Juif le plus acharné à la ruine de cet Évangile dont il se fait soudain le prédicateur et l'apôtre? Le miracle de la conversion de saint Paul se lie nécessairement au fait de la divinité du Sauveur, comme la divinité invinciblement reconnue de Jésus-Christ peut seule expliquer

l'étonnante révolution qui vient de s'accomplir dans l'âme de saint Paul.

En moins de dix ans, à dater de la première publication de l'Évangile, un peuple d'adorateurs se forme pour Jésus-Christ, au sein de la Judée. Du pied du Calvaire encore teint du sang de l'Homme-Dieu, des milliers de Juifs, devenus les disciples de la croix, partent, pour s'en aller, à travers les nations idolâtres, prêcher le dogme de la divinité de celui que plusieurs d'entre eux ont fait mettre à mort. Ces Juifs convertis, maîtrisant, au fond de leur âme, l'antipathie profonde qu'ils ont pour les incirconcis, brisent tout d'un coup les barrières d'une nationalité égoïste. De quoi s'agit-il cependant ? De prouver aux sages de Rome, de la Grèce, de toutes les nations de la gentilité, qu'un homme appelé Jésus, et attaché à une potence entre deux scélérats, est le rédempteur du monde, le vrai fils de Dieu. Il s'agit de faire sortir du dogme de sa divinité une législation nouvelle, de nouvelles croyances et un nouveau culte. Il s'agit de ressusciter des sociétés vieilles dans une dépravation qui dépasse tout ce qu'on pourrait en dire, pour les initier à la morale du Calvaire et à la vie des anges. Un demi-siècle ne s'est pas écoulé depuis que cette étonnante croisade a été entreprise par les Juifs devenus chrétiens, et déjà l'empire romain, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Germanie et les Gaules sont remplis de fidèles ; et si, à cet imposant

témoignage, confirmé par trois cents ans de combats et par le sang de plusieurs millions de martyrs, on ajoute la grande voix des siècles écoulés du christianisme, redissant sous la voûte du ciel, d'un pôle à l'autre, que Jésus « est le Christ, le fils du Dieu vivant, » qu'avons-nous à craindre des blasphèmes et des cris impuissants de l'athéisme moderne?

Napoléon disait un jour, à Sainte-Hélène : « Alexandre, César, Charlemagne et moi, avons fondé des empires ; mais sur quoi avons-nous appuyé les créations de notre génie ? sur la force. Jésus-Christ seul a fondé son empire sur l'amour, et à l'heure qu'il est des millions d'hommes mourraient encore pour lui ». Qui se ferait tuer en effet, dans le monde, pour Alexandre, pour César, pour Charlemagne ? Qui se ferait tuer pour rendre témoignage à l'éloquence de Cicéron ou de Démosthène ? Et combien compteriez-vous de maréchaux et de généraux de l'empire prêts à verser leur sang au milieu des tortures, pour honorer la cendre de Napoléon ? Qui voudrait endurer le martyre pour établir la mission de Mahomet, de Luther, de Calvin et des autres fabricateurs humains de cultes religieux ? Qui se laisserait égorger pour un Juif crucifié, il y a deux mille ans, entre deux voleurs, si ce Juif n'était un Dieu ? Qui voudrait mourir, pour garder dans son âme la foi à une religion contre laquelle tant de passions s'irritent, si Jésus-Christ n'était qu'un homme ? La divinité

de Jésus-Christ, appuyée sur vingt siècles de foi et sur quarante siècles d'espérance, est donc le fait le plus croyable et le plus irréfutablement démontré.

Comment donc comprendre que, de nos jours, une race impie semble s'être donné la mission d'ébranler, dans la conscience des nations rachetées par le Christ, la foi au dogme de sa divinité ? Comment expliquer ce travail d'enfer, pour anéantir, à l'aide d'une philosophie panthéiste et d'un naturalisme rétrograde, l'ordre surnaturel et divin de la grâce, dont les racines les plus profondes tiennent au dogme de l'incarnation ? Qu'on nous permette d'indiquer la cause de ce phénomène.

Selon la théologie catholique, la vision directe de la divine essence peut seule rendre impeccable une intelligence créée, en la fixant pour jamais dans l'immuable possession de l'éternelle beauté et de l'éternelle lumière ; et c'est parce qu'ayant atteint le bien infini, elle ne peut s'en détacher. Tout esprit fini, muable et faillible par son essence, peut fermer les yeux aux clartés les plus vives de l'évidence, et quelles que soient les splendeurs de la vérité sur lui, pendant que cette vérité se révèle à son âme, sous des conditions limitées, et à travers un milieu, il peut se détourner du souverain bien et de la vérité souveraine ; et c'est là ce qui explique le crime de Lucifer. N'apercevant Dieu, au séjour de l'épreuve, qu'à travers les formes ou les es-

pèces typiques des choses, comme parle le docteur angélique, et non par une vision directe qui l'eût mis face à face avec la vérité infinie, il a pu détourner son regard de celui qui habite, selon nos Livres saints, *une lumière inaccessible*; et rêvant, loin de l'éternelle beauté, un autre centre de félicité et de lumière, il est tombé d'une chute éternelle.

Au-dessous de la claire vue, l'opération divine se manifeste au monde avec une splendeur saisissante et presque irrésistible, par la prophétie et par le miracle. Le miracle, en effet, est le signe le plus visible et le plus frappant de l'action immédiate de Dieu. Celui qui, en face d'un million de spectateurs, aurait ranimé, naguère, les restes de Napoléon, celui-là eût rendu évidente et palpable la vertu du Très-Haut. Mais les témoins de ce prodige auraient-ils été fatalement subjugués par lui? N'auraient-ils pu affaiblir dans leur âme, soit la réalité d'un semblable fait, soit la puissance de celui qui en eût été l'organe? Ils l'auraient pu, sans aucun doute.

Les Pharisiens et les Juifs incrédules ont pu nier la divinité du Christ, après avoir vu sortir Lazare de la nuit du tombeau, et en face de la résurrection du Sauveur, dont la réalité était évidente pour eux; parce que la perversité d'une intelligence déchuée peut obscurcir les rayons les plus resplendissants de la vérité. L'obstination dans le doute et dans le mal peut tenir du délire et de l'enfer;

mais un délire infernal est possible à un esprit que la passion égare, et que l'orgueil enivre.

Quand le Fils de l'Homme parut en Judée, il ressuscita les morts, se ressuscita lui-même ; et par ces prodiges inouis il donna à la nation héritière des saintes révélations la preuve la plus subjugante de sa divinité. Les miracles opérés par le Fils de Marie, aux yeux de sa nation, étaient frappants d'évidence, entraînants de conviction ; mais des abîmes du cœur corrompu des Scribes, des Pharisiens et des princes des prêtres, s'élevaient d'immenses ténèbres qui venaient obscurcir les clartés surnaturelles des faits miraculeux. Le Christ faisait d'éclatants miracles ; mais sa doctrine et ses exemples heurtaient l'orgueil des grands. Il faisait des miracles, mais il mangeait avec les publicains et les pauvres ; il protégeait le faible et l'orphelin contre le riche oppresseur. Il appelait les Pharisiens, des sépulcres blanchis ; il mettait en lumière leur hypocrisie, censurait leur orgueil et confondait leur malice. Les miracles du Christ subjuguèrent les cœurs droits et les âmes dociles ; mais les circonstances dont ils étaient accompagnés devenaient pour le Juif charnel, et pour le Pharisien superbe, une énigme incompréhensible, une semence de doute, une pierre de scandale et une occasion de blasphème.

Les impies de ce siècle, en niant la divinité du Christ, en face de la miraculeuse existence de son Église, et malgré les signes surnaturels et multipliés qui la distinguent des

cultes d'invention humaine, sont soumis aux mêmes tentations que les incrédules de la nation d'Israël, pendant la vie temporelle de l'Homme-Dieu. Les preuves de la divinité de Jésus-Christ sont écrites en caractères ineffaçables sur le front des peuples civilisés, et le fait prodigieux de l'unité, de l'universalité expansive, de la perpétuité et de la sainteté de l'Église, par lequel Jésus-Christ règne sur le monde moral, est un fait irrésistible de puissance et de lumière, pour tout esprit qui n'a pas demandé à la haine, des sophismes et des blasphèmes.

L'Église, en poursuivant sa marche à travers les âges, fait des choses évidemment divines. Elle rend la vie aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts ; c'est-à-dire qu'elle donne la vérité à l'intelligence déchue, la charité, la vertu et la vie, à l'homme que les passions et l'égoïsme dépravent. Mais, semblable à son divin Fondateur, elle parcourt ici-bas une voie douloureuse. Elle porte, comme lui, un manteau déchiré ; elle a dans sa main un roseau pour sceptre, sur sa tête un diadème d'épines, et elle monte au Calvaire chargée d'une lourde croix. Les pauvres, les ignorants, les petits et les simples, dont elle partage les faiblesses et guérit les misères, la suivent ; mais au pied de la sainte montagne du haut de laquelle cette divine épouse de l'Homme-Dieu proclame la royauté des souffrances, la joie des larmes et les divines splendeurs de la pauvreté, on entend retentir ce

cri déicide : *Tolle ! Tolle !*... Si donc l'orgueil et la haine ne nous donnaient le secret de cette lutte effrayante contre le dogme de la divinité du Christ, qui pourrait soupçonner la possibilité d'un pareil phénomène ? Où chercher une cause à cette complicité des impies de ce temps, dans la guerre qu'ils font à la divinité réelle du Sauveur, ainsi qu'aux conséquences surnaturelles du dogme de l'incarnation ?

Nos philosophes croient-ils pouvoir assigner à la raison une base plus ferme que celle des traditions sacrées, dont l'Église a seule le dépôt, et à l'ombre desquelles le genre humain respire ? Et quand il est démontré à la conscience, que l'incarnation du Fils même de Dieu est la plus haute manifestation des attributs communicables de la cause suprême, puisqu'elle imprime à l'univers créé un but final clairement infranchissable et clairement infini, de quel droit viennent-ils nous dire, qu'à eux seuls était réservé le secret des choses, le dernier mot de Dieu et de l'univers ? Nos poètes, nos écrivains, nos peintres, nos artistes, se sont-ils imaginé que le monde surnaturel de la grâce, dont le Christ est le foyer central, et dont le dogme de l'incarnation résume toutes les harmonies avec celui de la nature et celui de la gloire, était étranger aux inspirations de l'art et aux chefs-d'œuvre du génie ? Nos moralistes ont-ils espéré que dans le domaine de la conscience et de la vertu, il était possible de découvrir une loi plus parfaite

et plus sainte que la loi dont le Christ est l'auteur et que sa divinité seule a imposée au monde ? Nos politiques ont-ils rêvé une perfectibilité sociale plus complète que celle dont le Christ, par l'incarnation, a posé les fondements, en abaissant Dieu jusqu'à l'homme, et en élevant l'homme jusqu'au niveau d'une égalité ineffable avec Dieu ? Et nos parleurs de progrès, nos économistes humanitaires ont-ils trouvé dans la philanthropie, cette froide hérésie de la charité, un supplément à la grande loi de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, se déployant, par l'incarnation, selon la plénitude de ses développements même possibles ?

Qu'on y réfléchisse, et on demeurera convaincu que les rationalistes de notre époque n'attaquent le dogme de la divinité du Sauveur, qu'afin d'anéantir les conséquences pratiques et sociales dont il est la source, pour élever sur les ruines de la foi catholique le monstrueux édifice d'une philosophie dont le terme final est le doute dans l'ordre des croyances, comme il est le tombeau de toute vertu dans celui des devoirs.

Admirez cependant les desseins de l'éternelle Sagesse, qui a su trouver le secret de faire servir l'erreur elle-même à l'affermissement et à la dilatation de la vérité ! Et, ainsi, l'œil chrétien découvre des miséricordes au fond de ces chutes terribles qui désoleraient la foi, si le bras de Dieu n'était assez fort pour tirer de l'erreur, des clartés

plus abondantes que ne sont profondes les ténèbres enfantées par l'erreur.

• Pendant que les hérétiques, » c'est saint Augustin qui parle¹, « attaquent avec une inquiète perversité les dogmes de la foi, ceux qui ont mission de les défendre les méditent avec plus de profondeur, les conçoivent plus clairement, et les prêchent avec plus de zèle. En sorte que la question soulevée par les ennemis devient une occasion d'apprendre; car les combats des hérétiques mettent en lumière la doctrine de l'Eglise, et font ressortir ses divines richesses. » « Plusieurs, en effet², sont sans énergie pour apprendre, à moins que les insultantes attaques des hérétiques ne les tirent de leur léthargie, en les faisant rougir de leur ignorance, et en leur montrant l'abîme où cette ignorance pourrait les précipiter. » « Servons-nous donc³,

¹ Multa quippè ad fidem catholicam pertinentia, dùm hæreticorum calidâ inquietudine exagitantur, ut adversùs eos defendi possint, et considerantur diligentius, et intelliguntur clariùs, et instantius prædicantur, et ab adversario mota quæstio, discendi existit occasio. (August., *de Civit. Dei*, cap. 3.)

Improbatio quippè hæreticorum facit eminere quid Ecclesia sentiat et quid habeat sana doctrina. (*Conf.*, cap. 19.)

² Multi ad quærendum pigri sunt, nisi per molestationes et insultationes hæreticorum quasi de somno excitentur, et de imperitiâ suâ erubescant sibi, et de illâ imperitiâ suâ periclitari se sentiant. (*Contr. Manich.*, lib. 1, art. 2.)

³ Utamur etiam isto divinæ Providentiæ beneficio, ex his enim hominibus hæretici fiunt qui, etiam si essent in Ecclesiâ, nihilominùs errarent. Cùm autem foris sunt, plurimùm prosunt, non verùm docendo quod nesciunt : sed ad verum quærendum carnales, et ad verum aperiendum spiri-

ajoute ce grand docteur, de ce bienfait de la Providence, car ceux-là deviennent hérétiques, qui erreraient même encore s'ils appartenait à l'Église. Mais, parce qu'ils ne sont plus dans son sein, ils ne laissent pas de lui être utiles, non en enseignant la vérité qu'ils ignorent, mais en excitant les hommes charnels à chercher la vérité, et les catholiques sincères et éclairés, à la rendre plus éclatante. »

« Servons-nous des hérétiques, non pour approuver leurs erreurs, mais afin que, vengeant la doctrine catholique de leurs insultes, nous soyons plus vigilants, alors même que nous avons perdu l'espoir de les convertir. »

« Il fallait, continue saint Augustin, ⁴ que la vigne fût taillée et qu'on en retranchât les sarments inutiles; ce sont ceux qui, sous le nom même du Christ, forment les schismes et les hérésies; et la guerre incessante qu'ils font à l'Église l'exerce au combat, affermit et fait resplendir sa doctrine, en perfectionnant sa patience. » Les hérésies et les schismes, en nous donnant le triste spectacle de la ruine

tuales catholicos excitando... Utamur ergò etiam hæreticis, non ut eorum approbemus errores, sed ut catholicam disciplinam adversùs eorum insidias asserentes, vigilantiores et cautiores simus, etiam si eos ad salutem revocare non possumus. (Aug., *de Ver. Rel.*, art. 45.)

⁴ Oportebat ut eadem vitis putaretur, et ex eà præciderentur infructuosa sarmenta, quibus hæreses et schismata per loca facta sunt, sub Christi nomine, per quorum adversitates magis ac magis exerceretur Ecclesia, et probaretur atque illustraretur doctrina ejus et patientia. (August., *de Cath Rud.*, art. 44.)

intellectuelle de ceux qui en sont les fauteurs et les victimes, ne laissent donc pas de servir la cause de l'Église. Les systèmes philosophiques de l'époque actuelle, en attaquant les éléments mêmes de la vérité, soit absolue, soit relative, porteront le sacerdoce catholique à méditer *plus profondément*, à concevoir *plus clairement*, et à prêcher *plus courageusement* les vérités que le catholicisme embrasse. La nouvelle phase de la guerre que l'enfer poursuit contre la révélation provoquera au sein de la société chrétienne des clartés nouvelles, et une direction plus large sera donnée aux études de la théologie. Les maîtres de la science sacrée seront forcés de comprendre que le terrain de la controverse s'est élargi, et que, transportée sur les éléments mêmes et sur la substance des choses, la discussion doit prendre nécessairement une face nouvelle.

Que voyons-nous, en effet, de nos jours? Les derniers écrits de l'impie attaquent la doctrine de l'Église sur le dogme de la création. La notion catholique de Dieu et de l'univers est devenue l'objet d'une lutte incessante de la part des incrédules, parce qu'en portant les coups de marteau de la discussion sur les bases mêmes de toute philosophie et de toute science, ils espèrent ébranler et détruire l'édifice entier de la révélation.

Un panthéisme et un naturalisme immenses sont au fond de tous les écrits anti-catholiques de ce temps.

L'ordre surnaturel des communications de Dieu avec l'univers, la déchéance originelle de l'homme et la divinité du Christ, sont perpétuellement attaqués, niés, blasphémés par les enfants de l'impiété. Fatigué de vingt siècles de triomphes obtenus par l'Eglise, l'enfer a jeté dans le monde la grande hérésie du progrès, qui se résout dans ce naturalisme que Leibnitz signalait comme devant fermer la chaîne des hérésies. Ces nouvelles attaques finiront comme tant d'autres ont fini, et le dogme de la grâce, qui se lie fondamentalement à celui de l'incarnation du Verbe et de la divinité du Christ, envisagé sous des aspects nouveaux, versera sur les peuples chrétiens des clartés plus abondantes. Il sera démontré aux esprits qui cherchent sincèrement la vérité, que la notion catholique de Jésus-Christ est le dernier mot du monde de la nature, comme elle est l'alpha et l'oméga de celui de la grâce et de la gloire. Et en déplorant à jamais le crime et le malheur des ennemis du Christ, nous admirerons la Sagesse éternelle, qui sait faire servir l'erreur elle-même au triomphe de la vérité et à l'exaltation de l'Eglise. Le dernier écrit d'un prêtre qui fut long-temps notre ami, et qui a brisé sa plume d'apologiste de la vérité, pour prendre celle des sectaires, recèle la dernière formule de cette philosophie panthéiste subversive de la notion catholique de Dieu et de l'univers. Selon cet écrivain, la création n'est que la *substance* même de Dieu, envisagée

sous un aspect nouveau et séparée de sa source éternelle par une limite effective qui réalise l'univers. Cette manière d'expliquer l'origine des choses se résout dans un panthéisme nécessaire, qui n'est au fond qu'un véritable athéisme. Car si, comme le prétend l'auteur de l'*Esquisse d'une Philosophie*, ¹ « il n'existe et ne peut exister qu'une seule substance primordiale, laquelle, sous des modes divers d'existence, est le fonds commun, la racine nécessaire de tout ce qui est », il est clair que l'essence divine est participable, divisible, infinie et finie tout ensemble; et parce que *la limite effective*, qui seule distingue, selon cet écrivain, la substance créée de la substance éternelle, est quelque chose de réel et de subsistant, il suit que Dieu est à la fois limité et sans limites, immatériel et matériel. Or, c'est là anéantir l'idée même de Dieu, dont l'unité simple n'admet pas et ne saurait admettre une puissance de division, de fractionnement, de communication, de participation d'essence. Si, « créer pour Dieu c'est limiter sa *propre substance*, et lui donner, en la limitant, un nouveau mode d'existence hors de lui », ² il faut en induire nécessairement, que les êtres créés sont d'une même essence radicale et conséquemment d'une même nature avec Dieu. Or, ce panthéisme impie se réduit

¹ Pages 111 et 112.

² Page 112.

à un véritable athéisme. Admettez, en effet, que la substance divine peut passer de son état d'illimitation ou d'unité infinie, à un état de limitation, qui donne à une portion de cette substance une nature distincte de celle de Dieu, il s'ensuit rigoureusement qu'une portion de la substance divine n'appartient plus à Dieu, n'est plus Dieu par conséquent. Mais s'il est possible à Dieu d'anéantir une portion de sa substance en changeant sa nature imparticipable, immuable, éternelle, que devient, je le demande, la notion même de l'être nécessaire, de l'être simple, de l'être souverainement parfait? que devient l'idée de Dieu, en un mot? L'auteur de l'*Esquisse d'une Philosophie* trouve absurde et contradictoire qu'il soit au pouvoir de l'Être infini de tirer, non de sa substance, mais du néant, les substances créées; et sa raison n'a pas reculé devant cette conséquence impie, que par la création une portion de la substance divine elle-même puisse cesser d'appartenir à la nature divine, pour devenir la nature des êtres créés.

Si cette théorie de la création n'était qu'un de ces égarements de l'esprit humain, dont les conséquences n'ont rien de pratique pour la société, nous n'en parlerions pas; mais l'écrivain qui en est l'auteur a dû voir qu'en la formulant, il sapait par sa base le christianisme même. Si les êtres créés, en effet, tiennent par leur fonds à la substance divine, ils ont une même

nature avec elle ; ils en sont une *incarnation* réelle ; et ce n'est pas assez dire , parce que la foi catholique n'a jamais enseigné que , par l'incarnation du Fils de Dieu , la nature humaine , personnellement unie au Verbe divin , perdit son essence , sa substance , radicalement et éternellement distincte de l'essence et de la nature de Dieu. Dans la théorie panthéistique de l'auteur de l'*Esquisse* , chaque homme est plus que Jésus-Christ considéré en tant qu'homme , car il porte dans son fonds radical une même substance , une même essence et logiquement une même nature avec Dieu ; ce qui ne saurait se dire , sans impiété , de l'humanité sainte du Christ. Et voilà pourquoi l'incarnation du Verbe , l'ordre surnaturel de la grâce , le dogme de la déchéance et celui des peines éternelles , tels que les enseigne l'Eglise , n'inspirent plus à ce génie tombé que ce genre de pitié que provoquent les contradictions de l'absurde. Ainsi , l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* en est venu , non à une *indifférence* complète en matière de religion ; mais il s'est imposé la tâche d'anéantir , sur la terre , toute vérité et toute religion , comme il a espéré anéantir par leur base les institutions politiques , en appelant à l'aide de ses pamphlets révolutionnaires les multitudes au renversement de toute société. Missionnaire de ruines et prophète de mort , il voudrait éteindre la lumière qui éclaire l'univers , pour aller s'asseoir ,

V. sur le panthéisme universel
p. 6, 12

comme il l'a dit lui-même : « simulacre vide, entre les ruines du passé et les ténèbres de l'avenir, afin d'indiquer aux intelligences dégoûtées de la vie, la route du néan ».

LA CONNAISSANCE
DE
JÉSUS-CHRIST
OU
LE DOGME DE L'INCARNATION

ENVISAGÉ

COMME LA RAISON DERNIÈRE ET SUPRÊME DE TOUT CE QUI EST.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFÉRENTS MODES PAR LESQUELS ON PEUT CONNAITRE DIEU
ET LA CRÉATION.

Jamais l'homme, à aucune époque de l'existence de l'humanité peut-être, n'a été à la fois plus impatient de pénétrer dans le secret des choses, et ne s'est plus étrangement mépris sur les limites imposées à sa raison. Atôme pensant, il s'exagère à l'infini sa puissance intellectuelle, et, oubliant que le néant et le mal l'enveloppent de toutes parts, il ose

porter sur Dieu et la création un regard téméraire. Du fond de sa nuit, cette poussière vivante veut mesurer la hauteur du divin soleil des esprits ; elle veut embrasser l'immensité de l'être des êtres, et sonder les incommensurables profondeurs de sa sagesse et de sa puissance.

Mais voyez à quoi ont abouti les efforts de cette raison obscurcie ! Est-il une vérité demeurée debout au sein des ténèbres qu'elle a amassées dans ses stériles recherches ? Demandez-lui ce qu'elle croit : pressez-la de vous donner le symbole de sa foi et de ses espérances. Mystère effrayant, mais plein de justice ! Après six mille ans de labeur et de souffrance dans ce vaste champ des opinions, elle en est encore à se demander ce que c'est que connaître ; elle en est encore à s'interroger elle-même et à se dire : y a-t-il quelque chose de vrai ? Et qu'on ne nous accuse point de forger des hypothèses pour le plaisir de les combattre. Cherchez dans le monde de l'humaine philosophie un homme, un seul homme qui puisse vous donner une notion exacte de Dieu et de la création, vous n'en trouverez point. L'orgueil de l'individualisme a jeté des racines si profondes, que les esprits les plus éloignés de la vérité sont souvent ceux qui croient avoir fait le plus de découvertes dans ses vastes domaines ; tant l'homme déchu aime à s'aveugler lui-même, tant il éprouve je ne sais quelle faim et quelle soif de l'idolâtrie de ses rêves !

Et comment espérer de ramener à l'église catholique des intelligences qui n'ont foi qu'en leur infailibilité personnelle? Comment s'y prendre pour faire germer un doute dans cette nuit de leur entendement, et au centre de cette région infernalement pacifique, où elles ont essayé de se faire, contre Dieu et la vérité, une patrie de ténèbres? La conscience, si ce mot avait encore un sens pour l'incrédule, lui dirait que sa vie s'est usée à flotter d'une opinion à l'autre; mais la fièvre de l'orgueil est montée si haut que l'impie s'est imaginé qu'il y avait, dans cette indigence morale, une sorte d'émancipation, et comme une aristocratie hautaine, qui creusait un abîme entre lui et les crédules esprits qui comptent encore pour quelque chose l'autorité des siècles et les enseignements des traditions sacrées.

Essayons toutefois de déterminer comment la vérité s'informe dans les intelligences dont elle est l'indispensable aliment; et peut-être nous sera-t-il donné de dissiper certains préjugés, nés de ces systèmes de philosophie mensongère qui promettent à la pensée de l'homme le secret des choses, et qui se vantent de fournir à sa raison un instrument infailible, pour sonder les abîmes du vrai.

Quelque opinion que la philosophie embrasse sur la faculté de connaître, elle est forcée de convenir que la vérité complète et absolue n'est pas la condition d'un esprit créé, et que sa force de compré-

hension a des limites assez étroites dans l'ordre de ses recherches et de ses développements. Le plus vulgaire bon sens dit, à tout être qui pense et qui n'est pas Dieu, que l'œil de son entendement ne saurait plonger dans l'essence des êtres; et l'expérience, conseillère de la sagesse, l'a cent fois convaincu de l'impuissance de sa propre raison, de l'obscurité des choses qu'elle veut connaître et de l'insuffisance des moyens qu'elle employe pour atteindre, par son énergie propre, le *pourquoi* et le *comment* de ce qui est.

Dieu, l'ange et l'homme, sont les seuls êtres intelligents connus. Mais Dieu, étant infini dans son essence, doit se connaître par un mode proportionné à l'immensité, à l'incompréhensibilité de sa nature; et ce mode de vision par lequel Dieu *se sait* lui-même, est nécessairement en dehors des limites et des lois dans lesquelles et par lesquelles les esprits créés se meuvent.

Dieu se connaît infiniment comme il *est*, comme il *s'aime* infiniment; et toute intelligence limitée dans sa nature est à une distance infinie du mode par lequel le regard de Dieu sonde les profondeurs et les propriétés de son être.

Suivant la théologie catholique, le mouvement des esprits vers la vérité embrasse cinq états.

1° L'ange et l'homme, par un prodige de la toute-puissance, peuvent connaître Dieu d'une

vision immédiate, et voir dans la lumière de sa gloire les êtres créés et même possibles.

2° L'ange et l'homme peuvent connaître Dieu et l'univers, d'une vue d'intuition qui n'implique pas celle de l'essence divine contemplée face à face et sans miroir.

3° L'homme déchu peut connaître Dieu naturellement. Dans cet état, ses perceptions se développent à l'aide de l'analyse, de l'analogie, de l'induction et des autres procédés logiques par lesquels, remontant de l'effet à la cause et des objets visibles aux êtres invisibles, il s'efforce de connaître Dieu et la nature par la seule raison.

4° L'homme déchu, mais restauré par la grâce du Christ, peut être envisagé dans un ordre de foi surnaturelle; Dieu et l'univers deviennent alors l'objet de sa compréhension certaine et infaillible, mais non pas intuitive ni évidente, et bien moins encore définitive ou béatifique.

5° L'homme enfin, régénéré par la grâce et par la foi, peut être considéré dans un état de science *suréminente*, comme parle saint Paul; c'est-à-dire, qu'à l'aide de la lumière révélée et de la lumière de la raison purement naturelle, il peut étudier Jésus-Christ, comme étant l'alpha et l'oméga des choses; le dernier mot de Dieu et de l'univers.

Ces cinq modes de vision ou de science embrassent nécessairement toutes les destinées présentes

et futures des esprits créés. Ils peuvent seuls donner au philosophe chrétien la clef mystérieuse du monde de la *nature*, du monde de la *grâce* et du monde de la *gloire*, hors desquels Dieu et les créatures sont un problème éternellement insoluble; et c'est pour les avoir perpétuellement confondus que la raison humaine a amassé tant de doutes et tant d'erreurs à l'horizon du monde philosophique.

Le panthéiste, s'identifiant lui-même avec l'essence divine que les élus seuls peuvent contempler dans la gloire, a rejeté les moyens de connaître laissés à la raison de l'homme tombé, et ceux que la grâce et la foi lui avaient rendus. Il s'est armé, en quelque sorte, contre la miséricordieuse bonté de celui qui a daigné guérir l'orgueil de la raison, en la forçant de se courber devant la révélation, pour reconquérir la vérité et l'espérance. Désormais impuissant à discerner la cause de l'effet, le créateur de la créature, l'infini du fini, cet esprit superbe s'est perdu dans un abîme, au fond duquel son entendement cherche en vain si Dieu est l'homme, ou si l'homme lui-même n'est pas Dieu.

Le déiste, brisant, comme un instrument de tyrannie et de servitude, le joug libérateur de la foi, s'est imaginé qu'en remuant, sans repos et sans fin, les ténèbres d'une nature mutilée et mourante, il en ferait jaillir l'étincelle divine, et qu'il bâtirait, avec des décombres, l'édifice impérissable de la vérité.

Le matérialiste, repoussant loin de lui les lumières de la tradition sacrée et celles de sa propre nature, a demandé, par un prodige de démente, à la boue le secret de la pensée; au néant, la science de Dieu et de l'univers.

Le sceptique, enfin, essayant de douter de tout et de lui-même, s'est endormi de lassitude dans la nuit d'un songe, au fond duquel l'œil troublé n'aperçoit plus que de sinistres visions, pareilles à ces fantômes dont l'imagination crédule peuple les lieux où gisent les cadavres. Ces pauvres intelligences, que l'orgueil a dévastées, ont offert alors au regard des véritables enfants de lumière, le spectacle de toutes les misères et de toutes les ruines. Et cette parole sublime, dont la Vierge sans tache s'était servie pour peindre les dépouillements mérités de l'archange rebelle, est devenue pour elles un arrêt de justice.

*Il a rassasié ceux qui avaient faim; et les superbes, il les a renvoyés nus et vides*¹.

¹ Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes. (Luc., 1, 53.)

CHAPITRE DEUXIÈME.

DE LA VISION IMMÉDIATE DE L'ESSENCE DIVINE.

Connaître Dieu comme il nous connaît, contempler dans la lumière de la vision béatifique son immortelle essence, et voir en elle, non plus seulement les faits de la création, mais encore les idées divines que chaque être manifeste au sein de l'espace et du temps, voilà, sans aucun doute, le mode le plus élevé des perceptions d'une intelligence finie.

On pourrait demander d'abord si un esprit créé peut être élevé à cette hauteur de contemplation et de lumière; et en second lieu si cette vision sublime entre dans les exigences d'une simple créature ¹.

La théologie enseigne que la toute-puissance peut

¹ Tous les théologiens enseignent que ni l'homme, ni l'ange, ni aucune créature ne peuvent parvenir à la vision immédiate de l'essence divine, sans un secours *supernaturel*, en supposant même que l'homme aspirât *naturellement* au désir de voir Dieu face à face, ou tel qu'il est, comme l'ont pensé quelques théologiens, dont les idées, à cet égard, nous semblent incliner vers des conséquences favorables au pélagianisme. Il n'est pas *naturel*, en effet, à la raison de chercher Dieu, d'aspirer à la possession de Dieu par un mode de vision pleinement supérieur aux conditions de cette même raison. Or, c'est ce qui a lieu par la vision immédiate de l'essence divine, que la théologie catholique appelle le mode *suprême* des communications de l'être *infini*.

élever les êtres intelligents jusqu'à ce degré de communication suprême de la lumière et de la vérité; et la raison qu'elle en donne, c'est qu'en admettant que la vision directe de l'essence divine fût éternellement impossible à un esprit placé sous l'action du pouvoir divin, il s'ensuivrait que Dieu lui-même ne saurait se communiquer à ses créatures par un acte infini⁴. Or, limiter à ce point la toute-puissance, c'est l'anéantir.

Mais ce mode des communications divines entre-t-il dans les exigences fondamentales de la nature des esprits créés? ou, en d'autres termes, les esprits à qui Dieu a donné la conscience d'eux-mêmes aspirent-ils, par le fait seul de leur existence, et par un besoin inhérent à leur nature, à cet état sublime où Dieu se livre directement aux embrassements et aux étreintes de leur amour? Non, sans doute; car si, en vertu de sa création seule, un être intelligent aspirait à la vision immédiate de Dieu, il faudrait dire que la claire vue a un rapport logique et nécessaire avec la condition des êtres créés, en sorte que la création d'un esprit implique naturellement la communication ou la participation de l'essence divine, au plus haut degré possible, du côté de la toute-puissance elle-même. Ces conséquences nous paraissent heurter la doctrine catholique et les données de la révélation. Il est contraire à l'ensei-

⁴ *Summo modo*, comme parle saint Thomas.

Similitude

Summum

nement des traditions sacrées de soutenir que la vision de l'essence divine, qui constitue radicalement le ciel des élus, soit une loi nécessairement dérivée de la nature de Dieu et de celle des êtres créés à son image; car alors la gloire ou la félicité des élus ne serait plus, comme parlent les livres saints, « *une félicité inaccessible* » et complètement au-dessus des tendances et des besoins des êtres intelligents. Et saint Paul, après Isaïe, n'aurait pu s'écrier, en parlant des ineffables merveilles de la grâce et de la gloire : « L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, et le cœur de l'homme ne soupçonna jamais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. ¹ »

Et d'ailleurs, si la vision directe de l'essence de Dieu était une conséquence normale des destinées de l'homme, il faudrait soutenir qu'il peut y parvenir par les seules forces de sa nature, agissant en vertu des lois de sa création, et non à l'aide d'un secours *surnaturel* appelé grâce; cette conclusion est une *hérésie*.

Si la vision immédiate de la divine essence entrerait dans les désirs naturels des esprits créés, la notion de cette béatitude suprême et son besoin senti prendraient leur source dans l'intelligence et dans le cœur de l'ange et de l'homme, par le fait seul de leur création. Cette conséquence nous semble subversive du dogme catholique de la grâce;

¹ *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. (Corinth., 2, 9.)*

elle nous paraît renfermer l'erreur de Pélage, tant de fois foudroyée par l'Église.

La vision de Dieu, au séjour de la vie éternelle, constitue donc une félicité infiniment élevée au-dessus des pensées et des besoins de la créature intelligente. Et c'est là ce qu'exprime saint Paul quand il dit : « Le cœur de l'homme ne soupçonna » jamais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ». C'est ce dogme d'ineffable amour qu'il exalte avec sa sublime éloquence quand il s'écrie : « Dieu nous a aimés d'un amour trop grand »¹.

L'ange ou l'homme qu'une vocation *suréminente* n'eût point appelé à de si hautes destinées, aurait donc pu parvenir à une félicité pleinement suffisante à ses instincts naturels, et Dieu, sans se livrer immédiatement lui-même à la contemplation de sa créature, aurait pu verser dans ses entrailles toute la béatitude qu'eussent ambitionnée ses espérances.

En dérobant pour jamais à notre foi la notion de cette félicité *surnaturelle*, la suprême bonté aurait pu se livrer à nous, par un mode de communication pleinement capable de rassasier les désirs de notre nature. Car, s'il est dans l'essence d'un être fini de pouvoir grandir en félicité en approchant de Dieu, autant que le comporte la capacité de sa nature et de ses facultés, il ne lui est pas nécessaire, pour être heureux selon toute l'étendue de ses espérances,

¹ Propter nimiam charitatem quâ dilexit nos. (*Eph.*, 2, 4.)

de franchir ses propres limites , et de les briser , pour entrer avec Dieu dans un ordre d'union dont nulle créature ne soupçonnera même jamais l'existence , si la révélation et la grâce n'en font germer le désir et le besoin dans son cœur , après en avoir placé la notion dans son intelligence.

La vision immédiate de Dieu n'est donc pas *naturelle* à l'homme. Son entendement ni ses désirs ne l'auraient pas devinée. Elle implique donc une révélation *supernaturelle* , et une opération suprême de la puissance infinie , pour devenir l'objet de nos espérances et pour être réalisée au cœur des élus.

Quand donc le panthéiste superbe , éteignant , dans son inconcevable démence , la lumière de la révélation qui lui a donné la notion et inspiré le désir d'une félicité suprême , veut plonger son regard dans l'être divin ; quand il prétend parvenir , par ses seules forces , à la contemplation de la vérité infinie , ainsi qu'à une absorption totale de sa mobile existence dans l'essence du Dieu des éternités , ingrat et coupable ! il dit à Dieu : Je veux arriver à la possession de ta gloire sans passer par ta grâce ; c'est-à-dire que , rêvant une déification impossible , il ose lui dire : Je te connaîtrai comme tu me connais , et , me posant face à face avec toi , je te demanderai si c'est toi qui es mon Dieu , ou si moi-même je ne suis pas le tien ? Crime immense ! si cet attentat n'était une preuve évidente de la folie

parvenue à son terme moral le plus extrême et le plus complet!

Mais comment se réalise la vision immédiate de l'essence de Dieu? Par quel moyen le regard timide et borné d'une créature peut-il contempler, sans nuage, le soleil des élus? Comment concevoir que l'œil d'un ange ou d'un homme puisse porter la lumière du Verbe divin tombant sur lui des hauteurs de son inaccessible gloire? C'est là, sans doute, l'un des plus impénétrables secrets de la divine sagesse; et comme, sans une révélation surnaturelle, nulle créature n'aurait pu soupçonner la possibilité d'une béatitude telle, que Dieu lui-même serait dans l'impuissance d'en réaliser une plus haute, jamais il ne lui sera donné de comprendre, ici-bas, comment l'être infini se laisse voir, à découvert, au séjour éternel.

Comment

Le plus profond des théologiens catholiques, saint Thomas, nous apprend que les bienheureux contemplant l'essence divine dans un rayon de la lumière de la gloire¹, et c'est aussi la pensée du prophète quand il dit: « Nous verrons la lumière dans votre lumière »². Mais ce rayon de gloire qui tombe sur les élus est-il une chose créée, ou n'est-il qu'une incessante fulguration de l'être des êtres, descendant immédiatement sur chaque esprit glorieux, pour l'inonder des splendeurs de l'essence divine?

¹ *In lumine gloria.* (Summ., S. Thom.)

² *In lumine tuo videbimus lumen.* (*Psal.*, 35, 10.)

sur le Christ

Saint Jérôme, saint Augustin, saint Thomas, le docte Suarez, une foule de docteurs et de théologiens catholiques enseignent, comme une opinion non-seulement permise, mais probable, que le Christ n'est pas seulement le principe nécessaire de toute grâce et de toute gloire pour l'homme déchu, mais qu'il l'est encore pour les anges eux-mêmes.

Si le Christ est, par son humanité divine, le chef de toute la création ; si la nature, soit angélique, soit humaine, soit même corporelle, est *récapitulée*¹ en lui, comme parle saint Paul ; s'il est, en un mot, la pierre de l'angle pour porter divinement l'ensemble entier des œuvres de la création, il s'ensuit que le monde de la nature n'a été élevé à l'ordre surnaturel et divin de la grâce, que par cet adorable Médiateur ; qu'à lui seul, par conséquent, appartient le suprême pouvoir de faire vivre la nature, et toute nature, de la vie de la grâce. Et voilà pourquoi saint Augustin, dans son livre intitulé le *Manuel*, déclare « que le Fils de Dieu s'est fait » homme afin que l'âme et le corps fussent élevés à » la vie éternelle, et que l'œil de l'âme fût inondé » des splendeurs de la divinité, et l'œil corporel des » clartés de l'humanité² ». C'est pourquoi saint Ba-

¹ Dedit caput supra omnem ecclesiam. (*Eph.*, 1, 22.)

² Deus factus est homo ut uterque sensus hominis beatificaretur, et reficeretur oculus mentis in divinitate, et oculus corporis in humanitate, (*Manuale.*)

sile dit à son tour « que le Verbe de Dieu s'est fait » chair afin que la chair fût élevée jusqu'à Dieu¹. »

Ainsi, l'objet fondamental de l'incarnation, d'après saint Augustin et saint Basile, c'est de faire parvenir l'homme tout entier à l'union béatifique, qui consiste essentiellement dans la vision immédiate de l'essence divine. Sans l'incarnation, l'âme humaine n'eût jamais joui de la vue claire et directe de Dieu, qui est la consommation et le fruit de ce mystère d'amour, et jamais l'œil corporel de l'homme n'eût aperçu les fulgurations éternelles de la lumière créée, s'épanchant sur l'adorable humanité du Sauveur. Jésus-Christ est donc, d'après saint Augustin lui-même, le moyen *visuel* de l'éternelle essence pour tous les élus; car le passage que nous avons cité implique l'incarnation comme moyen de la contemplation immédiate de Dieu par l'âme des saints; or, les esprits angéliques, quoique d'une nature supérieure à celle de l'homme, sont, par le fait seul de leur création, à une distance également infinie de la lumière inaccessible de la gloire; en sorte que les anges, comme les hommes, ont besoin du Christ pour pouvoir contempler l'essence de Dieu et porter le poids de sa gloire.

Et voilà pourquoi le Fils de Dieu fait homme disait : « Je suis la lumière du monde² ». Et c'est

¹ Ideò descendit in carnem, ut caro elevaretur ad Deum. (*Basil.*)

² Ego sum lux mundi. (*Joan.*, 8, 12.)

pourquoi encore l'Église, célébrant les grandeurs de la divine Marie, s'écrie : « Demeurant vierge, elle a versé sur le monde la lumière éternelle¹ ».

Ce rayon de gloire par lequel, selon la théologie catholique, les élus voient immédiatement l'Être divin, n'est donc que l'âme glorifiée du Christ, source universelle de la grâce et de la gloire, foyer divin dans lequel se concentrent les splendeurs infinies du Très-haut², pour rayonner ensuite d'Élu en Élu, de monde en monde, sur toute la cité des intelligences ; « car la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes seul le vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé »³.

Par où nous comprenons que la vie éternelle se réalise au cœur des élus par Jésus-Christ. Et pour aller au fond de cette opinion théologique, qui nous semble l'expression la plus haute et la plus substantielle des grandeurs de l'Homme-Dieu, n'oublions pas que, par l'incarnation, la nature divine s'unit à la nature humaine du lien le plus fort qu'il soit au pouvoir de Dieu même de former. Or, voir d'une claire vue cette unité personnelle du Verbe divin et de l'humanité sainte du Sauveur, c'est voir

¹ Et virginitatis gloriâ permanente, lumen æternum mundo effudit, Jésus-Christum. (*Præfat. Missal. Rom.*)

² Anima Christi est causa gratiæ in omnibus intellectualibus habentibus gratiam. (*D. Thom.*)

³ Hæc est vita æternâ ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. (*Joan. 17, 3.*)

Dieu au plus près possible, c'est le voir dans l'acte de sa manifestation suprême.

L'essence divine, aperçue dans le Christ et par le Christ, se laisse donc voir dans son mode d'union participable le plus parfait et le seul infini.

Ainsi, quand je contemplerai Dieu à travers les splendeurs infinies de la gloire du Christ, j'aurai atteint la vie éternelle, je serai en possession d'une félicité si grande, qu'il est impossible à la toute-puissance de Dieu elle-même d'en communiquer une plus excellente à sa créature.

« Le Verbe s'est fait chair, s'écrie le disciple de » l'amour, et nous avons vu sa gloire, la gloire du » fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité. »

Et dans le même chapitre, le sublime évangéliste ajoute : « La loi a été donnée par Moïse; la » grâce et la vérité a été faite par Jésus-Christ ¹ ».

Ainsi Jésus-Christ est le principe, la source de la grâce par laquelle seule nous pouvons arriver à la gloire ou à la vue immédiate de Dieu. Et quand le même apôtre ajoute : « Personne n'a jamais vu Dieu, » c'est comme s'il enseignait que Dieu ne peut être contemplé, dans son essence, que par la lumière du Christ, père et roi de la grâce et de la gloire, « plein de grâce et de vérité ».

Et saint Paul ne semble-t-il pas avoir voulu exprimer cette théorie sublime de la vision béatifique

¹ Lex per Moysen data est, gratia et veritas per Jesum-Christum facta est. (*Joan.*, 1, 17.)

quand il dit : « Que le Dieu tout-puissant à qui
 » seul appartient l'immortalité, et qui habite une
 » lumière inaccessible que nul homme n'a *jamais*
 » *vue et ne verra jamais* (par sa propre vertu), nous
 » communiquera cette vie immortelle par l'avéne-
 » ment de son Fils notre Seigneur Jésus-Christ¹ ».

Jésus-Christ est donc le rayon de gloire, *lumen gloriæ*, sans lequel nulle créature ne saurait parvenir à la contemplation immédiate et directe de l'essence divine.

On demandera peut-être si les anges fidèles n'ont joui de la claire vue de Dieu qu'après l'Ascension du Sauveur².

L'Église catholique croit que les anges, après l'épreuve voulue par la divine Sagesse, sont entrés en possession de la béatitude surnaturelle de la

¹ Expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei Salvatoris nostri Jesu-Christi. (S.-Paul, *ad Titum*, cap. 2.)

Usque in adventum domini nostri Jesu-Christi, quem suis temporibus ostendet beatus et solus pater.

Qui solus habet immortalitatem, et lucem inhabitat inaccessibilem, quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest. (*Tim.*, 6, 14, 15, 16.)

² Qu'on ne se méprenne point sur notre pensée. Nous croyons que le Christ est, pour tous les élus sans exception, le moyen nécessaire de la vision immédiate de l'essence divine; qu'il est ce *rayon de gloire* que la théologie catholique, appuyée sur les paroles de la sainte Écriture, reconnaît comme moyen indispensable de la vision d'essence; mais nous ne prétendons pas qu'il fût impossible à la toute-puissance divine d'élever un être intelligent à la contemplation immédiate de la divine essence par un autre mode. Suarez pense qu'il *est de fait* que nul esprit, soit angélique, soit humain, ne voit Dieu d'une vue immédiate, sans le moyen du Christ. Mais de la question de fait à une question de possibilité absolue, il y a loin. Or, nous nous renfermons dans ce qui est; nous soutenons cette opinion, parce qu'elle est la plus glorieuse à la sainte humanité du Sauveur.

gloire, à laquelle la grâce qu'ils reçurent au moment de leur création leur donnait droit. Mais si le Christ, comme l'ont pensé les docteurs et les théologiens catholiques dont nous embrassons l'opinion, a été pour les anges le principe de toute grâce, il est logique d'en conclure que les esprits célestes n'ont pu parvenir à la gloire, qui en est la consommation, que par la lumière du Verbe fait chair.

Et si, dans cette hypothèse, on cherchait à comprendre comment les anges ont pu contempler l'essence divine, on devrait répondre qu'avant l'accomplissement de l'Incarnation et de l'Ascension glorieuse du Fils de Marie, les élus du monde angélique ne l'ont aperçu qu'à travers les splendeurs futures du Christ, toujours vivant dans le conseil de la sagesse éternelle.

Saint Augustin, dans son beau commentaire de l'Évangile de saint Jean, expliquant cette parole de l'écrivain sacré : « Personne n'a jamais vu » Dieu », demande si Moïse, au sommet du Sinäi, n'a pas été élevé jusqu'à la vision de l'essence divine ; et il répond que Moïse a vu le *type du Christ*, que portait l'ange avec lequel il conversait familièrement : « Un ange portant le type du Seigneur parlait à Moïse ¹ ».

Et comme le docteur angélique a pensé que Moïse, ainsi que saint Paul, avait été élevé jus-

¹ Loquebatur cum Moïse angelus portans typum Domini. (*Comment. S. Joan.*)

qu'à la claire vue, il semble que le législateur des Hébreux n'ait pu contempler l'essence divine qu'à travers le type glorieux du Christ, foyer primordial des communications de la vie éternelle. D'où nous pouvons conclure qu'avant l'exaltation de l'adorable humanité au trône de Dieu, les anges eux-mêmes n'ont aperçu l'immortelle et inaccessible essence qu'à travers le type glorieux du Seigneur.

« Personne, disait le Sauveur du monde, ne va à mon père sinon par moi ¹. » Cette parole, prise selon toute sa rigueur, peut s'entendre du monde angélique aussi bien que du monde humain, et le savant Suarez en fait la remarque dans son admirable *Traité des Anges*.

Et c'est en ce sens que saint Bernard appelle Jésus-Christ le sauveur des anges et des hommes ².

Enfin, le disciple bien-aimé, célébrant les gloires de la Jérusalem céleste, dit expressément « que le » Tout-Puissant est son temple avec l'agneau ³ » ; et il ajoute : « La cité sainte où le ciel de la vision » béatifique n'a pas besoin de la lumière du soleil ni de » la lune pour l'éclairer, car la clarté de Dieu l'illumine de ses splendeurs, et l'Agneau *est son soleil* ⁴ ».

¹ Nemo venit ad patrem nisi per me. (*Joan.*, 14, 6.)

² Idem quippè et angeli salvator et hominis. (*Bern.*, *Serm. de Circumcisione.*)

³ Dominus enim Deus omnipotens templum illius est, et Agnus. (*Apoc.*, 21, 22.)

⁴ Et civitas non eget sole, neque luna ut luceant in eâ, nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus. (*Apoc.*, 21, 23.)

Une étude profonde des divines Écritures et des docteurs de l'église nous autorise donc à penser que le Christ, *premier-né des créatures*, est, par son humanité sainte, le père de la grâce, le principe et la source de la gloire pour tous ceux qui doivent y parvenir. Dès lors il faut admettre que les anges, après leur épreuve, n'ont pu contempler l'essence de Dieu qu'à travers les splendeurs futures du Christ, seul médiateur du monde de la gloire, comme il l'est de celui de la grâce *pour tous les élus*.

L'Église, nous le répétons, n'a rien défini sur la question qui nous occupe ; mais, choisissant entre deux opinions libres, nous nous attachons en tout ceci à la pensée des docteurs et des théologiens catholiques qui croient que l'incarnation du verbe a été déterminée dans le conseil de la Sagesse éternelle, indépendamment du péché du premier homme. Et, loin d'être dénuée de fondement, cette opinion nous semble plus *probable* que l'opinion contraire, parce qu'elle répond plus clairement aux données bibliques et à celles des docteurs de l'Église. Qu'il suffise de dire, au reste, que cette hypothèse est appuyée par une foule de passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament ; qu'elle a été embrassée par saint Athanase, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Ambroise, saint Augustin, *Livre de la Trinité*, ch. 12, et dans le *Manuel* ; par saint Jérôme, saint Basile, qui dit expressément que

le Fils de Dieu s'est fait chair pour que la chair fût élevée jusqu'à Dieu; par saint Anselme; par Rupert, livre 3 de la *Gloire du Fils de l'Homme*; et enfin par le docte et saint évêque de Genève, qui la soutient clairement dans son *Traité de l'Amour de Dieu*, livre 2, ch. 4, et qui déclare ne s'être rangé à cette opinion qu'après une méditation profonde des saintes *Écritures et de la doctrine des Pères*.

« Tout est à vous, s'écriait saint Paul en parlant aux chrétiens, tout est à vous; vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu ¹. »

Centre du monde de la nature, l'homme est l'abrégé de toute la création, le médiateur du monde des esprits et de celui des corps; mais Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, est le médiateur nécessaire du monde de la nature et de celui de la grâce; c'est donc par lui, et par lui seul, que la créature intelligente arrive à posséder cette vision immédiate de Dieu, qui est le dernier terme du monde surnaturel de la grâce.

Nous connaissons donc en quoi consiste l'objet de la félicité glorieuse des saints, nous savons comment et par qui cette vie éternelle s'épanche et s'individualise au cœur de tous les élus.

Mais qui se fera une idée des torrents de jouissance et de béatitude qui inondent les heureux

¹ Omnia vestra sunt... Vos autem Christi; Christus, autem Dei. (*Cor.*, 3, 32, 22.)

habitants du ciel de la claire vue ? Qui comprendra les inimaginables transports du chrétien , au moment où , quittant le séjour de son épreuve passagère , et secouant la poussière de son corps déchu , il est introduit dans le troisième ciel que l'*Agneau* éclaire des splendeurs de sa divinité ? « Non , l'œil n'a pas vu , l'oreille n'a pas entendu , et le cœur de l'homme ne soupçonna jamais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. »

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'INTUITION.

La claire vue de l'essence divine , à laquelle les élus sont élevés par le Christ , étant infiniment au-dessus des exigences de tout être créé , il s'ensuit qu'elle ne peut pas être l'objet des désirs naturels de la créature.

L'homme et l'ange ne peuvent en concevoir la possibilité sans une révélation spéciale , et alors même que cet ineffable attribut de la gloire éternelle est devenu l'objet de leur foi , il faut que la grâce du divin Médiateur vienne ouvrir dans leur cœur l'espérance d'une félicité sous le poids de laquelle leur fragile essence succomberait si , en vertu de l'incarnation , la nature angélique et la nature humaine n'étaient soutenues et fortifiées au point de pouvoir contempler, dans le Christ et par le Christ, l'éternelle beauté et l'éternelle lumière.

Mais en supposant l'ignorance de la béatitude infinie , n'y aurait-il pas un moyen d'illumination divine supérieure à celui de la raison et de la

foi ¹, et pleinement suffisant aux légitimes besoins d'une nature intelligente ?

Il y a la vision intuitive, que nous allons essayer de caractériser dans ce chapitre.

Qu'est-ce donc que l'intuition considérée dans un être intelligent, fini ² ?

L'intuition n'est pas la vue claire et directe de l'essence de Dieu s'épanchant sur l'âme des élus par le Christ, roi immortel de la gloire, mais elle est le mode le plus élevé des communications de l'être di-

¹ La foi, en tant qu'elle nous donne la notion surnaturelle du mystère de la sainte Trinité, de celui de l'Incarnation et de toutes les merveilles de grâce qui s'y rattachent, nous élève à une connaissance plus haute de Dieu que ne le ferait l'intuition elle-même, si elle n'avait pour objet que la notion de Dieu connu comme auteur de la nature ; mais nous entendons ici par la foi, l'argument des choses invisibles, ou le simple acquiescement aux vérités inévidentes qui en sont l'objet.

² Pour éviter toute confusion, nous devons faire observer que l'intuition, attribut de l'homme innocent, était une perfection de sa nature intellectuelle, qui aurait pu exister pour lui, indépendamment de l'état surnaturel de la grâce dans laquelle il fut créé. Ainsi, dans l'hypothèse où Adam n'aurait été créé que pour une fin purement naturelle, et sans aucune notion des vérités du monde de la grâce et de la gloire, dont l'essence consiste dans la vision immédiate de l'adorable Trinité et de celle de l'humanité glorifiée du Sauveur, Dieu pouvait enrichir Adam de tous les dons parfaits de l'ordre purement naturel. Les considérations développées dans ce chapitre reposent sur l'hypothèse, admise par la théologie, de la possibilité de cet état, indépendant de la grâce et de la gloire. Quant à la question de savoir si l'intuition paradisiaque fut ou non purement naturelle, ou si elle fut un don sur-ajouté à l'état de pure nature, à cause de la fin surnaturelle pour laquelle Adam fut créé, nous pensons qu'elle décidait pour lui de l'état de grâce, auquel il avait été élevé dès l'instant de sa création.

Nous ajouterons que, depuis la chute, l'intuition n'a pu reparaitre au sein de l'humanité, que comme fruit de la grâce du divin Rédempteur.

vin, après la béatitude suprême de la vision d'essence.

Elle a pour objet d'élever l'être intelligent au plus haut point de lumière dont il soit susceptible, tant qu'il n'a pas franchi le cercle normal de ses destinées, et tant qu'il n'est pas convié au banquet de la vision immédiate.

Voir Dieu dans la lumière de l'intuition, ce n'est pas le voir, disons-nous, dans la lumière de la gloire ; ce n'est pas le connaître comme le connaîtrait ici-bas le génie le plus transcendant.

Par la claire vue, l'être intelligent voit l'essence divine sans milieu et face à face ; par la science, ou par la raison naturelle, il remonte de l'effet à la cause ; par la foi il acquiesce pleinement à la vérité infinie, parlant par l'Église, son infaillible, son vivant organe. Mais, par l'intuition pure, l'intelligence s'élève à l'unité synthétique la plus haute. Elle voit Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu, sans confusion, sans mélange, sans fatigue ; elle contemple Dieu à travers le miroir limpide de ses œuvres dégagées des ombres du temps et de l'espace.

L'âme humaine qui a été élevée jusqu'à l'intuition découvre clairement, par le monde créé, l'immense horizon du Dieu créateur. Elle se trouve placée au foyer divin de la lumière qui éclaire tous les esprits et toutes les œuvres visibles et invisibles du monde de la nature : en sorte qu'elle voit, avon-nous déjà dit, Dieu en toute créature, et toute créature en Dieu.

Par l'intuition, Dieu dévoile à ses regards tous les secrets du temps et tous les secrets de l'éternité, en tant que compréhensibles à un être qui n'a pas franchi, par un prodige de grâce surnaturelle, les limites de sa création.

L'intuition, dès lors, constitue le ciel du monde de la nature, ou le second ciel, pour rappeler le langage biblique. L'âme, comme abîmée dans les flots de la lumière intuitive, jouit de toute la félicité qu'elle puisse ambitionner en vertu des lois normales qui la constituent. Elle trouve là l'enivrement de la vérité, dilatée pour elle, selon toute sa plénitude, dans l'ordre purement naturel; et voilà pourquoi l'intuition suffirait complètement aux tendances et aux besoins de toute intelligence finie, si la foi et la grâce ne lui découvraient, par delà l'horizon de ce ciel, une patrie infiniment plus haute, appelée le troisième ciel ou le ciel de la claire vue.

L'intuition, ainsi caractérisée, n'a jamais été l'état final de l'ange ni de l'homme, puisque la théologie catholique enseigne qu'ils furent élevés, en sortant des mains créatrices, à un ordre surnaturel appelé grâce, dont le fruit devait être la vision immédiate de l'essence même de Dieu, s'ils demeureraient fidèles aux lois de leur épreuve.

Si l'ange avant sa chute, si l'homme avant son péché n'eussent été conviés qu'au festin enivrant de l'intuition, et non au banquet de la vie éter-

*l'ange de l'ange
et son 1^{er} homme*

nelle, jamais ils n'eussent imaginé une félicité plus haute. Mais dira-t-on qu'en les appelant à contempler à découvert son éternelle essence, Dieu tendit un piège à leur faiblesse? Ce serait blasphémer son ineffable amour; ce serait lui faire un crime des prodiges mêmes de sa tendresse. Le crime de l'ange et le péché de l'homme, à part les degrés divers de malice qui les caractérisent, eurent leur principe dans un funeste orgueil. Tous deux, ils voulurent monter au ciel de la vision immédiate de l'essence divine, sans passer par le sentier de la grâce, qui seul pouvait les y conduire. La chute du premier fut jugée irréparable par la Sagesse éternelle; la faute du second laissa un point d'appui à la miséricordieuse bonté, et le Christ, appuyant sur la nature humaine sa croix teinte du sang rédempteur, lui fit retrouver par sa grâce le chemin de la gloire.

Ainsi, de même que la vision immédiate et directe de Dieu, par le Christ, est le terme du monde de la grâce, l'intuition serait le terme complet de celui de la nature dilatée seulement dans le cercle de ses destinées propres, et non sous l'empire du divin glorificateur de la création.

*enfants morts
de la grâce*

Les enfants morts avec la seule tache originelle seront éternellement bannis du ciel de la vision béatifique: jamais les splendeurs du Dieu trois fois saint, se montrant face à face aux élus, ne tomberont sur eux, par la médiation du Christ,

soleil divin du monde de la gloire : c'est là un dogme de la foi catholique.

Morts sous les lois seules de la nature déchue, jamais au-delà du tombeau et du temps, ils ne pourront aspirer au suprême bonheur de la vie éternelle. Mais s'ensuit-il que leur existence soit un malheur ? S'ensuit-il qu'il valût mieux pour eux n'avoir jamais été ? Non, sans aucun doute.

S'ils ont été dépouillés par la faute originelle de leur part de l'héritage commun de la vision béatifique, il peut cependant y avoir pour eux une félicité naturelle dont l'intuition, considérée comme perfectionnement de la nature, et non pas comme fruit de la grâce, constituerait l'essence. C'est la béatitude que la souveraine bonté pourrait leur donner sans manquer aux droits de sa suprême justice.

Rien de souillé, a dit Jésus-Christ, n'entrera dans le royaume des cieux ; et puisqu'à raison de leur génération humaine non guérie par la régénération surnaturelle de la grâce, les enfants morts sans baptême ont emporté une tache dont l'indélébile empreinte leur ferme à jamais le séjour de la gloire, ils sont et demeurent réprouvés éternellement, c'est-à-dire que la béatitude *surnaturelle* qui leur avait été méritée par le Christ, et dont la faute originelle les prive, ne leur sera jamais donnée.

Leur enfer consiste donc dans une privation éternelle de la vision immédiate de l'essence di-

vine. Mais au-dessous du ciel des élus, il reste la vision intuitive, qui consiste à voir les perfections de Dieu à travers le miroir des créatures, et à l'aimer à cause des dons purement naturels. Saint Thomas pense que la félicité des enfants morts sans baptême pourrait atteindre ce degré de bonheur. Voici ces paroles :

« Ils n'éprouveront aucune douleur de la privation de la vision d'essence ; ils goûteront au contraire une grande joie de ce qu'il leur sera donné de participer beaucoup à la bonté divine et aux perfections naturelles ¹ ».

Ainsi, selon ce grand docteur, les enfants morts sans baptême n'éprouveront aucune peine de la privation de la vue béatifique. Ils béniront au contraire le Dieu créateur, ils le contempleront dans ses œuvres, ils l'aimeront par ce côté, d'un amour de reconnaissance, ils s'estimeront heureux des dons naturels qui leur restent et que les autres réprouvés ne partageront jamais avec eux.

Mais revenons à notre sujet.

donne le doute Adam, au sortir des mains du Dieu créateur, vivait de deux vies fondamentalement distinctes. Il vivait de la vie parfaite de la nature et de la vie surnaturelle de la grâce, qui, seule, lui donnait droit à la vie de la gloire.

¹ Nihil omnino dolebunt de carentiâ visionis divinæ. Imò magis gaudebunt de hoc, quod participabunt *multùm* de divinâ bonitate et perfectionibus naturalibus. (Lib. 2, *Sent. distinct.* 34. art. 4.)

La vie parfaite de la nature se réduisait pour lui à celle de l'intuition paradisiaque; par celle de la grâce, il donnait un prix infini aux actes de sa vie terrestre, et sa pensée atteignait, par la foi, la notion de la trinité et de l'incarnation, qui constituent l'ordre surnaturel.

La vie intuitive n'était donc pas le terme final de ses destinées. La foi lui révélait une patrie infiniment plus haute, et ses espérances montaient, par elle, jusqu'au sanctuaire de Dieu même; et voilà pourquoi, sous l'empire des enivrantes séductions de l'enfer, il essaya de briser la loi de son épreuve. Il voulut arriver au ciel de la claire vue sans passer par les salutaires obscurités de la foi et par le chemin préparateur de la grâce.

Le mode par lequel Adam connaissait Dieu dans la lumière purement naturelle était le mode le plus élevé dans l'ordre terrestre. Il n'y avait pour lui ni labeurs de la pensée ni souffrance de l'âme. L'œil de son entendement, éclairé d'un rayon intuitif, voyait Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu, sans efforts, par un limpide regard et dans une synthèse universelle qui atteignait les réalités intimes des êtres, autant que le puisse une intelligence vivant à la fois de la vie de l'âme et de celle des organes.

Mais comment s'accomplissait dans l'homme innocent la vision intuitive?

Adam n'atteignait pas l'essence divine ni les es-

sences des êtres créés, éternellement vivants dans les idées participables du Verbe infini, car c'est là ce que voient les élus dans la gloire.

Mais il les saisissait à travers le milieu transparent d'une parole intérieure toute spirituelle et lumineuse, et à travers le voile transparent aussi des créatures, sur lesquelles le mal n'avait point encore étendu ses ombres. Il voyait Dieu dans chaque être créé, et, plongeant dans l'intérieur des substances et des choses, il en contemplant les lois, les causes finales et les ravissantes harmonies.

En mourant par sa rébellion à la vie de la grâce, Adam fut dépouillé soudain de la justice originelle et des dons parfaits de la nature, dont l'intuition paradisiaque était l'attribut le plus élevé. Et pour achever ce qui nous reste à dire sur ce mode d'union de l'intelligence créée avec l'intelligence infinie, remarquons que l'état d'intuition, perdu par le péché de l'homme, n'a reparu de loin en loin, au sein de l'humanité déchue, que sous l'empire de la grâce du divin Réparateur.

et puis la chute

Si le Christ rédempteur n'eût été promis à l'homme après son péché, jamais un seul rayon de lumière intuitive ne fût descendu sur sa tête coupable; une nuit funèbre eût enveloppé la race humaine, et, précipitée dans l'enfer de la raison déchue, elle eût traîné jusqu'au tombeau la chaîne de ses ténébreux systèmes. Le sang du Dieu sauveur, promis à nos premiers parents, permit à la justice

et à la miséricorde divines de se donner, au-delà comme en-deçà du Calvaire, un baiser d'éternelle réconciliation ; dès lors l'intuition pourra reparaitre à de rares distances au sein de l'humanité, mais au degré seulement où elle sera compatible avec l'ordre d'une laborieuse expiation, et avec l'altération originelle de l'intelligence et des organes de l'homme.

L'apôtre des nations, à qui tous les secrets de l'homme et de l'humanité furent dévoilés, nous apprend que les patriarches de l'ancienne loi, plongeant leur regard dans l'avenir des siècles, à travers une lumière prophétique, voyaient et saluaient les grands mystères du Christ. Or, c'était là retrouver, passagèrement du moins, quelques rayons de la vie intuitive de l'homme innocent. Ainsi il est à croire qu'Adam, pendant sa longue pénitence, fut rafraîchi quelquefois par la vue anticipée des merveilles que le Rédempteur divin devait accomplir pour effacer son crime.

Dans ces extases toutes miraculeuses, puisqu'elles étaient une dérogation aux lois nouvelles qu'avait introduites la déchéance, les patriarches et les prophètes de la loi figurative parvenaient à la contemplation des prodiges de grâce que le Fils de Marie devait accomplir pour le salut du monde ; mais cet état n'était qu'une récompense de leur sainteté, qu'un soulagement aux douleurs qu'ils éprouvaient en attendant l'accomplissement des promesses.

Quoique l'âme de Jésus-Christ ait voulu se sou-

mettre, sur la terre, aux procédés logiques auxquels la chute du premier homme nous a asservis, elle n'a pas cessé un seul instant, depuis son union hypostatique avec le Verbe, de jouir de la vision immédiate de l'essence divine, en même temps que du mode de vision propre à l'ange et au premier homme avant son péché, car la claire vue est une conséquence nécessaire de l'incarnation, et il serait absurde de refuser au Christ, quoique vivant dans un corps passible et mortel, un seul des privilèges de l'homme innocent, du moins quant aux facultés de l'âme.

La Sainte Vierge
 Quelques docteurs catholiques ont pensé que l'âme immaculée de la très-sainte Vierge reçut, par Jésus-Christ son fils, plus d'une fois, pendant sa vie mortelle, l'ineffable privilège de la vision béatifique; et la raison qu'ils en donnent est tirée de sa dignité de Mère de Dieu, et de sa prééminence sur Moïse et saint Paul, qu'un grand nombre de théologiens assurent avoir joui l'un et l'autre de la claire vue. Mais l'opinion commune des saints docteurs est que cette auguste Vierge a été élevée presque habituellement à l'intuition la plus haute; car si une foule de saints de la loi nouvelle ont joui, même assez fréquemment, des clartés de l'intuition au sein de cette vallée de misère, il semblerait injuste de supposer que la divine Vierge n'ait pas reçu, avec une mesure plus large et plus pleine, les intarissables épanchements de la lumière divine. Depuis

l'effusion de l'Esprit-Saint sur les apôtres de Jésus-Christ, si l'intuition ne devint pas leur état pour ainsi dire habituel, comme elle l'était devenue pour la Reine du monde, au moins y furent-ils élevés fréquemment. C'est par les divines splendeurs de l'intuition, et non par une laborieuse étude, qu'ils connurent les secrets de la grâce et de la gloire, et qu'ils parvinrent, sans effort, à la science la plus haute de Dieu et de la création.

Les faits les plus incontestés établissent invinciblement que, depuis dix-huit siècles, la vision intuitive a reparu souvent dans l'Église. Le doute sur cette vérité de fait serait plus que téméraire, puisqu'on ne peut admettre que l'Église ait pu se tromper dans l'appréciation des actes divers qui remplissent la vie des saints qu'elle honore d'un culte particulier, et dont elle a si souvent canonisé les lumières surnaturelles. L'intuition est donc une conquête de l'Église catholique au sein de ce monde déchu, et chaque siècle en compte d'immortels exemples.

Mais s'il est indubitable que tous les âges de l'Église aient offert à l'admiration des hommes, des âmes vraiment saintes que Jésus-Christ s'est plu à honorer ici-bas des vives lumières de l'intuition, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait eu à cet égard d'innombrables et terribles illusions, dont il faut chercher la cause, soit dans l'action perturbatrice des anges tombés, soit dans certains transports du

dans l'Église

cerveau, soit enfin dans une triste exaltation de l'orgueil humain.

On peut donc distinguer l'intuition divine ou catholique, l'intuition diabolique et l'intuition désordonnée de l'homme orgueilleux ou souffrant. Ces trois sortes de phénomènes se retrouvent à toutes les époques de l'existence de l'Église et du genre humain.

L'état d'illuminisme, résultant d'un désordre purement physique, est du domaine de la médecine; et nous dirons seulement ici que l'expérience a prouvé que la guérison de cette maladie presque désespérée, s'opère encore plus sûrement par l'action réparatrice de la grâce et des sacrements de l'Église, et par une obéissance complète à un supérieur éclairé, qu'elle ne s'obtient par les secours de la science humaine.

L'intuition catholique ou divine serait celle sur laquelle l'Église porterait son infaillible jugement, comme elle l'a fait dans l'examen approfondi et si souvent répété des révélations et des extases d'une foule de saints vénérés sur ses autels. Quant à l'intuition diabolique, voici ce que nous en pensons :

Le dogme de l'existence des démons ou des anges déchus est aussi incontestable, dans la foi catholique, que tous les autres dogmes du symbole éternel. L'Église, appuyée sur les divines écritures et sur la tradition sacrée tout entière, enseigne, en outre,

que les esprits infernaux n'ont pas été dépouillés, par leur ruine, des attributs de leur nature si supérieure à la nature humaine. Ainsi, les anges même rebelles ont une connaissance de Dieu et de la création, plus parfaite que l'homme dégénéré, s'il n'avait que la lumière naturelle pour guide.

La théologie catholique nous apprend encore que les démons exercent un empire ténébreux et terrible sur le monde matériel, infecté par le péché de l'homme; et le plus grand des apôtres ne craint pas de dire que les puissances du mal remplissent l'air que nous respirons... Ainsi, l'homme et la nature, tant que la grâce ne les a pas affranchis et purifiés, sont soumis à l'action de ces esprits pervers ¹. De là une foule de désordres, de fléaux, de maladies, tant dans le monde matériel que dans le monde moral.

Saint Paul ajoute que l'ange des ténèbres, pour déguiser ses infernales opérations, va jusqu'à se transfigurer en ange de lumière ². Cette doctrine une fois établie, qu'y a-t-il de choquant dans la croyance catholique sur l'obsession, sur la possession démoniaque? Sur quoi s'appuyerait l'incrédulité ou la mauvaise foi, pour révoquer en doute les mystères diaboliques qui aboutissent à des visions, à des transports désordonnés, à des révélations

¹ Principes postestatum... tenebrarum harum... mundi rectores, ... spiritualia nequitiae in caelestibus... (*Ephes.*, 6, 13, 13.)

² Transfiguratur se in angelum lucis. (2, *Cor.*, 11, 14.)

sur des choses secrètes, inconnues à toutes les forces de la nature déchue?

La liturgie catholique, dont on ne saurait contester raisonnablement l'autorité, reconnaît la possibilité de la magie, de la divination, des sabbats, des sortilèges, de tout ce côté ténébreux de l'histoire du mal dans le monde; et en quoi cette croyance contredit-elle les faits sociaux?

Disputer sur tel ou tel fait extraordinaire, tant que l'Église ne l'a pas soumis à un examen canonique, rien de plus libre; mais rejeter ce côté infernalement merveilleux de l'histoire de l'humanité, dont l'Église nous indique la cause, et dont elle seule connaît le remède, ce serait nier *le catholicisme même* ⁴.

⁴ Le somnambulisme magnétique, qui s'obtiendrait par des moyens et pour des fins réprouvés par la morale, est un péché. S'il aboutissait à des effets merveilleux, c'est-à-dire à une science, à des vues, à des secrets pleinement inconnus à l'individu placé sous l'action du magnétisme, il devrait être attribué au pouvoir ténébreux du démon, et rentrerait dans l'obsession ou possession démoniaque.

Le fluide magnétique, appliqué à une douleur purement physique, employé comme simple remède, et en dehors de toute participation implicite ou explicite avec un agent infernal et ténébreux, n'a rien de contraire au dogme ni à la morale catholiques, pourvu, toutefois, que les actes et les signes par lesquels ce fluide serait produit et communiqué, soient exempts de toute indécence et n'aboutissent pas au sommeil magnétique, parce qu'il n'est jamais permis à l'homme raisonnable de se placer dans un état où l'exercice de sa volonté libre cesse, et où il tombe sous le pouvoir de celui qui l'a plongé dans cette espèce de tombeau, et qui peut abuser à son insu de cette honteuse et avilissante métamorphose.

CHAPITRE QUATRIÈME.

TROISIÈME MOYEN DE CONNAITRE DIEU ET LA CRÉATION :

La raison purement naturelle.

La vision béatifique et l'intuition n'étant pas de l'ordre présent, il est clair que l'homme, pendant son épreuve passagère, ne peut ni ne doit chercher, par ces modes impossibles à sa capacité native, la science de Dieu et de l'Univers. Voyons maintenant si ce grand héritage de lumière et de vie peut devenir le fruit de son activité propre, et s'il est donné à sa raison, livrée à ses seuls efforts, d'en faire la conquête, indépendamment des moyens divins que la miséricorde infinie a laissés à l'humanité pour reconquérir infailliblement la notion complète de Dieu et de la vérité.

L'objet de ce chapitre est donc d'envisager la raison humaine procédant à la recherche de la vérité par ses seules forces. Les considérations où nous allons entrer touchent aux bases mêmes de la philosophie proprement dite : nous supplions donc le lecteur de les méditer profondément.

Quelque système que la philosophie embrasse

sur l'origine de nos idées et de nos connaissances, il est de fait que nulle idée, que nulle notion purement spirituelle des choses n'arrive à notre entendement, n'y séjourne, ne s'y fixe, n'y est rappelée, quand elle en a disparu, sans le moyen nécessaire des phénomènes sensibles. L'idée des réalités *pures* ne s'introduit et ne s'informe *mentalement* en nous qu'à l'aide des mots ; et quant aux objets sensibles, ils ne sont perçus par l'intelligence qu'au moyen de leurs images empreintes dans le cerveau, organe nécessaire de l'âme pour recueillir la parole et les sensations.

Cette théorie de l'origine des idées, que l'expérience justifie, est une théorie catholique exprimée en ces termes par saint Paul : « Nous voyons maintenant en énigme et dans un miroir¹ » ; et l'ange de l'école nous en donne la formule la plus précise quand il dit : « Toute intelligence unie à un corps passible ne peut saisir les choses intellectuelles qu'à l'aide des phénomènes visibles² ».

Remarquons encore que l'état présent de l'homme est un état de dégradation, que l'expérience suffirait presque à établir quand bien même l'Église ne nous enseignerait pas le dogme de la déchéance humaine.

« Si quelqu'un nie, s'écrie un concile œcuménique, que l'homme tout entier, et dans son âme et

¹ Videmus nunc per speculum in ænigmate. (*Cor.*, 13, 12.)

² Intellectus conjunctus corpori passibili non potest intelligere nisi convertendo se ad phantasmata.

dans son corps a été changé en mal, qu'il soit anathème¹ ». Ajoutons qu'il est catholiquement vrai de croire que le péché du premier homme a infecté toute la race humaine, et qu'il a souillé la nature ou la création elle-même².

Ces principes établis, il est évident que l'homme déchu ne voit plus Dieu et les choses créées comme il les voyait avant sa ruine. Adam, au Paradis terrestre, voyait Dieu et la création à l'aide d'une parole lumineuse et au moyen des éléments visibles, resplendissant des clartés primordiales qui sortaient de leur sein. Adam contemplait Dieu et la nature d'un regard intuitif; et parce qu'il voyait à découvert les lois véritables du monde, le doute et l'erreur étaient bannis de son intelligence.

Mais, séduit par les promesses insidieuses de l'archange rebelle, il voulut briser avant le temps la limite de son épreuve, et passer de l'intuition paradisiaque à la claire vue de l'essence divine. Sa révolte fut punie sur-le-champ, et, dépouillé des dons de la grâce et des attributs de sa nature perfectionnée, il tomba sous l'empire, désormais insurmontable à tout effort humain, de la vision phénoménale et obscurcie de ce monde déchu. L'aigle cessa de pouvoir fixer la lumière, et le soleil de

¹ Totum hominem, secundum animam et corpus, in deterius commutatum fuisse, sit anathema. (*Concil. Trident.*)

² Omnis creatura ingemiscit. (*Rom.*, 8, 22.)

Liberabitur à servitute corruptionis. (*Rom.*, 8, 23.)

l'intuition fut remplacé par la lampe douteuse des opinions.

Or, c'est l'homme tel que le mal l'a fait et tel qu'il existe encore, que nous allons considérer un moment.

Il faut contempler cette intelligence en ruine : essayant de reconstruire, avec les débris de sa nature, l'édifice de la vérité.

L'homme, détérioré par le mal, n'arrive à la notion des choses qu'à l'aide des phénomènes du monde extérieur, et de la parole, véritable miroir de l'intelligence déchue. Or, si ces éléments nécessaires de toute opération mentale sont des éléments viciés eux-mêmes, ne faut-il pas en induire que l'esprit de l'homme est impuissant à se reconstituer, par ses seules forces, dans la vérité complète ?

Il est catholiquement certain cependant que, quelque profonde et quelque universelle qu'ait été la dégradation originelle de l'homme, il n'a pas perdu totalement la faculté de percevoir et de découvrir certaines vérités de l'ordre présent. Il en connaît, il en croit même un grand nombre d'une foi invincible, sans quoi jamais il ne lui serait possible de se réhabiliter pleinement dans la vérité et dans la vertu, sous l'empire réparateur de la révélation et de la grâce.

Le point précis de la question qui nous occupe est de déterminer en *droit* et en *fait* jusqu'où peut s'étendre la faculté purement native de connaître Dieu et la création ; car, point de repos pour l'esprit

humain, et pour le monde philosophique, tant que la lumière du vrai n'aura pas lui sur cette question fondamentale.

Or, jusqu'où s'étend la puissance de l'homme déchu dans l'ordre des vérités purement naturelles, alors qu'il ne les étudie qu'à l'aide de sa seule raison ? Écoutons saint Thomas¹.

« La vérité de Dieu, cherchée par la seule raison, n'est accessible qu'à un petit nombre, après de longues et pénibles recherches, toujours mêlées à une foule d'erreurs. »

Cette doctrine est celle de l'Église catholique, puisque nous la trouvons consignée à la première page du catéchisme du concile de Trente, qui s'exprime ainsi :

« La loi de l'intelligence humaine consiste en ce que, pouvant parvenir *après de longs et pénibles efforts* à la découverte et à la connaissance de plusieurs choses divines, abandonnée aux seules lumières naturelles, elle est cependant dans une impuissance absolue de connaître la plus grande partie de celles par lesquelles le salut éternel s'obtient. »

Telle est donc la loi de l'intelligence humaine depuis la déchéance, que l'homme ne peut parvenir à la connaissance de Dieu et de quelques vérités divines, qu'après de longs efforts, qu'après

¹ Veritas de Deo per rationem investigata, paucis et per longum tempus cum admixtione multorum errorum hominibus proveniret. (*Tom.*, 1, 1, art. 1.)

d'infatigables recherches dont peu d'esprits sont capables, et jamais sans qu'une foule d'erreurs ne se mêlent aux découvertes de la raison éclairée des seules lumières de la nature.

Toute philosophie donc, qui chercherait la loi fondamentale de l'esprit humain depuis la chute de l'homme, en dehors des principes que nous venons d'exposer, serait une philosophie contraire à l'état présent de l'humanité et aux enseignements de la révélation.

Mais pourquoi la raison se trouve-t-elle enfermée dans un cercle si étroit, dans l'ordre des vérités qu'elle peut acquérir, à l'aide des seules lumières naturelles?

L'homme déchu, livré à ses seules forces, et privé du secours des révélations sacrées, n'a, pour acquérir quelques notions de Dieu et des vérités divines, d'autres moyens que sa raison, que ses sens, que les objets visibles et que la tradition purement humaine. Or, ces instruments, tant qu'ils n'ont pas été *purifiés* et *restaurés*¹ par la grâce, sont faillibles, obscurs, incertains.

Si donc l'homme individuel cherche par les seules lumières naturelles la vérité de Dieu et la vérité relative, il prendra pour élément générateur de la vérité le *moi* solitaire, ou il cherchera la vérité des choses dans l'un ou l'autre des éléments

¹ *Novis et purioribus phenomenis.* (S. Thomas.)

qui constituent le monde visible et invisible, ou enfin il la demandera aux traditions purement humaines. Mais ces véhicules divers ne lui fourniront jamais que des miroirs plus ou moins obscurcis, plus ou moins infidèles des réalités qu'il veut découvrir.

Le *moi* individuel, en effet, pris pour instrument unique de la connaissance de Dieu et de la création, n'éclaire pas l'homme sur ce double objet de la philosophie et de la science, car le *moi* seul ne résoudra jamais complètement ces difficiles questions :

La vérité est-elle une portion de mon *moi*? Est-elle mon *moi* lui-même; ou n'existe-t-elle qu'en dehors de moi? Y a-t-il quelque chose hors de mon *moi*? tout ce que je trouve au fond du moi individuel a-t-il une existence objective, ou n'est-il qu'une incessante et mobile modification de ce même *moi*? L'idée de l'être soit absolu, soit relatif, est-elle une idée distincte du moi? Puis-je le démontrer rationnellement? Est-il possible, à l'aide des seules forces de la raison, de passer logiquement du *moi* au non *moi*, ou de conclure des notions mentales des choses à leur réalité objective? Sans la lumière révélée, jamais la raison seule ne résoudra clairement ces questions formidables, et c'est pour les avoir posées que la philosophie idéaliste a creusé l'abîme sans fond du panthéisme sceptique.

Ainsi, le *moi* solitaire, pris pour élément unique de la vérité naturelle, ne résout pas seul la question de

Dieu et de la création, puisqu'il est dans une impuissance native de discerner nettement et infailliblement le fini de l'infini, le relatif de l'absolu, Dieu, en un mot, de l'univers. Mais si le philosophe cherche la vérité par la sensation pure, l'invincible logique le force d'en déduire, par une série d'inévitables conséquences, le matérialisme le plus complet. Du reste, une expérience de plus de trois mille ans ne permet pas un doute à cet égard, puisqu'on peut défier la raison humaine de trouver, au fond de tous les systèmes philosophiques qui ont pris l'idée et la sensation seules pour principe et pour terme de leurs investigations, autre chose que le panthéisme, tantôt idéaliste et tantôt matérialiste.

Toute philosophie qui prend pour base de la raison humaine l'idée ou la sensation seule est donc dans une impuissance absolue d'engendrer la loi fondamentale de l'esprit humain.

Mais nous avons dit que la raison de l'homme, dans l'investigation de la vérité naturelle, procède encore à l'aide de la tradition purement humaine : voyons donc si les traditions humaines seules sont un instrument plus sûr des manifestations naturelles de la vérité.

Remarquons d'abord, qu'en dehors du grand fleuve des traditions divines, perpétuellement et inaltérablement conservées depuis six mille ans, par la société patriarcale, par le peuple juif et par l'Eglise catholique, les traditions purement hu-

maines se combinent avec deux éléments fondamentaux, savoir : l'élément surnaturel venu des saintes et primordiales révélations, et l'élément humain des opinions particulières des philosophes, des écoles et des nations.

Or, si vous séparez les opinions philosophiques du genre humain, de ce qu'elles ont emprunté aux traditions divines, pour n'y comprendre que le travail de la raison seule, qu'y trouvez-vous? de profondes, d'immenses, d'incroyables erreurs, rien de plus.

Et voilà pourquoi le docteur angélique pense qu'à l'égard même des vérités de la raison, il a été *nécessaire* que l'homme fût enseigné par une révélation divine ¹, « Puisque, comme nous l'apprend ce grand théologien, la vérité divine, cherchée par les seules lumières naturelles, n'est accessible qu'à un petit nombre d'esprits, après de pénibles recherches, toujours accompagnées d'une foule d'opinions incertaines et plus ou moins erronées. »

En sorte qu'il est théologiquement vrai de dire que, depuis le péché, la raison de l'homme, livrée à elle-même, et privée du secours divin de la grâce et de la révélation, ne peut atteindre que quelques vérités de l'ordre présent, toujours obscurcies par les nuages des opinions que cette rai-

¹ Ad ea etiam quæ de Deoratione humanâ investigari possunt *necessarium* fuit hominem instrui revelatione divins. (*Summ.*, art. 1.)

son déchuë, multiplie et engendre dans la nuit de ses recherches.

L'idée, le moi solitaire, la sensation pure, les notions obscurcies de la tradition humaine, sont l'élément sur lequel et par lequel la raison agit quand elle marche par ses seules forces à la conquête de la vérité infinie ou de Dieu, et à celle de la vérité relative ou de la création.

Mais ces instruments sont fautifs, incertains, ténébreux, tant qu'ils n'ont pas été purifiés et réhabilités par un secours surnaturel.

Point donc de *criterium* de la vérité philosophique, dans la raison *seule*, point de base, point de fondement indestructible de la vérité par les théories de l'humaine raison. Et voilà pourquoi le grand apôtre s'écrie : « Prenez garde qu'on ne vous égare par une philosophie vaine, fallacieuse, qui ne reposerait que sur les éléments du monde et sur la tradition des hommes, et non sur le Christ. »

La théologie catholique enseigne que, si l'homme n'a pas été irréparablement et fatalement bouleversé dans sa raison, dans son libre arbitre et dans sa nature physique, il est de foi divine, néanmoins, qu'il a été *totale*ment détérioré par le péché originel. Vouloir donc parvenir à la conquête de la vérité pure par les seules forces qui lui restent, c'est tenter l'impossible; prétendre que ce pouvoir est un attribut de sa nature dégénérée, c'est poser des principes subversifs des bases mêmes

de la foi. Donc, toute philosophie qui s'attribue le droit et le pouvoir de mener l'homme, sans le secours de la tradition et de la grâce réparatrice, à la conquête du symbole *entier* des vérités divines, envisagées dans un ordre *purement naturel*, serait une philosophie menteuse et anticatholique.

Mais, d'un autre côté, toute philosophie qui prétendrait que la raison a succombé sous le poids de la déchéance et a succombé de telle sorte, que, sans le secours surnaturel et réparateur de la grâce, elle est radicalement impuissante à parvenir, par les seules forces qui lui restent, à une connaissance imparfaite de Dieu et de la nature, même en usant de toute son énergie, serait une philosophie également opposée à la foi. Or, ces deux conclusions forment le résumé de tous les systèmes de philosophie qui se sont formulés en dehors des bases de la révélation catholique, sur l'état présent de l'homme et du genre humain.

Ainsi, je puis, par mes seules forces, connaître quelques vérités naturelles, comme je puis pratiquer, sans le secours de la grâce, certaines vertus purement morales; et c'est à l'aide de ce double élément demeuré debout au milieu des ruines de ma nature, que, sous l'empire de la révélation et de la grâce, je puis me réhabiliter pleinement dans la connaissance de Dieu envisagé

comme auteur de la nature, comme auteur de la grâce et de la gloire.

Sortez de cette théorie fondamentale, vous n'échapperez jamais à l'une ou à l'autre de ces deux conclusions, que l'homme est tout ou qu'il n'est rien ; c'est-à-dire à l'idéalisme pur ou au brutisme complet, en sorte que, loin du catholicisme, l'homme est invinciblement forcé de se faire Dieu ou brute...

CHAPITRE CINQUIÈME.

NÉCESSITÉ D'UNE RÉVÉLATION DIVINE ET DE LA GRACE, POUR RENDRE A
L'HOMME DÉCHU LE SYMBOLE COMPLET DES VÉRITÉS DE L'ORDRE
PUREMENT NATUREL.

Cette proposition se déduit logiquement de la vérité établie dans le chapitre précédent, savoir que la raison, réduite à ses seules forces, était impuissante à découvrir le symbole complet des vérités qui ont Dieu et le monde créé pour objet. Mais on a tant abusé de cette raison, on en a tant profané les débris originels, qu'il importe d'environner de nouvelles considérations la proposition qui fait le sujet de ce chapitre.

Deux choses à l'aide desquelles nous pouvons déterminer la loi génératrice de la vérité, sont certaines pour tout catholique. La première, c'est que par le péché originel il y a eu détérioration de tout l'homme. L'homme, en effet, vit par l'intelligence, par le cœur, par les sens; or, le péché a dégradé la raison, la liberté, le corps même de l'homme. Mais une intelligence profondément obscurcie peut-elle conquérir seule la vérité, toute vérité de l'ordre présent? Une liberté fondamentalement blessée et affaiblie; des sens dépravés origi-

nellement peuvent-ils réaliser, par leur seule énergie, la vertu et *toute vertu* dans l'ordre de leurs destinées purement terrestres? Le penser n'est pas seulement une erreur, mais encore une hérésie, parce que c'est nier un point de foi défini par l'Église et exprimé par ces mots : « Si quelqu'un nie que l'homme tout entier, dans son âme comme dans son corps, a été détérioré ou changé en mal, qu'il soit anathème!... »

Il est certain, en second lieu, que la raison de l'homme, pas plus que son libre arbitre, n'a été totalement éteinte par le péché, d'où il résulte que l'homme abandonné à lui seul peut connaître un certain nombre de vérités, comme il peut pratiquer, par ses seules forces, quelques vertus faciles de l'ordre purement moral. ¹

Mais parce que l'homme, au sein de cette révolution immense qui a altéré, dégradé sa nature primitive, n'obéit pas fatalement ou nécessairement à la loi de l'erreur et du mal, s'ensuit-il qu'il puisse en cet état acquérir l'ensemble entier des vérités de la raison? Non. Parce que, s'il est dogmatiquement vrai que l'homme est incliné à l'erreur, comme il l'est au mal, comment admettre que sa raison, abandonnée à ses tendances propres, puisse discerner nettement la vérité pure de

¹ Il est même incontestable que la faculté de connaître a été moins détériorée dans l'homme par le péché originel, que ne l'a été la volonté. *Video meliora proboque, deteriora sequor.*

l'erreur, et marcher, malgré les obscurités qui l'enveloppent, à la conquête totale de la vérité?

Admettre une semblable conclusion, c'est contredire la conscience intellectuelle, qui a cent fois dit à l'homme qu'il avait pris de vacillantes opinions et de dangereuses erreurs pour le rayon de la vérité; c'est donner un démenti à l'histoire du genre humain lui-même, qui nous présente à toutes les époques de son existence une longue trace de mensonges et de systèmes mêlés à quelques lueurs des antiques révélations; c'est choquer enfin le sens catholique, qui croit que, à raison de sa dégradation originelle, l'homme ne peut pas plus parvenir à la vérité totale par sa seule raison, qu'il ne peut, par les seules forces actuelles de son libre arbitre, résister à toutes les tentations violentes, et pratiquer *toutes* les vertus de l'ordre purement moral. Si donc l'homme doit se reconstituer pleinement dans la vérité, il ne le peut que par une révélation divine et un secours surnaturel appelé grâce.

Or, le secours divin, donné gratuitement à l'homme, en vue des mérites du Christ, rédempteur de l'humanité, s'individualise en lui par deux lois. La première s'accomplit par une révélation positive, immuablement transmise d'âge en âge et de génération en génération, et la seconde se produit par une infusion individuelle de lumière, de force et d'amour, sous l'empire de laquelle l'intelligence de l'homme, déterminée librement par sa

volonté, excitée elle-même par la *grâce*, adhère pleinement à l'enseignement des traditions divines.

La raison de l'homme, dans son état actuel, n'arrive à la connaissance des vérités naturelles qu'au moyen des miroirs ou des phénomènes qui lui manifestent l'existence des choses, et qu'à l'aide de la lumière de l'œil intérieur qui les aperçoit et qui les saisit, à travers les symboles créés qui en sont l'expression, les véhicules et les images. *Nous voyons maintenant dans un miroir et en énigme.*

Mais, comme nous l'avons établi dans le chapitre précédent, la lumière de l'entendement est obscurcie depuis la déchéance; les milieux, ou miroirs, à travers lesquels l'œil intérieur de l'âme voit les choses visibles et invisibles, sont enveloppés de nuages. La nature a subi, comme l'homme lui-même, une prodigieuse altération, et de vastes ténèbres couvrent d'un crêpe l'œuvre immense de la création.

Les traditions purement humaines sont altérées et corrompues; point donc de garantie infaillible pour l'homme individuel dans ses investigations solitaires. Or, pour reconstituer l'homme dans la vérité complète, que faut-il? deux choses nécessaires, et sans lesquelles une réhabilitation intellectuelle est à jamais impossible.

L'homme a besoin, en premier lieu, de *symboles* ou de miroirs plus fidèles, et surtout d'une autorité parlante, infailliblement investie du dépôt de la vérité, et de toute vérité.

Il faut, en second lieu, que l'œil de l'âme, éclairé, fortifié par la lumière de la grâce, saisisse ces éléments révélateurs, que l'entendement acquiesce aux enseignements des traditions divines, et que, déterminée dans ce mouvement par le secours divin, la raison malade se soumette pleinement à l'autorité enseignante.

On demandera peut-être comment cette révélation, en se posant sur la raison obscurcie, et en s'informant dans la conscience humaine par la parole traditionnelle et par les éléments de ce monde, conservera son inaltérable pureté? La réponse à cette objection est simple et facile. La révélation se manifesterá au sein de l'humanité par l'Église, et cette Église sera marquée de signes tellement divins, qu'il faudra faire violence à la raison même pour ne pas y reconnaître l'action directe et immédiate de la sagesse et de la force de Dieu.

La tradition catholique, foyer central de toute vérité, se produira donc avec un caractère si frappant d'*unité*, qu'il sera impossible de la méconnaître; et cette *unité*, attribut incommunicable des saintes traditions, réalisera un fait contraire à toutes les tendances de l'homme déchu, un véritable miracle, en un mot, auquel on reconnaîtra infailliblement le sceau de Dieu et de sa vérité. Aussi la révélation patriarcale, la révélation mosaïque et la révélation catholique s'enracineront en Jésus-Christ, centre universel de toute vérité, alpha et

oméga ; principe et fin de toutes choses ¹. Mais reprenons. A l'égard des vérités de l'ordre purement naturel, la révélation et la grâce font trois choses pour restaurer pleinement l'homme dans la possession des vérités de cet ordre. Elles lui présentent un moyen certain de connaître, et ce moyen, c'est la tradition catholique ; car, comme l'enseigne saint Thomas ², la parole traditionnelle, toujours une, toujours inaltérable, quoique renfermée dans la langue de l'humanité déchue, devient pour la raison un miroir nouveau exempt de ténèbres et purifié d'erreur.

Par la grâce, l'œil intérieur est fortifié et épuré, afin qu'à l'aide des traditions divines il puisse contempler la vérité que la révélation lui transmet. Troisièmement, enfin, la raison se trouve replacée dans une sphère inaccessible à l'erreur et au doute, puisqu'il lui est donné de se mouvoir dans l'orbite de l'unité traditionnelle, et sous l'empire d'une autorité réparatrice, dont la parole inaltérable redit la même vérité à tous les âges et à toutes les générations.

Or, si la parole traditionnelle se trouve dégagée de l'élément corrupteur de l'individualisme, si la lumière de l'entendement est clarifiée et fortifiée par la grâce ; si la raison qui se soumet pleine-

¹ Finis enim legis, Christus. (*Rom.*, 10, 4.)

² Per revelationem, novis et purioribus phantasmatis ulitur ratio.
(*S. Thom.*)

ment aux enseignements des traditions divines, entre dans une sphère inaccessible aux erreurs de l'opinion, il est évident, dès lors, qu'on a trouvé un remède infailible pour se reconstituer pleinement dans la vérité.

Et qu'on ne dise pas que la raison altérée de l'homme individuel, par cela seul qu'elle reste blessée dans son fond par la plaie originelle, ne pourra jamais s'assurer que ce qu'elle prend pour l'immortel et fidèle écho de la vérité infinie, l'est en effet; qu'on ne dise pas qu'il lui est impossible, dans son état de déchéance, de savoir si la tradition catholique lui dit vrai.

Cette objection implique deux conséquences, dont l'une est une impossibilité absolue et l'autre un mensonge évident. La raison individuelle, pour se certifier à elle-même que ce qu'elle croit être la tradition catholique l'est en réalité, n'a pas besoin de pénétrer dans l'essence de la révélation; car si l'acquisition de la vérité était à ce prix, le scepticisme serait la loi naturelle de l'esprit humain, puisqu'il est évident que nulle intelligence, si ce n'est Dieu, ne peut atteindre la dernière raison ou l'essence intime des choses.

Je dis, en second lieu, qu'il est faux que la raison ne puisse pas discerner nettement entre les opinions purement humaines et le fait immense des traditions sacrées.

Il est de foi catholique et d'expérience univer-

selle, que la raison de l'homme, tout affaiblie qu'elle est par la loi de sa déchéance, peut atteindre certains faits et certaines vérités de l'ordre présent; or, le fait des traditions divines et du catholicisme qui les résume toutes, qui les personnifie toutes dans une incorruptible *unité*, est le fait le plus éclatant, le plus subjugant de l'univers moral, en sorte que pour le nier *quand on le voit*, il faut faire violence à la nature et à la raison. Et pour le dire ici, quoique sans vouloir anticiper sur les considérations que nous présenterons bientôt sur ce sujet fondamental, remarquons que la raison, en usant des seules forces qui lui restent, ne pourrait révoquer en doute l'autorité infallible de la révélation, sans être forcée de s'abjurer elle-même, de nier tous les éléments, tous les phénomènes dont se composent ses croyances et ses opinions; et c'est parce que le fait de la révélation est le fait le plus inébranlable, le plus éclatant, le plus puissant de témoignage qui se produise au sein de l'humanité.

Cette révélation, pour toute raison qui la contemple dans son *unité*, est aussi claire que l'existence du soleil; et tout homme qui, après l'avoir vue se produire inaltérablement à travers les ruines des opinions humaines, tenterait de la nier comme fait miraculeux et divin, violerait sa nature intellectuelle, et serait forcé, par l'inexorable logique, de faire le vide dans sa raison et dans sa conscience.

Croire humainement au fait social de *l'unité*

des traditions, voilà ce que peut la raison, et ce qu'elle ne peut même pas refuser, parce que ce fait est le plus visible et le plus entraînant de l'ordre moral ; mais s'unir par toutes les puissances de son être à la *substance* des choses que la révélation catholique nous transmet, voilà ce que la raison ne pourra jamais sans le mouvement *supernaturel* de la grâce.

La foi humaine au fait social de l'unité catholique ou de l'enseignement immuable des saintes et divines traditions est un acte qui se lie à la loi même de la raison ; mais atteindre, par un acquiescement complet de l'entendement, déterminé par une volonté libre, les réalités inaccessibles des choses qui constituent l'essence même de la révélation, cela n'est possible que par le mouvement de la grâce ou par l'impulsion, librement acceptée, de l'esprit saint qui vient *supernaturaliser* divinement la soumission libre de l'intelligence à tout ce que la vérité infinie lui transmet par le véhicule humain ou par le canal des traditions. En d'autres termes, par la raison seule, je puis reconnaître le fait traditionnel ou divin qui se réalise par l'unité catholique ; mais atteindre la raison ou l'idée éternelle de ce fait immense, voilà ce qui est au-dessus de ma raison ; et la foi divine ou surnaturelle implique ces deux éléments : l'élément naturel ou l'adhésion au fait social des traditions, et l'élément surnaturel ou l'acte par lequel la conscience va chercher dans le sein de Dieu même les réalités invisibles et substantielles qui

constituent l'objet propre, l'objet interne de la foi.

Et c'est en ce sens que saint Paul, écrivant aux fidèles de Corinthe, leur disait qu'il n'était pas venu les initier à la foi par les discours persuasifs de la sagesse de l'homme, mais par la vertu de Dieu; et c'est pourquoi il leur dit ailleurs que la foi divine ou surnaturelle est la magnificence même de la vertu ou de la force de Dieu.....

Et parce que l'homme, dans son état présent, a perdu les clartés primitives de la raison naturelle, et que les éléments au moyen desquels la vérité de cet ordre se manifeste à son intelligence sont altérés et trompeurs, nous avons dû établir la proposition qui fait le sujet de ce chapitre; c'est-à-dire que, sans une révélation divine, sans un secours surnaturel appelé grâce, la raison était impuissante à découvrir seule toutes les vérités purement naturelles. En sorte que l'acquisition du symbole complet des vérités de l'ordre humain, n'est possible qu'aux investigations d'une raison éclairée et guérie par la révélation et par la grâce.

CHAPITRE SIXIÈME.

LA FOI AUX TRADITIONS SACRÉES PEUT SEULE ENGENDRER LA SCIENCE OU LA VISION DES CHOSSES, AU DEGRÉ OU CETTE SCIENCE EST POSSIBLE DANS L'ORDRE PRÉSENT.

L'objet de ce chapitre est de montrer comment la raison humaine, réhabilitée sous l'empire de la grâce, par la foi à la vérité révélée, peut rentrer dans le domaine de la science, au degré où cette science est possible à une raison obscurcie.

Nous avons prouvé que la raison seule était incapable de parvenir à la connaissance certaine et complète de la vérité purement naturelle; nous avons fait voir comment cette même raison, se guérissant par la foi, pouvait reconquérir le symbole entier des vérités de l'ordre présent. Il n'est pas besoin d'établir que les traditions divines nous donnent le symbole complet des vérités de l'ordre surnaturel, car cette manifestation de la vérité suprême constitue fondamentalement l'objet propre et la substance même de la révélation.

Mais cherchons comment et pourquoi, à l'aide de la révélation divine, la raison de l'homme peut pénétrer dans l'ordre scientifique, et passer de la foi des vérités reçues par voie d'acquiescement, à

la compréhension philosophique des vérités qui constituent le monde de la nature et le monde surnaturel, autant du moins que le permet notre condition passagère.

Dans les chapitres précédents, nous avons exposé l'enseignement théologique sur les quatre modes par lesquels Dieu et la création peuvent être connus des êtres intelligents. Mais comment la raison, restaurée par la foi dans la vérité complète, peut-elle, au moyen de l'élément surnaturel, pénétrer assez profondément dans l'intérieur des choses, pour en saisir l'ensemble et pour en faire sortir une théorie scientifique de la vérité ?

Les traditions sacrées nous révèlent les vérités de trois mondes liés les uns aux autres par des rapports si intimes et si profonds, que, sans la connaissance de ces rapports mystérieux et divins, les œuvres du Créateur demeurent pour l'intelligence un problème insoluble.

Elles nous font connaître, en premier lieu, le symbole complet des vérités de l'ordre purement naturel, c'est-à-dire que, depuis la déchéance de l'homme, la révélation divine nous fait seule connaître infailliblement les causes finales, les lois et les harmonies de Dieu et de la création.

Les mêmes traditions nous donnent seules le symbole des vérités du monde de la grâce, c'est-à-dire que, entrant par la révélation dans la sphère des rapports surnaturels de Dieu et de l'univers,

l'intelligence comprend que le monde de la nature a été ordonné pour une fin infiniment élevée au-dessus des tendances qui résultent de ses destinées propres.

Enfin la révélation divine nous introduit dans la connaissance des vérités du monde de la gloire, c'est-à-dire qu'après avoir déployé à nos yeux les merveilleuses opérations de Dieu rédempteur et régénérateur, ou, en d'autres termes, après nous avoir fait connaître l'économie divine de la rédemption du monde et de sa réhabilitation surnaturelle par l'effusion de la grâce, elle nous apprend quel sera le terme définitif, éternel et suprême des créatures initiées, pendant leur épreuve passagère, aux secrets de la science et de l'amour de Jésus-Christ.

Or, si la puissance créatrice, si la sagesse éternelle, si l'amour infini ont réalisé trois mondes liés par des harmonies profondes, qui ne comprend l'impossibilité absolue où sera à jamais la raison de formuler une théorie complète des choses, tant qu'elle n'embrassera pas les lois mystérieuses de ces trois mondes ?

Toute théorie philosophique qui ne comprendra que le monde de la nature, envisagé d'un point de vue exclusif, sera une théorie fautive et incomplète. Elle sera fautive, puisque la révélation nous enseigne que le monde créé est ordonné à une fin surnaturelle; elle sera incomplète, puisqu'elle n'embrassera qu'un côté de l'ensemble, et qu'elle posera ses in-

ductions sur des lois arbitraires et sur des rapports tronqués.

En acquiesçant, sous l'empire excitateur de la grâce, à l'enseignement positif des divines traditions, la raison de l'homme s'éclaire au triple flambeau de la nature, de la grâce et de la gloire, connues autant que le permettent les lois de la déchéance et les éléments toujours obscurcis de ce monde, à travers lesquels la lumière de la nature et celle de la grâce se projettent pendant l'ère du temps.

D'ailleurs, la raison de l'homme tombé ne reçoit pas seulement par la grâce et par la révélation divine les grandes illuminations de la vérité des trois mondes, mais elle se purifie et se fortifie encore, pour pouvoir pénétrer, autant que le permet le mode imparfait de ses perceptions natives, dans l'intérieur des choses; et placée, par la foi, au centre divin qui réunit tous les rayons de la vérité, elle peut, dès lors, embrasser sans effort l'ensemble entier du problème immense de la création.

Ces principes admis, que doit faire la raison pour formuler une théorie générale, et la plus générale, de la science?

Pour élever l'édifice de la philosophie catholique, et pour replacer la raison, non dans l'intuition primitive de l'homme innocent, mais dans une synthèse universelle et féconde, au moyen de laquelle la conscience intellectuelle saisisse l'harmo-

nie de toutes les vérités , il lui reste deux moyens infailliblement sûrs : elle doit prendre pour principe et pour base d'une théorie complète de la vérité , la tradition divine envisagée selon toute l'étendue de ses manifestations ; c'est-à-dire que la raison du philosophe chrétien doit partir des vérités consignées dans le triple symbole du monde de la nature , du monde de la grâce et de celui de la gloire , dont l'Église a seule le dépôt ; puis , sans jamais confondre dans ses explications les notions propres à chacun de ces symboles , elle doit s'efforcer d'en saisir les rapports divers , et ramener toutes les inductions à ces mêmes symboles , en sorte que les traditions divines soient le foyer d'où jaillit la lumière qui éclaire la marche de l'intelligence , et que tout le travail de synthèse et d'analyse vienne incessamment converger à ce centre illuminateur. Dès lors , l'intelligence , toujours éclairée par la vérité infinie , acquiert par une vue de plus en plus nette , de plus en plus ferme , la compréhension presque intuitive du système entier de l'œuvre divine. Replacée ainsi dans les voies de la vérité universelle , elle peut en saisir l'ensemble et voir enfin comment tout , dans les secrets de la sagesse infinie , rentre dans une loi unique dont la féconde simplicité devient pour la raison le dernier mot de Dieu et de l'univers.....

Le but fondamental de cet écrit est de découvrir

cette loi, qui comprend et explique tous les desseins de Dieu sur la création.

Mais pour atteindre cette grande loi, il faut prouver, en premier lieu, que l'Église catholique seule donne à la raison la notion complète des vérités du monde de la nature, et des vérités du monde de la grâce et de la gloire. Il faut faire voir, en second lieu, comment le Christ renferme en lui seul cette loi souveraine.

Cette tâche une fois remplie, nous aurons prouvé qu'il n'y a de philosophie véritable et complète, que par la connaissance de Jésus-Christ, et nous aurons acquis l'intelligence de ce mot de l'Apôtre : « Prenez garde qu'on ne vous trompe par une philosophie fallacieuse, qui ne repose que sur les éléments du monde et sur la tradition humaine, et non sur le Christ ».

La question de l'Église étant donc la base et la clef de cet écrit, nous allons consacrer quelques chapitres à la grande thèse de sa vérité divine et inébranlable.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LA DIVINE VÉRITÉ DE L'ÉGLISE S'ÉTABLIT PAR DEUX ORDRES DE PREUVES
IRRÉFUTABLES.

En cherchant à déterminer les lois par lesquelles la vérité s'engendre dans l'intelligence humaine, nous avons établi deux faits que l'on ne saurait contester sans nier le catholicisme et la raison elle-même. Le premier, c'est qu'une révolution intellectuelle, morale et physique s'est accomplie dans l'homme par la déchéance originelle; en sorte que, dans son état présent, la raison individuelle n'arrive à la connaissance de Dieu et de la vérité qu'après de longs efforts, toujours mêlés aux obscurités et aux incertitudes dont le doute, né de la révolte, enveloppe nos perceptions.

Nous avons établi, en second lieu, que la chute originelle, presque aussi fatale à la raison qu'elle l'avait été à la conscience et à la liberté de l'homme, n'avait pas éteint néanmoins en lui la faculté interne de parvenir, par sa seule énergie, à la connaissance certaine d'un petit nombre de vérités.

Ainsi, l'homme est impuissant à connaître, par ses seules forces, toutes les vérités du symbole du

monde de la nature , et il n'est point assez dégradé pour ne pouvoir pas , à l'aide des lumières qui lui restent , parvenir à une connaissance certaine de quelques vérités. Ces aperçus nous ont conduit à cette conclusion : que la foi surnaturelle aux traditions divines est l'indispensable moyen pour acquérir l'ensemble des vérités purement naturelles. Mais les traditions divines , sans lesquelles la raison sera éternellement incapable de se réhabiliter dans la vérité complète, n'ont pu échapper à une altération inévitable que par une autorité enseignante , divinement et infailliblement établie pour en conserver l'incorruptible dépôt. Cette autorité vivante, investie du suprême pouvoir de garder les traditions divines et d'en interpréter le sens, c'est l'Église.... La question de l'Église est donc la pierre angulaire du plan providentiel, comme elle doit être la base de tous nos aperçus.

L'Église catholique est dans le monde. Ce fait , personne ne songera même à le nier , car, quelque profonde que soit la malice de l'homme , il ne lui est pas donné d'en venir jusqu'à la négation d'un fait évident. Mais l'Église est-elle divine? Sa vérité peut-elle s'établir invinciblement? Peut-on prouver enfin que la voix de l'Église enseignante est l'écho fidèle de la parole infinie?

Nous voulons faire voir que Jésus-Christ est la dernière raison de toute philosophie et de toute science; mais pour chercher en Jésus-Christ le

principe explicateur de l'universalité des choses, il faut le connaître complètement, ou du moins il faut être infailliblement sûr que ce que nous en connaissons est la vérité, rien que la vérité. Or, Jésus-Christ ne peut être connu que par un enseignement positif qui soit l'expression claire, précise et permanente de la révélation ; et cet enseignement n'existe et ne peut exister qu'au sein de la société religieuse, divinement fondée, pour en conserver à jamais le dépôt et pour en interpréter le sens.

La question de l'Église et la divinité de sa mission forment donc une partie intrinsèque de nos recherches sur la connaissance de Jésus-Christ.

Avant d'entrer, toutefois, dans l'examen de cette grande thèse, disons quelques mots sur la nature des preuves qui établissent invinciblement la divinité de l'Église.

L'existence de l'Église au sein de l'humanité réalise un fait social immense, visible, permanent, et tellement au-dessus des atteintes du doute, que sa négation impliquerait celle du genre humain lui-même ; mais la foi sociale de l'Église et du catholicisme se produit avec le caractère d'une action surnaturelle et miraculeuse, qui devient, dès lors, la base divine de la foi. En sorte que la divinité de l'Église s'établit par l'autorité du témoignage et par celle des œuvres.

L'Église déclare depuis dix-huit siècles, à l'uni-

vers, qu'elle est divinement envoyée sur la terre pour régénérer l'humanité, et lui rendre la vérité et toute vérité, et elle confirme la véracité inébranlable de sa parole par des faits si merveilleux, que la haine, que l'ignorance ou la mauvaise foi peuvent seules élever un doute sur l'autorité de son témoignage.

Elle dit à l'homme : Crois à ma parole ; ou, démolissant pièce à pièce toutes tes convictions et toutes tes croyances, ensevelis-toi pour jamais sous les décombres de ta propre nature ; et elle ajoute : Si mon témoignage pouvait trouver dans ta conscience un seul germe de doute, ouvre les yeux ; et, après avoir contemplé les grands attributs de ma puissance et de ma gloire, demande-toi s'il est possible d'environner la vérité de preuves plus clairement divines ?

Quand le fils de Dieu parut en Judée, sous les traits du fils de l'homme, dont il avait daigné revêtir la nature passible et mortelle, il disait aux enfants charnels d'Abraham : Je suis celui qu'attendaient vos pères ; celui qu'annonçaient les prophètes d'Israël. Son témoignage, s'il eût été soumis à l'examen le plus approfondi de tout point, soit par la discussion des oracles de l'antique loi, soit par l'autorité des événements et des figures qui avaient annoncé sa venue, soit par celle de sa doctrine et de ses vertus ; son témoignage, disons-nous, aurait présenté un caractère irréfutable de vérité.

Mais, parce qu'il est dans la nature de l'homme, placé sous l'action de ses opinions et de ses préjugés, de pouvoir se faire contre l'autorité du témoignage un rempart de doutes et de ténèbres, qu'ajoutait le divin fils de Marie ?

Si vous ne voulez pas croire à mon témoignage, expression la plus haute de la foi et des espérances de vos pères, croyez du moins aux œuvres miraculeuses et divines par lesquelles je le confirme, et qui prouvent infailliblement qu'en me disant le fils de Dieu, je n'usurpe pas un titre blasphémateur, puisque les prodiges que je fais pour subjuguier votre foi attestent invinciblement l'action immédiate de celui dont je me dis le fils.

Or, l'Église, nous le verrons jusqu'à l'évidence, peut et doit, à tous les instants de son existence au milieu du genre humain, parler absolument comme son divin fondateur.

Son témoignage est le plus haut, le plus inébranlable, le plus décisif sur lequel la raison humaine puisse s'appuyer dans l'ordre présent. Il embrasse une tradition de six mille ans; trois révélations s'y enracinent, et l'Église en est la personnification vivante et immortelle.

Dans les chapitres suivants, nous ferons voir qu'il est absolument impossible d'opposer au témoignage attestant la divine vérité de l'Église, quelque chose qui lui ressemble; et nous prouverons que ce grand témoignage se produit par l'É-

glise , avec des caractères de vérité tels , qu'en les supposant faillibles et trompeurs , il n'est plus possible d'invoquer le témoignage humain pour attester l'existence de tout fait accompli antérieurement à l'existence actuelle de l'homme et de la société. Nous irons plus loin : partant de l'hypothèse absurde de la faillibilité du témoignage par lequel s'établit la divine vérité de l'Église , nous ferons voir que l'incrédule et le sectaire n'auraient rien gagné contre nous ; car , si une tradition de soixante siècles pouvait être jugée vulnérable par le doute et par le raisonnement , nous demanderions à l'incrédule et au sectaire avec quelles armes ils pourraient ébranler l'autorité des prodiges clairement surhumains par lesquels les grands attributs de l'Église se manifestent aux yeux de l'univers ?

Nous les presserons de nous dire ce qu'ils auraient pensé du fils de l'homme , se disant le vrai fils de Dieu , au moment où , pour prouver la vérité de son témoignage , il commandait à Lazare de sortir du tombeau.

Puis , en face de l'éclatante lumière qui jaillit du front glorieux de l'Église éternelle , nous leur dirons : Si ces divins caractères n'y sont pas écrits de la main de Dieu même , montrez-nous comment et par quoi la puissance divine peut se révéler ?

Ainsi , la divine vérité de l'Église s'établit par un témoignage infailliblement certain , et par des faits

évidemment miraculeux ; c'est-à-dire que l'Église catholique repose sur deux fondements inébranlables, dont on ne pourrait infirmer l'autorité qu'en proclamant l'abolition définitive et complète de la conscience et de la raison. Il n'est pas donné à l'homme d'arriver à cet excès de démente, parce que la loi même de sa nature intellectuelle s'y oppose. Qu'il le veuille ou non, l'autorité d'un témoignage pareil de tout point à celui de l'Église, est une autorité infaillible ; qu'il le veuille ou non, des faits pareils à ceux par lesquels l'action de Dieu se révèle dans l'Église, sont des faits clairement et nécessairement liés à l'opération immédiate de Dieu.

Remarquons néanmoins qu'en face du témoignage et des notes miraculeuses, qui portent la preuve de la vérité divine de l'Église au plus haut point d'évidence, la raison de l'impie et du sectaire peut, sinon refuser de voir dans ces faits l'action de Dieu même, du moins s'endurcir au degré où monta l'obstination infernale des ennemis du Christ, lorsqu'en face du prodige opéré sur Lazare, ils se disaient : Il faut tuer Lazare, sans quoi la nation entière croira qu'il est le fils de Dieu.

Nous poursuivons l'incrédule jusque là ; non, certes, dans l'inutile et coupable espoir de le confondre et de l'irriter, mais en nourrissant dans le fond de notre âme la confiance que, se lassant un jour de cet humiliant esclavage auquel l'avait fa-

onné une haine venue des profondeurs de l'abîme où l'amour ne descendra jamais, il s'écriera, en contemplant les merveilles qui font éclater la céleste origine de l'Église : « Celle-ci est vraiment fille de Dieu ».

CHAPITRE HUITIÈME.

LA DIVINE VÉRITÉ DE L'ÉGLISE PROUVÉE PAR SON UNITÉ.

Si la Sagesse éternelle, descendant parmi les hommes, a daigné leur révéler ses secrets et leur donner une loi régénératrice ; si elle est venue ramener dans le monde le règne de la vérité et de la justice, elle a dû imprimer à son œuvre le sceau de sa puissance et de sa divinité. Si elle a fondé sur cette terre, en proie à tant de maux, une société dépositaire de sa parole, de sa grâce et des lois qu'elle a imposées au genre humain pour le réhabiliter, il est plus qu'évident qu'elle a dû laisser sur son ouvrage l'empreinte de la main qui l'a fait ; il est impossible qu'elle ne l'ait pas marqué d'un signe qui le fasse reconnaître à jamais, et dont la lumière soit si resplendissante que nulle secte, que nulle religion de création humaine ne puisse revendiquer la marque éclatante que le Verbe éternel a pu seul imprimer ; or, telles sont les notes divines de l'Église de Jésus-Christ.

Son radieux flambeau brille au sein de la nuit des opinions et des doutes, comme un phare d'espérance et de salut ; et dans le voyage de la vie du

temps, vers la patrie éternelle, jamais l'homme qui aime et qui cherche la vérité ne confondra les splendeurs de l'épouse du Christ avec les douteuses clartés qui guident les pas chancelants des victimes de l'hérésie et du mensonge.

Or, parmi ces signes célestes imprimés au front de l'Église, saluons son immortelle *unité*. Essayons d'appeler l'attention de l'homme qui n'a pas fait un pacte avec la mort et dit adieu à l'espérance, sur ce fait immense, plus prodigieux encore qu'il n'est palpable, et dont la puissance est aussi entraînante de conviction que la production sociale en est opposée aux créations de la pensée humaine.

L'unité absolue, immuable, éternelle est l'une des propriétés les plus fondamentales de l'être infini; et cette notion est tellement identique à l'idée de Dieu, que sans elle il ne peut ni exister ni être conçu.

L'unité absolue de l'être, ou l'idée de l'être immuable, infini, de l'être un, en un mot, est la pensée de toutes les langues comme de toutes les traditions. Or, la vraie religion n'étant que la manifestation sociale de l'être infini ou de l'être un, elle doit porter l'indélébile caractère de l'unité, qui, selon la pensée de saint Augustin, n'est que la forme *essentielle du vrai et du beau*; car l'ordre et l'harmonie, dans toute hypothèse possible, ne sont autre chose que le sentiment perçu de l'unité. Et parce que la vraie religion renferme la vérité complète, l'unité doit lui appartenir de telle sorte qu'elle

en forme l'attribut le plus éclatant et le plus incommunicable. Et voilà pourquoi le grand apôtre a gravé au frontispice de l'Église cette inscription divinement vraie : « Un Dieu, une foi, un baptême ¹ ». Déjà le roi prophète, en contemplant à travers la lumière de l'intuition ce phénomène prodigieux, réalisé par l'unité de l'Église au milieu des siècles et des générations, s'était écrié : « Elle rassemblera dans son *unité* les peuples et les rois, afin qu'ils adorent le Seigneur ² ». Et Jésus-Christ n'a-t-il pas dit lui-même : « Il n'y aura qu'un pasteur et qu'un bercail ³ » ? Ces paroles nous présentent l'unité comme le principe générateur de la société catholique. « Un pasteur et un bercail » : un pasteur, pour paître le troupeau des enfants de Dieu, de la vie de la nature réparée et de celle de la grâce qui mène à la gloire; *un bercail*, pour donner aux anges et aux hommes le spectacle de la vérité, de la charité et de la vertu, saintement reconquises dans ce monde ravagé par l'erreur, l'égoïsme et le mal.

L'*unité*, propriété fondamentale de l'être infini, est aussi, disons-nous, l'attribut imparticipable de la vraie religion; mais, selon la doctrine catholique, l'être infini ou l'être un réalise éternellement

¹ Unus Deus, una fides, unum baptisma. (Eph., 4, 5.)

² In conveniendo populos in unum, et reges ut serviant Domino. (Psal, 104, 23.)

³ Fiet unum ovile et unus pastor. (Joan., 10, 16.)

trois propriétés personnellement distinctes. L'Église, en un mot, impose à notre foi le dogme sublime de l'unité divine dans une trinité de personnes, ou la trinité des personnes divines dans l'unité d'une indivisible et éternelle essence ¹.

L'Être un, ou Dieu, réalise une puissance infinie, personnellement subsistante dans l'unité divine; et la raison, éclairée par la foi, conçoit qu'il y a en Dieu une puissance d'être identique à son essence, sans laquelle il ne saurait exister. L'Être infini réalise, en second lieu, une sagesse, une intelligence, une parole, une raison personnellement subsistante dans l'unité divine, parce que tout être qui ne se connaîtrait pas selon tout ce qu'il est, c'est-à-dire infiniment, ne serait pas Dieu. Troisièmement enfin, l'Être un s'aime infiniment, comme il se connaît, comme il *est* infiniment; et cet amour infini se personnifie dans l'unité divine, comme la sagesse, comme la puissance. Puissance, intelligence, amour, voilà la trinité divine dans l'unité de son essence.

Or, l'Église catholique, par l'unité de dogme, de morale et de culte, manifeste au plus haut point l'unité divine dans son adorable trinité.

Le dogme catholique révèle à l'univers la sagesse infinie; la morale catholique manifeste l'amour infini; le culte révèle la force infinie, en sorte que

¹ Unitatem in trinitate, et trinitatem in unitate. (*Symb. Athanas.*)

l'unité catholique, dans cette triple manifestation, est la plus haute expression de Dieu même.

Unité de dogme, unité de morale, unité de culte; catégorie profonde, qui, par une de ces harmonies trop peu étudiées, touche au fondement même des rapports naturels et surnaturels de Dieu et de la création, et qui, liant le fini à l'infini, nous présente, dans son expression, la loi la plus générale de l'univers, et la formule la plus profondément philosophique que puisse concevoir la raison, en nous montrant qu'en tout et partout *l'unité* se constitue par la *trinité*.

L'Église catholique est une dans ses dogmes, parce que son symbole, expression la plus complète, de la vérité infinie et de la vérité relative, ou de Dieu et de la création, est *un* comme Dieu même est *un*. Vingt siècles n'en ont pas détruit ou altéré un iota. Ce que l'Église enseigne dogmatiquement aujourd'hui, elle l'enseignait hier, elle l'enseignera toujours; et les trois révélations dont le symbole catholique est le sommaire incorruptible, s'y trouvent nettement résumées.

Soleil du monde moral, pas un seul de ses rayons ne s'est encore épuisé, et sa lumière est le divin flambeau qui éclaire l'humanité. Ainsi, le symbole catholique embrasse la tradition sacrée toute entière, et tout ce qu'il y a de vérité au fond des croyances erronées du paganisme, du mahométisme, du judaïsme, des sectes hérétiques et schis-

matiques. Tous les articles qui le composent se tiennent, et chaque anneau de cette grande chaîne de la vérité a été formé par la main de Dieu même. Détruisez-en un seul, l'ensemble vous échappe, et l'édifice de la lumière et de la vérité s'écroule et s'anéantit.

Or, nous portons le défi à tout sectaire et à tout incrédule d'établir que l'Église catholique a varié dans son inaltérable foi. Ce qu'elle croit, elle l'a toujours cru, elle le croira toujours. En parcourant le ciel des temps, le symbole de l'Église romaine répand, il est vrai, une lumière toujours expansive, toujours grandissante, parce que le soleil de la vérité infinie n'a point de coucher, et qu'en montant sur l'horizon des âges, il s'élève incessamment vers le midi de la gloire éternelle, où, débarrassé des nuages de la déchéance, il versera, par Jésus-Christ, des clartés infinies dans les profondeurs de l'éternité.

Une dans ses dogmes, l'Église ne l'est pas moins dans sa morale.

Manifestation sociale de l'amour substantiel et infini du Père et du Verbe, la morale catholique se réduit fondamentalement à deux lois génératrices de toute la législation de l'Évangile, savoir : l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Amour, non pas seulement naturel, mais divinisé par la grâce que l'Esprit-Saint verse au cœur des enfants de Dieu. Et de même que le symbole catholique

manifeste pleinement, au sein de la société, la vérité infinie; la morale de l'Église dilate au plus haut point de perfection le double amour qui vit par la grâce aux entrailles des enfants de la régénération et de la foi.

Pas une loi de l'Église, en effet, qui ne jaillisse des profondeurs de l'amour divin, pour retomber, par la charité, sur nos frères de foi et d'espérance.

Le Christ, connu selon tout ce qu'il est, c'est-à-dire catholiquement, dilate, par la charité de l'Esprit-Saint, l'amour de Dieu et des hommes selon toute sa plénitude dans les limites de l'épreuve; et seul cet amour a le merveilleux pouvoir de subjuguier et de détruire cet égoïsme originel, ennemi mortel de l'amour vrai, de l'amour surnaturel qui cherche Dieu et ses frères, par la grande, par la suprême loi de l'abnégation et du sacrifice.

Parcourez toutes les législations soi-disant religieuses qui ont paru sur la terre, vous n'en trouverez point qui s'enracine, comme la législation descendue du Calvaire, dans l'immuable amour. Demandez-leur ce qu'elles ont fait pour extirper l'égoïsme et l'orgueil, destructeurs-nés de la charité de Jésus-Christ. Pressez-les de vous fournir un excitateur plus puissant, pour aimer Dieu et vos semblables, que ne l'est cette parole tombée du ciel de l'amour infini : « Dieu a tant aimé le » monde, qu'il a donné son fils au monde pour le sauver ». Demandez-leur une formule de charité

égale à celle que le disciple bien-aimé avait recueillie sur la poitrine de son divin maître : « Voyez » quel a été l'amour de Dieu pour nous ! on nous » appelle les enfants de Dieu, et nous le sommes ». Or, cette grande loi de l'amour, principe générateur de toute la morale de l'Évangile, a-t-elle subi, dans l'Église, la plus légère altération ? L'Église catholique a-t-elle cessé de donner pour fondement à la morale qu'elle enseigne, l'amour de Dieu et l'amour des hommes ? a-t-elle cherché contre l'égoïsme un levier plus fort et un autre point d'appui ? s'est-elle imaginé que, dans le champ de la perfectibilité morale, on pouvait découvrir une loi plus utile à la race humaine que ne l'était l'amour de Dieu et la charité fraternelle ; qu'elle prêche à l'ombre de la croix qui sert d'autel à son divin époux, et au pied des tabernacles sacrés où ce double amour l'enchaîne ? Nous ferons voir jusqu'à l'évidence que toutes les sectes anticatholiques ont altéré l'amour, parce qu'elles ont attaqué par son essence même le dogme qui l'engendre ; ainsi, l'Église est une dans sa morale comme elle l'est dans son dogme. Mais ce n'est pas tout.

L'unité du culte est encore essentielle à la vraie religion, parce que la vérité infinie, en descendant dans la conscience humaine, par une révélation divine, ne peut s'informer et s'individualiser dans l'intelligence qu'en y développant l'amour,

principe de toute vertu. Or, le dogme catholique dépose la vérité et toute la vérité dans l'intelligence; la grâce de l'Esprit-Saint inspire, règle et sanctifie l'amour en subjuguant l'égoïsme; et la charité engendre l'action forte ou la vertu surnaturelle et divine exprimée dans le culte qui est son terme final, et dès lors l'unité se réalise pleinement dans l'homme, dans la famille et dans le genre humain, Point donc de religion vraie sans un culte, terme définitif de l'amour, dilaté lui-même par la vérité.

Or, quel est le fondement du culte catholique; du culte immuablement un? Jésus-Christ, pleinement connu, pleinement aimé, pleinement réalisé au sein de la société, le constitue universellement; car le culte de l'Église romaine, par sa hiérarchie, par son sacerdoce, par son sacrifice, par ses sacrements, par ses cérémonies, est plein de Jésus-Christ.

Depuis le sacrifice rédempteur consommé sur le Calvaire, jusqu'aux rites les plus humbles, Jésus-Christ vivifie tout, sanctifie tout, commence, développe, achève, termine tout. Mais quel était le fondement du culte traditionnel, par-delà le Calvaire et depuis l'origine du monde?

Jésus-Christ promis, annoncé, préfiguré et attendu, a été la pierre angulaire du culte antique, comme il est le principe constituant des réalités immortelles du culte de l'Église romaine. Et si le

Christ est venu dans ce monde, pouvait-il en être autrement ? L'unité du culte ne trouvait-elle pas en lui, et en lui seul, son terme suprême, immuable, éternel, comme le dogme et comme la loi morale ? Et puisque l'Église romaine a seule reproduit dans son culte, depuis dix-huit siècles, la vie de Jésus-Christ, pour l'individualiser au cœur de ses enfants, il est clair qu'elle seule possède le véritable culte, comme à elle seule appartient la vérité et la charité, qui enfantent la vertu et la justice.

Et maintenant, qu'on nous permette de demander si, pendant la durée terrestre de l'Église envisagée dans sa vie patriarcale, mosaïque et définitive, ou catholique, il y a eu un jour, un seul jour, où le Christ n'ait été regardé comme le centre final de la religion descendue du ciel.

L'Église possède donc l'unité du culte comme elle possède l'unité de dogme, l'unité de morale ; et par cette triple unité, elle manifeste, autant que le permet l'état présent de l'humanité, le mystère adorable de l'unité infinie dans une trinité de personnes divines.

Mais sur quoi repose cette grande unité, attribut immortel de l'Église ? C'est ce que nous allons examiner.

Nous disons, en premier lieu, que l'unité catholique s'appuie sur l'indestructible fondement des traditions divines.

S'il est incontestable, en effet, que le dogme, la morale et le culte du catholicisme forment le résumé complet de toutes les traditions, ne faut-il pas en conclure que cette triple unité s'enracine dans la tradition sacrée elle-même? Or, le symbole de la foi romaine, sa législation morale et son culte, embrassent la totalité des traditions patriarcales, mosaïques et chrétiennes; et jamais il ne sera possible à l'ennemi le plus acharné de l'Église de prouver qu'il existe, entre la foi catholique et l'enseignement des traditions, une dissonnance réelle et fondamentale. Et quoi de plus fort qu'un semblable témoignage!

Nierez-vous l'existence de la tradition sacrée? vous voilà forcé d'anéantir tous les faits de l'histoire. Nierez-vous l'existence de l'Église? lui enlèverez-vous son symbole? ce serait l'anéantir, et dix-huit siècles savent s'il est possible de rêver les funérailles de ce qui est immortel. Direz-vous que l'unité du catholicisme, envisagée dans sa triple manifestation, n'est plus l'expression complète des traditions? ce serait nier à la fois les traditions et l'Église, qui seule en a gardé le dépôt.

L'unité de l'Église repose, en second lieu, sur l'immense témoignage de la hiérarchie. L'existence sociale, visible et permanente d'une hiérarchie qui va, d'un pouvoir suprême et central, jusqu'aux ministres placés à l'extrémité du cercle sacerdotal, est un fait éclatant comme la lumière, et que

personne ne pourrait nier ; car la négation de ce fait impliquerait un renversement absolu de toutes les lois de l'intelligence et de la raison. Mais s'il est démontré que la hiérarchie du catholicisme n'a pas cessé, depuis bientôt vingt siècles, d'enseigner au monde la même vérité dogmatique, la même loi morale et le même culte, qui pourrait douter que *l'unité* ne soit l'attribut impérissable de l'Église ?

Reposons donc nos yeux sur cette hiérarchie enseignante ; osons lui demander, en face de tant d'esprits égarés ou prévenus, quel a été l'objet de sa mission. Et d'abord, interrogeons les pontifes suprêmes qui, du haut du Capitole chrétien, gouvernent l'Église dont Jésus-Christ posa le fondement indestructible sur le pontificat de Pierre, pêcheur de Galilée, devenu immortel dans ses successeurs.

Centre de l'unité catholique, le pontificat romain est le roc qui porte cet édifice éternel bâti par la main de Dieu même. C'est de lui, et de lui seul, que descend la hiérarchie ; c'est par lui qu'elle existe, qu'elle vit et prolonge ses impérissables destinées. Or, interrogez tous les décrets émanés de la chaire pontificale, en trouverez-vous un seul qui proclame une foi, un symbole, une loi morale, un culte différent de ceux qui constituent aujourd'hui même l'ensemble du catholicisme ?

Parcourez toutes les bulles pontificales, depuis

celles d'Anaclet, de Lin, de Clément, de Léon, jusqu'à celles de Grégoire XVI; vous n'y trouverez pas, je le dis avec une inébranlable conviction, une différence réelle en matière de dogme, de morale et de culte.

Chose étonnante! jamais une parole d'erreur n'est tombée de la bouche des pontifes romains, s'ouvrant pour parler à l'Église. Ce fait, unique dans les annales du monde, prouve invinciblement l'unité catholique, ou rien dans la raison humaine ne saurait revêtir le caractère d'une preuve incontestable. Aussi les incrédules de ce temps ne contemplent cette suprême puissance des pontifes de Rome, toujours vivante par l'unité hiérarchique, qu'avec une sorte d'admiration pleine d'effroi. Ils conviennent que pas un philosophe, depuis quatre mille ans, n'a pu courber pendant un quart d'heure, un seul esprit sous le sceptre tyrannique de sa pensée individuelle; et ils voient deux cents millions d'hommes recevant, comme venue de Dieu même, la parole tombée du Vatican.

Quel spectacle, en effet, que celui d'une succession de pontifes, sortis du milieu de la race humaine, emportant l'attribut des faiblesses de l'homme, et qui, depuis le jour où la main de Dieu les fit asseoir sur le siège suprême, n'ont fait entendre à l'Église, dispersée aux quatre vents, d'autres paroles que celles que le Verbe éternel dit à Dieu dans les hauteurs de sa gloire!

Indépendamment de l'enseignement immuable et permanent des pontifes romains, l'Église est encore placée, à des époques rares, mais providentielles, sous l'autorité des conciles œcuméniques. Ces grandes assemblées, convoquées, présidées et confirmées par les papes, présentent à l'œil chrétien le spectacle de l'Église réunie dans ses chefs. Or, depuis le premier concile de Jérusalem, où les apôtres, présidés par saint Pierre, avaient osé dire: « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous », jusqu'aux saints canons du concile de Trente, en est-il un seul qui ait enseigné un Dieu, une foi, une morale; un culte différent de ce que nous croyons encore?

Parcourez la collection des saints conciles, pesez dans la balance d'une impartiale raison, d'un examen inflexible, sévère, les décisions dogmatiques de ces états-généraux de l'Église du temps, tenus sous la présidence du vicaire de Jésus-Christ, et demandez-vous si l'unité de leur enseignement n'est pas le plus frappant caractère de la vérité dont ils ont été les organes? Quoi! l'anarchie, l'incohérence des opinions formeront l'attribut invariable des assemblées humaines, traitant des intérêts positifs et matériels de la vie, et on verra pendant deux mille ans des assemblées d'évêques catholiques, soumis individuellement à la triste condition de l'humanité déchue, imprimer à leur parole, à leurs décisions écrites, un tel sceau d'unité, en matière

de dogme, de morale et de culte, que le regard de Lucifer lui-même serait incapable d'y apercevoir l'ombre d'une contradiction ; et ce ne serait pas là une preuve toujours palpable de l'unité qui appartient à l'Église ! Qu'on nous dise donc où serait l'attribut de l'unité divine, si l'identité complète des professions de foi des conciles généraux n'en était la plus haute et la plus solennelle manifestation.

Ce n'est point tout encore ; nous possédons les écrits des docteurs de l'Église universelle, et si on en retranche quelques opinions qui ne touchent point à la substance de la révélation, et sur lesquelles l'Église n'a point porté de jugement, tous, sans exception, depuis saint Denis-l'Aréopagite jusqu'à saint Thomas d'Aquin, proclament le même Dieu, la même foi, le même symbole, la même législation morale, le même culte et la même religion.

Or, cet incroyable accord, cette grande unité ne sont-ils pas une preuve nouvelle que la religion catholique, dont ils furent les défenseurs et la gloire, porte l'indélébile empreinte de celui dont il est écrit : « Je suis et ne change pas » .

Appelons encore en témoignage de l'unité immuable de l'Église romaine ces innombrables évêques qui, sous l'autorité des pontifes de Rome, ont gouverné les églises particulières qu'ils étaient chargés de nourrir de lumière de grâce et de foi. N'est-ce point en se mouvant dans l'orbite de l'autorité suprême et du centre de l'Église qu'ils ont conservé

Le dépôt de l'unité ? N'est-ce pas le symbole apostolique de la foi romaine qu'ils ont enseigné ? Les églises particulières du monde catholique auraient-elles gardé l'unité si elles avaient cessé de reconnaître Rome pour mère et maîtresse de toutes les églises ? Et pense-t-on que, loin du centre immortel autour duquel elles accomplissent, depuis dix-huit siècles, leurs grandes destinées, il leur eût été possible de réaliser, à travers l'espace et les siècles, cette unité compacte, vivante et indestructible qui forme encore le caractère qui les distingue au milieu de l'anarchie des sectes et des ruines amoncées des opinions ?

Et que répondraient les ennemis du catholicisme, si nous évoquions de leur tombe les myriades de prêtres qui, sans partager l'autorité des évêques, portèrent le poids de leurs sollicitudes et furent associés à leur mission ? Est-il vrai que pendant une période de deux mille ans, écoulés tout-à-l'heure, ils ont prêché à la terre le même Dieu, la même foi, le même culte ? Ne savons-nous pas, d'ailleurs sur l'autorité des monuments de révolte, élevés par l'hérésie elle-même en face de l'Église, qu'elle n'a jamais donné à un prêtre le baiser de paix et le sacrement de l'éternelle miséricorde sans avoir recueilli de ses lèvres mourantes l'expression publique de son symbole, récité en présence de la mort et de l'éternité ?

Ainsi, tout prêtre mort en communion avec

l'Église fut le témoin de sa foi et l'apôtre de son unité.

Et qui pourrait compter ceux qu'elle a inscrits dans les diptiques sacrés de l'espérance? qui dira le nombre des enfants de cette grande tribu de prêtres et de lévites, propagateurs de l'unité catholique? Les étoiles du firmament sont moins nombreuses que ces astres innumérés dans le ciel de la hiérarchie sacerdotale.

Venez maintenant, nations de la terre qui reçûtes en passant dans la vie la bonne nouvelle de l'Évangile, et qui, en allant au tombeau, emportâtes le symbole de la foi romaine; venez dire à l'impie quelle étoile a brillé sur votre berceau, et quel signe a scellé votre tombe! Tribus régénérées par la grâce, toujours vivantes à l'ombre de la croix, au sein même du sommeil du sépulcre qui finira bientôt, dites-nous quelle fut votre foi! Venez des quatre vents du ciel, dressez-vous dans la vaste plaine du temps, formez autour de l'incrédule un cercle de vérité et de lumière, et élevez la voix pour lui faire entendre les accents de vos immortelles croyances! Mais c'est le symbole de l'Église romaine que redisent ces innombrables enfants de l'espérance! Or, quoi de plus imposant en faveur de l'unité catholique, que l'immense témoignage de tous les disciples de la croix qui brille au sommet du Capitole!

Cherchez dans l'histoire de l'humanité quelque

chose qui ressemble à ce grand témoignage en faveur de l'unité. Deux cent millions d'hommes, disséminés sur le globe comme la poussière, croient encore tout ce que le Christ enseignait à ses premiers disciples. Des milliers d'évêques et plusieurs millions de prêtres prêchent, défendent, propagent aujourd'hui la foi que prêchaient les apôtres, et que les martyrs scellèrent de leur sang. La foi des catholiques de ce siècle est identique à celle du siècle qui l'a précédé, elle est l'incorruptible écho de la foi de vingt siècles d'amour et de quarante siècles d'attente, et le ciel et la terre s'abîmeraient dans une ruine immense avant qu'il fût donné à l'enfer d'altérer ce témoignage ou de prouver que dans l'espace de deux mille ans il y eut un jour où les ténèbres et le silence remplacèrent la lumière de l'unité et l'impérissable voix de la hiérarchie, redisant sur tous les points de l'espace et à tous les instants de la durée, cette formule divine : « *Un Dieu, une foi, un baptême* ».

Ainsi, le pontificat suprême, les oracles des saints conciles œcuméniques, l'immuable enseignement de l'épiscopat, transmis aux nations par la bouche des innombrables tribus du sacerdoce, l'identité radicale des enseignements de tous les docteurs de l'Église, la foi une et inaltérable de tous les temps, voilà sur quelle base repose l'unité qui forme l'attribut le plus éclatant de l'Église de Jésus-Christ.

Ajoutons que cette merveilleuse unité peut encore invoquer en sa faveur l'autorité, pour ainsi dire, indirecte, des traditions purement humaines; car s'il est des croyances sur lesquelles le genre humain, considéré en dehors des traditions sacrées, présente une sorte d'unité inaltérable, ces croyances, venues primitivement du fleuve traditionnel, appartiennent au symbole catholique, rentrent dans son unité et en deviennent une sorte de production ou de manifestation sociale. Or, l'unité de Dieu, la foi au dogme de la création, l'existence des bons et des mauvais anges; l'introduction du mal dans le monde, l'action terrible des esprits de ténèbres sur l'humanité, l'état primitif de l'homme le souvenir plus ou moins confus de sa déchéance, la promesse et l'attente d'un libérateur divin, la spiritualité, l'immortalité de l'âme, la vie future, l'existence d'un bonheur et d'un malheur éternel; voilà ce qu'on aperçoit au fond de toutes les traditions purement humaines; et ces croyances altérées se retrouvent dans le grand symbole de l'unité, et s'y retrouvent purifiées de toutes les erreurs dont les avaient obscurcies les passions.

Essayons maintenant de nous faire une idée de l'autorité et du poids de cette preuve de témoignage, dont rien dans les choses humaines n'égalera jamais la puissance.

L'unité du catholicisme repose, comme nous l'avons vu, sur un témoignage de soixante siècles, se

produisant par les traditions divines , par les pontifes romains , par l'épiscopat et le sacerdoce ; par les docteurs , et enfin par la foi immuable de tous les enfants de l'Église, qui ont vécu depuis la première publication de l'Évangile jusqu'à nos jours , des mêmes dogmes , de la même loi morale , du même culte et des mêmes sacrements. Cette grande unité se lie encore à tout ce qu'il y a jamais eu d'immuable dans les croyances altérées des sociétés placées sous l'action des traditions et des opinions purement humaines.

Voilà donc un fait immense que personne n'oserait attaquer ; mais si cette grande unité se révèle au sein même des lois perturbatrices de l'individualisme , il faut y reconnaître un de ces phénomènes qui portent , comme nous le ferons voir , la marque éclatante de l'opération immédiate de la vertu de Dieu.

Le témoignage qui sert de fondement à l'unité catholique est un fait humain , il est vrai ; mais ce fait, impossible avec les caractères qui lui sont propres , l'homme et le genre humain étant assujettis à la dégradation de l'orgueil et des passions , constitue , comme nous le dirons bientôt , un véritable miracle.

Dieu est un ; la vérité est une , parce qu'elle est l'expression de Dieu même ; mais la vraie religion n'étant que la manifestation sociale de Dieu et de la vérité , elle est une comme Dieu lui-même est

un. Ainsi toute religion qui manquerait d'unité, manquerait de vérité, et ne saurait être prise pour la vraie religion. Or, nous avons établi que l'Église possède le grand caractère de l'unité, se produisant par un témoignage immense, inaltérable, infaillible. Donc seule l'Église est divine, car l'unité est imparticipable; elle est ou elle n'est pas. Toutefois, pour rendre plus évidente encore, s'il est possible, cette grande conclusion, établissons en droit et en fait que l'unité n'appartint jamais à aucune secte religieuse; faisons voir que l'unité totale, complète, inaltérable, est un bien qu'elles rêvent inutilement et qui ne leur sera pas donné.

Et avant tout examen, remarquons que la preuve, même évidente, de l'impuissance éternelle où est l'incrédule de découvrir une apparence d'unité dans les sectes anti-catholiques, n'ajoute rien à l'infaillible témoignage de la tradition en faveur de l'unité de l'Église.

Le sceau de l'impérissable unité est gravé sur son front par la main de Dieu même; et ce grand Dieu, j'ose le dire, cesserait d'être Dieu avant qu'il fût possible de créer plusieurs sociétés religieuses professant des dogmes contradictoires, et portant néanmoins avec une égale certitude le suprême attribut de *l'unité*.

Quand le Fils de Dieu parut au milieu de la Judée, il guérissait les aveugles, ressuscitait les morts en déclarant qu'il accomplissait ces prodiges en té-

moignage de sa divinité. Cette preuve était inattaquable et subjuguante, mais l'orgueil pharisaïque cherchait, contre l'écrasante autorité de ces faits, les sophismes de la haine, en faisant au Fils de Dieu un crime, non des faits en eux-mêmes, mais des circonstances qui les accompagnaient. Les ennemis de l'Église, forcés de confesser sa divinité en face de sa miraculeuse *unité*, n'ont-ils pas, à l'exemple des pharisiens, leurs pères et leurs maîtres, essayé d'obscurcir l'éclatant attribut de l'unité catholique, en rêvant pour les sectes d'origine humaine une ridicule et impossible unité.

Portons donc un regard sévère sur les cultes fabriqués par les hommes, et, en déroulant le lamentable tableau des misères de l'intelligence, bénissons Dieu de ce qu'il a daigné imprimer à l'Église ce signe de la vérité éternelle qu'elle seule a droit de porter : « Un Dieu, une foi, un baptême¹. »

Demandierions-nous par hasard l'unité de dogme, l'unité de morale et l'unité de culte aux sectes idolâtres qui ont paru dans le monde avant comme après Jésus-Christ? Ce serait demander l'ordre à l'anarchie elle-même. Les sociétés païennes ne présentent à l'œil de l'homme qu'une collection monstrueuse de sectes marquées, comme parle l'Apocalypse, *au signe du léopard*². Rien de ce qui

¹ Unus Deus, una fides, unum baptisma. (*Eph.*, 4, 5.)

² Similis erat pardus. (*Apoc.*, 13, 1.)

engendre l'unité ne s'y trouve; elles ne possédèrent jamais de pouvoir suprême, de hiérarchie enseignante rayonnant d'un centre commun; elles n'eurent jamais ni principe de cohésion, ni symbole identique. Le polythéisme fut toujours, et partout, l'individualisme de l'orgueil divinisé par le crime. En droit donc, point d'unité possible chez les sectes païennes.

Le paganisme, dans sa longue et hideuse histoire, ne présente, en fait, que le spectacle de la plus honteuse anarchie. Chaque nation, chaque cité et chaque famille avait ses dieux, aussi mobiles, aussi changeants, aussi dépravés que les passions qui les préconisaient. Les divinités d'un peuple étaient les ennemies implacables des dieux d'un autre pays, et un philosophe qui avait pris la peine de compter les dieux suprêmes des sectes païennes, avait découvert trois cents Jupiters d'origines, de passions, de crimes même différents, auxquels des nations aveuglées attribuaient la puissance souveraine.

La politique, venant ajouter à la confusion, décrétait des apothéoses, et l'on vit plus d'une fois des monstres à figure humaine aller s'asseoir sur des autels après s'être baignés dans le sang. En vain la voix sacrée de la nature faisait entendre de loin en loin un cri d'indignation et d'horreur, celle des passions demeurait victorieuse, et la vérité, et la morale, et l'instinct même de la justice

et de la vertu finissaient par rougir des scrupules qu'ils avaient inspirés.

Les dieux du paganisme, comme parlent les livres saints, n'étaient que des démons ¹. Comment donc ces esprits d'orgueil, de révolte et de mensonge auraient-ils pu imprimer aux cultes dont ils étaient les premiers auteurs, le sceau de l'unité, signe infaillible de la vérité, de la sainteté et de la vertu?

Cette unité, qui manque essentiellement aux sectes païennes, à quels titres a-t-elle été possédée par les Juifs? Le peuple juif, envisagé dans la longue phase de son existence, depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, nous présente, il est vrai, le type d'une grande unité sociale et religieuse; mais sous ce dernier rapport, le peuple juif rentre dans l'unité de l'Église, qui a vécu de la vie patriarcale, de la vie mosaïque et de la vie pleine et complète des divines réalités que le Fils de Dieu même a déposées dans son sein.

Depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, les enfants d'Israël possèdent, il est vrai, l'unité des mêmes croyances, de la même loi morale, des mêmes cérémonies légales et religieuses; mais cette unité, purement nationale, ne devait, ne pouvait pas se dilater par une loi d'expansion tant qu'elle demeurerait enveloppée sous les ombres de la promesse.

¹ Omnes dii gentium dæmonia. (*Psalm.*, 95, 5.)

Les Juifs ne devaient envahir le monde moral et le genre humain qu'à l'ombre de la croix et au flambeau de l'Évangile; et si quelque chose doit étonner l'observateur, à qui le secret de la Providence n'aurait pas été donné, c'est incontestablement le cachet d'individualisme national que portent les enfants malheureux de ces Juifs déicides qui traînèrent le Fils de Dieu au Golgotha; individualisme qui seul explique l'indomptable obstination avec laquelle ils repoussent encoré la lumière qui éclaire le monde.

Sous l'empire d'un sacerdoce hiérarchiquement institué, le peuple juif garda fidèlement jusqu'au Messie le dépôt des traditions: il possédait, religieusement parlant, tout ce qui peut réaliser l'unité, savoir: les traditions divines, une autorité centrale pour en conserver le dépôt, un sacerdoce enseignant pour en interpréter le sens, une chaire que l'erreur ne devait point souiller jusqu'au jour où la réalité remplacerait les figures.

Qu'est devenue, depuis dix-huit siècles, je le demande, l'unité religieuse de la nation juive? Où est la tribu de Lévi, chargée seule de veiller sur les livres sacrés et d'en donner le sens à la multitude? Qu'est devenue la chaire de Moïse, dans laquelle les fils d'Aaron avaient seuls droit de monter?

La confusion du chaos a passé sur les douze tribus; la chaire de Moïse a été mise en pièces, et

les enfants charnels d'Abraham en ont dispersé les débris aux quatre coins du monde.

Le livre de la loi, que le juif obstiné tient sur son cœur, est un livre scellé dont il ne comprend plus une ligne. Livrés comme les sectes protestantes aux égarements de l'interprétation particulière, les juifs peuvent y lire tout ce que l'ignorance, les préjugés, l'orgueil, la haine, les passions et la mauvaise foi leur disent d'y chercher; et jamais l'on ne vit plus littéralement l'accomplissement de cet oracle terrible: « Le livre de la loi sera » pour eux un filet, un châtiment et un anathème ».

Ainsi chaque juif, la Bible à la main, croit ce qu'il veut et fait ce qu'il croit, comme le protestant, par le même principe. Nul n'a droit de lui dire: J'ai mieux compris que vous. Privé de toute autorité enseignante, hiérarchique et divinement instituée, jamais il ne franchira la limite de l'interprétation menteuse de la raison individuelle, et ses pas incertains iront éternellement se heurter contre la pierre du scandale, jusqu'à ce que vienne pour lui le jour déjà venu pour le monde.

Cherchez-vous l'unité de dogme, l'unité de morale et l'unité de culte parmi les sectateurs de Mahomet? Mais comment une secte qui n'a vécu encore que quelques siècles, que le sabre et la volupté seule ont formée, et que les secousses de la civilisation chrétienne ébranlent jusque dans ses fondements, posséderait-elle l'attribut divin de

l'unité? Comment le mahométisme, cet impur mélange d'idolâtrie, de judaïsme et de christianisme, qui a vicié toutes les traditions, et dont plus de cent cinquante sectes ennemies sont déjà sorties, serait-il la manifestation divine et parfaite de l'Être infini, de l'Être un?

Quel code d'unité religieuse que ce Coran, l'éternelle honte de la civilisation européenne, et dont chaque ligne porte le sceau de la barbarie qui l'a inspiré! Quelle loi, grand Dieu, que celle qui n'a d'autre sanction que la force brutale! quelle religion que celle d'un peuple à qui l'on promet pour fin suprême et pour ciel, un lieu de prostitution! Ou Dieu n'est qu'un mot, la vérité qu'une fable et la raison humaine qu'un rêve éternel, ou il faut convenir que le mahométisme, avec ses fanatiques croyances, sa morale impure, son abrutissante tyrannie et sa dégradante civilisation, n'est pas plus une religion divine, que le meurtre n'est la vie, et que le crime, avec son hideux cortège, ne saurait être pris pour la vertu. Et voilà pourquoi l'indignation de la douleur accueillait naguère les apologies qu'un poète voyageur laissait tomber de sa plume, en faveur de la religion charnelle du Coran. Il était juste, au reste, que la foi, qui avait fécondé les premières inspirations de son génie, fût vengée des outrages que lui réservait ce pèlerin incrédule en revenant du tombeau de Jésus-Christ.

Contemplons maintenant cette Église d'Orient:

qu'est-elle devenue depuis qu'elle a brisé le lien de l'unité catholique? Cet ignorant patriarche de Constantinople, servilement courbé devant le grand-seigneur, vous semble-t-il l'organe de l'autorité suprême et irréfutable conférée par Jésus-Christ aux successeurs de Pierre? Est-ce bien là le vicaire qu'il s'est choisi pour présider aux destinées du genre humain? Mais où est son autorité? de qui la tient-il? où remonte la succession des patriarches schismatiques de Constantinople? L'œil effrayé n'aperçoit dans ces vastes régions, jadis si riches de foi et de lumières, qu'une collection de sectes indépendantes et immobiles, comme le sont les pierres monumentales qui recouvrent des ossements.

En rompant le lien de l'unité catholique, les sectes schismatiques de l'Orient ont mis pour jamais sur la tiare de leurs évêques, ces deux mots; *Révolte, barbarie...* Voyez cette église russe, avec son épiscopat servile et ses popes ignorants; vous semble-t-elle marquée du signe céleste de l'unité? où est, dans son sein, l'autorité hiérarchique descendant d'un pouvoir central et suprême? de qui relèvent les évêques russes dans les choses du ciel? des caprices de l'empereur.

Le chef suprême de l'église russe n'est pas un évêque; l'autorité religieuse, politique, civile et sociale, dans cette terre classique de la servilité, est concentrée tout entière dans la main du czar.

Evêques, prêtres, peuple, dans ce malheureux pays, croient ce que l'empereur leur ordonne de croire ; sa volonté seule est la loi suprême ; son épée, voilà sa houlette pastorale ; et les bulles pontificales de ces églises dégénérées, ce sont les ukases de Nicolas.

L'unité des églises russes est celle des tombeaux , et l'immobilité de la mort leur note distinctive ; comme la volonté du prince est l'article fondamental de leurs symboles, et la pierre angulaire de leur autorité.

Portez maintenant vos regards sur les sectes protestantes : certes, s'il est un spectacle propre à épouvanter la raison qui avait eu foi en sa propre prudence , c'est bien celui que le protestantisme donne au monde , depuis qu'un moine apostat eut jeté au sein de la vieille Europe la parole de révolte et d'anarchie qui a enfanté plus d'erreurs que vingt siècles n'en avaient traversé.

Fondé sur l'indépendance primitive et absolue de la raison individuelle , autant que sur le mépris des traditions sacrées , le protestantisme n'est que le polythéisme de la pensée , que l'idolâtrie de l'égoïsme et de la conscience. La Bible à la main , chaque protestant se croit investi du droit radical et suprême d'en faire jaillir le symbole de sa foi , le code de ses devoirs et la règle de ses mœurs ; et voyez quels ont été les fruits de l'examen privé : les sectes sont nées des sectes , les symboles ont rem-

placé d'autres symboles ; et comme la loi de l'individualisme est une loi d'invariable instabilité, cent fois, dans cet enfer plus torturant que celui des danaïdes, la conscience protestante a dû recommencer son désespérant travail ; et loin qu'une secte ait pu réaliser un simulacre d'unité religieuse, il n'a pas été possible à un seul homme d'être d'accord avec lui-même pendant un quart-d'heure.

En vain aurait-on mendié le secours impuissant des conventions écrites et des confessions légales, le problème de l'unité n'en devenait que plus difficile à résoudre, parce que chaque symbole nouveau n'était qu'une déclaration nouvelle de mobilité et une pâture offerte à l'interprétation individuelle ; et parce que, à moins d'abdiquer le principe d'anarchie et de révolte, pour rentrer dans la foi et dans l'unité catholique, la raison demeurant toujours investie du pouvoir et du droit d'interpréter le livre d'où l'on faisait sortir des doctrines contradictoires, on ne faisait qu'entasser erreur sur erreur, ténèbres sur ténèbres et ruines sur ruines.

Le principe fondamental du protestantisme est donc aussi éloigné de l'unité religieuse que le mensonge est éloigné de la vérité ; ce principe dissolvant n'était donc propre qu'à briser tout lien intellectuel, qu'à rendre impossible toute hiérarchie, toute autorité, tout symbole, toute unité, par conséquent.

Les faits, du reste, parlent plus haut que les inductions de la logique. Qu'apercevons-nous partout où le protestantisme s'est établi? Des individualités fanatiques, des sectes nées de la même mère et acharnées les unes contre les autres; des églises nationales recouvertes du manteau des rois qu'elles adorent à genoux et dont elles ont caressé partout, et quelquefois même canonisé l'orgueil, le libertinage et le despotisme. Mais l'inertie de la servitude n'est pas l'unité qu'engendre et que peut seule engendrer une autorité vivante, suprême et infallible d'où découlent les divers pouvoirs limités et hiérarchiques qui coordonnent et maintiennent dans une même foi, une même législation et un même culte, tous les enfants de l'Eglise.

Je vois, il est vrai, chez la protestante Angleterre, un fantôme d'épiscopat; mais où en est le chef? de qui relèvent ces prébendiers du schisme? que croient-ils? qu'enseignent-ils? Les décrets religieux signés par la reine Victoire, et émanés de l'autorité politico-religieuse d'une jeune femme, sont-ils les oracles de l'église anglicane?

La chambre des lords forme-t-elle le concile permanent de la Grande-Bretagne? Et cette pauvre église, dont tous les intérêts sont cotés à la bourse, et dont les espérances égoïstes pâlissent en face de la foi du Judas Machabée de l'Irlande, a-t-elle trouvé un secret pour éteindre l'anarchie religieuse qui la dévore?

Parcourez toutes les sectes nées de la réforme; cherchez-y une ombre de foi spontanée, uniforme, vous n'en trouverez point.

Le protestantisme de la Suède est-il le même que celui de Genève? La religion de la Prusse s'identifie-t-elle avec celle du Dannemark? Les sectes de La Rochelle sont-elles d'accord avec celles de Nîmes? Et la théologie protestante est-elle enseignée à Montauban comme on l'enseigne dans les chaires de Berlin?

Et ces cent cultes ennemis et contradictoires seraient la personnification de l'unité divine! Ce monstrueux assemblage de religions rivales serait le fruit de la rédemption du Fils de Dieu fait homme! Il faudrait se prosterner devant ces œuvres de ténèbres, de tyrannie et de servitude! Et la sagesse éternelle se serait incarnée pour imprimer à la religion du monde le sceau de la haine, de la révolte et du mensonge!

Ah! disons-le franchement: le doute, le doute absolu serait préférable à cet impur amas de contradictions, de rêves bizarres, de symboles ennemis, Point donc d'unité chez les sectes schismatiques et protestantes; point d'autre unité permise, que celle de l'indifférence, vaste tombeau, où viennent s'engloutir toutes les croyances et toutes les traditions.

Il nous resterait à établir que l'unité n'appartient point, et ne saurait appartenir, à ces sectes

philosophiques qui, niant toute révélation, cherchent, dans le délire de l'orgueil, un symbole soi-disant religieux pour la pensée, une règle soi-disant morale pour la conscience. Mais ces agglomérations d'un jour proclament elles-mêmes leur impuissance et leur complète nullité dans la question qui nous occupe. Nées d'hier, et abjurant toute révélation, elles n'ont ni passé, ni présent, ni avenir; et mobiles comme les rêves d'un cerveau malade, leur centre d'unité est le doute, l'orgueil, la volupté et la mort.

L'unité de dogme, de morale et de culte essentielle à la vraie religion est donc le patrimoine inaliénable et immortel de l'Eglise catholique. Il nous reste à prouver que l'unité, qui élève à sa plus haute puissance la preuve de témoignage, constitue un fait surnaturel, un véritable prodige, si puissant de conviction qu'il faut faire violence à sa nature pour lui résister.

Pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ donnait aux hommes deux preuves éclatantes de sa divinité, son témoignage et ses œuvres. Il disait : « Moi et mon père, nous sommes un; je suis en mon père, et mon père est en moi, je suis le fils de Dieu. » Et ce témoignage que le Christ se rendait à lui-même était identique à celui de Jean, qui avait dit : « Je ne suis point le Christ, mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas, qui a été fait avant moi, qui est venu après moi, et dont

» je ne suis pas digne de dénouer la chaussure. Je
» l'ai vu et je lui ai rendu ce témoignage, qu'il est
» vraiment le fils de Dieu. »

Le témoignage du Christ, en tant que séparé de l'autorité irrésistible des faits miraculeux, s'appuyait sur celui de Jean-Baptiste, expression la plus claire du grand témoignage de la tradition, et ce double témoignage était inébranlable. Jésus-Christ lui donne, toutefois, une base plus ferme et une autorité plus entraînante, en l'appuyant sur les œuvres divinement miraculeuses qu'il faisait en preuve de la vérité de sa parole; et il ajoute : « J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean : ce sont les œuvres que je fais, et qui prouvent que mon père m'a envoyé ».

Ainsi, quoique le témoignage du Christ, appuyé sur celui de Jean et de la tradition, fût irrécusable en soi, le Sauveur des hommes croit devoir lui donner pour fondement l'autorité puissante des faits miraculeux, et c'est pourquoi il dit : « J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; ce sont les œuvres que je fais, et qui prouvent que mon Père m'a envoyé ».

Jésus-Christ pensait donc que son témoignage, quelque croyable et quelque infallible qu'il fût en soi, pouvait être contesté, tant qu'il ne se produisait que dans la limite d'une parole humaine; et il ajoutait : « Si vous ne voulez pas croire à mon propre témoignage, croyez du moins aux œuvres

que je fais pour en établir l'infaillible véracité....»

L'Église, en proclamant sa divine vérité au milieu des erreurs et des sectes, se trouve dans une position semblable à celle du divin Fils de Marie, pendant sa vie mortelle.

Elle est une dans ses dogmes, dans sa morale et dans son culte; nous l'avons établi invinciblement, et le fait de son unité se lie intimement à celui de son existence au sein de l'humanité; car de même que nul homme sur la terre ne niera sérieusement l'existence de l'Église, il n'en est point qui puisse nier le fait non moins public, non moins éclatant de son unité. Or l'unité visible et incontestable de l'Église constitue à la fois une preuve de témoignage dont rien ne saurait égaler la puissance dans l'ordre des faits sociaux, et un fait *miraculeux* et surnaturel, plus fort que tous les témoignages et que toutes les preuves.

Ainsi l'Église, en passant sur la terre, se dit fille du ciel et de la vérité; elle proclame sa divine mission, et son témoignage résume celui de toutes les traditions divines et de tous les siècles.

Supposons cependant que ce grand témoignage de l'unité de l'Église ne soit appuyé que sur lui-même, le sectaire et l'incrédule n'auraient pas fait un pas dans la route de ténèbres où ils espèrent rencontrer un argument invincible contre sa divine vérité; car l'Église, en proclamant sa céleste origine, peut dire aux nations ce que Jésus-Christ disait lui-

même aux Scribes et aux Pharisiens : « J'ai un témoignage plus grand que celui des siècles et de la tradition, plus grand que mon propre témoignage; et si vous ne voulez pas croire à mon témoignage, croyez du moins aux œuvres par lesquelles j'en prouve la divine vérité. » C'est-à-dire, croyez au fait miraculeux qui prouve irrésistiblement que je suis descendu du ciel.

Quel est donc ce fait miraculeux qui donne au témoignage de l'Église et à celui de toute la tradition un caractère évidemment divin? Ce fait, c'est l'unité même de l'Église; et c'est ce que nous allons établir.

Quelque définition qu'on donne du miracle, il est hors de doute qu'au moment où Jésus-Christ guérissait l'aveugle-né et ressuscitait Lazare, en invoquant la suprême puissance de celui dont il se disait l'envoyé et le fils; il est incontestable, disons-nous, que par ces prodiges il confirmait invinciblement le témoignage de Jean-Baptiste, celui de la tradition et sa propre parole.

Or, le fait de l'unité de l'Église, réalisé en face des générations, est un fait d'un ordre miraculeux, supérieur à l'autorité du témoignage, que l'unité seule confirme et divinise.

Si l'homme croit invinciblement, fatalement même, certains faits sans lesquels son intelligence serait dans une impuissance absolue de porter une vérité quelconque, il est certain qu'à

l'égard des vérités libres, ou d'un ordre placé en dehors des lois fondamentales de son être, il peut les croire ou les rejeter au gré de ses passions. La nature lui impose tyranniquement un petit nombre de vérités indispensables à son existence physique et sociale, qu'il croit invinciblement; mais dans tout ce qui touche à la vie de l'âme, dans tout ce qui touche à des espérances plus hautes que la vie présente, en tout ce qui est du domaine de la discussion, il a le triste pouvoir d'obscurcir la lumière et d'envelopper de ténèbres les plus éclatantes vérités; et c'est ce qui nous explique l'incrédulité haineuse et violente des Pharisiens, en présence des prodiges que le Sauveur des hommes donnait en preuve de sa divinité.

Livré à ses tendances originelles, l'homme déchû, tant qu'il n'a pas été touché et guéri par le divin remède de la grâce et de la foi, imprimera toujours le sceau de son ignorance, de ses doutes et de ses préjugés à toutes ses conceptions, à toutes ses recherches comme à toutes ses œuvres.

La chute de l'humanité dans le premier homme n'a pas anéanti la raison individuelle, le libre arbitre, les relations des sens; mais elle les a détériorés. Le mal a envahi toute la nature, toute la race humaine; ceci est un dogme de foi divine et aussi une vérité de fait que soixante siècles d'expérience ont rendue inattaquable.

Brisez pour l'homme le joug de toute autorité

divine ; arrachez de son âme le remède qui rafraîchit l'intelligence et qui guérit la volonté , vous le verrez traverser la nuit de tous les doutes , et , armé de sophismes , de mensonges , et trop souvent de blasphèmes , appeler mal ce qui est bien et bien ce qui est mal ; vous l'entendrez murmurer dans les solitudes insondables du doute , des paroles telles qu'il en sort de l'abîme ; vous le verrez , poursuivi de l'implacable besoin de comprendre , chercher jusqu'au fond des enfers la vérité qu'il a perdue et demander au néant l'espérance et la vie , qu'il ne trouvera jamais dans le triste tombeau de sa dégradation et de ses misères.

Et si on était tenté de trouver trop sombre le tableau de l'indigence intellectuelle et morale de cet enfant prodigue de la vérité , voyez quelles ont été depuis six mille ans les créations de la pensée individuelle : A-t-elle posé la première pierre de cet édifice de lumière qu'elle se vante d'élever avec la raison ? Qu'a-t-elle fait de la notion même du grand Être , dont elle voudrait comprendre les secrets avant d'en confesser l'existence ? Qu'est-ce que l'homme de la philosophie , qu'est-ce que la création , qu'est-ce que l'univers , d'après les opinions de la raison seule ? Chose effrayante ! la plaie de l'individualisme est si profonde , si inguérissable sans la grâce , que plus l'homme , en s'isolant de toute autorité divine et surnaturelle , s'efforce de ne relever que de sa seule pensée , plus la nuit devient

obscurcissement autour de son entendement, plus le regard de son âme s'affaiblit, se trouble et s'égaré ; et voilà pourquoi il est écrit au livre qui seul renferme les secrets de la sagesse : « Malheur aux prophètes insensés qui suivent leur propre esprit, et ne voient plus » .

J'en appelle à l'expérience de tout homme de bonne foi, n'est-il pas vrai que deux esprits, partant du même point donné, sous ce ciel nuageux des opinions de la philosophie, ne sauraient faire deux pas sans s'égarer ? Que dis-je ? la même intelligence, si elle n'a que sa raison pour guide, épuisera toujours son activité malade à nier aujourd'hui ce qu'elle affirmait hier.

Voulez-vous contempler un fait décisif sur le sujet qui nous occupe, arrêtez vos regards sur ce monstrueux assemblage de religions et de cultes nés de la pensée individuelle ; cherchez dans ce vaste désert de vérité deux esprits d'accord sur les mêmes mensonges, vous n'y réussirez pas. Et quand nous sondions, il n'y a qu'un moment, ce vaste océan de doute et d'erreur, nous nous sommes convaincus que le sectaire, emporté par d'éternelles tempêtes, ne rencontrerait jamais le port de la vérité divine et de l'unité. Toujours l'ignorante raison de l'homme, quand elle entreprendra de se faire à elle-même la loi de ses croyances et la règle de ses mœurs, se condamnera à un travail de douleur et de désespoir. La pierre qu'elle essayera de placer

au fondement de l'édifice ne reposera que sur le vide, et, après avoir cherché vainement un point d'appui dans cet abîme de la raison privée, elle finira par s'endormir de lassitude et de colère dans les bras du vice ou dans le tombeau de l'indifférence. Qu'on veuille bien y réfléchir, et on se convaincra que le signe indélébile des créations intellectuelles de l'homme est celui de l'incohérence, du doute, de l'incertitude et de l'individualisme, mobiles comme les flots d'une mer agitée. Or, comment, avec de tels éléments, tenterait-il d'imprimer le caractère de l'unité aux inventions de sa fausse prudence? Telle est la loi, l'implacable loi de la pensée humaine livrée à elle-même, qu'il est aussi impossible de constituer avec elle seule l'unité de dogme, l'unité de morale et l'unité de culte, qu'il le serait de donner à la nuit les attributs de l'astre resplendissant qui éclaire le monde.

Nulle puissance, à moins de changer ou de suspendre cette loi formidable, ne saurait donc réaliser l'unité, qui est indispensable à la vraie religion. Et si ce fait venait à se produire au sein de l'humanité livrée à toutes ses tendances d'anarchie, il faudrait y voir une dérogation positive à la nature dégénérée de l'intelligence et de la raison.

Or, ce prodige, l'Église nous le fait contempler dans son éclatante unité.

Au milieu des opinions et des sectes qui passent

et repassent sous le ciel des temps, comme des nuées stériles en un jour d'orage, voyez cette Église de Jésus-Christ, toujours la même avec son impé-
rissable foi, avec son immuable symbole, son inal-
térable législation et son culte éternellement un. Vingt siècles n'ont pas détaché une pierre de cet édifice de lumière et de vérité; et les générations, en passant devant son trône immobile, la saluent reine de l'unité. Pendant que la plaie de l'anarchie dévore les sectes, elle rassemble les nations de la terre sous la bannière divine, où la main de Dieu même a écrit cette grande formule : « Un Dieu, une foi, un baptême ».

Ce fait, qui pourrait le nier? Ne voilà-t-il pas deux mille ans tout-à-l'heure que, sans anéantir la loi de l'individualisme et le principe d'erreur qui vit au cœur de l'homme dégénéré, l'Église rassemble des myriades d'intelligences sous l'étendard de l'unité?...

Que voyons-nous encore dans ce siècle d'orgueil et de délire? Deux cents millions d'hommes soumis à l'autorité du pontife suprême et à celle de la hiérarchie catholique, et soumis par la pensée, soumis par la conscience, soumis par tout ce qu'il y a de plus rebelle, de plus frémissant et de plus indomptable dans la nature humaine.

Deux cents millions d'hommes croient que les oracles du saint-siège sont l'écho fidèle de la parole de Dieu même; deux cents millions d'hom-

mes soumettent *librement* leur raison, leur conscience, leur foi, leur âme et leur vie, à quelques paroles tombées de la bouche du vicaire de Jésus-Christ : voilà ce qu'on ne nous contestera pas. Or, un semblable fait est-il dans la nature et dans les instincts de l'homme ? S'il y est, qu'on nous dise donc pourquoi tant de parodies religieuses n'ont abouti, depuis trois ou quatre mille ans, qu'à fonder l'anarchie et le doute ? S'il n'y est pas, qu'on l'explique par des causes purement naturelles ? qu'on nous dise comment l'Église, sans un miracle, a su réaliser cet incroyable problème : « Constituer l'unité indestructible de dogme, de morale et de culte, au sein de l'humanité déchue, en laissant subsister au fond de la nature de l'homme la plaie originelle de la révolte de l'esprit, de l'indépendance de la raison, de la corruption du cœur et des sens » .

Je le dis avec une conviction que tout être raisonnable partagera avec moi, le fait de l'unité catholique est le plus étonnant prodige que l'œil de l'homme puisse contempler ici-bas. Rassembler dans une unité compacte, sociale et religieuse, des myriades d'esprits livrés, par leurs instincts corrompus, à la tyrannie de l'individualisme, et cela sans changer fondamentalement cette nature inquiète, mobile, plus agitée que les vagues de la mer, et en laissant subsister dans son fond les tumultueuses commotions de l'esprit privé, ne voila-t-il pas un fait aussi prodigieux qu'il est incontestable ?

Que penserait-on d'un homme assis sur un rocher au milieu de l'Océan, et qui, soumettant à sa volonté suprême chaque vague, chaque ondulation de ce vaste bassin, leur imprimerait, seulement pendant un quart de siècle, une direction harmonique et uniforme? Cet homme ne serait-il à vos yeux qu'un homme, ou bien le prendriez-vous pour un thaumaturge? Ne verriez-vous point dans ce fait extraordinaire une dérogation visible et palpable aux lois permanentes du monde de la nature physique?

Telle, et plus merveilleuse encore, est l'unité de l'Eglise depuis dix-huit siècles. Voyez au milieu de ce vaste océan des pensées individuelles, des opinions et des cultes inventés par la raison et par les passions, ce grand fleuve de la vérité catholique, dont les flots, soumis et intelligents, ne se mêlèrent jamais aux eaux troublées et corrompues du schisme et de l'hérésie; tous, malgré les secousses de l'opinion et les tumultueux orages de l'individualisme, obéissent éternellement à la grande, à la divine loi de l'unité.

Contemplez, au sommet du rocher divin, posé par l'Éternel au milieu de la mer orageuse des siècles, ce pontife suprême, chef de l'épiscopat, centre de la hiérarchie et du catholicisme, commandant à ces innombrables vagues de la pensée, et leur faisant décrire un cercle d'harmonieuse unité, malgré les tempêtes désordonnées de l'erreur.

Cet homme n'est-il qu'un homme à vos yeux, et l'unité que son autorité perpétue et cimente sous les ruines des âges et parmi les révolutions de l'intelligence, ne vous semble-t-elle qu'un fait ordinaire, que le résultat des combinaisons de la sagesse humaine et des créations du génie?.. L'unité de l'Eglise est donc un miracle frappant et direct de la puissance divine, qui suspend à son gré les lois dégénérées de l'intelligence.

Pour moi, l'unité catholique, toujours vivante en face de l'anarchie des sectes soi-disant religieuses, me frappe d'un étonnement pareil à celui qui saisisait mon âme si je voyais un cadavre revenir à la vie et se dresser au milieu d'un tombeau.

L'Eglise, nous le comprenons maintenant, en se posant devant l'impie et le sectaire, peut leur dire, comme son divin Fondateur : J'ai un témoignage plus grand que celui des traditions et des siècles, plus grand même que ma parole; et si vous osez repousser l'autorité de ce témoignage, dont rien, dans l'ordre humain, ne saurait égaler la puissance, ouvrez les yeux, et en contemplant la miraculeuse unité que j'ai seule fondée dans ce monde, demandez-vous à vous-mêmes s'il était possible d'imprimer sur ma tête un signe plus resplendissant de lumière et de vérité.

CHAPITRE NEUVIÈME.

LA DIVINE VÉRITÉ DE L'ÉGLISE PROUVÉE PAR SON UNIVERSALITÉ.

Nous avons établi, ce semble, avec une évidence de raison et d'autorité qu'on ne songera pas même à attaquer sérieusement, que l'Eglise de Jésus-Christ porte la note distinctive de l'unité de dogme, de morale et de culte, dont la parfaite harmonie, concentrée dans l'ensemble de ses lois, constitue le fait le plus extraordinaire de l'humanité. Envisageant ensuite, d'un regard ferme et dégagé de toute illusion, les cultes humains, nous avons fait voir que toutes ces créations religieuses portent le caractère des inventions de l'homme, de son ignorance et de son instabilité. Et pour donner à notre thèse une autorité irrésistible sur toute intelligence qui n'a pas pris avec elle-même l'incompréhensible détermination de résister à la vérité connue, nous avons montré que l'unité de l'Eglise constituait non plus seulement un fait traditionnel, mais un fait surnaturel, un véritable prodige de la puissance directe et immédiate de son divin auteur.

L'objet de ce chapitre est de prouver que l'uni-

versalité, exclusivement propre à l'Église, est une note divine de sa vérité.

La raison, tout affaiblie qu'elle est, conçoit que l'immensité est une propriété essentielle et inhérente à l'être absolu. Ou Dieu n'existe pas, ou il faut admettre que sa divine essence n'est circonscrite ni dans le temps ni dans l'espace.

L'immensité divine, c'est l'essence, c'est la présence, c'est la puissance de l'Être des êtres dilatée sans mesure et sans bornes, par les dimensions de son unité infinie. L'immensité de Dieu est, pour emprunter la pensée de saint Anselme, « un cercle infini d'être, dont le centre est partout et la circonférence nulle part » ; ou, pour parler avec saint Jean Damascène, « un océan de substance, sans rivage, sans lit et sans fond ». Or, la vraie religion, manifestation limitée des propriétés divines, doit être universelle, comme Dieu même est infini ; car, si elle ne présentait pas ce caractère d'universalité, s'il était possible de poser une borne infranchissable à sa loi de dilatation, elle cesserait d'être l'œuvre de la toute-puissance ; s'il était donné à l'homme ou à l'enfer de lui dire, comme Dieu a dit aux flots de la mer : « Vous n'irez pas plus loin », il faudrait en conclure que toute religion, sur la terre, est une invention purement humaine, ou que l'homme est plus fort que Dieu.

Mais il n'en est point ainsi, et nous allons comprendre que l'universalité, signe infaillible de la

vérité , est l'attribut essentiel de l'Église romaine.

L'universalité suppose, dans la religion dont elle est la note caractéristique , la possession totale de la vérité révélée; et elle implique , en second lieu , une loi de progression permanente et perpétuelle de cette même vérité. Or ces deux choses constituent l'universalité de l'Église.

Elle possède l'universalité de la vérité révélée, ou la totalité des traditions divines. Ce fait immense ressort évidemment de son unité ; car , s'il est certain que l'Église seule est marquée au signe divin de l'unité de dogme , de morale et de culte , il est plus que démontré qu'elle possède la totalité de la révélation ou des traditions sacrées. Comment , en effet , serait-elle investie du signe de l'unité , si une portion de l'élément divin manquait à son symbole et ses lois ? Lorsqu'en sondant l'effroyable plaie de l'individualisme religieux chez les cultes non catholiques , nous avons fait voir qu'ils étaient tous , absolument tous , destructeurs de l'élément révélé , il demeurerait évident que les traditions divines n'avaient et ne pouvaient avoir d'autre principe conservateur que l'unité.

Nous disons , en second lieu , que l'Église porte dans ses entrailles , à travers l'espace , le temps et l'humanité , un principe de dilatation expansive dont rien sur la terre ne saurait comprimer la sainte et divine énergie.

Débarrassons-nous un moment des tristes nuages

dont les préjugés et les passions obscurcissent le regard de l'âme, et, embrassant les siècles d'attente et les siècles des divines réalités, comprenons que l'Église possède seule cette universalité, attribut aussi nécessaire à la vraie religion, que l'immensité, que l'infinité l'est à Dieu.

L'universalité future de l'Église du Christ est le fait qui semble dominer tous les oracles de l'antique loi, et, comme elle est un des signes les plus étonnants de la religion, on dirait que les anciens prophètes se sont plu à la célébrer d'avance avec un enthousiasme et une éloquence dont rien n'égalerait jamais la grandeur.

Rappelons quelques-unes de ces paroles écrites sous la dictée de l'Esprit saint, et qui, méditées en face de l'universalité accomplie de l'Église, semblent plutôt le récit d'un fait historique que la prophétique annonce du plus incroyable événement de l'humanité.

Près de trois mille ans avant la première publication de l'Évangile, Dieu, voulant placer le dépôt des traditions divines dans la famille d'Abraham, lui commande de quitter le pays qui l'a vu naître; et, le prenant par la main: « Regarde le ciel », lui dit-il: « compte, si tu peux, les astres du firmament; ta postérité sera plus nombreuse ¹..... —

¹ Eduxitque eum foràs, et ait illi : Suspice cœlum, et numera stellas, si potes. Et dixit ei : Sic erit semen tuum. (*Gen.*, 15, 5.)

Toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi, etc. etc. »¹

Les juifs oseront-ils réclamer aujourd'hui l'héritage de cette promesse? Oseront-ils se présenter comme la bénédiction de la terre? Ils sont, il est vrai, répandus parmi toutes les nations; mais leur dispersion même, qui est une preuve irrécusable de la venue du Messie, annonce l'accomplissement de ces paroles en Jésus-Christ, fils d'Abraham dans le temps, comme il est fils de Dieu dans l'éternité.

Écoutons David, ce grand prophète de l'universalité future de l'Église :

« Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui;² demandez-moi et je vous donnerai les nations pour héritage, et les confins de la terre pour empire.....³ Les filles de Tyr vous apporteront des présents, et les maîtres des peuples imploreront vos regards.....⁴ Il vous est né des fils, vous les établirez princes sur toute la terre,⁵ et ils garderont votre gloire de génération en génération.⁶ Voilà pourquoi les peuples vous glorifie-

¹ *Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. (Gen., 28, 18.)*

² *Filius meus es tu; ergo hodiè genui te. (Psalm., 2, v. 7.)*

³ *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. (Id., v. 8.)*

⁴ *Et filię Tyri in maneribus, vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis. (Psalm., 44, v. 14.)*

⁵ *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii; constitues eos principes super omnem terram. (Id., v. 18.)*

⁶ *Memores erunt nominis tui in omni generatione et generationem. (Id., v. 19.)*

» ront dans les siècles et dans les siècles des siècles.....¹

» Sa race sera éternelle,² et son trône comme le soleil en ma présence. Elle sera, comme une lune, toujours pleine; comme un témoin fidèle dans les cieux.....³

» La justice et l'abondance de la paix se lèveront en ces jours.⁴ Elle étendra son empire d'une mer à l'autre mer, et des bords du fleuve jusqu'aux extrémités du monde.....⁵

» Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, et ses ennemis mordront la poussière.⁶ Les princes de Tharsis et les îles lointaines lui offriront des présents; les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront des trésors;⁷ tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations se courberont sous son sceptre.....⁸

» Il vivra, on lui donnera l'or de l'Arabie; par-

¹ Propterea à populi confitebuntur tibi in æternum, et in seculum seculi. (*Psalms.*, v. 20.)

² Semen ejus in æternum manebit. (*Id.*, 78, v. 35.)

³ Et thronus ejus sicut sol in conspectu meo, et sicut luna perfecta in æternum; et testis in cœlo fidelis. (*Id.*, v. 36.)

⁴ Orietur in diebus ejus justitia et abundantia pacis. (*Id.*, 71, v. 7.)

⁵ Et dominabitur à mari usque ad mare, et à flumine usque ad terminus orbis terrarum. (*Id.*, v. 8.)

⁶ Coràm filio procident Æthiopes: et inimici ejus terram lingent. (*Id.*, v. 9.)

⁷ Reges Tharsis et insulæ munera offerent: reges Arabum et Saba dona adducent. (*Id.*, v. 10.)

⁸ Et adorabunt eum omnes reges terræ: omnes gentes servient ei. (*Id.*, v. 11.)

» tout on fera des vœux pour sa gloire ; on le bénira
 » nuit et jour ¹

» En lui seront bénies toutes les tribus de la terre,
 » tous les peuples l'exalteront. ² Béni soit le Seigneur
 » Dieu d'Israël, qui fait seul les miracles ! ³ Bénie
 » soit à jamais la majesté du Seigneur, toute la terre
 » sera pleine de sa magnificence..... ⁴

» Tous les peuples se souviendront du Seigneur
 » et se tourneront vers lui ; ⁵ il se montrera, et tou-
 » tes les familles des hommes l'adoreront ; ⁶ car au
 » Seigneur appartient l'empire ; sa domination s'é-
 » tendra sur le monde ; ⁷ tous les grands de la terre,
 » assis à son banquet, l'adoreront ; tout ce qui des-
 » cend dans la tombe s'inclinera devant lui.... ⁸

» Vous m'arracherez à la contradiction des peu-
 » ples, vous me mettrez à la tête des nations. ⁹ Le
 » peuple, que je ne connaissais pas, m'a servi, en en-
 » tendant ma voix il m'a obéi..... ¹⁰

¹ Et vivet et dabitur ei de auro Arabiæ, et adorabunt de ipso semper : totâ die benedicent ei. (*Psalm.*, v. 45.)

² Et benedicentur in ipso omnes tribus terræ : omnes gentes magnificabunt eum. (*Id.*, v. 49.)

³ Benedictus Dominus Deus Israël, qui facit mirabilia solus. (*Id.*, v. 19.)

⁴ Et benedictum nomen majestatis ejus in æternum : et replebitur majestate ejus omnis terra. (*Id.*, v. 20.)

⁵ Reminiscetur, et convertentur ad Dominum universi fines terræ. (*Id.*, 21, v. 29.)

⁶ Et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium. (*Id.*, v. 30.)

⁷ Quoniam Domini est regnum : et ipse dominabitur gentium. (*Id.*, v. 31.)

⁸ Manducaverunt, et adoraverunt omnes pingues terræ : in conspectu ejus cadent omnes qui descendunt in terram. (*Id.*, v. 32.)

⁹ Eripies me de contradictionibus populi : constitues me in caput gentium. (*Id.*, v. 47.)

¹⁰ Populus, quem non cognovi, servivit mihi : in auditu auris obedivit mihi. (*Id.*, v. 48.)

» Ceci est écrit pour l'avenir. Le peuple qui sera
 » créé louera le Seigneur, ¹ parce qu'il a regardé
 » du fond de son sanctuaire; et le Seigneur a regardé
 » du ciel sur la terre ² pour entendre les gémisse-
 » ments des esclaves, pour affranchir les fils de ceux
 » que l'on mettait à mort, ³ afin qu'ils publient le
 » nom de Jéovah..., et sa louange dans Jérusa-
 » lem.....⁴ Les peuples et les rois entrèrent dans
 » son unité, afin d'adorer le Seigneur..... ⁵ »

Parcourez le prophète Isaïe, et vous verrez que la conversion future de la gentilité, que l'universalité de l'Église, est la grande pensée qui domine ce sublime évangéliste de l'espérance.

« Iles lointaines, écoutez; peuples, soyez atten-
 » tifs...⁶ Le Seigneur m'a dit : C'est peu que tu me
 » ramènes Jacob, et que tu convertisses la lie d'I-
 » sraël. Voici que je t'ai donné pour lumière aux
 » nations, tu seras mon salut jusqu'aux extrémités
 » du monde...⁷ Je t'ai gardé pour être l'alliance des

¹ Scribantur hæc in generatione alterâ : et populus qui creabitur laudabit Dominum. (*Psalm.*, 101, v. 19.)

² Quia prospexit de excelso sancto suo : Dominus de cælo in terram aspexit. (*Id.*, v. 20.)

³ Ut audiret gemitus compeditorum, ut solveret filios interemptorum. (*Id.*, v. 21.)

⁴ Ut annuntiet in Sion nomen Domini, et laudem ejus in Jerusalem. (*Id.*, v. 22.)

⁵ In convenciendo populos in unum, et reges, ut serviant Domino. (*Id.*, v. 23.)

⁶ Audite, insulæ, et attendite, populi de longè. (*Id.*, 49, 1.)

⁷ Et dixit : Parùm est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et facès Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. (*Id.*, 6.)

» peuples, pour régénérer la terre, pour reprendre
 » les héritages détruits ¹; pour dire aux esclaves :
 » Quittez vos chaînes; et à ceux qui sont dans les té-
 » nèbres : Contemplez la lumière...

» Je les vois venir de bien loin, les uns du sep-
 » tentrion, les autres du couchant, et les autres de
 » la terre du midi ²...

» Lève tes yeux et regarde autour de toi, tous
 » ceux-là se rassemblent pour venir à toi. Je vis, dit
 » le Seigneur. Ils deviendront la robe de ta gloire,
 » tu t'en revêtiras comme une épouse. ³ Tes déserts,
 » tes solitudes et tes ruines ne pourront contenir
 » tes habitants; et ceux qui te dévoreraient prendront
 » la fuite ⁴... Et tu diras dans ton cœur : D'où me
 » viennent ces innombrables enfants, que je n'ai
 » pas conçus ni portés dans mon sein ⁵... Voici ce
 » que dit le Seigneur : J'exalterai mon signe au mi-
 » lieu des nations; ils porteront tes fils dans leurs
 » bras et tes filles sur leurs épaules ⁶. Les rois seront

¹ Et servavi te, et dedi te in fœdus populi, ut suscitares terram, et possideres hæreditates dissipatas. (*Is.*, 8.)

² Ecce isti de longè venient, et ecce illi ab aquilone et mari, et isti de terrâ austrâli. (*Id.*, 42.)

³ Leva in circultu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi : vivo ego, dicit Dominus, quia omnibus his velut ornamento vestieris, et circumdabis tibi sicut sponsa. (*Id.*, 48.)

⁴ Quia deserta tua, et solitudines tuæ, et terra ruina tuæ, tunc angusta erunt præ habitatoribus, et longè fugabuntur qui absorbebant te. (*Id.*, 49.)

⁵ Et dices in cordo tuo : Quis genuit mihi istos? ego sterilis et non pariens. (*Id.*, 21.)

⁶ Hæc dicit Dominus Deus : Ecce levabo ad gentes manum meam, et ad populos exaltabo signum meum. Et afferent filios tuos in ulnis, et filias tuas super humeros portabunt. (*Id.*, 22.)

» tes nourriciers , et les reines tes nourrices; ils t'a-
 » doreront , le visage contre terre , et ils baiseron
 » la poussière de tes pieds ¹...

» Stérile , qui n'enfantais pas , loue le Seigneur ,
 » pousse des cris de joie , chante des hymnes , parce
 » que celle qui était abandonnée a plus d'enfants
 » que celle qui avait un époux ².

» Dilate le lieu où est dressée ta tente , élargis les
 » toits de tes tabernacles , allonge les cordages qui
 » les soutiennent , affermis tes pieux ³. Tu t'étendras
 » à droite et à gauche , et ta postérité aura les na-
 » tions pour héritage ; et elle habitera les villes dé-
 » sertes ⁴...

» ... Lève-toi , brille , Jérusalem , parce que ta
 » lumière est venue , et que la gloire du Seigneur
 » s'est levée sur toi ⁵. Car les ténèbres couvriront la
 » terre , et la nuit sera sur les peuples ; car le Sei-
 » gneur se lève , et sa gloire resplendira sur toi ⁶.
 » Les nations marcheront à ta lumière , et les rois

¹ Et erunt reges nutritii tui , et reginæ nutrices tuæ ; vultu in terram demisso , adorabunt te et pulverem pedum tuorum lingent. (*Is.*, 23.)

² Lauda , sterilis quæ non paris : decanta laudem , et hinni : quæ non pariebas : quoniam multi filii desertæ , magis quàm ejus quæ habet virum , dicit Dominus. (*Id.*, 54, 4.)

³ Dilata locum tentorii tui , et pelles tabernaculorum tuorum extende , ne parcas : longos fac funiculos tuos , et clavos tuos consolida. (*Id.*, 2.)

⁴ Ad dextram enim et ad lævam penetrabis : et semen tuum gentes hæreditabit et civitates desertas inhabitabit. (*Id.*, 3.)

⁵ Surge , illuminare , Jerusalem : Quia venit lumen tuum , et gloria Domini super te orta est. (*Id.*, 60, 1.)

⁶ Quia ecce tenebræ operient , et caligo populos : super te autem orientur Dominus , et gloria ejus in te videbitur. (*Id.*, 2.)

» aux splendeurs de ta gloire ¹. Tes fils viendront de
 » loin, et tes filles se lèveront à ton côté ². Alors tu
 » verras, tu seras dans l'abondance; ton cœur sera
 » dans l'admiration et dans l'ivresse; les mers se
 » tourneront vers toi, et la force des nations sera
 » ton héritage ³. Tu seras inondée de chameaux, de
 » dromadaires de Madian et d'Epha. Ils viendront
 » de Saba, portant l'or, l'encens, et annonçant la
 » louange du Seigneur ⁴. Les troupeaux de Cédar se
 » rassembleront pour toi; les beliers de Nabajoth
 » seront à ton service. On les immolera sur mon
 » autel pacifique, et je glorifierai le sanctuaire de
 » ma majesté ⁵. Qui sont ceux qui volent comme les
 » nuées, et qui fendent l'air comme les colombes ⁶?
 » Les îles m'attendent, et les vaisseaux sont prêts,
 » pour amener tes fils avec leur argent et leur or,
 » pour les consacrer au Seigneur, au saint Israël ⁷.

¹ Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. (*Is.*, 3.)

² Filii tui de longè venient, et filiaë tuæ de latere surgent. (*Id.*, 4.)

³ Tunc videbis, et afflues, et mirabitur et dilatabitur cor tuum, quandò conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. (*Id.*, 5.)

⁴ Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha : omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes. (*Id.*, 6.)

⁵ Omne pecus Cedar congregabitur tibi, arietes Nabajoth ministrabunt tibi : offerentur super placabili altari meo, et domum majestatis meæ glorificabo. (*Id.*, 7.)

⁶ Qui sunt isti qui ut nubes volant, et quasi columbæ ad fenestras suas. (*Id.*, 8.)

⁷ Me enim insulæ expectant, et naves maris in principio, ut adducam filios tuos de longè : argentum eorum et aurum eorum cum eis, nomini Domini Dei tui, et sancto Israel, quia glorificavit te. (*Is.*, 9.)

» Alors les fils de l'étranger bâtiront tes murailles ;
 » les rois te serviront ¹. Tes portes seront toujours
 » ouvertes ; elles ne seront fermées ni le jour ni la
 » nuit, afin qu'on t'amène les richesses et les rois
 » des nations. ² »

Nous pourrions citer cent autres passages du même prophète, qui annoncent clairement, six ou sept siècles à l'avance, la miraculeuse universalité de l'Église. Lisez Daniel, et vous y verrez, je ne dis pas la prophétie, mais le récit historique de l'établissement futur de la monarchie de l'Église par l'universalité : « Quelle est cette petite pierre qui brise tous les empires, et qui, devenue comme une montagne immense, remplit la terre ? ³. » Est-il possible de ne pas apercevoir dans cette figure l'ombre des hautes destinées de l'Église, qui a vu passer et mourir ces vieilles monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains ? Est-il permis de se fermer les yeux pour ne pas voir cette grande montagne assise sur les siècles, et qui remplit la terre ?

Depuis Jésus-Christ, l'Église ne forme-t-elle pas une société qui grandit et qui s'élargit sur le monde, comme la petite pierre dont parle Daniel ?

¹ Et ædificabunt filii peregrinorum muros tuos ; et reges eorum ministrabunt tibi. (*Id.*, 10.)

² Et aperientur portæ tuæ jugiter : die ac nocte non claudentur, et offeratur ad te fortitudo gentium, et reges earum adducantur. (*Id.*, 11.)

³ Lapis autem qui percusserat statuam, factus est mons magnus, et implevit universam terram. (*Dan.*, 2, 35.)

Les peuples civilisés n'empruntent que de l'Église seule le peu de vie qui leur reste, et parmi ces révolutions qui nous font assister au spectacle des déplacements et des bouleversements des empires, cette immortelle Église n'a pas cessé de prolonger sa marche et d'étendre ses bras pour ramasser les nations, et les amener au pied du tabernacle eucharistique, symbole toujours vivant de l'unité.

On le voit, si l'Église n'avait pas accompli les oracles des traditions divines sur le fait de la conversion future des gentils, par l'établissement universellement un de la vérité et de la justice, il faudrait accuser de mensonge les livres saints, et anéantir tous les faits de l'histoire et de l'humanité.

Ce grand caractère d'universalité, dont les saints oracles célébraient la magnificence, a été imprimé par le Messie à la société divine dont il est le chef, le roi, le maître et le Dieu.

«Le royaume des cieux, dit Jésus-Christ, est semblable au levain qui fait fermenter toute la pâte ¹.» Il serait impossible d'exprimer sous une image plus énergique et plus vraie, l'attribut de l'universalité de l'Église. La foi, la révélation, la grâce, la loi de Jésus-Christ, ont été déposées dans les entrailles du genre humain, comme un ferment

¹ Regnum cœlorum..... simile est fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinæ sata triâ, donec fermentaretur totum. (Luc., 13, 21.)

qui, depuis deux mille ans, le remue, le travaille, et l'échauffe. Mais l'unité de la religion du Christ pourrait-elle s'étendre sur tout l'univers, sans une loi de progrès universel ? L'unité de dogme, de morale et de culte, voilà *le ferment divin*. Or cette unité ne se constitue que par la diffusion, et c'est pourquoi l'action de l'Église ne se propage, ne s'étend que par l'universalité.

« Le royaume des cieux, ajoute Jésus-Christ, est semblable au grain de sennevé, le plus petit de tous, et qui, devenu un arbre, sert d'abri aux oiseaux du ciel ¹. » Ce n'est que par l'universalité que la foi romaine s'étend par l'univers.

La parole de vie, semée par les apôtres au milieu du monde, est devenue ce grand arbre qui abrite les nations; et, puisqu'il est évident, par le fait de l'anarchie des sectes, qu'il n'en est pas une qui ait conservé inaltérable le grain primitif de l'Évangile, il faut nier la prophétie de l'homme-Dieu, ou en chercher l'accomplissement dans l'unité catholique.

Le Sauveur compare encore son Église à un grand filet jeté dans la mer, et ramassant des poissons de toute espèce ²; il l'assimile à un grand festin, au-

¹ Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro suo: quod minimum quidem est omnibus seminibus; cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor, ita ut volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus. (*Matth.*, 13, 31, 32.)

² Iterùm simile est regnum cœlorum sagenæ missæ in mare, et ex omni venere piscium congreganti... (*Matth.*, 13, 47.)

quel sont appelées toutes les conditions ¹. Il est évident que ces figures impliquent directement l'universalité, comme loi fondamentale de la destinée terrestre de l'Église. « J'ai d'autres brebis, ajoute Jésus-Christ, qui ne sont point de ce bercail ; il faut que je les amène : elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un pasteur et qu'un troupeau ² ».

Un seul bercail dans l'Église, parce qu'elle est *une* ; mais comment y viendront les brebis dispersées dans tout l'univers ? Par l'universalité, car il a été dit : « Il en viendra un grand nombre de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, qui reposeront dans le sein d'Abraham ³ ».

Qu'y a-t-il de plus clair et de plus précis, dans les oracles sortis de la bouche du Fils de Dieu lui-même, que les immortelles paroles dont il s'est servi pour investir ses premiers disciples de la grande mission qu'il leur donnait ? Écoutons : « Allez, enseignez toutes les nations ⁴ ! prêchez l'Évangile à

¹ Exi citò in plateas et vicos civitatis : et pauperes ac debiles, et cæcos, et claudos introduc hùc... (*Luc.*, 14, 21.)

Exi in vias et sepes : et compelle intrare, ut impleatur domus mea. (*Luc.*, 14, 23.)

² Alias oves habeo quæ non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere et vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus pastor. (*Joan.*, 10, 16.)

³ Dico autem vobis, quod multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno cælorum. (*Mat.*, 8, 11.)

⁴ Euentes ergò, docete omnes gentes. (*Matth.*, 28, 19.)

toute créature¹ ! l'Évangile sera prêché dans tout l'univers² .

L'Évangile que le Christ place sur leurs lèvres est l'Évangile de l'unité ; personne ne le conteste. Mais comment cet Évangile inaltérable, toujours un, sera-t-il prêché à toutes les nations, entendu de toute créature, enseigné à tout l'univers ? Par l'universalité seule.

Prêcher un Évangile d'erreur et de mensonge, prêcher un Évangile altéré, corrompu dans ses enseignements, lui donner un sens qu'il n'a jamais eu et que la tradition tout entière repousse, serait-ce prêcher l'Évangile de l'unité et de l'universalité ? Donc, ou les paroles du Sauveur sont tombées dans le vide, ou il faut en chercher l'accomplissement dans l'Église, par la double loi de l'unité et de l'universalité.

Ce caractère d'universalité, promis à l'Église par son divin Fondateur, irritait les susceptibilités nationales des Scribes et des Pharisiens, qui ne comprenaient pas que le Christ dût étendre sa mission, sa grâce et sa miséricorde au-delà des limites de la Judée. Ils voulaient un messie qui leur appartînt exclusivement, et qui, fortifiant l'élément national, déjà si vivace en eux, fit, de sa mission sur la terre, le patrimoine incommunicable des en-

¹ *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ, (Marc., 16, 15.)*

² *Prædicabitur hoc Evangelium regni in universo orbe. (Matth., 24, 14.)*

fants d'Israël. Les premiers disciples eux-mêmes, imbus de ce principe de patriotisme exclusif, trouvèrent dans leurs préjugés un obstacle terrible au commandement de leur maître.

L'Esprit saint était descendu sur eux, et en avait fait des hommes nouveaux. La grâce de l'apostolat avait opéré une révolution complète dans leur âme, et toutefois ils n'avaient pu comprendre, ce semble encore, que le sang de Jésus-Christ eût la vertu de régénérer les nations de la gentilité.

Écoutons saint Luc :

« Les apôtres et les fidèles qui étaient en Judée »
» apprirent que les gentils avaient reçu le Verbe de »
» Dieu. Pierre étant donc de retour à Jérusalem, »
» ceux qui étaient de la circoncision disputaient »
» contre lui et disaient : Pourquoi êtes-vous allé »
» chez des incirconcis, et pourquoi avez-vous mangé »
» avec eux? Mais Pierre, reprenant les choses à leur »
» commencement, leur dit : J'étais dans la ville de »
» Joppé, et, pendant que je priais, une vision m'est »
» apparue. J'ai vu descendre du ciel un grand lin- »
» ceul en forme de vase, soutenu par quatre cor- »
» dons, et qui venait jusqu'à moi. Regardant ce »
» qu'il renfermait, j'y ai aperçu une multitude de »
» quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux; puis, j'ai »
» entendu une voix qui me disait : Lève-toi, Pierre, »
» tue et mange. Et moi, j'ai répondu : Non, Sei- »
» gneur, car rien d'immonde n'est entré dans ma »
» bouche. N'appelle pas immonde, a repris la voix,

» ce que Dieu a purifié. Et cela s'est renouvelé jus-
 » qu'à trois fois, et tout est rentré dans le ciel.
 » Pendant que ces choses se passaient ainsi, trois
 » hommes, venus de Césarée, entrèrent dans la
 » maison où j'étais, et l'Esprit me dit d'aller avec
 » eux sans hésiter. Six de nos frères, qui sont ici,
 » vinrent avec moi, et nous entrâmes dans la maison
 » de l'homme qui nous avait appelés. Celui-ci nous
 » apprit qu'il avait vu un ange qui était venu lui
 » dire : Envoie à Joppé, et fais demander Simon,
 » surnommé Pierre; c'est lui qui te dira les choses
 » qui doivent te procurer le salut, ainsi qu'à ceux de
 » ta maison. Mais, à peine avais-je commencé à
 » parler, que l'Esprit-Saint descendit sur eux, com-
 » me il était descendu sur nous au commencement.
 » Je me souvins alors de ces paroles du Seigneur :
 » Jean a baptisé dans l'eau; mais vous, vous serez
 » baptisés dans le Saint-Esprit. Si donc Dieu leur a
 » donné la même grâce qu'à nous, qui avons cru en
 » notre Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi,
 » pour m'opposer à Dieu?

» Ayant entendu ces choses, ils se turent, et glo-
 » rifièrent Dieu en disant : *Dieu a donc accordé aux*
 » *gentils* la grâce de la pénitence, pour les mener à
 » la vie?..... »¹.

¹ 1. Audierunt autem apostoli et fratres qui erant in Judæa, quoniam et gentes receperunt verbum Dei.

2. Quum autem ascendisset Petrus Jerosolymam, disceptabant adversus illum qui erant ex circumcissione.

Pourrait-on imaginer une plus grande répugnance à propager l'Évangile chez la gentilité; et quand on songe que les premiers disciples, et Pierre lui-même, ont tant de peine à se dépouiller du préjugé de leur nation et du mépris qu'elle a pour les étran-

3. Dicentes : Quare introisti ad viros præputium habentes, et manducasti cum illis?

4. Incipiens autem, Petrus exponebat illis ordinem, dicens :

5. Ego eram in civitate Joppe orans, et vidi in excessu mentis visionem, descendens vas quoddam velut linteum magnum, quatuor initiis submitti de cælo, et venit usque ad me.

6. In quod intuens considerabam, et vidi quadrupedia terræ, et bestias, et reptilia, et volatilia cæli.

7. Audivi autem et vocem dicentem mihi : Surge, Petre, occide, et manduca.

8. Dixi autem : Nequaquam, Domine : quia commune aut immundum nunquam introivit in os meum.

9. Respondit autem vox secundò de cælo : Quæ Deus mundavit, tu ne commune dixeris.

10. Hoc autem factum est per ter; et recepta sunt omnia rursum in cælum.

11. Et ecce viri tres confestim adstiterunt in domo in quâ eram, missi à Cæsareâ ad me.

12. Dixit autem Spiritus mihi ut irem cum illis nihil hæsitans. Venerunt autem mecum, et sex fratres isti, et ingressi sumus in domum viri.

13. Narravit autem nobis quomodò vidisset angelum in domo suâ, stantem et dicentem sibi : Mitte in Joppen, et accersi Simonem qui cognominatur Petrus.

14. Qui loquetur tibi verba in quibus salvus eris tu et universa domus tua.

15. Quum autem cœpisset loqui, cecidit Spiritus-Sanctus super eos, sicut et in nos in initio.

16. Recordatus sum autem verbi Domini sicut dicebat : Joannes quidem baptizavit aquâ, vos autem baptizamini in Spiritu-Sancto.

17. Si ergò eandem gratiam dedit illis Deus sicut et nobis qui credidimus in Dominum Jesum-Christum, ego quis eram qui possem prohibere Deum?

18. His auditis, tacuerunt, et glorificaverunt Deum, dicentes : Ergò et gentibus pœnitentiam dedit Deus ad vitam.

(Act. Apost., cap. 2.)

gers, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, ou de la dilatation rapide et universelle de l'Évangile au milieu de l'idolâtrie, ou du zèle que les apôtres manifestent ensuite pour la conversion de ces incirconcis, objet d'un mépris si difficile à guérir.

Peut-être même faut-il chercher dans les hésitations de saint Pierre une des causes mystérieuses de la grâce propre à saint Paul, appelé *l'apôtre des gentils*. Pierre, le premier partout, comme dit Bossuet, aura la gloire d'ouvrir les portes de l'Église aux premiers fidèles; mais Paul sera investi de l'apostolat de la gentilité. Pierre sera le chef de toute l'Église, le pontife des pontifes, le docteur des évêques, le divin portier du royaume des cieux; mais à Paul appartiendra l'apostolat de l'universalité, à Paul sera confié l'Évangile de toutes les nations. « Je suis débiteur des Grecs et des Barbares, des insensés et des sages ¹ », s'écriait ce grand missionnaire de l'Église. Et certes, quand on a étudié l'âme du grand apôtre, on conçoit que la grâce, qui ne détruit pas la nature, a dû faire de Paul, avec son caractère énergique et avec son grand cœur, un prédicateur évangélique dont l'apostolat n'eût d'autres limites et d'autres dimensions que celles de l'univers. Mais ce n'est pas à Paul seul que l'héritage des gentils sera donné; tous les apôtres de Jésus-Christ féconderont de leur sang les terres idolâ-

¹ Græcis ac Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum. (*Rom.*, 1, 14.)

tres, car l'Esprit-Saint, créateur de l'Église universelle, voulut qu'elle parlât toutes les langues, le jour même où la vertu d'en haut déposait au cœur des premiers disciples le germe divin de l'universalité.

Point donc de barrières nationales pour l'Église, point de bornes qui puissent circonscrire sa vérité, sa charité et sa régénérante vertu. En marche depuis le jour où elle quitta les bords du Jourdain, elle n'a jamais ralenti sa course. Seule, elle parle toutes les langues, convient à tous les peuples, s'harmonise avec tous les gouvernements et vibre avec toutes les âmes.

Voyez ce qu'elle a fait en moins de deux mille ans, malgré les difficultés immenses qu'elle a rencontrées dans la nature corrompue de l'homme, dans les préjugés fanatiques et religieux des peuples, dans la politique des intérêts; et dites si ce n'est pas là une œuvre étonnante et toute miraculeuse de la puissance divine.

La parole catholique a été entendue dans tout l'univers¹. Depuis qu'elle fut déposée sur les lèvres et dans le cœur des apôtres de Jésus-Christ, jamais elle n'a cessé de retentir sous la voûte des siècles. Suivez les grandes ondulations de cette parole toujours une, toujours la même; elle couvre encore de son bruit retentissant toutes les nations civilisées; et à peine trouveriez-vous aujourd'hui une peuplade qui n'ait reçu la *bonne nouvelle*.

¹. In omnem terram exivit sonus eorum. (*Psalm.*, 48, 5.)

Universelle dans sa prédication , l'Église ne l'est pas moins dans son symbole.

Pendant que l'hérésie et le schisme font subir à leurs éphémères professions de foi des variations éternelles , l'Église catholique présente au monde son symbole immuablement un. Ce grand symbole est comme la cité de refuge de toutes les âmes qui veulent vivre d'une foi identique , et c'est par lui que la vérité incorruptible rayonne sur le genre humain.

La hiérarchie , sans laquelle l'unité ne subsisterait pas , est universelle comme le symbole lui-même. Le pouvoir papal est revêtu d'une autorité sans limites assignables dans l'ordre surnaturel , puisque le Fils de Dieu même ne lui en a point assigné. Le pontife suprême , chef visible de la société catholique , a des sujets sur tous les points du globe. Seul , il peut envoyer des évêques et des prêtres à toutes les nations qui habitent cette terre , donnée en héritage à Jésus-Christ.

Rome seule a une propagande de foi , de vérité et de lumière pour toutes les nations. L'empire de la Rome des papes est un empire universel. Pas une nation , en effet , pas un peuple , pas une cité connue , où le vicaire du Christ ne compte de nombreux enfants , vivants , par le fond de leur âme , de la foi divine descendue du Calvaire. Les évêques du monde catholique , répandus jusqu'aux extrémités de la terre , ont soumis à la do-

mination spirituelle des papes tous les hommes qui cherchent la vérité, et ils font encore tous les jours chez les nations les plus barbares des conquêtes mille fois plus durables que ne le furent jamais celles des généraux les plus vantés. Cela est si frappant, qu'un véritable enfant de l'Église n'hésitera jamais, pour conserver sa foi, à renoncer, de grand cœur, à sa patrie terrestre et à sa vie.

Quelle immense nationalité la hiérarchie catholique imprime aux innombrables enfants de l'Église ! Sans tuer l'élément de la vie civile et politique, partout où l'Église établit son empire, elle élargit le cœur de l'homme régénéré, et, domptant l'égoïsme individuel, elle apprend au chrétien à ne voir que des frères là où fut déposé le germe déificateur de la grâce. De nos jours même, nous pouvons demander à l'incrédule s'il y eut jamais sous le ciel un empire aussi étendu que celui des successeurs du pêcheur de Galilée.

Qui oserait nier l'universalité du signe sacré qui rappelle au monde le grand mystère de sa rédemption ? La croix, véritable drapeau de la société catholique, est devenue la bannière civilisatrice des peuples. Elle a été plantée au faite du Capitole païen ; elle brille aux cimes de nos flèches gothiques et des coupoles de nos temples ; on la retrouve sur le diadème des rois et sur la poitrine des braves. Et si quelque chose pouvait étonner ceux à qui les richesses de la grâce sont dévoilées, ils se demande-

raient: Quelle est donc la puissance qui a fait du gibet honteux des sociétés païennes le signe civilisateur des nations?

Point de religion sans sacrifice. Mais si la foi de l'Église est la religion donnée de Dieu à l'homme, et si cette Eglise est marquée au signe de l'universalité, le sacrifice de la loi évangélique doit être universel comme elle-même, parce que là où le sacrifice cesse, là s'éteint le culte et avec lui toute religion. Or, s'il est un fait inébranlable au doute, c'est qu'il n'y a dans le monde d'autre sacrifice universel que celui de l'Église de Jésus-Christ.

Un prophète d'Israël, empruntant la parole de Dieu même, avait dit: « Mon nom est grand chez toutes les nations de la terre. On l'adore, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher: on immole et on sacrifie à mon nom une hostie sans tache⁴. » Y a-t-il, je le demande, une prophétie plus claire de l'universalité future du sacrifice eucharistique? en est-il qui se soit accomplie plus fidèlement? existe-t-il sur la terre d'autre sacrifice universellement offert, que celui de nos autels? Parcourez toutes les nations; que pas une peuplade, que pas une cité n'échappe à votre œil investigateur: partout vous rencontrerez quelque prêtre catholique, immolant sous de mystiques symboles la

⁴ Ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus: et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda. (*Malach., I, 11.*)

victime sans tache, seule capable de rendre au Dieu trois fois saint les hommages et les adorations qui lui sont dus. Depuis l'autel élevé sous le dôme majestueux de Saint-Pierre de Rome, jusqu'à la table eucharistique portée par l'humble missionnaire dans les déserts de l'Océanie, partout vous verrez s'accomplir les saints oracles qui annonçaient la perpétuité universelle du sacrifice de la nouvelle loi.....

Pour nier un fait de cette nature, il faudrait nier le témoignage du genre humain lui-même. Point donc de religion vraie, au sein de l'humanité, s'il était possible d'élever un doute sur la vérité du catholicisme; puisque, d'un côté, toute religion divine appelle l'universalité du sacrifice, et que, de l'autre, l'Église romaine seule est en possession, depuis deux mille ans, d'immoler sur l'autel une hostie, partout présente et partout offerte.

Oh! que l'homme, tombé des splendeurs voilées, mais infaillibles, de la foi, dans la nuit de l'incrédulité est aveugle! Que sa misère est profonde et sa ruine désespérée! Son regard, obscurci par le mensonge, voit, il est vrai, la hiérarchie catholique seule en possession d'offrir à Dieu un sacrifice universel. Mais croyez-vous que sa raison en induise la divinité de l'Église, et que dans ce fait immense elle aperçoive une preuve claire et palpable de l'immortelle action du Dieu de vérité? Ignorante et ingrate, elle ne verra, dans

cette oblation sans tache, qu'un rite sans réalité, qu'un symbole vide, qu'une vaine cérémonie ; et cependant , c'est ce grand sacrifice qui noue le ciel à la terre, le monde visible au monde invisible, l'homme enfin au Dieu créateur. Universelle dans son sacrifice et dans sa hiérarchie, dans son symbole et dans son Évangile, dans les promesses de son divin Auteur comme dans les oracles de l'antique loi, l'Église possède donc le grand caractère de l'unité universelle. Et ce signe divin lui est exclusivement propre.

Nous avons prouvé dans le chapitre précédent que l'unité n'appartient ni à la collection des sectes ni à une seule secte envisagée isolément. Si donc l'unité leur manque *en droit* et *en fait*, comment pourraient-elles prétendre à l'universalité, qui n'est, qui ne peut être que le développement de l'unité de dogme, de morale et de culte ?

Arrêtons-nous toutefois à considérer un moment encore les cultes religieux non catholiques qui ont paru dans ce monde, et nous verrons qu'il n'en est point qui aient osé rêver l'universalité, asservis qu'ils furent aux caprices des maîtres qu'ils servaient pour obtenir une lâche et honteuse protection.

En parlant de l'unité religieuse du peuple juif avant Jésus-Christ, nous avons vu qu'un cercle de fer l'enfermait dans l'individualisme national, et nous savons par quels prodiges la toute-puissance

parvint à mettre au cœur des premiers disciples du Sauveur ce germe de zèle, qui jamais ne se serait étendu par-delà les limites de la Judée, si l'Esprit-Saint n'avait opéré en eux une révolution profonde et fondamentale.

Les Juifs, convertis à la foi de l'Évangile, ont versé sur le monde le feu de la charité universelle, et ce sont eux qui ont laissé, pour patrimoine à l'Église du Christ, un prosélytisme dont rien ne ralentit la puissante fécondité; mais la nation déicide est demeurée ce qu'elle était.

Jetée par la tempête au milieu des peuples, elle s'est multipliée comme la poussière. Il y a des juifs sur tous les points du globe où la cupidité a amassé un peu d'or; mais, nombreux comme les astres du firmament, ils n'ont rien de commun avec le reste de l'univers. Leur loi de vie est celle du plus dur égoïsme; leur zèle religieux n'a pas fait un pas depuis deux mille ans. Point donc d'universalité chez une nation qui n'a d'autre vie que celle des intérêts matériels.

Les cultes idolâtres manquent d'universalité comme ils manquent d'unité, parce que, circonscrits dans le cercle de la famille et de la cité, ils furent toujours esclaves des caprices de l'homme et des intérêts de la politique. Comment, du reste, l'idolâtrie, impur amas d'incohérentes et d'avilissantes erreurs, aurait-elle pu refléter, en se dilatant, l'unité de la loi divine, qu'elle ne songea pas

même à s'attribuer? L'universalité de l'erreur ne fondera jamais l'unité progressive de la vérité, pas plus que l'universalité du crime ne saurait constituer l'unité de la vertu.

Le mahométisme, que nous avons vu marqué du signe flétrissant de l'anarchie religieuse, ne saurait non plus s'attribuer le caractère de l'universalité; car, point d'universalité là où n'est pas, où ne peut pas être la totalité des vérités révélées; point d'universalité sans un principe de propagation qui se développe par une hiérarchie centrale, sortant d'un chef suprême investi d'une pleine puissance dans l'ordre divin. Or, y a-t-il rien de semblable chez les sectes mahométanes? et que penserait-on d'une croisade turque entreprise par le grand-seigneur pour soumettre au Coran toutes les nations de la terre? L'islamisme n'est qu'un simulacre de religion, comme il n'est qu'une ombre de société politique. C'est un vaisseau qui fait eau de toutes parts, et tous les efforts humains ne sauraient l'empêcher de se briser contre le redoutable écueil de la civilisation chrétienne. Les sectes schismatiques de l'Orient, morcelées par l'inexorable loi de l'individualisme, dépouillées de toute puissance unitaire et centrale, et rongées par le ver des opinions, sont complètement indépendantes les unes des autres. Ces églises bâtardes sont atteintes d'une plaie incurable; et, loin de chercher à s'étendre par un prosélytisme universel, elles n'ont

jamais pu parvenir à se constituer individuellement dans un symbole commun. Elles ressemblent aux fosses d'un vaste cimetière, dont les ondulations, régulièrement monotones, attestent que chacune d'elles recouvre un cadavre ; et nos enfants riraient si on venait à répandre la nouvelle qu'il a pris fantaisie à l'empereur Nicolas d'entreprendre une mission pour soumettre, à l'aide de ses popes, les fils de la vieille Europe à l'autorité politico-divine de l'autocrate russe.

L'anglicanisme lui-même vous semble-t-il avoir résolu le grand problème de l'universalité religieuse ; et les commis-voyageurs que la Société biblique de Londres envoie à tous les peuples du Nouveau-Monde vous font-ils l'effet de ces hommes divins à qui le Fils de Dieu a dit : « Allez, enseignez toutes les nations ». Personne ne prend le change sur le but des sociétés propagandistes de l'Angleterre ; le monde entier sait que les sociétés bibliques, soudoyées par le gouvernement anglais, ne sont que des instruments de sa politique égoïste et matérielle.

Les cultes nés du protestantisme sont des cultes nationaux ; point donc d'universalité possible pour eux. Tous ces cultes esclaves sont accroupis devant les despotes usurpateurs, qui, par l'autorité du sabre, ont ceint la tiare du pontife ; et loin qu'ils aient jamais tenté de franchir les barrières posées

autour d'eux par la force, le besoin de vivre seulement un jour les oblige à s'y renfermer.

Et d'ailleurs toute église nationale est une église athée, puisqu'il dépend de celui qu'elle reconnaît pour pontife suprême de changer ou d'anéantir ses douteuses croyances. Toute église nationale est un acte de révolte contre la vraie civilisation, parce que là où la foi n'est pas l'acte spontané et libre d'une conscience éclairée par la vérité infaillible, l'œil n'aperçoit plus qu'une collection d'individualités religieuses, qui croient tout ce qu'un souverain veut leur faire croire, et dont la vie sociale, morale et divine s'exploite dans l'intérêt bien ou mal entendu du maître qu'elles regardent comme le représentant de Dieu sur la terre. En sorte que toutes les églises nationales sont régies par la force; et il ne saurait en être autrement, parce que l'infailibilité que les sectes refusent à l'Église catholique devient de fait l'attribut nécessaire du pouvoir politique. Sa volonté arbitraire est, en dernière analyse, la raison suprême et le seul fondement de la foi religieuse des sectes hérétiques et schismatiques.

Mais, comme il est impossible que les doctrines du catholicisme, si éminemment sociales, ne parviennent pas tôt ou tard à franchir les murailles d'airain des religions nationales, les peuples que le despotisme soi-disant religieux des souverains abrutissait ouvrent enfin les yeux; et, secouant leurs

chaines, ils tendent les mains à l'Église de Jésus-Christ, et la supplient de les sauver.

Et voilà ce qui explique ce mouvement providentiel qui se manifeste chez les nations protestantes.

On ne le dira jamais assez : L'Église catholique seule peut engendrer la vraie civilisation, parce que la loi dont elle est l'interprète et l'arbitre n'a rien à craindre des caprices de l'homme et de ses passions. Reine de la vérité, de la charité et de la vertu, il n'appartient qu'à elle de fonder l'ordre en sauvant la liberté. La loi divine confiée à l'Église infallible, en planant sur la tête des souverains et sur celle des multitudes, devient le palladium sacré de l'autorité et de l'obéissance, et parce que son divin fondateur n'a assigné à son zèle d'autres bornes que celles de l'univers, jamais elle ne servira des ambitions individuelles ou nationales au détriment des intérêts généraux de l'humanité. Ah! si les préjugés, dont le schisme, l'hérésie et l'incrédulité nourrissent, depuis plus de trois siècles, les enfants prodiges de la famille européenne, venaient à faire place au jour pur de la vérité; si le catholicisme, débarrassé des tristes nuages amassés par la haine, leur apparaissait enfin comme le dernier bien qu'ils cherchent, l'Europe protestante et le monde entier rentreraient dans son sein. Le monstrueux édifice, où trop long-temps les gouvernements égoïstes emprisonnèrent la liberté et la

conscience, s'écroulerait aux applaudissements des anges et des hommes, et un siècle ne s'écoulerait pas avant qu'il nous fût donné de voir l'accomplissement de cette parole du Sauveur du monde : « Il n'y aura plus qu'un bercaïl et qu'un pasteur ¹ ».

Et qu'on ne s'imagine pas que la Providence soit étrangère à ce qui se passe de nos jours au sein de l'Europe, et qu'elle ne saura rien tirer, pour le triomphe du catholicisme, de ce mouvement terrible et de cette fièvre dévorante qui tourmentent le monde. L'industrie moderne voudrait effacer toutes les distances, et briser toutes les barrières que le globe, que l'espace et le temps opposent aux inventions de la cupidité et aux créations du génie matériel.

D'un autre côté, ces établissements politiques que la loi des intérêts a seule élevés à l'ombre de traités protestants et d'idées sceptiques, s'ébranlent sur leur base fragile, Le despotisme et l'anarchie se disputent le monde social au nom de l'ordre et de la liberté. Voyons quelles seront les inévitables conséquences de ce double mouvement qui entraîne les nations.

L'industrialisme européen, poussé à son terme final, va détruire toutes les limites qui séparent les peuples, et, en moins d'un demi-siècle, Saint-Petersbourg sera plus rapproché de Paris que Lyon

¹ Fiet unum ovile et unus pastor. (*Joan.*, 10, 16.)

ne l'est aujourd'hui. Une semaine suffira pour aller à Pékin. Eh bien! savez-vous ce qui arrivera alors? La pensée catholique fera en quelques jours le tour du monde. Enfants de l'industrie, alignez sur le globe ces bandes de fer qui doivent donner à vos chars la rapidité de la foudre. Votre ardente cupidité n'y montera passeule. La vérité universelle y montera à son tour; la foi, l'espérance, la grâce et le sang régénérateur du Christ glisseront sur ces lames rapides, pour aller féconder toute la terre, et faire germer, chez les peuples les plus barbares, les principes de la vraie civilisation. Les voies romaines qui sillonnaient toute l'Europe ne devinrent-elles pas les sentiers évangéliques des premiers missionnaires du Christ? Et Alexandre, en ouvrant une route jusqu'au Gange, fit-il autre chose que préparer un chemin à la grâce? Et vous, qui assistez à ces commotions formidables des sociétés sans en comprendre le secret, savez-vous ce que la Providence fera sortir, pour la cause de l'Église et de l'humanité, de ces déchirements prochains des nations et des rois?

Depuis trois siècles, peuples et souverains cherchent dans les ténèbres et dans le sang une civilisation impossible. L'ordre, la liberté, la dignité humaine, la charité et le bonheur ne germent pas dans les champs ensanglantés du despotisme et de la révolte. Mais qu'arrivera-t-il après toutes ces secousses? C'est que tant d'essais impuissants mettront

en évidence la vérité des doctrines sociales du catholicisme, c'est qu'il sera démontré par l'irrésistible autorité des faits, que si l'Église seule donne à l'intelligence de l'homme la vérité qu'il cherche, et le bien dont il rêve la conquête, à elle seule était réservé de donner aux nations et aux rois la loi de l'ordre et de la liberté.

Tout se prépare donc pour le triomphe définitif du catholicisme sur l'Europe, et par l'Europe sur le reste de l'univers.

Mais nous ne devons pas finir ce chapitre sans établir, comme nous l'avons fait dans le chapitre précédent, que le caractère de l'universalité, exclusivement propre à l'Église romaine, constitue un fait surnaturel et miraculeux.

L'apôtre des nations, écrivant aux fidèles de Corinthe, leur disait : « Ma parole et mon apostolat n'ont pas les discours persuasifs de la sagesse humaine pour principe et pour base, mais bien la manifestation de l'esprit et de la force de Dieu, afin que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la vertu de Dieu ¹. » C'est-à-dire que ce grand prédicateur de la vérité parlait comme son maître. « J'ai un témoignage plus grand et plus fort que la parole, que l'éloquence, que la

¹ Et sermo meus et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostentatione spiritûs et virtutis :

Ut fides vestra non sit in sapientiâ hominum, sed in virtute Dei.

(1. Cor., 2, 4. 5.)

sagesse humaine. » — « Je viens appuyer votre foi, non sur les discours persuasifs du langage des hommes, mais sur la manifestation de l'esprit et de la vertu de Dieu. »

Remarquons, en effet, que s'il était possible d'établir la foi surnaturelle, la foi qui justifie, qui régénère l'homme déchu, sur la science du raisonnement humain, l'ordre surnaturel tout entier reposerait sur une base fragile, et la foi ne serait plus l'acte de Dieu agissant dans la magnificence de sa force, comme parle saint Paul ¹, pour élever *l'être* de la nature à *l'être* de la grâce.

Dans l'acte de foi catholique, l'élément humain n'est pas anéanti sans doute; mais si l'homme est tenu, pour croire, de courber son entendement sous le joug du témoignage et de l'autorité des traditions divines, manifestés par la parole humaine, il faut que sa foi revête un caractère de *surnaturalité*, si j'ose ainsi dire, à l'aide d'un fait public, social et vivant, qui atteste la vertu immédiate de Dieu et qui la révèle.

Et c'est en ce sens que Jésus-Christ disait aux Pharisiens incrédules : « Si vous ne voulez pas croire à mon témoignage, croyez à mes œuvres ». C'est en ce sens que saint Paul rappelle aux Corinthiens, que leur foi ne repose pas sur les discours de la sagesse

¹ Et quæ sit super eminens magnitudo virtutis ejus, in nos qui credimus, secundum operationem potentia virtutis ejus.

(Ephes., 1, 19.)

humaine, mais sur les merveilles de la grâce et de la force divine.

L'Église, en se produisant avec le grand caractère de l'universalité, réalise un fait extraordinaire et miraculeux, qui devient le motif déterminant de l'acte de foi surnaturelle et divine, comme nous l'avons fait voir pour *l'unité*, et c'est là la raison profonde pour laquelle l'unité et l'universalité sont regardées comme des *notes distinctives* de la vraie religion.

Selon le point de vue où l'on se place, on peut donner deux définitions du miracle. La première est celle de tous les théologiens : le miracle est, dans un fait visible, une dérogation éclatante aux lois connues de ce monde ; la seconde, partant du fait catholique de la déchéance de l'homme et de la nature, pourrait se formuler ainsi : « Une restauration divine, dans un fait donné, des lois primordiales du monde déchu. » Or, *l'universalité* de l'Église est à la fois une dérogation frappante aux lois du monde et une réhabilitation surnaturelle des lois primitives de l'humanité.

Quel est en effet le problème à résoudre pour constituer le fait d'une religion universellement une ?

Il faut établir l'universalité des mêmes dogmes, du même culte, de la même morale sans briser l'unité, ou plutôt en fortifiant, en rendant **impérissable** par la diffusion même, l'unité

qu'il s'agit de développer à travers l'espace et le temps.

S'il est un problème dont la solution soit impossible humainement et sans miracle, c'est bien celui-ci. Que voyons-nous en matière de religion ? Deux faits dominateurs s'offrent à nos regards, dans le long cours des siècles, et se produisent en dehors de la religion divinement révélée avec un caractère de permanence inaltérable, qui en fait deux lois terribles de ce monde.

Le premier de ces faits est l'individualisme de l'opinion religieuse, dont le poison corrosif pénètre, ronge, dissout, l'une après l'autre, toutes les sectes de formation humaine, et dont l'inévitable conséquence est de rendre impossible à jamais toute ombre d'unité. Le second, c'est que depuis soixante siècles, plus une secte religieuse fait d'efforts pour s'universaliser et s'étendre, plus elle se détériore, plus elle se subdivise, se fractionne, se morcelle dogmatiquement, en sorte que la diffusion est une loi de mort pour toute religion qui n'a d'autre principe générateur qu'une pensée individuelle ou nationale. Ainsi, toute secte religieuse porte dans son fond un principe d'anarchie et de ruine, et toute secte qui aspire à s'étendre, à s'universaliser, augmente incessamment cette loi de variabilité infinie dont elle recèle le germe.

L'Église, par son universalité, renverse clairement ces deux lois de l'humanité déchuë ; car

elle affermit l'unité, et elle la rend inaltérable par la diffusion même. Je dis qu'elle affermit l'unité. L'unité de l'Église romaine, en effet, ne serait, sans sa loi d'universalité, qu'un fait individuel, ou tout au plus national. Ce serait sans doute quelque chose de merveilleux, qu'une religion, circonscrite dans l'enceinte d'une même patrie, se conservât inaltérable pendant des siècles. Ce fut le prodige réalisé par la synagogue jusqu'à la venue de Jésus-Christ. Mais combien l'unité n'accroît-elle pas sa force, pour ainsi dire interne, en se dilatant par l'universalité? Le prodige de sa puissance, de son autorité surhumaine, frappe alors tous les yeux. Et si nous ajoutons que l'unité de l'Église se consolide par la diffusion, le miracle, dans cette hypothèse, s'élève au plus haut point d'évidence.

Or, c'est ce que nous voyons. L'unité de dogme, l'unité de morale et l'unité de culte rayonnent du pouvoir central jusqu'aux dernières limites de l'univers connu. Plus cette unité centrale se déploie et s'élargit, en ondulant sur les générations, plus elle est compacte, plus elle demeure ce qu'elle est. Pendant que les sectes se divisent à l'infini, en étendant leur sphère d'activité, l'unité de l'Église se vivifie, se ressuscite, se reproduit incessamment elle-même en s'universalisant. Marcher pour une secte, c'est mourir; se multiplier, se répandre par les innombrables canaux de la hiérarchie, c'est, pour l'Église romaine, se fortifier dans l'unité.

J'ai dit que le miracle n'était pas seulement une dérogation aux lois de ce monde déchu, mais encore une restauration divine d'une loi primitive de l'homme ou de la nature. C'est ce qui a lieu par rapport au grand prodige de l'universalité de l'Église.

Sans le péché du premier homme, il est incontestable que l'humanité eût offert au monde le ravissant spectacle d'une religion identiquement la même dans son universalité. Ce plan divin a été détruit par l'introduction du mal au sein de la race humaine. Que fait l'Église? Elle travaille depuis deux mille ans à fonder une religion universelle, et elle vient réhabiliter la loi primordiale du genre humain. Mais quelle n'est pas la difficulté de cette tâche! L'unité religieuse est un fait impossible à toute l'énergie humaine livrée à ses seules ressources, et l'humanité étant telle que la déchéance l'a faite, toute pensée religieuse qui fait un pas en avant rencontre un abîme. L'Église romaine cependant maintient son unité depuis deux mille ans, et cette unité se fortifie, s'affermi par la loi d'une expansive universalité, qui rayonne sur toute la terre; voilà le fait miraculeux que nous appelons une réhabilitation des lois primordiales de l'humanité, en même temps qu'il est une dérogation visible, frappante, à la loi anarchique de la pensée et de la conscience individuelle. L'universalité de l'Église est donc, comme l'unité, et par

les mêmes causes, un véritable prodige de la toute-puissance; et, en face de ce grand miracle, cette divine reine de la vérité peut dire à l'impie ce que son céleste époux disait aux incrédules de son temps : « Si vous ne voulez pas croire à mon témoignage, croyez à mes œuvres » .

Vous donc qui, sous l'empire des préjugés ou des instincts corrompus de la nature humaine, vous êtes imaginé que l'Église du Christ était l'œuvre de l'homme, nous ne vous dirons plus : Pesez les témoignages, comparez les doctrines, mais : Ouvrez les yeux et voyez... Contemplez ce fait immense, unique dans l'histoire ; l'Église, toujours la même, en s'individualisant dans les myriades d'esprits soumis à la tyrannie de l'opinion, du doute et de l'erreur, a trouvé l'incroyable secret de les enchaîner, sans violence, à l'éternelle loi de l'unité.

CHAPITRE DIXIÈME.

LA DIVINE VÉRITÉ DE L'ÉGLISE PROUVÉE PAR SA PÉRÉPÉTUITÉ.

Nous avons compris que l'unité et l'universalité dont l'Église porte l'ineffaçable empreinte ne pouvaient se manifester en elle sans une dérogation visible et frappante à la condition présente de l'homme et du genre humain.

Pour nier que l'unité et l'universalité de l'Église constituent deux faits miraculeux, il faudrait démontrer que la solution du grand problème de l'unité et de l'universalité religieuses ne dépasse pas les forces de l'intelligence humaine. Mais parce qu'une expérience tentée pendant quatre mille ans n'a enfanté qu'une effrayante anarchie; parce que nul homme n'a été assez fort pour imposer sa pensée au temps et à l'espace, nous disons aux sectaires et aux incrédules : Vous ne l'avez pas fait, donc vous ne le ferez jamais. Et d'ailleurs, comment les sectes futures constitueraient-elles l'unité et l'universalité dans leur sein, puisque, devant naître demain, elles seront toujours impuissantes à prouver qu'elles étaient hier? Car point d'unité et d'universalité sans

perpétuité, la perpétuité n'étant que l'universalité du temps, comme l'universalité n'est elle-même que l'extension de l'unité dans l'espace. Unité, universalité, perpétuité, voilà ce que nulle secte ne posséda jamais, parce que, s'il eût été possible à une hérésie, c'est-à-dire à l'erreur, de refléter dans ce monde ces trois propriétés de l'Être éternel, de l'être infini, de l'être un, jamais la vérité n'eût pu établir son empire sur les intelligences.

Nous allons donc prouver que l'Église catholique possède *seule* la perpétuité qui constitue, comme l'unité et l'universalité, un fait surnaturel et miraculeux.

La perpétuité tient à l'essence même de la vérité qu'elle manifeste, et dont seule elle certifie le témoignage à travers les siècles qui se succèdent et qui, leur mission remplie, rentrent dans l'océan sans fond de l'éternité.

La vraie religion n'étant et ne pouvant être que l'expression de la vérité, qui est immuable comme Dieu, il est clair que toute religion qui manquerait du signe de la perpétuité manquerait par là même du signe vivant de la vérité. Toute religion qui aurait une date postérieure à celle de l'homme, et dont la destinée terrestre devrait s'ensevelir dans le linceul de la mort avant que la race humaine eût achevé son épreuve, porterait dans son sein un principe d'anéantissement.

La vraie religion doit donc embrasser toute la

durée des siècles ; elle devra même participer à l'éternité de Dieu.

Or, l'Église n'a d'origine assignable que celle du monde. Elle est, pour parler la langue de nos livres saints, « de l'éternité à l'éternité ¹ ». Le Christ, dont elle n'est que le corps mystique, « était hier, » il est aujourd'hui, il sera éternellement ² ». Et ce serait se méprendre étrangement, que de s'imaginer que l'Église n'a qu'une durée de dix-huit siècles.

Elle est assise, selon la pensée de saint Paul, sur le fondement des apôtres, des prophètes, et sur la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ. Mais le Christ, les prophètes et les apôtres, c'est toute l'humanité.

La révélation patriarcale, la révélation mosaïque et la révélation de Jésus-Christ, n'ont qu'un même objet. Le Christ est le principe et la fin de toutes les traditions ; il est l'alpha et l'oméga de l'universalité des choses ³.

Les ombres de la loi patriarcale, les oracles de la loi mosaïque, forment le christianisme ou l'Église des siècles d'attente, parce que les quatre mille ans qui ont précédé l'ère de l'Évangile sont remplis de l'espérance de ce rédempteur divin, qui devait ramener la justice, la grâce et la vie dans ce monde brisé, ravagé par le mal.

¹ Ab æterno usque in æternum. (*Psalm.*, 16, 36.)

² Christus heri, et hodiè et in secula. (*Hebr.*, 13, 8.)

³ Ego sum α et ω , principium et finis. (*Apoc.*, 1, 8.)

Or, cherchez dans l'histoire une autre société que la société catholique, dans laquelle toutes les espérances du genre humain viennent se réunir, et qui puisse comme elle placer la réalité à côté de toutes les figures.

Le juif nie le Messie, l'idolâtre l'ignore, les sectes schismatiques et hérétiques ont altéré la notion du dogme de l'incarnation, et anéanti la foi à la divinité du Christ. Or, comment ces sectes seraient-elles le centre auquel viendraient aboutir les promesses antiques, et les espérances du genre humain sur la mission de Jésus-Christ?

Ainsi, ou l'Église est la clef de voûte des temps de la loi de nature et de la loi mosaïque, ou les annales du genre humain n'offrent plus qu'un monceau de ruines, sur lesquelles la main du hasard a écrit : Néant.....

Et pour qu'il ne reste point de doute sur la vérité de ces aperçus, ouvrons le livre des antiques et saintes révélations, et voyons si les nombreux passages qui annoncent l'immortelle et indestructible durée de la religion du Messie ne viennent pas tous s'enraciner dans le sol divin du catholicisme, comme les branches d'un chêne séculaire s'enracinent dans le tronc qui les soutient.

Il est écrit, qu'au premier jour du monde le Dieu créateur fit avec les premiers auteurs de la race humaine « une alliance divine, qu'il leur » donna en héritage la loi de vie, et qu'il scella d'un

» testament éternel le pacte sacré qu'il faisait avec eux¹ ». La grâce, l'espérance surnaturelle d'une gloire future, le divin Médiateur, principe de toute grâce et de toute gloire, tels furent les objets de cette loi donnée en héritage à la famille humaine.

Soyons de bonne foi, quelle société a été dans le monde est demeurée héritière de toutes ces choses? Où chercher, sinon dans l'Église, une ombre de cette loi de vie de grâce et de justice surnaturelle?

Les sectes païennes, la race charnelle d'Abraham, l'islamisme, les sociétés protestantes, schismatiques et philosophiques, qu'ont-elles fait de ce testament divin, écrit de la main de Dieu même dans le cœur de l'homme et consigné dans les archives de ses espérances?

Une femme est annoncée dès le premier jour du monde, « comme devant écraser la tête du serpent² ». Rapprochez cette antique promesse de cette parole sortie, quarante siècles plus tard, de la bouche virginale de l'humble Marie : « Toutes les générations m'appelleront heureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses³ ». Voyez si, depuis dix-huit cents ans, le culte de la femme divine qui a sauvé le monde en lui donnant le Messie, n'est pas l'objet des hommages de la société catholique tout entière.

¹ Legem vitæ hereditavit illos. Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam, et judicia sua ostendit illis. (*Eccl.*, 17, 9.)

² Ipsa conteret caput tuum. (*Gen.*, 3, 15.)

³ Beatam me dicent omnes generationes. (*Luc.*, 1, 48.)

Noé, par un miracle dont le vivant souvenir est écrit sur la terre en lettres ineffaçables, échappe à une ruine immense, et demeure seul en possession des glorieuses espérances laissées à Adam après sa chute. Dieu fait avec cet homme juste une nouvelle alliance, qu'il place dans le ciel en signe de l'éternité des promesses.

Si l'Église du Christ n'est pas au fond de ce symbole matériel et toujours subsistant de l'alliance renouvelée avec Noé, et si à elle seule n'appartient pas la grande espérance de ce Messie divin, qui devait relever la nature déchue, et lui ouvrir de nouveau le séjour de la gloire par sa médiation, que signifie ce pacte éternel fait en Noé avec la race humaine? Quel sens lui assigner? Où en chercher les vestiges¹?

Quand Dieu promettait avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, que toutes les tribus de la terre seraient bénies en eux, par celui qui sortirait de leur race², quel était le sens de ces solennelles paroles dont, pendant *trois mille ans*, la nation juive garda un vivant souvenir? Comment ces annonces se seraient-elles vérifiées si on n'en cherchait le magnifique accomplissement dans la venue du Christ, prêchée à toute la terre par l'Église catholique? Quel sens attribuer à cette sublime appellation que Dieu

¹ Statuam pactum meum vobiscum,..... et recordabor fœderis sempiterni... (Gen., 9, 11, 16.)

² Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. (Gen., 22, 18.)

a voulu se donner à lui-même? « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, voilà mon nom pour l'éternité¹ ».

Les Juifs, fils d'Abraham selon la chair, ne l'ont pas été de la foi de ce grand patriarche. Ils ont rejeté le jour du Messie, qu'Abraham, dans le transport de sa joie, avait salué d'un regard prophétique. La nation juive a rejeté le Sauveur qui lui était promis ; elle l'attend encore. Mais l'Église en a reçu la foi de la bouche des apôtres, véritables enfants spirituels de leur père Abraham. C'est donc nous qui sommes les disciples de ce grand Dieu qui veut être appelé, pendant tous les siècles, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et c'est l'Église, mère divine de la grâce, de la vérité, de la justice et de la gloire, que ces illustres patriarches saluaient pendant leur pèlerinage. C'est le Christ, c'est sa virginale mère, c'est l'Église, dont ils contemplaient et adoraient les grandeurs². « Le Seigneur régnera dans l'éternité et au-delà, s'écrie Moïse : vos mains, ô mon Dieu, ont affermi pour jamais votre sanctuaire ». Par qui le règne de Dieu sur la terre se produit-il, sinon par l'Église, héritière de la loi mosaïque comme de la loi de nature? L'Église règne dès les premiers jours du monde, par Adam, Noé, Abra-

¹ Ego sum Deus Abraham, Deus Isaac et Deus Jacob... Hoc est nomen meum in æternum. (*Gen.*)

² ... Non acceptis reppromissionibus, sed à longè eas aspicientes, et salutantes... (*Hebr.*, 11, 43.)

ham, Moïse et les prophètes : elle règne depuis dix-huit siècles, par Jésus-Christ ; elle régnera par lui, en lui et avec lui, jusqu'à la fin des âges et par-delà le temps, dans les profondeurs de l'éternité¹.

Le sanctuaire figuratif a été mis en pièces, le temple de Salomon, la synagogue n'existent plus, le tabernacle catholique, l'Église romaine et son sacerdoce, sont affermis contre toutes les secousses de l'erreur. Or, ne voilà-t-il pas le sanctuaire dont Moïse célébrait l'interminable existence quand il disait : « Vos mains, ô mon Dieu, ont affermi votre » sanctuaire ».

« Jérusalem, s'écrie un prophète², Jérusalem » cité de Dieu, bénis le roi des siècles, afin qu'il relève ton tabernacle, qu'il rappelle à toi tous les » captifs, et qu'il donne à ta joie des transports » éternels...³ Tu brilleras d'une éclatante lumière, » toutes les limites du monde t'adoreront...⁴ Les » nations viendront vers toi des extrémités du » monde, et, chargées d'offrandes, elles adoreront » le Seigneur ton Dieu...⁵ Elles invoqueront un

¹ Introduces eos et plantabis in monte hæreditatis tuæ... Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ... Dominus regnabit in æternum et ultrà. (*Exod.*, 15, 17, 18.)

² Jerusalem, civitas Dei... (*Tob.*, 13, 11.)

³ Confitere Domino in bonis tuis, et benedic Deum seculorum, ut reedificet in te tabernaculum suum, et revocet ad te omnes captivos, et gaudeas in omnia secula seculorum. (*Id.*, 13, 12.)

⁴ Luce splendidâ fulgebis : et omnes fines adorabunt te. (*Id.*, 13, 13.)

⁵ Nationes ex longinquo ad te venient : et munera deferentes, adorabunt in te Dominum, (*Id.*, 13, 14.)

» grand nom dans ton enceinte...¹ Les portes de
 » Jérusalem seront construites avec des saphirs et
 » des émeraudes, et ses murailles seront bâties avec
 » des pierres précieuses...² Ses places publiques se-
 » ront pavées avec de l'albâtre le plus blanc et le
 » plus pur ; un *éternel* alleluia sera chanté dans
 » son sein...³ Béni soit le Seigneur qui l'a exaltée ,
 » et que son règne soit impérissable dans les siècles
 » des siècles...⁴ » .

« La vérité du Seigneur, s'écrie David, demeure éternellement. ⁵ Cette vérité, pourqu'elle demeure, doit être incorruptible et impérissable. Or, nous sommons l'incrédule et le sectaire de nous dire où est, dans ce monde, la vérité, si elle manque à l'Église romaine? « Votre règne, ô mon Dieu, ajoute le même prophète, est un règne de *tous les siècles*, et votre domination s'étend de *génération en génération* ⁶. » Sans la perpétuité de l'Église, ces paroles immortelles sont inexplicables et incompréhensibles.

¹ Nomen enim magnum invocabunt in te. (*Tob.*, 13, 15.)

² Pörtæ Jerusalem ex sapphiro et smaragdo ædificabuntur : et ex lapide pretioso omnis circuitus murorum ejus. (*Id.*, 13, 21.)

³ Ex lapide candido et mundo omnes plateæ ejus sternerunt : et per vias ejus alleluia cantabitur. (*Id.*, 13, 22.)

⁴ Benedictus Dominus qui exaltavit eam, et sit regnum ejus in secula seculorum. (*Id.*, 13, 23.)

⁵ Veritas Domini manet in æternum. (*Psal.*, 116.)

⁶ Regnum tuum regnum omnium seculorum : et dominatio tua in omni generatione et generatione. (*Psal.*, 144, 13.)

Écoutez Isaïe : « Un enfant nous est né... il sera » appelé l'Admirable, le Dieu fort, le Père des siècles, le Prince de la paix...¹ Sa puissance se multipliera sans mesure; il s'assiéra sur le trône de David son père, pour l'affermir et le corroborer dans la vérité, la justice, maintenant et pour l'éternité...² »

« Le Dieu du ciel, s'écrie Daniel,³ suscitera un » empire qui ne sera jamais détruit ». L'empire de Babylone, celui des Grecs, des Romains, que sont-ils devenus? où sont-ils? Quelle société, constituée dans l'unité de la vérité divine, et debout depuis la chute de Rome idolâtre, sinon l'Église? « Ne craignez rien, dit à Marie le céleste archange venant lui offrir le titre sublime de mère de Dieu: Ne craignez rien : vous avez trouvé grâce devant le Seigneur⁴. Vous concevrez et vous enfanterez un » fils que vous nommerez Jésus⁵. Celui-là sera grand, » il sera appelé le fils du Très-Haut, et Dieu lui » donnera le trône de David son père; il régnera

¹ Parvulus natus est nobis... et vocabitur nomen ejus Admirabilis... Deus fortis, Pater futuri seculi, Princeps pacis. (*Is.*, 9, 6.)

² Multiplicabitur ejus imperium, et pacis non erit finis : super solium David et super regnum ejus sedebit, ut confirmet illud, et corroboret in judicio et justitiâ, modò et usque in sempiternum. (*Is.*, 9, 7.)

³ ... Suscitabit Deus cœli regnum, quod in æternum non dissipabitur... et ipsum stabit in æternum... (*Dan.*, 2, 44.)

⁴ Et ait angelus ei : Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. (*Luc.*, 1, 30.)

⁵ Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. (*Id.*, 1, 31.)

» éternellement dans la maison de Jacob, et son règne ne finira jamais ¹ » .

Toutes les grandeurs , toutes les gloires de Jésus-Christ, toutes celles de sa divine mère et toutes les destinées de l'Église sont renfermées dans ces paroles venues du ciel.

Jésus-Christ est à la fois fils du Très-Haut et fils de David, par sa virginale mère. Il doit régner éternellement sur la maison de Jacob et sur le trône de David; si ce n'est pas là une prophétie historique de l'éternelle durée de l'Église, il faut cesser d'attacher aucun prix à toutes les paroles des antiques traditions.

Le nom de Jésus-Christ, le culte de Marie , l'Église catholique , voilà trois choses qui remplissent le monde, et au milieu des débris de tant de créations humaines, le chrétien est fier de voir sa foi , son Église et son Dieu n'avoir rien à craindre des secousses du temps, qui ébranlent et qui renversent tout ce qui ne repose que sur le sable mouvant des inventions de l'homme.

Un jour, le divin Sauveur, s'adressant à ses apôtres, leur disait : « Que dit-on du Fils de l'homme²? » Les uns disent , reprirent-ils , que vous êtes Jean-Baptiste, les autres que vous êtes Elie, Jérémie, ou

¹ Hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum... Et regni ejus non erit finis... (*Id.*, 32, 33.)

² Quem dicunt homines esse filium hominis ? (*Matth.*, 16, 13.)

l'un des anciens prophètes.¹ » « Et vous , ajoute-t-il , que dites-vous que je suis²? » « Vous êtes , reprit aussitôt Simon-Pierre , *le Christ, le fils du Dieu vivant.* »³ »
 « Tu es heureux , fils de Simon , répondit le Sauveur , parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses , mais mon père , qui est dans le ciel⁴ ; et moi , je te dis : Tu es Pierre , et sur cette pierre je bâtirai mon Église⁵ , et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

Si un sectaire ou un incrédule se trouvait transporté tout d'un coup sous le dôme de Saint-Pierre de Rome , et si , des marches de l'autel élevé sous cette coupole unique dans le monde , après avoir entendu le pontife romain répéter ces mêmes paroles , en célébrant le saint sacrifice en l'honneur du prince des apôtres , il levait les yeux et apercevait cette prophétie divine , écrite en lettres d'or autour de la couronne de ce dôme majestueux , quel serait , je le demande , le frémissement de son âme , quels seraient les transports de son admiration ? Et si , au moment où ce pauvre pêcheur du lac de Galilée entendit sortir

¹ Et illi dixerunt : Alii Joannem-Baptistam , alij autem Eliam , alii verò Jeremiam , aut unum ex prophetis. (*Matt.*, 16 , 14.)

² Dicit illis Jesus : Vos autem , quem me esse dicitis ?

³ Respondens Simon-Petrus dixit : Tu es Christus , Filius Dei vivi. (*Id.*, 16.)

⁴ ... Beatus es , Simon Barjona ; quia caro et sanguis non revelavit tibi , sed pater meus , qui in cœlis est. (*Id.*, 17.)

⁵ Et ego dico tibi : Quia tu es Petrus , et super hanc petram œdificabo ecclesiam meam , et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Id.*, 16 , 18.)

de la bouche du Fils de Dieu cet oracle révélateur de son destin, il eût pu contempler, à travers les siècles catholiques, la gloire dont rayonnerait son nom, à quelle rude épreuve sa faiblesse n'aurait-elle pas été mise? Et cependant cet oracle s'est accompli, malgré l'enfer, qui n'a cessé d'ébranler les gonds éternels sur lesquels roulent les portes de l'Église du Christ...

Je le demande à tout homme de bonne foi, les persécutions ont-elles manqué à l'Église, et a-t-elle manqué elle-même à ses hautes destinées depuis le jour où son divin Époux lui a laissé la croix pour héritage?

Voyez ce duel du paganisme contre l'Église naissante, pendant les trois premiers siècles de son histoire. Ah! dans ce combat de sang, pendant lequel cette adorable Église ne chercha jamais à venger celui qu'elle versa sous le fer des bourreaux, fut-il donné à l'enfer de prévaloir contre elle?.. Qui demeura maître du champ de bataille, de Jésus-Christ ou de Néron? Et qu'est devenu ce vieux paganisme dominateur du monde, qui avait fait son trône avec les ruines des empires, détrempées dans le sang et dans les larmes des générations?

Les hérésies vinrent ensuite se prendre corps à corps avec l'Église, baignée encore dans le sang qu'elle avait versé pour garder sa foi; mais ni Arius ni Pélage ne furent plus heureux que les Césars.

Les sectes qui, depuis Simon-le-Magicien jus-

qu'aux incrédules modernes, sont venues essayer leur rage impuissante contre la pierre éternelle, s'y sont brisées comme y furent brisés les derniers persécuteurs idolâtres. Enclume divine, l'Église a broyé tous les marteaux.

Assise sur vingt siècles de triomphe, elle peut attendre les jours à venir, et elle a acquis le droit de compter sur le règne éternel que lui promet son divin fondateur, par ces paroles, qui dureront plus long-temps que le monde : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ».

La perpétuité passée de l'Église est donc un fait inattaquable. Ce fait a soixante siècles pour fondement, car l'Église les a vécu sous sa forme figurative et sous sa forme complète ou catholique.

Nous pourrions demander aux sectes de nous montrer un semblable passé, nous pourrions leur demander leurs titres à une possession de six mille ans, comme l'Église les déroule elle-même à la face des générations.

Manès, Zoroastre, Confucius, Arius, Nestorius, Pélage, Mahomet, Luther, Calvin, et mille autres, ont fondé des religions ; mais on ne prétend pas apparemment que les enfants aient vécu avant leurs pères ? Et si ces créations ténébreuses n'ont eu de principe que dans la tête de leurs fabricateurs, comment les sectes qui les reconnaissent pour chefs auraient-elles vécu d'une vie égale à celle de

l'humanité ? D'ailleurs, en établissant, comme nous l'avons fait, que toutes les sectes anti-catholiques, sans en excepter une seule, n'ont pas eu un seul jour d'identité et d'unité avec elles-mêmes, comment serait-il possible de leur assigner dans le temps une durée permanente ?

La perpétuité se produit identiquement la même dans l'Église ; donc, seule l'Église est divine.

Mais nous allons prouver qu'à l'Église romaine seule appartient la perpétuité de l'avenir et de l'éternité même, selon la pensée de saint Épiphane, qui lui applique ces paroles du prophète : *Elle est de l'éternité à l'éternité* ¹.

La perpétuité passée de l'Église est, comme nous l'avons déjà fait observer, un fait placé hors des atteintes du doute ; car, pour infirmer ce fait, il faudrait établir deux choses. Il faudrait prouver que la succession des siècles catholiques, en y comprenant toute la période mosaïque et patriarcale, a subi une interruption réelle et fondamentale. Il faudrait démontrer, en second lieu, que l'Église, héritière des antiques traditions, en a dissipé le dépôt, ou que toutes les traditions primordiales et antérieures à sa fondation par Jésus-Christ ne se retrouvent plus intégralement dans son symbole. Mais avant qu'il soit possible de mettre en évidence de pareilles choses, nous croyons devoir prévenir l'im-

¹ *Ab æterno usque in æternum.* (*Psalm.*, 46, 36.)

piété qu'elle pourra épuiser tous ses blasphèmes, et user en pure perte tous ses arguments.

L'unité, l'universalité et la perpétuité de l'Église, bâtie par Jésus-Christ sur les prophètes et sur les patriarches, planent sur l'horizon des âges ; et il n'est pas plus possible de refuser à l'Église ce triple caractère de vérité, qu'il n'est permis de nier le fait de son existence.

Nulle secte, depuis l'origine du monde, n'a osé s'attribuer ces marques distinctives de vérité, preuve évidente qu'il n'en est aucune qui ait une foi sincère à la divinité de son origine. S'il en est ainsi, l'Église catholique possède la royauté de l'avenir, comme elle s'attribue l'empire du passé. Car, si l'unité, l'universalité et la perpétuité n'étaient pas les signes infallibles du vrai, le témoignage parvenu à son plus haut point de magnificence par ces notes divines, et l'active puissance de Dieu manifestée par elles, seraient des signes d'éternelle, d'inévitable illusion. La raison humaine, manquant de base, de règle et d'élément générateur, ne serait plus qu'un instrument d'erreur; et ballottée au sein d'une éternelle tempête, elle chancellerait comme un homme ivre, et irait se perdre dans l'abîme sans fond du doute absolu.

L'Église romaine possède seule la perpétuité du passé, à elle seule donc appartient la perpétuité de l'avenir, parce que, ayant vécu six mille ans, elle a, dans cette antiquité qui remonte aux premiers

jours du monde, la garantie d'une durée aussi longue que celle du temps. Et parce que ces soixante siècles d'unité et de perpétuité réalisant, sous l'œil de l'homme, des faits clairement divins, il faut reconnaître qu'elle est composée d'éléments qui n'ont rien à redouter du frottement des âges et des secousses de l'impiété.

Nous pourrions nous dispenser, d'après ces observations, d'examiner la thèse sur laquelle repose la preuve de la perpétuité *future* de l'Église ; mais l'impiété, chassée de tous les abris qu'elle s'était faits, en poursuivant la guerre de blasphèmes et de sophismes qu'elle a déclarée à la vérité, a trouvé bon de se réfugier dans les siècles qui ne sont point encore ; et, du milieu des ténèbres dont sa haine a rempli le néant de ses espérances, elle déclare que si l'Église n'est pas morte, elle touche à sa fin. L'affaiblissement, l'agonie, la mort même prochaine du catholicisme, voilà désormais le rendez-vous de ses ennemis. Cette objection commode dispense de raisonner, et dans ce siècle de rêveurs, mieux vaut, sans aucun doute, se poser en prophète qu'en controversiste !

Maissur quels fondements sont donc appuyés ces nouveaux oracles ? A quoi se réduisent les accusations des incrédules modernes ? Le voici :

Le catholicisme se meurt, sa vigueur s'éteint, sa fin prochaine arrive, parce qu'il ne suffit plus aux besoins nouveaux de l'humanité, dont la

marche progressive appelle une religion nouvelle, un nouveau culte, un Dieu nouveau. Le catholicisme se meurt, parce qu'il n'est plus capable de rassasier de vérité, de liberté, de science et de vie la race humaine, parvenue à son ère d'émancipation intellectuelle et philosophique. Voilà, en peu de mots, le résumé de tous les écrits anti-catholiques de ce temps, depuis l'école du *Globe* et des Saint-Simoniens, jusqu'aux livres satanique-ment poétiques de nos littérateurs et de nos romanciers.

Mais voyez l'inconséquence et le délire des accusations dont l'Église est l'objet de la part de nos religionnaires modernes.

Si, comme ils le prétendent, le catholicisme touche à sa fin, si sa mission sociale est remplie, il n'est, comme toutes les sectes qui ont disparu, qu'une institution purement humaine. Son existence n'implique point l'activité suprême d'un fondateur divin, et, né de l'homme, il doit mourir comme lui. En vain voudrait-on échapper à cette conséquence, en prétendant que le catholicisme, simple organisation humaine du christianisme, ne doit durer qu'un temps, et, sa mission finie, se transformer de nouveau et s'harmoniser avec les besoins de l'humanité. Cette assertion, dénuée de preuves, n'est qu'un sophisme à l'aide duquel les novateurs cherchent à éluder une discussion sérieuse et profonde ; car la question fondamentale entre les dé-

fenseurs de l'Église et les incrédules n'est pas de savoir si le catholicisme mourra parce qu'il ne suffit plus aux besoins de l'humanité, mais bien de prouver qu'*il est né mortel*.

Nous disons, nous, que le catholicisme vivra autant que le monde, parce qu'il a Dieu pour fondateur, et que, seul entre toutes les religions, il porte l'empreinte visible et subjuguante de l'unité, de l'universalité et de la perpétuité, qui constituent le plus haut témoignage possible, et qui ne peuvent se produire, au sein de l'anarchie des opinions, sans un miracle éclatant de la puissance divine.

Quand donc les incrédules modernes affirment prophétiquement que le catholicisme va s'éteindre, c'est comme s'ils disaient que Dieu même va mourir; car, encore une fois, la question n'est pas de savoir si le catholicisme a pour mission de réaliser tous les rêves de la philosophie; mais bien de prouver qu'il n'est pas l'œuvre du fils de Dieu fait homme, et qu'il ne porte pas les signes toujours infaillibles et toujours vivants de sa céleste origine.

Ainsi les incrédules, en prophétisant la mort prochaine du catholicisme, prennent pour une objection, une injure gratuite, un blasphème contre la divinité de Jésus-Christ et contre la vérité, dont l'Église seule porte l'indélébile caractère.

Nous le disons avec une conviction inébranlable,

jamais on ne prouvera que l'unité, que l'universalité, que la perpétuité et la sainteté, manquent au catholicisme; jamais on ne pourra établir que ces notes ne sont pas l'héritage imparticipable de l'Église romaine, et qu'en les produisant, comme elle le fait, aux yeux de l'univers, elle ne lui présente pas, à toute heure, la preuve la plus authentique et la plus éclatante de la divinité de son Fondateur.

Disons cependant un mot des destinées futures de l'Église, non pour donner de nouveaux arguments à la thèse de sa perpétuité, qui n'en a nul besoin, mais pour faire voir avec quelle clarté d'évidence elle résout tous les problèmes dont l'esprit humain cherche vainement, hors de ses dogmes et de ses lois, l'impossible solution.

On comprendra, toutefois, que les limites de ce chapitre ne nous permettent pas de traiter ce vaste sujet avec toute l'étendue qu'il importerait de lui donner: ces aperçus, du reste, se présenteront de nouveau dans la suite de cet ouvrage, quand nous envisagerons la science de Jésus-Christ dans ses rapports avec les besoins de l'homme social, et avec le bonheur du genre humain.

Les sophistes de l'école incrédule de notre temps font grand bruit de l'insuffisance du catholicisme; ils rêvent donc une philosophie, une loi morale, une littérature, des institutions sociales, et une religion fondamentalement distincte du catholicisme et de ses lois? Mais, quand on leur demande

où en est ce travail de réorganisation religieuse, ils répondent qu'il est difficile encore de prévoir quelle sera la religion de l'avenir ; mais , qu'en attendant, il est bon et raisonnable de se passer du catholicisme , dont la vigueur s'éteint et dont l'agonie sonne. On a beau leur faire observer que de pareilles prétentions mènent à l'anéantissement de la Providence , à celui des traditions et de l'histoire , et qu'elles impliquent la négation complète de toute action divine dans les choses de ce monde, et conséquemment la négation de Dieu même : ils croient répondre à tout quand ils ont répété, sous toutes les formes et de toutes les manières, que le catholicisme se meurt, et que le jour de ses funérailles approche.

Pour nous, qui ne sommes pas plus inquiet de ses destinées que nous ne le sommes de l'éternité même de Dieu , nous pensons que l'Église, étant le chef-d'œuvre du Christ, fils du Dieu vivant, il est plus que certain qu'elle seule doit être le foyer central de tous les biens, de tous les désirs et de toutes les espérances naturelles et surnaturelles de l'homme et de l'humanité.

Nous disons donc que l'Église satisfait tous les besoins *religieux* de l'homme. Elle possède, en effet, la totalité même des traditions sacrées ; elle seule a conservé inaltérable la notion complète de Jésus-Christ, rédempteur et glorificateur de l'homme déchu ; elle se produit avec les imposants caractères de l'unité divine, de l'universalité ex-

pansive, de la perpétuité et de la sainteté. Or, nous donnons une série inépuisable de siècles à l'incrédule, pour inventer un ensemble de dogmes, de lois morales, de cérémonies et de culte, qui réponde, comme la religion de Jésus-Christ, à tous les besoins de l'esprit et du cœur de l'homme religieux.

L'Église peut seule satisfaire tous les besoins, même philosophiques, de l'homme social. Cette proposition, qui deviendra plus évidente à mesure que nous avancerons dans le développement de la notion surnaturelle de Jésus-Christ, peut déjà se déduire des considérations que nous avons présentées dans plusieurs chapitres de cet écrit, en traitant des différents modes par lesquels nous pouvons connaître Dieu et la création ; car, puisque l'homme appartient à trois mondes, celui de la nature, celui de la grâce et celui de la gloire, il est clair que vouloir en chercher les secrets en dehors de l'Église, ce serait essayer de féconder le chaos.

Nous prouverons que l'Église catholique est le dernier mot de l'histoire ; il est à remarquer, même avant un examen approfondi de cette vérité, que l'Église, étant l'événement le plus imposant, le plus colossal de ce monde, tous les faits de la vie du genre humain doivent rentrer dans l'orbite de ses destinées terrestres, et qu'il n'appartient qu'à elle seule de nous donner la clef des phases qui ont marqué l'existence de l'humanité. Nous ferons voir que l'Église possède seule le secret de la science so-

ciale et politique , et qu'il est absolument impossible de chercher hors de ses dogmes , de sa législation et de son infailibilité, la notion des droits et des devoirs, de l'autorité et de l'obéissance ; nous démontrerons qu'elle seule détermine nettement quelles sont les conditions de liberté et d'égalité sociale, de fraternité universelle entre les hommes, et que la tyrannie, le paupérisme et la corruption, sont impossibles à subjuguier sans le secours de ses croyances, de sa législation morale et de ses sacrements.

Nous demanderons au catholicisme seul les inspirations de l'éloquence, et nous ferons voir qu'on ne peut trouver que dans ses dogmes éternels et infinis, ces ressorts puissants qui captivent les multitudes, qui les maîtrisent en les arrachant aux instincts corrompus d'une nature condamnée à une stérilité éternelle , si la foi et la grâce ne lui rendent la perfectibilité dont , au fond de ses ruines , elle a gardé le souvenir. L'incarnation du Fils de Dieu, sa naissance , sa vie pauvre , ses travaux, ses longues souffrances, sa sanglante agonie , son supplice et sa mort sur le gibet du Calvaire; sa triomphante résurrection, son ascension glorieuse, l'effusion de son esprit sur l'Église et sa présence au sacrement de l'amour, nous apparaîtront comme l'éternel foyer des grandes illuminations de l'intelligence , et comme le levier tout-puissant des grandes passions qui enflamment le zèle, qui créent les missionnaires et qui font les apôtres.

La Bible, dont l'Église seule a reçu le dépôt, nous donnera le secret d'une poésie et d'une éloquence que rien, dans les livres humains, ne saurait égaler; et, en déplorant l'aveuglement des auteurs dont la Bible, interprétée par l'Église, n'a pu dissiper les préjugés littéraires, nous essayerons de faire voir comment, des profondeurs de nos livres saints, sortent des torrents de magnificence et des flots d'harmonie.

Nous démontrerons que la nature, la grâce et la gloire, ces trois cieux de la poésie, de la musique, de la peinture et des arts chrétiens, ne sont connus et compris que par l'Église; nous demanderons à la vie des anciens patriarches, aux faits mosaïques, à l'histoire de Jésus-Christ et de sa divine mère, à celle des apôtres, et à la légende ecclésiastique, tous les germes restaurateurs du beau, envisagé dans toutes ses manifestations et dans toutes ses splendeurs; et, après avoir parcouru ce monde de merveilleuses richesses, peut-être nos peintres, nos sculpteurs et nos artistes, comprendront-ils toute la profondeur et toute la fécondité de ces paroles d'un prophète : « Qu'est-ce que le beau? sinon celui qui est le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges ¹ ».

Ces considérations, que nous ne faisons qu'indi-

¹ Quid pulchrum ejus nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines. (*Zach.*, 9, 7, 1.)

quer rapidement , laisseront entrevoir à tout esprit qui cherche sincèrement la vérité, que la notion de Jésus-Christ , pleinement développée par le catholicisme , peut seule répondre à tous les désirs comme à tous les besoins de l'homme et du genre humain.

Essayons maintenant d'apprécier à sa juste valeur le fait sur-humain de la durée de l'Église , et faisons voir que sa perpétuité passée , présente et future , révèle un miracle de force divine non moins éclatant que ceux de son unité et de son universalité.

S'il est un point arrêté dans les convictions de la conscience universelle , c'est que toute œuvre sortie de la main de l'homme porte l'empreinte de sa faiblesse et de son néant. Née de lui , elle doit finir comme lui ; car l'immortalité , prise dans son sens rigoureux et absolu , ne germe pas dans les champs stériles des créations humaines. Tout ce qu'un homme a fondé , d'autres hommes , souvent un seul homme , peuvent le renverser et le détruire. Et dans ce vaste cimetière des ruines du temps , depuis six mille ans , selon l'expression même du Fils de Dieu , des morts ensevelissent d'autres morts.

L'immortalité de la gloire , qui paraît la plus durable , n'est qu'une pyramide plus haute sur la tombe de quelques morts , tombés avec un peu plus de bruit ; monument qui ne semble placé au

milieu des âges que pour proclamer de plus loin le néant de ceux qui l'élevèrent. Mais, s'il en est ainsi à l'égard même de ces renommées qui sembleraient devoir résister à l'action destructive des siècles, c'est surtout par rapport aux cultes d'invention humaine, que cette grande loi d'instabilité se révèle.

Voyez ces innombrables sectes qui se sont succédé dans le long cours des siècles; combien en trouverez-vous qui aient vécu un seul jour sans changer de symbole et sans mutiler les doctrines de ceux qu'elles reconnaissent pour leurs fondateurs et leurs maîtres? Et comment pourrait-il en être autrement? Toute religion d'origine terrestre pousse, comme l'homme déchu, un cri de douleur et de mort en naissant; et dans les vastes plaines de l'oubli, mille cultes éteints dorment le sommeil de l'éternité.

Seule, l'Eglise romaine n'aura point de funérailles, parce que le jour où s'écroulera l'univers sera celui où, entonnant l'hymne de son plus beau triomphe, elle prendra possession pour jamais de l'éternité de Dieu même.

Après avoir vécu quarante siècles à l'ombre des divines promesses, elle est partie des rives du Jourdain, pour aller prendre possession des temps qui devaient s'écouler entre le Calvaire et le jugement général. Elle marche depuis deux mille ans. toujours attaquée et toujours victorieuse, et ses

triomphes passés lui prophétisent des triomphes toujours nouveaux.

Paganisme, hérésies, systèmes philosophiques, tout s'est usé devant elle. *Ils ont changé comme un vêtement, elle est demeurée pour l'éternité.*

Toutes ces religions d'hommes ou de démons sont venues se prendre corps à corps avec elle. Et, je le demande, à qui est restée la victoire, après un combat de six mille ans ?

Où sont-ils les ennemis de l'Église ? Je les cherche, et l'œil de ma foi ne me montre que des monceaux de cendre et de ruines, qui se succèdent et qui s'entassent au pied de cette montagne éternelle que contemplant Isaïe.

Quand, dans la haute Asie,¹ l'Arabe vagabond vient planter sa tente nocturne au pied des gigantesques pyramides élevées par les Pharaons, souvent il essaye, en s'en éloignant, d'en détacher quelques pierres ; mais, fatigué bientôt d'un travail inutile, il s'éloigne et s'enfonce dans la nuit du désert. Tels, et moins heureux, ont été les ennemis de l'Église de Jésus-Christ. Cette haute pyramide, qui a pour fondement les patriarches, les prophètes, les apôtres et Dieu même², s'appuie sur une base de quatre mille ans, et monte de siècle

¹ Pour rappeler la comparaison d'un apologiste tombé.

² Superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu. (*Ephes.*, 2, 20.)

en siècle vers l'éternité, pour abriter toutes les générations de la terre. Les Arabes de l'hérésie, du schisme et de l'incrédulité, la voient grandir et voudraient la détruire; mais, épuisés et vaincus, voyez-les disparaître les uns après les autres, et s'enfoncer et se perdre dans les solitudes profondes du doute et du désespoir.

Voilà donc un fait palpable et visible à tout regard humain. Or, je le demande, est-ce un fait ordinaire? Est-ce un fait que la raison seule puisse expliquer? De deux choses l'une; ou le catholicisme vient de Dieu, ou il n'en vient pas. S'il est de Dieu, son invincible durée n'a pas besoin d'autre explication que la puissance de celui dont les mains ont fabriqué le monde. Si l'Église est une création humaine, comment se fait-il que toute la haine de l'homme, combinée avec la rage de l'enfer, ne puisse rien contre elle?

Certes, si l'Église est une chose périssable, comment se fait-il que ni les conquérants du monde, ni les sages du paganisme, ni le fer, ni la séduction, ni les ennemis du dedans, ni ceux du dehors, ni Mahomet, ni Voltaire n'aient pu l'anéantir?

Quoi, si le catholicisme était d'origine terrestre, le rationalisme moderne n'aurait pu le dissoudre? Ce puissant corrosif n'aurait pu dévorer l'élément éphémère dont il est composé? Déistes,

panthéistes, phrénologues, savants de toutes les académies incroyables de l'Europe, se seraient mis en frais d'examen, d'attaque, d'observation, pour confesser que le catholicisme est indestructible; et le catholicisme ne serait qu'une création humaine! La flamme qui pétille dans le creuset pourra dévorer les métaux les plus durs, calciner le diamant, et le feu dévorant de l'impiété ne pourra noircir, ni même effleurer l'impérissable superficie de cette pierre qui porte l'Église? Or, voilà ce qui est; voilà ce que deux mille ans ont vu, ce que nous voyons nous-mêmes, ce que verront toutes les générations qui viendront après nous. Et savez-vous pourquoi? C'est que les pierres qui ont servi à la structure de cet édifice, que tant de fureurs attaquent, ont été taillées par une main divine, et sont sorties d'une carrière où naissent les choses qui ne périssent pas.

L'Église, remarquons-le bien, inexorable pour le crime obstiné ou pour l'erreur volontaire, n'a jamais caressé une seule passion. Loin donc que l'homme, originairement dépravé, puisse sympathiser naturellement avec elle, il trouve, dans le fond de son être et dans les abîmes de son cœur, d'infénales affinités avec tous ceux qui se sont faits ses ennemis. Cette Église cependant reste toujours debout. Tout s'altère, tout se détruit autour d'elle; et les choses d'ici-bas, semblables en tout à l'homme, qui les fait à son image, n'ont

pas jailli de sa pensée, que leur premier instant de durée est un pas vers la tombe. Voilà la loi la plus générale et la plus constante de ce monde déchu.

Or, la perpétuité de l'Église nous fait contempler une solennelle dérogation à cette loi terrible. Loin de vieillir en parcourant les siècles, elle se régénère, se rajeunit elle-même à travers les ruines, quelquefois même à travers le sang. Jamais le clergé catholique n'a été plus digne de respect, plus soumis à l'autorité du successeur de Pierre, plus vénérable et plus pur que dans le siècle où nous sommes. Les révolutions, qui emportent les dynasties, les trônes, et quelquefois les nations, comme le vent emporte un brin d'herbe, n'enlèvent à l'Église et à son sacerdoce que la rouille dont les choses humaines essayent en vain de l'obscurcir.

Plante vivace, dont les racines tiennent au sol éternel, plus on la fauche, plus elle renaît abondante; phare de l'humanité, plus on l'agite, plus elle verse de lumière et de vie sur ses calomnieux.

Le fait de la perpétuité de l'Église constitue donc un miracle que la raison seule de l'homme n'expliquera jamais par des causes naturelles. Il faut y voir l'action immédiate de Dieu, ou fermer pour jamais les yeux à la vérité. Il faut s'écrier avec un prophète, en contemplant son indestructible existence au milieu des ruines de ce monde : « Les

montagnes de l'erreur sont jetées dans le sein des abîmes ; mais le trône de l'Église et de la vérité ne chancellera pas ¹ » .

¹ *Transferentur montes in cor maris... non inclinabitur in seculum seculi. (Psal., 103, 5.)*

CHAPITRE ONZIÈME.

LA DIVINE VÉRITÉ DE L'ÉGLISE PROUVÉE PAR SA SAINTÉTÉ.

Après avoir porté à son plus haut point d'évidence, pour ainsi dire externe, la démonstration de la vérité de l'Église par les notes miraculeuses de l'unité, de l'universalité et de la perpétuité, il nous reste à envisager son action réparatrice sur l'homme et sur le genre humain. En vain l'Église projeterait dans le temps et dans l'espace les propriétés de l'être éternel, de l'être infini, de l'être Un, si, par impossible, elle laissait l'homme dans sa dégradation, l'impie pourrait trouver dans cette stérilité et dans cette impuissance une semence de doute contre la vérité; il se croirait autorisé à appliquer à l'épouse du Christ cette parole : « On » connaît un arbre à ses fruits¹ ». Mais, loin qu'elle ait jamais à redouter une pareille accusation, c'est par cet endroit qu'elle semble jeter sur le monde sa plus vive lumière.

Loi parfaite de vérité, de charité et de vertu, l'Église est sans tache; elle est *immaculée*, comme

¹ Arbor de fructu suo cognoscitur. (*Luc*, 6, 44.)

parle un prophète. Elle chasse de la cité du temps l'erreur, l'égoïsme et le mal. Elle donne la vérité à l'intelligence de l'homme, la vie à son cœur, la vertu à sa nature flétrie et mourante. Elle saisit l'homme au sein de sa corruption, et, quelque pesante que soit sa chaîne, elle la brise; quelque profondes que soient ses plaies, elle les guérit. Voilà l'attribut incommunicable de l'Église catholique. Et c'est en contemplant, à travers un rayon de lumière prophétique, sa bienfaisante mission sur la race humaine et les merveilles de vertu et de sainteté dont elle devait être la source, que David s'écriait : « Dieu est admirable dans ses saints ¹ ».

Nous avons dit que la vraie religion n'est et ne peut être que la production, pour ainsi dire, sociale, de Dieu même, que sa manifestation ou sa réalisation au sein de l'humanité; et c'est dans cette idée fondamentale que nous avons aperçu la raison de l'unité, de l'universalité et de la perpétuité de l'Église. La sainteté est une propriété inhérente à la notion de Dieu comme son unité; et voilà pourquoi, des profondeurs du tabernacle figuratif, sortait une voix qui disait : « Soyez saints, » parce que je suis saint, Moi le seigneur votre Dieu ². La sainteté, qui n'est en Dieu qu'un complet

¹ Mirabilis Deus in sanctis suis. (*Psalm.*, 67, 36.)

² Sancti estote, quia sanctus sum. (*Lévit.*, 44, 44.)

affranchissement de toute imperfection, ou que la bonté radicale de son essence, est tellement identique à la notion de son être, que sans elle on ne saurait le concevoir. Si Dieu n'était pas saint, il ne serait pas. La béatitude, la bonté, la pureté infinie manqueraient à son être, car la sainteté de Dieu n'est que l'union harmonique, au plus haut degré, de la puissance, de la sagesse et de l'amour des trois personnes divines, et c'est pourquoi le sublime Isaïe entendit les séraphins remplir le ciel de ce trisagion sacré : « Saint, saint, saint est le Seigneur le Dieu des armées ¹ ». Or, l'Église catholique, manifestation la plus haute de la force, de la vérité et de l'amour infini, est aussi la plus haute expression de la sainteté de Dieu ; et c'est le sens de ce mot du prophète : « La loi du Seigneur est sans tache ; elle guérit les âmes ² ».

Vivre de la vie de Dieu, c'est participer à sa sainteté ; mais la vie de Dieu se communique aux êtres intelligents à trois états divers. Il leur donne la vie de la nature, la vie de la grâce et celle de la gloire ; et leur sainteté ne s'élève à son complément définitif et n'atteint son terme final et suprême que par l'union de ces trois vies réalisées en eux.

La vie de la nature, telle qu'elle se produit actuellement dans la race humaine, est une vie pro-

¹ Sanctus, sanctus, sanctus Dominus. (*Isaïe*, 6, 3.)

² Lex Domini immaculata, convertens animas. (*Psal.*, 48, 8.)

fanée, altérée, corrompue. La vie de la grâce est une participation commencée à la vie de la gloire, par laquelle le chrétien se dégage des tendances dépravées de la nature, et marche à la conquête de l'éternelle félicité, par la foi, l'espérance, l'amour et la vertu, dont l'esprit sanctificateur avait déposé le germe divin dans son âme. La vie de la gloire a son terme ultérieur et complet dans la vision immédiate de l'essence divine et dans une éternelle participation à la vie surnaturelle de Dieu même. Et les êtres intelligents ne sont saints, d'une sainteté exempte de toute imperfection, que par leur union substantielle avec le Père, le Verbe et l'Esprit, dans la lumière de la gloire, qui leur est communiquée, comme celle de la grâce, par la médiation du Verbe fait chair, source universelle de la vie surnaturelle pour tous les élus.

L'Eglise catholique embrasse ces trois vies, et elle unit Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, pour que l'homme puisse devenir saint ou vivre de la vie même de Dieu. Elle est sainte dans ses dogmes, dans sa morale, dans ses cérémonies et dans son culte; dans les vertus qu'elle inspire et dans les prodiges de sainteté qu'elle engendre. Et loin que l'impie ait osé attaquer cet attribut de sa gloire, la sainteté de la loi catholique est tellement évidente, qu'il a cherché même à s'en faire un abri en la présentant comme trop effrayante pour notre faiblesse.

L'Église est sainte dans ses dogmes. Le Dieu que l'Église catholique nous fait connaître n'est-il pas saint par nature, par essence et par effusion ? Cherchez dans les cultes non catholiques une théologie plus haute et plus pure que celle de l'Église, sur les propriétés et les perfections de l'Être infini. Voyez ce qu'est devenue la notion même de la sainteté de Dieu dans la théologie de toutes les sectes. Il n'en est pas une qui n'ait profané cet Être adorable et trois fois saint.

Contemplez le Sauveur que l'Église présente aux hommages et aux adorations de tous ceux qui veulent parvenir à la vie de la grâce et à celle de la gloire ; c'est-à-dire, à l'éternelle sainteté ! Est-il possible d'imaginer un être plus saint que Jésus-Christ, connu comme l'Église nous le fait connaître ? La raison de l'homme et le génie d'un ange auraient-ils réalisé un idéal de sainteté comparable à celui que manifeste, au sein de la création et des mondes, le fils de Marie ?... « Le saint qui naîtra de vous, dit le glorieux archange à la Vierge immaculée, sera appelé le Fils de Dieu ¹. » La nature divine et la nature humaine, substantiellement unies par le Verbe fait chair, réalisent en Jésus-Christ une sainteté infinie ; et comme il était impossible à la toute-puissance elle-même d'exalter davantage la nature de l'homme, il ne lui était pas donné de la sanctifier plus qu'elle ne

¹ Ideoque, et quod nascetur ex te sanctum, Filius Dei vocabitur, (*Luc.*, 1, 35.)

l'a fait en accomplissant le profond mystère de sainteté qui se manifeste en Jésus-Christ.

Mettez l'Évangile dans la main de tout homme que la haine de la vérité n'aveugle pas, faites-lui remarquer tous les traits de la vie du Sauveur, depuis sa naissance dans l'étable de Bethléem jusqu'à son dernier soupir sur la croix; et s'il en trouve un seul qui ne porte le caractère d'une sainteté pleine, parfaite, ineffable, qu'il brûle ce livre et ne le lise plus... Les évangélistes qui ont écrit la vie de Jésus ne l'ont pas inventée, parce qu'il serait impossible d'inventer une pareille vie. « L'inventeur en serait plus grand que le héros. »¹ Pourquoi? parce qu'autant il est impossible que la sainteté du Fils de Dieu fait homme ne se produise à tous les moments donnés de son existence temporelle (l'hypothèse divine de son incarnation étant admise), autant il est certain que quatre imposteurs n'ont pu imaginer un récit faux de tout point, et qui présenterait toutefois, à l'admiration de tous les siècles, un tableau si parfait, si divin, si complètement saint, de la vie fabuleuse d'un être qui n'aurait pas existé, qu'on serait à jamais dans l'impuissance d'y découvrir l'ombre même d'une imperfection. Tel est le récit des quatre évangélistes qui ont écrit la vie de Jésus-Christ. Celui qui médite cette adorable histoire sent sous chaque trait de la

¹ Rousseau.

vie du Sauveur une vertu divine qui n'est que le reflet de sa sainteté ;

Et cette femme , si grande dans la mémoire des nations catholiques , que toute bouche la nomme après le nom de Dieu , ne s'offre-t-elle pas à l'admiration de tous les siècles , avec un caractère de sainteté qui surpassera toujours toutes les créations de la sagesse humaine ?

Quand on songe qu'en face de l'incompréhensible honneur de la maternité divine qui lui est offerte , cette femme par excellence hésite à l'accepter , jusqu'à ce qu'elle ait reçu la promesse solennelle et miraculeuse de devenir mère sans cesser d'être vierge , on reste interdit et confondu , ne sachant ce qu'il faut admirer davantage , de Celui qui inspire de pareilles vertus , ou de celle qui a trouvé dans la grâce de son Dieu la force de les accomplir. Et si on ajoute à ce ravissant tableau un autre prodige de sainteté réalisé en Marie au moment de l'incarnation même , et qui dépasse toutes les proportions de l'humaine faiblesse , que faut-il penser de la sainteté de l'Église , qui présente à l'imitation de ses enfants de pareils modèles ? Les trois personnes divines envoient à la vierge Marie un messager céleste , pour lui offrir le titre et la dignité de mère de Dieu. Quand elle a mis à couvert sa virginité , plus chère mille fois à son cœur que la dignité même qu'on lui propose , elle incline sa tête et obéit à la volonté du Très-Haut ;

mais, voulant sauver son humilité des atteintes d'une gloire si pesante, et se préserver des écueils de l'honneur suprême attaché à la dignité de mère de Dieu, elle s'enfonce dans son néant, et y pose le fondement de ses grandeurs par ces paroles révélatrices d'une sainteté que rien n'égalera jamais dans un être créé : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ¹ ». Et l'Église, qui a popularisé ces merveilles de grâce, ne serait pas sainte ! Elle ne le serait pas dans ses enseignements, elle qui place sous nos yeux les vertus incomparables de la vierge immaculée !

Qu'y a-t-il de plus saint que le dogme de l'Église sur la grâce, par laquelle seule la nature déchue s'affranchit de sa dégradation ? Imaginez un ciel plus pur, un séjour de sainteté plus parfait que celui auquel elle appelle tous ses enfants. Son purgatoire, son dogme d'initiation terrestre à la vie du Christ, le sacrifice du Calvaire, le dogme eucharistique, par lequel la sainteté substantielle et infinie s'individualise au cœur de l'homme régénéré, ne forment-ils pas un ensemble merveilleux des lois sanctifiantes pour l'homme et pour l'humanité ?

Sainte dans ses dogmes, l'Église l'est aussi dans sa morale. Le siècle dernier, si profondément dépravé ne put jamais se décider néanmoins à flétrir de ses sarcasmes la morale évangélique ; et les enfants savent par cœur les pages éloquentes que le

¹ *Ecce ancilla Domini, fiat m'hi secundum verbum tuum. (Luc., 1, 38.)*

philosophe de Genève a écrites sur la sainteté de l'Évangile, « qui parlait à son cœur » .

Le Décalogue mosaïque, expression de la loi morale donnée primitivement à l'homme, n'a rien qui lui soit comparable dans la législation des peuples de l'antiquité païenne. Le code de Moïse surpasse les codes humains de toute la hauteur d'une chose éternelle sur une chose du temps; mais qu'il y a loin de la loi d'attente à la loi parfaite et royale de l'Évangile! Le Décalogue cherchait à retenir l'homme physique dans les limites de l'ordre; rarement il pénétrait dans le fond de l'âme pour enchaîner la pensée et surveiller la conscience.

Jusqu'à Jésus-Christ, avait-on entendu un législateur enseigner des choses pareilles à celles-ci : « Bienheureux les pauvres¹;... bienheureux ceux qui pleurent;... bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice;... bienheureux ceux qui ont le cœur pur. » Avait-on jamais pensé qu'il fût possible de dire à l'homme déchu : « Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère dans son cœur²; aimez vos ennemis³;... priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient⁴;... si on vous arrache votre manteau,

¹ Beati pauperes... Beati qui lugent... Beati qui esurunt et sitiunt justitiam... Beati mundo corde... (*Math.*, 5, 3 et seq.)

² Quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jàm mæchatus est eam in corde suo. (*Id.*, 5, 28.)

³ Diligite inimicos vestros... (*Id.*, 5, 44.)

⁴ Orate pro calumniantibus et persequentibus vos. (*Id.*, 5, 44.)

donnez encore votre tunique¹... si on vous frappe sur la joue droite, présentez la joue gauche²... » Jésus-Christ, par ces préceptes sublimes, n'a-t-il pas attaqué dans leur dernière profondeur, et poursuivi dans leurs derniers refuges, l'orgueil de l'esprit, l'égoïsme des passions et la convoitise des faux biens d'ici-bas ? N'a-t-il pas posé, dans le renoncement, dans l'humilité, dans l'amour de Dieu et du prochain, le fondement de toute vertu et de toute perfection ? Supposons que l'Évangile, pleinement compris, devint tout-à-coup la loi de toutes les âmes, que verrions-nous ? quelles vertus étonneraient l'univers ? où trouver place alors, je ne dis pas pour un crime, mais pour une pensée coupable ?

La sainteté de la loi évangélique est un point résolu ; mais l'Évangile est le code sacré de l'Église, qu'elle seule comprend et qu'elle seule a mission d'interpréter.

La sainteté de l'Église se révèle encore dans ses rites, dans ses sacrements et dans ses cérémonies. Le baptême initie l'homme à la vie surnaturelle de la grâce, et, le lavant de la souillure originelle, il l'engendre à la sainteté de l'Évangile ; la confirmation verse dans son âme l'esprit sanctificateur ; l'eucharistie le nourrit de la substance même de celui

¹ ... Et ei qui vult... tunicam tuam tollere, dimitte ei et pallium. (*Math.*, 5, 40.)

² ... Si quis te percuterit in dexteram maxillam tuam, præbe illi et alteram. (*Id.*, 5, 39.)

qui est appelé *le saint des saints* ; la pénitence , comme un second baptême , efface les souillures dont l'âme avait été ternie depuis sa naissance divine ; l'extrême onction achève de purifier le chrétien mourant ; l'ordre consacre le prêtre pour les choses saintes , et lui confère une paternité divine , pour engendrer des enfants de Dieu et des saints ; le mariage , enfin , sanctifie l'union des époux , et place un principe de sainteté et de vie surnaturelle dans le sanctuaire de la famille.

Qu'y a-t-il de plus saint que nos temples ? Les pierres dont ils furent construits ont été consacrées par les bénédictions de l'Église. La cloche catholique ne s'ébranle que pour la sanctification des chrétiens ; elle appelle les fidèles à la prière, au sacrifice ; elle chante la naissance spirituelle de l'enfant régénéré, elle couvre de ses bénédictions protectrices toutes les époques de la vie de l'homme ; et quand le chrétien va mourir , elle sonne sa triste agonie et implore pour lui les prières de ses frères...

Nos chaires ne sont-elles pas l'école de la morale et de la sainteté ? quelles leçons en descendent ? et n'est-il pas vrai qu'un pauvre curé de village fait germer plus de vertus, au milieu de son peuple, que n'en inspireraient toutes les académies et tous les philosophes ensemble.

La table eucharistique où les enfants de l'Église viennent se nourrir du pain descendu du ciel, n'est-elle pas sainte ? Les tribunaux de la pénitence, où

le prêtre catholique pèse les actions et jusqu'aux pensées les plus secrètes de l'homme, ne voilà-t-il pas l'instrument le plus puissant de la régénération et de la sainteté? Et cet autel où Jésus-Christ s'immole par les mains du prêtre n'est-il pas teint du sang le plus pur, ne sert-il pas de point d'appui à l'action la plus sublime et la plus sainte qu'il soit au pouvoir de Dieu même d'accomplir dans le temps?

Mais arrêtons-nous au pied du tabernacle de l'Église romaine. Que vous enseigne sa foi? que vous dit-elle en vous montrant le sanctuaire des réalités divines saluées par le roi-prophète quand il disait : « Le Dieu d'amour et de miséricorde a fait un mémorial de tous ses prodiges; il a nourri ceux qui le craignent ¹... » Oui, tout est saint dans le culte de l'Église, tout... depuis la consécration de ses pontifes jusqu'à l'eau bénite; tout, depuis le grand sacrifice de ses autels, jusqu'aux ossements desséchés de ses enfants, qu'elle garde à l'ombre de son sanctuaire et que la grâce a marqués du signe de la résurrection. Sainte dans ses dogmes, dans sa loi morale, dans son culte, l'Église ne l'est pas moins par les vertus qu'elle inspire et par les prodiges de sainteté qu'elle enfante.

Nourris dès notre enfance des doctrines que le catholicisme a popularisées dans ce monde depuis

¹ *Memoriam fecit mirabilium suorum... escam dedit timentibus sc...*
(*Psalms.*, 110, 4.)

son établissement, jamais nous ne parviendrons à nous former une idée pleine et complète des excès auxquels étaient descendues les nations idolâtres. Comme aux jours du déluge, à l'époque où l'Église du Christ vint régénérer l'empire romain et sauver l'humanité, *toute chair avait corrompu sa voie*¹. L'arbre du mal, planté dans la boue sanglante du paganisme, avait porté tous ses fruits. L'orgueil des castes privilégiées était monté si haut, que, rougissant de partager une même origine avec la plèbe avilie, elles s'étaient créées des généalogies célestes; et afin que l'inexorable niveau de la mort ne vint pas les soumettre un jour à une égalité flétrissante, elles achetaient au poids de l'or de criminelles et honteuses apothéoses.

Jamais nous ne comprendrons le prodigieux délire de l'orgueil et de la tyrannie de ces maîtres du monde, qui se jouèrent si long-temps des larmes, du désespoir et du sang de leurs innombrables victimes. Les deux tiers de la race humaine, abrutis dans une dépravation qui dépasse les rêves de l'imagination, traînaient les chaînes dont une poignée de monstres avaient chargé leurs bras; et si quelque chose doit étonner l'observateur, ce ne sont pas les calamités qui accablèrent ces troupeaux d'esclaves, mais bien l'infatigable patience avec laquelle ils se laissèrent enchaîner et meurtrir, pendant trente siècles, dans

¹ *Omnis quippe caro corruperat viam suam. (Gen., 6, 12.)*

le baigne païen. La nature humaine semblait avoir subi une perturbation si profonde, sous l'action du paganisme, qu'après en avoir sondé les abîmes, on demeure confondu d'étonnement en face des prodiges de sainteté et de vertu enfantés par la grâce de Jésus-Christ.

Représentons-nous, en effet, ce moment solennel où, après s'être partagé l'univers, les apôtres de Jésus-Christ entreprennent de le soumettre à la croix en le ressuscitant à la vérité, à la charité et à la vertu. Les voilà partis, n'emportant que le signe sacré de la rédemption du monde, que l'évangile de la pénitence et la grâce qui doit régénérer le genre humain.

Plaçons-nous au point de vue de cette incroyable révolution, qui commence avec la prédication des apôtres, pour se prolonger, par l'Église, jusqu'aux extrémités de l'univers et des siècles. Que leur aurait dit la sagesse, si la sagesse humaine avait pu entrer pour quelque chose dans ce travail de régénération? Ne semble-t-il pas, qu'après avoir jeté un regard ferme et sûr dans cette large plaie du paganisme, les premiers disciples du Fils de Dieu devaient se dire à eux-mêmes, qu'avant d'imposer le joug de la sainteté évangélique à ces peuples dégradés, il fallait les soumettre à une longue épreuve? La prudence de la chair ne leur faisait-elle pas un devoir de voiler d'abord les dures austérités de la morale évangélique, comme elle leur commandait de ne

pas imposer tout d'un coup à ces nations mourantes les redoutables et torturants mystères de la foi? N'était-il pas sage de ménager leur faiblesse, en les préparant peu à peu à ces vertus difficiles, si capables de faire défaillir leur courage en heurtant leurs préjugés?

Que firent les apôtres en arrivant dans les cités païennes, devenues la patrie de toutes les oppressions, comme elles étaient l'école de toutes les immoralités et de tous les scandales? Quel langage firent-ils entendre d'abord aux Corinthiens, dont la volupté était devenue proverbiale? Que dirent-ils aux sages de Rome, d'Ephèse, aux Colossiens et aux Galates? Écoutons saint Paul :

« Le juste vit de foi...¹ »

« Sachez que le vieil homme a été crucifié en nous, afin que le corps du péché soit anéanti et que nous ne soyons plus esclaves du péché...² »

« Ceux qui sont au Christ ont crucifié leur chair avec toutes ses convoitises...³ »

« Ne tenez plus aucun compte de la chair...⁴ »

« Cherchez ce qui est en haut... N'ayez de sagesse que pour les choses du ciel, n'en ayez plus pour les choses du temps...⁵ »

¹ *Justus ex fide vivit.* (Rom., 1.)

² *Hoc scientes quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destrueretur corpus peccati, et ultra non serviam peccato.* (*Id.*, 6, 6.)

³ *Qui autem sunt Christi carnem crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (*Galat.*, 5, 24.)

⁴ *Carnis curam ne feceritis in desideriis...* (*Rom.*, 13, 14.)

⁵ *Quæ sursùm sunt quærite... quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram...* (*Colos.*, 3, 12.)

« Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. ¹ »

« Vous avez été achetés d'un grand prix. Glorifiez et portez Dieu dans votre corps... ² ».

« Ignorez-vous donc que vos corps sont les membres du Christ? ³ »

« La chair et le sang ne posséderont jamais le royaume de Dieu... ⁴ »

« Ne regardez pas les choses visibles, mais les invisibles. Celles qui se voient sont passagères, celles qu'on ne voit pas sont éternelles... ⁵ »

« Je suis crucifié à la croix du Christ... ⁶ Je vis non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi... ⁷ »

« Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous êtes revêtus du Christ... ⁸ »

« Vivez dans les choses spirituelles, et vous n'accomplirez plus les désirs de la chair... ⁹ »

¹ Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (*Col.*, 3, 3.)

² Empti estis pretio magno. Glorificate et portate Deum in corpore vestro. (*1, Cor.*, 6, 20.)

³ Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi? (*Id.*, 6, 15.)

⁴ Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt. (*Id.*, 15, 50.)

⁵ Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur temporalia sunt : quæ autem non videntur æterna sunt. (*2, Cor.*, 4, 18.)

⁶ ... Christo crucifixus sum cruci. (*Galat.*, 2, 19.)

⁷ Vivo autem jam non ego, vivit verò in me Christus. (*Id.*, 2, 20.)

⁸ Quicumque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis. (*Id.*, 3, 27.)

⁹ Spiritu ambulate, et desideria carnis non suscipietis. (*Id.*, 5, 16.)

« Que la fornication, que toute impureté, que l'avarice ne soient plus nommées parmi vous...⁴ »

Voilà, en résumé, ce que les premiers disciples de Jésus-Christ vinrent enseigner aux nations idolâtres. Se fait-on bien une idée de ce que durent éprouver, en les entendant, des hommes qui avaient passé la moitié de leur vie sous l'influence des mœurs et des lois païennes?

Et toutefois ces doctrines spirituelles de la sainteté évangélique, si incompréhensibles et si révoltantes pour les passions, ne rencontrèrent-elles que des contradicteurs et pas un disciple? Chose incroyable pour quiconque n'a pas eu le bonheur de sentir le pouvoir régénérateur de la grâce, ce furent les idolâtres convertis les premiers à la foi de l'Évangile qui donnèrent au monde les plus miraculeux exemples de la sainteté sublime, dont la loi de Jésus-Christ était devenue pour eux le principe et la règle. Voyez ces premiers chrétiens de Rome, de Corinthe, d'Athènes, de toutes les villes corrompues du monde païen ; contemplez ceux de l'Asie-Mineure, de l'Égypte, de la Germanie, de l'Espagne et des Gaules : comment expient-ils cette longue ivresse de l'orgueil et des sens? Vit-on jamais un pareil mépris de toutes les choses au fond desquelles les peuples idolâtres

⁴ *Fornicatio autem, et omnis immunditia, aut avaritia, non nominetur in vobis...* (*Ephes.*, 5, 3.)

avaient cherché jusque là les éléments de la félicité?

Les innombrables martyrs des premiers siècles de l'ère chrétienne sont plus avides de supplices que leurs bourreaux ne sont empressés de les en accabler. Ah! si pendant trois mille ans le sensualisme païen ne laissa pas germer au cœur dépravé de la femme idolâtre une seule vertu, quelle éclatante réparation la chasteté évangélique ne fit-elle pas succéder à ces temps de coupable mémoire? Comptez les anges terrestres qui, pendant trois cents ans, fatiguèrent le fer des bourreaux, la pointe acérée de la flamme, la dent des tigres et des léopards, et qui montèrent au ciel en cueillant, sur le même échafaud, la double palme du martyr et de la virginité!

Suivez la dilatation de la sainteté et de la grâce à travers tous les siècles de l'Église. Admirez ces anges de la solitude, ces peuples d'anachorètes allant au désert méditer la loi qui purifie l'âme et qui fait les saints. Ces solitaires de la Thébàïde, ces moines expiant sous le cilice les plaisirs de Rome; ou, victimes volontaires, offrant au Dieu des vertus un sacrifice d'austérités et de larmes pour des fautes qu'ils n'avaient pas commises, ne vous présentent-ils pas le type parfait d'une sainteté surhumaine?

Reposons donc une fois le regard de notre âme sur ce grand fleuve de la vie surnaturelle, qui coule, par l'Église, à travers l'humanité. Arrêtons-nous en

face des vertus pratiquées, à l'ombre de la croix, par ces nombreuses familles de moines, immolant la nature à la grâce, et épuisant la vie du temps dans les extases de la prière, ou dans les pleurs de la pénitence. Ah ! si la foi reprend un jour sur ce siècle l'empire que l'indifférence a usurpé, la génération qui s'élève n'aura pas assez de bénédictions pour ces héros de la sainteté évangélique, dont la vie, toute spirituelle et toute divine, a fait de la légende catholique le plus puissant excitateur de toute vertu. Le jour n'est pas éloigné peut-être où la raison des nations modernes, purifiée du ferment païen qui la corrompt encore, comprendra le merveilleux sublime de la sainteté, et, rendant à chacun selon ses œuvres, n'inscrira au rang des héros, comme l'a toujours fait l'Église, que ces hommes généreux qui ne séparèrent jamais dans leur pensée ni dans leur vie l'héroïsme des grandes actions de celui des grandes vertus.

Mais ces merveilles de sainteté, dont l'histoire de l'Église nous présente le fidèle tableau, ont-elles disparu de la terre ? Les passions et l'orgueil ont-ils donc envahi toute la race humaine, et refoulé dans les profondeurs du passé le sang du Messie et la grâce qui fait les saints ? L'Église de Jésus-Christ, en traversant les âges, a-t-elle épuisé sa fécondité ? et dans ces jours de stérilité morale, a-t-elle perdu le signe de pureté et d'innocence qui la distingue à jamais des sectes armées contre elle ?

Embrassez d'un regard ferme les générations qui peuplent aujourd'hui le monde; cherchez quelque chose qui ressemble, sous le point de vue de l'abnégation, du désintéressement, du zèle et de la foi, au sacerdoce catholique! Qui ne connaît des prêtres vraiment morts à eux-mêmes, vraiment embrasés du feu de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, et qui, pour attirer leurs frères à la vie surnaturelle de la grâce, s'immolent encore tous les jours, par la loi du sacrifice, au bonheur de leurs semblables? Qu'on imagine un mobile humain à cet indomptable courage qui arrache des milliers d'hommes aux liens du sang et de la chair, pour les conduire, à travers des périls immenses, au milieu des nations idolâtres et des hordes sauvages, afin de leur faire connaître cette immortelle patrie que les saints doivent seuls habiter! Quel cœur ne s'est attendri en présence de cet héroïsme de la sainteté catholique, réalisé par ces religieux pénitents et contemplatifs, qui, domptant par la grâce une nature rebelle, la rassasient de pauvreté, de privations, de veilles et de prières, dans ces asiles debout encore au milieu de la vieille Europe, et où ces anges de la vertu laissent presque douter s'ils tiennent encore à la terre!...

Qui n'a cent fois contemplé avec étonnement ces congrégations religieuses vouées au soulagement de toutes les misères intellectuelles, morales et physiques, sans autre motif que celui de

la charité et de la miséricorde! Quelle solde humaine pourrait payer les sacrifices volontaires que s'impose le religieux du Saint-Bernard, passant sa vie aux cimes inaccessibles des Alpes, pour disputer aux tempêtes, à la glace, aux frimas et à la mort, la proie qu'ils attendent sous un ciel de fer! Y a-t-il en ce monde des récompenses dignes du dévouement prodigieux des frères de la doctrine chrétienne, qui usent une vie ignorée sous ce nom de *cher frère*, que la reconnaissance seule leur a donné? Croyez-vous qu'il soit possible à la dépravation humaine de monter assez haut pour que l'homme ne trouve plus dans son âme une étincelle d'admiration, quand la sœur de charité, sous son costume d'angélique vierge, est venue prier et pleurer à ses genoux, en pansant ses plaies et en allégeant ses souffrances?

Oui, la sainteté la plus héroïque rayonne encore de toutes parts sur l'Église de Jésus-Christ, et il n'est pas un homme civilisé dont l'âme n'ait été émue cent fois par le spectacle des vertus de l'Évangile. Qui ne connaît encore des femmes, des mères, des épouses et des veuves, dont la vie offre le tableau d'une sainteté qui ne laisse à la médisance et à la haine ni un blâme ni une censure?

Imaginez un idéal qui atteigne celui de la vierge chrétienne. Or, la grâce de Jésus-Christ et les bénédictions de la divine Marie en produisent encore

des milliers qui portèrent dans une chair déchue, mais sanctifiée, les instincts et les tendances des esprits angéliques.

Et ce grand caractère de sainteté, l'Église ne le partagera jamais avec les sectes dissidentes; jamais elle ne se dépouillera de cet incommunicable attribut de sa beauté et de sa gloire. Comme un habile hypocrite peut simuler la vertu d'un saint, les sectes anti-catholiques pourront bien se parer des dehors d'une sainteté apparente¹; mais la réalité de la vertu leur manquera toujours. La foi et la grâce, dont l'Église seule est dépositaire, enfantent donc des vertus héroïques, et, s'appuyant, comme un levier divin, sur la nature de l'homme dégradé par le mal, elles le soutiennent pendant un demi-siècle sur le bord de l'abîme d'une corruption innée, sans que ses pas glissent une seule fois sur cette pente si rapide de la faiblesse humaine.

Ainsi l'Église romaine est sainte dans sa doctrine, et elle fait des saints. Mais il faut prouver que les sectes anti-catholiques ne peuvent aspirer à la gloire dont l'Église resplendit sous ce double rapport.

S'il était démontré que toutes les sectes, sans exception, sont dans une éternelle impuissance d'extirper du cœur de l'homme l'égoïsme, l'amour effréné des jouissances, l'orgueil et la cupidité,

¹ *Habentes speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. (Tim.)*

mère de tous les crimes ; s'il était certain que nulle secte ne saurait engendrer la foi et la grâce , sans lesquelles nulle vertu surnaturelle et nulle sainteté véritable ne sont possibles ; s'il était prouvé que toutes les sectes ont des dogmes producteurs de l'orgueil , de l'égoïsme et de la volupté ; s'il était établi enfin , par des faits non contestés , qu'elles sont dans une complète impuissance d'inspirer rien qui approche de l'héroïsme popularisé par l'Église , il serait plus clair que le jour que la sainteté est une plante qui ne croîtra jamais sur le sol ingrat et stérile des sectes religieuses.

La plus ancienne erreur dont l'histoire de l'humanité ait gardé la mémoire paraît être le panthéisme , que nous envisagerons bientôt sous sa forme dogmatique , en faisant voir que cette hérésie , mère de tant d'hérésies , est diamétralement subversive du dogme de l'incarnation. Remarquons seulement ici que la sainteté et la morale sont impossibles dans le système panthéiste. Le panthéisme nie la pensée , la liberté , la vie propre et personnelle de la créature intelligente. Or , pour être saint , il faut être , il faut penser , vouloir et agir ; il faut une loi et des volontés libres qui s'y soumettent. Rien de tout cela dans le panthéisme. Il y a plus , le panthéisme , identifiant les modifications apparentes des individus avec la substance absolue , a pour dernière conséquence morale la déification même de tous les excès et de tous les crimes.

Comment donc expliquer la fureur inouïe des incrédules de ce temps, qui tous se sont donné rendez-vous dans cet effroyable abîme? Deux causes poussent les esprits corrompus de notre époque dans cette erreur : la première est un excessif orgueil, qui veut pénétrer malgré ses ténèbres dans les profondeurs inconnues de l'essence même du fini et de l'infini, et du lien qui les unit au sein de l'univers ; la seconde est la crainte d'un supplice mérité, et l'irrésistible besoin de mettre à l'abri des terreurs éternelles l'amour effréné des jouissances. On est panthéiste pour s'adorer soi-même, sans remords, dans son intelligence ou dans sa chair ; tout panthéiste, au fond, est un *animal de gloire*⁴ ou de volupté. Envisagé sous ce point de vue, le panthéisme est un arbre dont les racines tiennent au sol de l'égoïsme, et dont les branches ne portent que deux fruits de mort, l'idolâtrie de l'esprit et celle des sens : rien donc de plus opposé à la sainteté et à la morale que le panthéisme.

En remontant dans la nuit des siècles, nous rencontrons encore l'hérésie des deux principes, dont l'horrible hypothèse est fondamentalement destructive de toute sainteté, de toute loi morale et de toute vertu.

Selon la théorie du dualisme, un fleuve infranchissable de haine sépare les deux principes, et jamais ils ne le traverseront pour aller se donner le

⁴ *Animalia voluptatis et gloriæ. (Tertull.)*

baiser de paix et de réconciliation. Or, comment s'y prendre pour fonder à l'aide de ces deux éléments le règne de la sainteté?

Le principe du bien est le roi des intelligences, de la vérité, de la vertu et de la vie; le principe du mal est le Dieu de la nature, des ténèbres, du néant, du crime et de la mort. Mais, de bonne foi, comment expliquer avec une théorie de ce genre, l'idée de l'innocence et de la vertu? Comment s'y prendre pour sanctifier la nature humaine, composée des deux substances ennemies qui partagent l'univers? Comment soumettre la chair à l'esprit? Comment harmoniser dans les réalités créées des éléments éternellement en guerre par leur essence même? Voilà certes un mystère que la raison n'expliquera pas; et en face de ces monstrueuses contradictions, mieux vaut cent fois jeter un voile impénétrable sur toute existence, et, les yeux fermés pour jamais à la lumière, s'en aller porter au néant je ne sais quelle ombre de vie qui erre ici-bas sur les bords d'un tombeau.

Le paganisme, ce grand scandale des siècles écoulés entre le déluge et le calvaire, nous présente le lamentable tableau de toutes les erreurs combinées avec tous les crimes. Or, on n'attend pas de nous que nous perdions seulement un quart d'heure à établir que ses doctrines et ses lois étaient aussi éloignées de la sainteté et de la vertu, que la région des ténèbres est éloignée du séjour des anges. Com-

ment s'y prendrait-on, en effet, pour faire seulement un honnête homme du plus grand Dieu des païens? Certes, les femmes corrompues de nos cités sensuelles s'estimeraient encore des modèles de vertu en face des déesses du paganisme! Et ce qui confond d'étonnement, quand on lit les poètes et les écrivains idolâtres, c'est l'imperturbable sang-froid et l'absence complète de tout instinct moral, quand ils racontent les infâmes débordements des divinités qu'ils adorent. Dieux, héros, demi-dieux, ciel, enfer, lois, religion, sacerdoce, cérémonies, temples, morale; tout cela n'était, chez les nations païennes, qu'une horrible école de dissolution et de scandales. Voyons maintenant si les sectes qui se sont produites dans ce monde, depuis l'établissement de l'Église, pourront nous offrir quelques principes générateurs de sainteté, et quelques exemples de véritable vertu.

Remarquons toutefois, avant d'entrer dans l'examen de cette importante question, que depuis la première publication de l'Évangile, une révolution profonde s'est accomplie au sein de l'humanité. L'unité de Dieu, la notion plus développée du bien et du mal, l'idée de la vertu, le sentiment de la dignité et de l'égalité sociale, et mille autres notions parties du dogme et de la loi évangélique, se sont infiltrées en dehors des limites visibles du catholicisme, dans toutes les sectes religieuses qui ont existé depuis deux mille ans.

Toute secte sortie de l'Église véritable a retenu quelques éléments de sa vie, comme un vase retient encore long-temps après qu'on l'a répandu, le parfum de la liqueur spiritueuse qu'on y avait renfermée ; et ce serait un intéressant travail que de faire sortir des sectes anti-catholiques tout ce qu'elles renferment encore de notions révélées et de principes de vie morale.

Mais ce qu'il importe d'établir, en jetant un coup d'œil rapide sur les sectes ennemies du catholicisme, c'est que leurs dogmes sont subversifs de la sainteté et de la vraie justice ; et qu'il leur est impossible de créer, comme le fait l'Église, un seul exemple de vertu capable de supporter un examen sévère et impartial.

Pour nous borner dans cette longue nomenclature des scandales dont les schismes et les hérésies ont rempli vingt siècles , signalons seulement les systèmes d'erreurs qui ont laissé après eux une trace plus marquée dans l'histoire , et à qui le temps de se produire socialement fut accordé par cette providence dont la sagesse sait faire servir l'hérésie elle-même à la purification et au perfectionnement de l'Église.

L'arianisme, en attaquant la consubstantialité ou l'égalité parfaite du Verbe divin avec le Père et le Saint-Esprit, renversait, par son fondement même, comme nous le verrons bientôt, le dogme capital du christianisme, et par une conséquence inévitable

il anéantissait la médiation réparatrice de l'Homme Dieu.

Le dogme catholique une fois détruit, que devenait la morale que lui seul engendre ? Que devenait le culte dont les pratiques sont l'exercice de la foi, de la piété et de la vertu ? Point donc de sanctification surnaturelle possible dans le système arien.

Selon l'hérésie de Nestorius, il y a deux personnes distinctes en Jésus-Christ. Ce principe posé, l'incarnation, la rédemption, la grâce, la médiation réparatrice, croulent et sont anéanties. Point donc de morale sanctifiante dans le système de Nestorius.

Livrés à leur égoïsme originel et à leurs misères morales, les sectateurs de Nestorius, comme ceux d'Arius, ne peuvent, ne doivent plus chercher dans le Christ un remède aux plaies qui les dévorent. Il n'y a plus de Christ pour eux ; le Fils de Marie n'est qu'un homme, qu'un philosophe, qu'un législateur, sans mission, sans autorité, sans puissance régénératrice sur le genre humain.

Eutychès arrive aux mêmes conséquences anti-morales, par un autre chemin. Selon lui, la nature humaine a été absorbée, privée de son identité propre, dans l'incarnation. Ce principe posé, il n'y a plus dans le Christ deux natures distinctes, il n'est plus vrai Dieu et vrai homme. La nature humaine, fatalement absorbée sous le poids de l'union théandrique, n'a plus ni pensée, ni volonté, ni

liberté, ni action ; et si Nestorius creuse entre la nature humaine et la nature divine un abîme qui laisse la première dans une nuit d'éternelle impuissance, Eutychès les étroit d'une union si forte, que le Verbe de Dieu tue la nature humaine en l'embrassant. Et ce panthéisme singulier, impliquant les mêmes conséquences que le panthéisme antique, enlève à la nature humaine, à laquelle le Fils de Dieu s'était uni, et conséquemment à l'humanité résumée en lui, toute possibilité de régénération et de sanctification morale et surnaturelle.

Pélage vient à son tour ruiner par une seule erreur l'édifice entier de la justification et de la sanctification de l'homme déchu. Niant la distinction fondamentale de la nature et de la grâce, et rejetant par là même le dogme de la déchéance originelle, il enseigne que la nature humaine n'a pas besoin d'un secours surnaturel et divin pour produire des mouvements, des pensées, des volontés et des actes de justice ou de sainteté. Ainsi, d'après Pélage, l'homme, par les seules forces de la nature, peut se *surnaturaliser*, se sanctifier, se diviniser lui-même. Or, ce système d'inferral orgueil, subversif du dogme catholique de la grâce, implique dans l'homme une force, une énergie radicalement infinie ; en vertu de laquelle ce géant superbe monte, par sa seule puissance, des abîmes de son néant, sur le trône de la gloire du Dieu trois fois saint. Si la sainteté est possible dans un pareil système, les

mots ont perdu leur signification, et l'orgueil, le plus coupable orgueil, devra être mis au rang des plus sublimes vertus.

Mahomet, espèce de monstre moitié juif, moitié païen, moitié chrétien, pose dans le Coran, par le sensualisme le plus brutal, tous les germes de la dépravation humaine; et pour asservir, à jamais, s'il est possible, les peuples voluptueux de l'Asie, il leur jette la licence, l'ignorance et la barbarie, comme l'éternelle loi de la dignité de l'homme et de sa félicité. Certes, si ce sont là des principes de morale et de sainteté, il faudra mettre la couronne des vierges sur la tête des femmes adultères, et donner des prix de vertu à la licence et au scandale.

Le phocianisme, d'où est sortie l'église schismatique d'Orient, n'est qu'un arianisme, qu'un nestorianisme, qu'un pélagianisme déguisé; point donc de théorie de sainteté possible dans le système religieux de Phocius.

En vain dirait-on que les grecs schismatiques ont conservé la presque totalité des dogmes du catholicisme avec ses lois morales, ses sacrements, son culte. Cette contradiction n'empêchera jamais les conséquences du principe posé par Phocius.

Il est une autre cause subversive de la sainteté et de la vraie vertu, dans le schisme grec comme dans toute hérésie, c'est la négation d'une autorité religieuse hiérarchiquement instituée et d'une puis-

sance suprême, centrale, infaillible et enseignante, à laquelle tout vienne aboutir, et qui soit la régulatrice souveraine de la conscience et des actions. Cette autorité une fois détruite, la raison seule devient juge, en dernier ressort, des préceptes de la morale. Or, comment s'y prendre pour réaliser la sainteté sous l'empire anarchique de l'égoïsme individuel? Comment faire sortir un code sanctificateur de ce chaos d'arbitraire et d'orgueil!

Le protestantisme, à son tour, posant comme principe fondamental la souveraineté de la raison, l'affranchissement complet de toute autorité hiérarchiquement et divinement établie, pour interpréter le livre divin des croyances et des devoirs, mène droit à l'anéantissement de toute morale comme de toute croyance.

Comment s'étonner ensuite des variations que le protestantisme a subies dans ses rapports avec la nature de l'homme, avec les opérations de l'activité individuelle, et les divers états qu'embrassent les destinées présentes et futures de l'humanité? Le protestantisme, en effet, avec ses théories subversives de la chute originelle et de la liberté; avec sa monstrueuse doctrine du fatalisme, de l'inamissibilité de la justice et de l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut, ouvre la porte à tous les désordres comme à tous les forfaits. Son principe de l'examen privé, de l'inspiration immédiate, mène à tous les excès, peut sanctifier tous les crimes. Sa théorie

du divorce n'est qu'une polygamie cachée, qu'un encouragement promis à l'adultère; et son symbole politique et social, consacrant la souveraineté primitive et absolue de la multitude, légitime toutes les tyrannies, comme il sanctionne toutes les révoltes.

Le jansénisme lui-même, plaçant l'homme sous le double et irrésistible poids de la grâce et de la concupiscence, fait de l'âme humaine une simple machine, dont le balancier, mu par des ressorts contraires, est invinciblement déterminé par le plus fort. Dans ce système étrange, la liberté, la nature, la grâce, la vertu, la sainteté, Dieu lui-même, se réduisent à un véritable dualisme, dont l'homme est l'éternel jouet.

On n'attend pas de nous que nous nous mettions en peine de prouver que la vertu ne saurait sortir du matérialisme, tantôt panthéiste, tantôt rationaliste, tantôt saint-simonien, tantôt phrénologue, et qu'elle ne saurait être le produit de ces conceptions soi-disant religieuses, dont les patrons, les prédicateurs et les apôtres rougiraient eux-mêmes, si, soulevant le voile qui couvre leur conscience, *cautérisée par le mal*¹, nous cherchions la cause de ces honteuses préférences pour des systèmes qui mènent au doute le plus complet dans l'ordre des croyances, à l'extinction du sens

¹ *Cauterisatam habentes conscientiam. (Saint-Paul.)*

moral, et à la consécration de tous les excès dans celui des devoirs.

Certes, quand on voit des gouvernements, qui se croient éclairés et sages, placer de pareilles doctrines sous la sauve-garde des lois, et donner, sur le budget de l'État, de larges rétributions à des professeurs qui enseignent à la jeunesse moderne, du haut des chaires légales, que la pensée, la liberté, le génie, la loi morale et la vertu, sont le produit final de l'irritabilité nerveuse ou des protubérances de l'organe cérébral, le chrétien qui n'a pas fait naufrage dans sa foi se demande si la coupe des révolutions n'est point encore épuisée et si des calamités plus pesantes que celles qui nous ont brisés, doivent accabler, dans un avenir prochain, des sociétés et des peuples qui tolèrent de pareils scandales, et des gouvernements qui s'en font les auteurs.

Et qu'on ne vienne pas nous objecter qu'il y a au milieu des sectes protestantes et philosophiques, des hommes moraux, comme il y a des scélérats au sein du catholicisme? Ce sophisme, déjà vieilli, ne prouve qu'une chose, c'est que le sectaire ou le protestant honnête homme est meilleur que sa religion, c'est que le scélérat qui se dit encore l'enfant de l'Eglise n'est qu'un apostat. Mais là n'est pas la question. Il s'agit de savoir si, logiquement parlant, le protestantisme et le philosophie peuvent faire un saint.

Or, tant qu'on ne démontrera pas que le protestantisme et le philosophisme, ou toute autre secte anticatholique quelconque, subjuguant dans le cœur de l'homme déchu ses tendances innées à l'orgueil, à l'égoïsme, à la cupidité et à la volupté, fait germer dans ses entrailles le fruit divin de l'abnégation, de l'amour de Dieu et des hommes, l'humilité véritable, réelle, profonde, la chasteté non pas seulement externe, visible et apparente, mais mentale, interne et angélique, on n'aura rien fait pour établir qu'il y a dans les sectes anticatholiques un principe producteur de la sainteté et de la vertu.

Le paganisme n'a-t-il pas fait parade de la vertu de ses prétendus sages? et ne savons-nous pas, sur l'aveu même de ces hypocrites profanateurs de la sagesse, que de honteux penchants, que des crimes contre nature souillèrent leur vie privée, et que, parvenus aux dernières limites de la dépravation morale, loin de rougir de leurs monstrueux excès, ils les placèrent toujours sous la protection des divinités qu'ils adoraient. Ajoutons que la sainteté, exclusivement propre à l'Église catholique, réalise un fait surnaturel et inépuisable de splendeur et de magnificence.

Les prodiges que le Sauveur des hommes opérât en présence des scribes et des Pharisiens, tout entraînants qu'ils étaient d'ailleurs pour eux, ne laissaient pas d'avoir, sur ceux qui en étaient le sujet direct ou les instruments, une action plus subju-

guante, plus irrésistible encore. Nous pouvons dire qu'il en est ainsi par rapport à la note miraculeuse de la sainteté de l'Église. Ce signe, qu'elle ne consentira jamais à prêter aux sectes ennemies de sa foi, frappe d'un salutaire étonnement tous ceux qui le contemplant; mais il devient, pour tout homme qui veut essayer sur lui-même la puissance régénératrice de cette sainteté, une révélation intime, accablante de clarté et d'évidence.

Nul homme, en effet, ne peut résumer totalement en soi l'unité, l'universalité et la perpétuité de l'Église, pas plus que l'œil d'un ciron ne saurait réfléchir pleinement la lumière de l'astre qui éclaire le monde; mais le fait merveilleux de la sainteté de l'Église s'individualise tout entier dans la vie d'un seul homme.

La sainteté de l'Église implique donc un double prodige, si j'ose ainsi dire; elle nous fait apercevoir des faits clairement surhumains et elle va placer le prodige de ses créations divines et morales dans le milieu de l'âme, au centre de la conscience et jusque dans les profondeurs les plus reculées de l'être intelligent.

Dans un chapitre précédent, nous avons mis à nu, autant qu'il nous a été donné de le faire, la plaie de l'homme intellectuel; mais celle de son indigence, de sa corruption morale, qui la sondera? Qui descendra dans le vide de ce cœur où le mal seul germe et où les penchants les plus hon-

teux semblent s'être créé comme une cité de refuge? Qui mesurera les formidables dimensions de cet orgueil, que le roi-prophète compare aux élévations indomptables des grandes marées de l'Océan¹? Oh! qui n'a éprouvé les secousses de ces vagues tumultueuses de l'idolâtrie de soi-même! qui n'a trouvé dans le fond de sa nature ce cri de révolte, parti du cœur de l'archange rebelle, et descendu comme un écho de mort dans le cœur de l'homme : « Je n'obéirai pas ²? » Où prendre des couleurs pour peindre cette fièvre d'une cupidité insatiable, qui, dédaignant toute réalité invisible, s'attache comme un cancer dévorant à cette boue qu'on appelle de l'or; et qui, se durcissant autour des entrailles de l'avare, va éteindre au fond de son âme tout sentiment moral, et jusqu'aux instincts qui se trouvent encore dans le cœur des tigres?

Mais qui expliquera ces mystères de dépravation dont le Saint-Esprit nous a donné l'effrayante formule, quand il a dit : « Ils n'ont de joie que dans le crime, et les plus hideux forfaits leur donnent des extases ³ ».

Oui, tel est l'homme livré aux seuls appétits de sa nature. Or, que voyons-nous dans le sein de l'Église? que se passe-t-il sous l'action créatrice de la grâce, qui change et qui guérit les âmes?

¹ *Superbia eorum ascendit semper. (Psalm., 73, 23.)*

² *Non serviam. (Jerem., 2, 20.)*

³ *Lætantur cum malè fecerint, exultant in rebus pessimis. (Prov., 2, 14.)*

Les passions les plus tumultueuses cèdent à l'empire de la vertu divine qui fait les saints. Voyez cet homme qui, pendant un quart de siècle, s'adora lui-même dans son intelligence, et dont l'altière raison ne voulut jamais se courber sous le joug de la foi. Dans cette longue guerre, que sa pensée rebelle fit à la vérité infinie, franchissant toutes les limites connues de l'orgueil, il en vint à cet excès de délire, de ne vouloir relever que de lui-même; et, consommant dans les ténèbres de son âme le mystère de l'iniquité, il ne nia pas Dieu; mais, usurpant une gloire infinie, et identifiant son néant à l'Être incréé, il se fit dieu. Il en était là quand le trait miséricordieux de la grâce vint le frapper et le convertir. Tout-à-coup les ténèbres qui couvraient son âme font place à la lumière de la vérité; ses yeux s'ouvrent aux clartés surnaturelles, et, jetant un premier regard au fond de ses inaccessibles misères, il adore la majesté infinie; il cherche dans son néant un asile contre le remords. Déplorant à jamais la cruelle mission qu'il s'était donnée, il ne veut plus marcher qu'aux rayons de la foi qui l'éclaire, il ne veut plus vivre que des inspirations de la grâce réparatrice qui le purifie. Cette âme si fière, si rebelle et si haute, est devenue simple, pliable et docile comme celle d'un petit enfant; mais comment, sur cet horizon de doutes et de tempêtes, s'est-il formé tout-à-coup un ciel serein et sans nuage? Ah! cette âme philosophique et in-

crédule a pris Jésus-Christ pour son seul maître ; elle a demandé la vérité, l'espérance et la vie, à l'Église ; elle a cherché dans la loi immaculée de cette fille du ciel le bien de l'intelligence, la gloire de la vertu et le repos du cœur.

Pendant les deux tiers de son existence, cet homme sans entrailles dressa le coupable édifice d'une fortune usuraire, avec les larmes de la veuve et le sang de l'orphelin ; jamais un mouvement de commisération ne vint attendrir son cœur et ouvrir sa main, pour en faire tomber le vil métal qu'adorait son âme. Les malédictions du pauvre amassaient sur sa tête un orage de justice, il allait éclairer avec le bruit du tonnerre ; mais Dieu, qui aime à mettre une immense miséricorde sur l'abîme d'une immense misère, a brisé ce cœur plus dur mille fois que le granit. Ce mot de Jésus-Christ, « Bienheureux les pauvres, » a dessillé ses yeux ; ce nouveau disciple de la royale pauvreté du Fils de Marie ouvre ses coffres-forts, et, après avoir acquitté les dettes de justice qui pesaient sur lui comme un anathème, il verse dans le sein de l'indigence tout ce qui lui reste de richesses ; il ne garde pour lui que la croix de son Dieu.

Demandez à l'humaine sagesse le secret de cette incroyable révolution, accomplie en un moment par la parole d'un pauvre missionnaire. Dites-lui de vous donner le mot de cette création instantanée, qui donne un cœur plus tendre que celui d'une

mère, à l'homme qui avait endurci le sien à l'égal du bronze sous les coups de marteau de la cupidité. Or, ces prodiges, plus frappants mille fois que ne le serait la résurrection d'un mort, se renouvellent encore sous la puissante action de la loi catholique, qui seule convertit les âmes et enfante les saints.

Qui n'a connu, au sein de nos cités scandaleuses, quelques-uns de ces géants de crime, *oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti*¹? Vous, qui ne croyez pas à la puissance régénératrice de la grâce, n'en avez-vous point vu s'arrêter tout d'un coup au milieu de leur vie criminelle? N'avez-vous point vu de ces tristes victimes de la dépravation, s'arracher soudain aux amorces d'un vice qui garde, au fond même de l'âme la plus virginale, de secrètes tendances, devenir chastes comme le seraient des anges?

Changés miraculeusement en d'autres hommes, leurs pensées, leurs sentiments, leurs instincts même, prenaient tout d'un coup une direction nouvelle. La chair qu'ils avaient jusque là caressée, nourrie de jouissances, entrait sans frémir dans une ère de jeûnes, de privations, et de crucifiements volontaires. Oui, voilà les prodiges que l'Église voit se multiplier encore dans son sein, car sa force n'est pas épuisée, et le sang de son époux,

¹ *Epistol. Petri.*, 2, 14.

coulant par l'adorable eucharistie, a toujours le pouvoir « d'engendrer des élus et de faire germer des vierges ¹ ».

A quelle hauteur la sainteté élève cependant l'homme! l'homme si pauvre, si misérable, si impuissant par son fonds! L'Église de Jésus-Christ va le prendre au centre d'un orgueil sans bornes, et elle lui dit : Si tu veux devenir saint, tu éteindras ta raison pour te courber sous le joug de mon autorité; puis, te renonçant pour jamais toi-même, tu soumettras ta vie, ta volonté, ta pensée même, à l'autorité d'un supérieur qui en deviendra le dépositaire et l'arbitre. Cet homme croit ce que lui dit l'Église, et il se fait saint.

Elle dit à ce riche sensuel et vain : Tu as mis ton bonheur dans la possession des biens périssables du temps; si tu veux entrer dans le royaume de la sainteté, vends-les, donne-s-en le prix aux pauvres, embrasse le mépris et la croix de mon céleste époux, et tu trouveras dans ce dépouillement complet une fortune immense, une paix ineffable, le repos et la liberté. Et cet homme, docile à sa voix, prend la livrée du Dieu qui naquit dans une étable et qui mourut sur une croix.

Elle dit au voluptueux : Si tu veux ceindre la couronne des saints, cloue ta chair à la croix du Sauveur, dompte toutes tes convoitises en les pla-

¹ Frumentum electorum et vinum germinans virgines. (*Zach.*, 9, 17.)

çant pour jamais dans les entraves sacrées de la sainteté et de la vertu ; vis dans ton corps , comme si ton âme n'était enveloppée que de la robe d'un ange.

Le miracle de l'obéissance , de la pauvreté et de la chasteté religieuses , librement et complètement reproduit sur tous les points de l'univers catholique, ne voilà-t-il pas un fait éclatant comme la lumière ? Venir dire à un homme, tu n'auras pendant plus d'un demi-siècle, de volonté, de mouvement, de jugement et d'action, que ceux qui te seront imprimés par une règle et par ton supérieur ; né au sein de l'opulence, tu te dépouilleras de toute propriété sur la terre, et les vêtements et le pain qui te seront donnés ne t'appartiendront pas ; lié par le vœu d'une chasteté perpétuelle, tu ne recevras pas une blessure mortelle dans ce long combat de la grâce contre la nature : or, n'est-ce pas là ce que l'Église dit à toutes les âmes religieuses qui peuplent nos monastères et qui versent sur le monde les grandes et miraculeuses clartés de la sainteté des conseils évangéliques.

Et si ces phénoménales vertus ne constituent pas dans ce monde moral une dérogation visible et frappante à la triste loi de notre dégradation originelle, si ce n'est pas là un acte éclatant de la puissance divine, où faut-il donc chercher le signe non contesté de l'opération surnaturelle du Créateur des mondes ?

Disons-le franchement, ce côté de l'Église du Christ est évidemment le plus miraculeux, soit parce que la sainteté, élevée à cette hauteur, est l'acte le plus disproportionné avec notre impuissance native, soit parce qu'il y a dans ce spectacle de la sainteté une preuve palpable et presque irrésistible de la vertu de Dieu, soit enfin, parce que la sainteté, réalisée dans un homme déchu, engendre dans le milieu de sa nature une conviction inébranlable de l'évidente opération de la grâce et des merveilles qu'elle opère.

CHAPITRE DOUZIÈME.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE NOUS DONNE SEULE LA NOTION COMPLÈTE
DE JÉSUS-CHRIST.

Jetons un regard sur la route que nous avons parcourue, pour mieux saisir l'enchaînement des idées que nous avons développées dans les chapitres précédents. Après avoir déterminé par quelles lois la vérité s'engendre dans la raison de l'homme, envisagé dans sa condition présente, et loin de la vision immédiate de l'essence divine, de l'intuition et de la foi, nous avons fait voir que le cercle dans lequel son activité propre pouvait s'exercer avait des limites extrêmement bornées.

Cherchant ensuite par quelle voie l'intelligence humaine, aidée des éléments certains dont elle dispose dans sa dégradation native, pouvait se restaurer pleinement dans la vérité, nous avons constaté la nécessité d'une révélation surnaturelle, confiée à une tradition permanente au sein de l'humanité. Le fait des traditions divines une fois reconnu, il a fallu en chercher les enseignements dans le catholicisme; et nous avons dû dès lors

nous attacher à la thèse de la divine vérité de l'Église, dépositaire unique, organe infaillible et parlant de toutes les traditions.

Le prodige réalisé, de l'unité, de l'universalité, de la perpétuité et de la sainteté de l'Église, est venu répandre ses rassurantes clartés sur les nuages que le doute et les passions font naître dans l'esprit de l'homme, soumis à la triple loi de sa dégradation originelle, des systèmes d'erreurs formulés parmi les sectes anti-catholiques, et de l'action non moins réelle, quoique inaperçue, des esprits de ténèbres qui se jouent de notre ignorance et de notre malice.

La divinité de l'Église une fois reconnue, toute anxiété cesse, tout doute disparaît pour faire place à la douce paix de la certitude; et le philosophe chrétien, comme le simple fidèle, n'a plus qu'une chose à faire, c'est-à-dire, croire ce que lui enseigne l'Église; et, s'il en a reçu la mission de la Providence, de son génie ou de son cœur, s'efforcer de comprendre et d'expliquer ce qu'il croit, non pour rendre plus ferme dans son âme la certitude et la foi des vérités que l'Église lui a transmises, mais pour les rendre plus accessibles aux yeux obscurcis de ses frères et pour leur faire aimer les divines richesses de la révélation.

Une phase nouvelle commence donc pour nous, au point où nous sommes parvenus.

L'objet de cet écrit est de présenter un ensemble complet de la philosophie du Christ, envisagé

comme étant le dernier mot du monde de la nature, du monde de la grâce et de celui de la gloire, qui comprennent la vérité étudiée selon toutes ses manifestations connues, soit par voie de raison, soit par voie de révélation dans la limite de notre terrestre épreuve.

Nous nous sommes proposé de donner une explication philosophique, et pour ainsi dire interne, de ce mot sublime de l'apôtre : « Tout est bâti dans le Christ, au ciel et sur la terre¹ ; » nous voulons essayer de mettre à la portée de tout esprit droit et qui cherche sincèrement la vérité, cette grande formule de la science universelle : « Le Christ est le chef de toute la création, soit angélique, soit humaine, soit visible, soit invisible »². Nous pensons que le moment est venu de chercher en Jésus-Christ seul le mot de toute science et de toute sagesse, non certes que nous ayons la coupable et orgueilleuse prétention d'enseigner une nouvelle théologie sur la science du Verbe fait chair, mais parce que nous croyons fermement que l'esprit humain, tourmenté du besoin de croire et du besoin d'aimer, ne peut se rassasier que dans une étude plus approfondie de la notion du Christ, *principé* et *fin*³ de toutes choses, comme l'appelle le disciple bien-aimé. Loin de nous l'espoir criminel d'en-

¹ *In ipso condita sunt universa in cœlis et in terrâ, etc. (Coloss., 1, 16.)*

² ... *Ipsium dedit caput suprâ omuem ecclesiam. (Ephes., 1, 22.)*

³ *Principium et finis, (Apoc., 23, 13.)*

seigner sur le Christ autre chose que ce que nous en ont appris les apôtres, nos pères dans la foi ; que ce que nous en a enseigné l'Église, notre divine mère ; mais peut-être n'a-t-on pas assez compris que la tâche du prédicateur et de l'écrivain catholique, dans le siècle où nous sommes, consiste à développer, autant que les besoins de l'époque le demandent, la divine thèse des richesses inépuisables de la science de Jésus-Christ.

Nous serions heureux d'appeler sur ce grave sujet les méditations de nos frères dans la foi, et surtout de nos frères dans le sacerdoce, et nous ambitionnons surtout de pouvoir établir que Jésus-Christ, pleinement connu, résout tous les problèmes qui intéressent la vie du temps, épreuve passagère de la vie éternelle.

Pour tenter un essai de la philosophie du Christ, il faut le connaître autant qu'il a plu à ce divin Sauveur de se manifester. Or, point de connaissance infallible et certaine de ce qui constitue la notion complète de Jésus-Christ, loin des enseignements de l'Église. Rappelons ici cette parole si profondément énergique dont se servait saint Paul, pour prémunir les fidèles de son temps contre les doctrines erronées des sectaires, qui altéraient la notion révélée de Jésus-Christ :

« Si quelqu'un d'entre nous, si un ange du ciel venait vous enseigner autre chose que ce qui vous a été annoncé par la prédication de l'Évangile, qu'il

soit anathème ! Oui, reprend ce sublime interprète de la science de Jésus-Christ, si quelqu'un d'entre vous, si un ange du ciel vous prêche un autre Jésus-Christ, qu'il soit anathème »⁴.

La notion du Christ forme, en effet, la portion principale de l'élément révélé ; c'est à cette notion surnaturelle et divine que toutes les traditions sacrées se rapportent.

Si donc la notion du Christ eût été abandonnée à l'action destructive de la raison, elle aurait subi d'innombrables altérations, et elle aurait disparu dans l'abîme sans fond du doute et de l'erreur. Qu'a fait le divin Législateur du monde ? Il a confié le dépôt sacré de sa science à l'Église, colonne inébranlable de la vérité, et interprète infailible des traditions.

La pensée et le génie de l'homme éclairé par la foi peuvent bien essayer de sonder les profondeurs du mystère de Jésus-Christ ; ils peuvent en explorer en tremblant les adorables richesses, et s'efforcer ainsi de passer de la foi toujours obscure dans son objet, à ces premières lueurs de l'intuition et de la vue. Mais le génie le plus sublime ne peut rien enseigner à la terre sur la science du Christ, que ce que lui enseigne l'Église. Anathème donc, mille fois anathème à quiconque voudrait pré-

⁴ Sed licet nos, aut angelus de cælo evangelizet vobis, præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit. (*Galat.*, 1, 16.)

cher un autre Évangile que l'Évangile du Christ prêché par l'Église éternelle!

Or, l'Évangile, comme toutes les traditions sacrées, ne respire que Jésus-Christ; la notion du Christ remplit les livres saints, comme elle remplit et domine le monde des pensées divines, comme elle domine et remplit l'univers. Mais si le dogme de l'incarnation s'altère, l'Évangile croule, les traditions s'éteignent, la parole révélée perd son sens; et le monde, et l'homme, et Dieu lui-même, ne sont plus qu'un problème éternellement voilé à la raison et à la conscience.

Comment donc la notion de Jésus-Christ se conserve-t-elle inaltérable et identiquement la même au sein de l'humanité? Par l'Église, et par l'Église seule. L'Église est l'organe de la vérité infinie; et il faut renoncer à l'espérance de connaître jamais celui qui est *la voie, la vérité et la vie*, si l'on en cherche la science loin de l'autorité hiérarchique et enseignante de l'Église! Et, pour rendre cette vérité palpable, faisons voir que l'Église romaine a pu seule conserver sans altération la notion révélée du Christ. L'union personnelle du fils de Dieu avec la nature humaine, voilà Jésus-Christ. Or, l'acte qui réalise cette prodigieuse union de la nature de Dieu et de celle de l'homme, par l'incarnation du Verbe, surpasse infiniment les investigations de tout esprit créé, parce que nulle intelligence, comme nous l'avons déjà fait

observer, ne saurait atteindre par elle-même la possibilité du mystère de l'incarnation.

Mais l'incarnation du Fils de Dieu n'est pas seulement un mystère inaccessible aux découvertes de toute intelligence, elle est encore le plus profond secret de la science divine dans l'ordre de ses manifestations. Or, comment une intelligence finie pourrait-elle parvenir, par ses seules forces, à atteindre le secret de la science et de la sagesse infinie? Le dogme de l'exaltation de la nature humaine au trône de Dieu, par l'incarnation, forme donc le *nœud* central d'une science *surnaturelle*, c'est-à-dire d'une science infiniment supérieure à toutes les conceptions des anges et des hommes.

Nul esprit créé, et même possible, ne saurait donc parvenir par lui-même, et sans une révélation positive, à la notion de ce prodigieux et ineffable secret, qui noue la nature divine et la nature humaine d'une étreinte si forte, que le fils de Dieu, l'âme et la chair, ne forment qu'une seule et même personne divine en Jésus-Christ. Toute philosophie donc qui prétendrait parvenir, par voie d'analyse ou de synthèse, avec les seules lumières de la raison ou de la nature, à la notion divine et surnaturelle de Jésus-Christ, serait une philosophie clairement hérétique et impie. Elle serait hérétique, parce que l'Église enseigne dogmatiquement que la notion du Verbe fait chair ne s'informe en nous que par la lumière surnaturelle

de la grâce et de la révélation ; elle serait impie , parce que la prétention de vouloir atteindre , par la seule raison , la notion propre du Christ , implique un orgueil démesuré , qui n'est autre chose que l'usurpation sacrilège et superbe de la sagesse divine , dans son acte le plus parfait et le plus inaccessible à tout esprit fini.

Jésus-Christ ne pouvant donc devenir l'objet de la connaissance d'un esprit créé par voie de découverte , reste le mode ou la voie de révélation et d'enseignement. Mais cette révélation , en vertu de laquelle la Sagesse divine initie l'homme à la notion surnaturelle du dogme de l'incarnation , ne peut s'accomplir que de deux manières ; elle sera directe ou immédiate , traditionnelle ou sociale.

La révélation immédiate serait une voie anti-catholique et insensée , parce qu'elle impliquerait l'anéantissement d'une hiérarchie enseignante ; parce qu'elle nécessiterait , de la part de Dieu , une action directe à l'égard de chaque intelligence , pendant la durée de son épreuve ; et parce que , à moins de supposer une série de miracles non interrompue , elle serait en contradiction avec l'état actuel de la nature humaine , et ouvrirait la porte à tous les genres de fanatisme.

Admettez , en effet , que sans l'enseignement positif et infallible d'une autorité parlante , chaque homme , sur cette terre , soit initié à la connaissance du dogme de l'incarnation , par voie d'inspi-

ration immédiate, sa nature demeurant toutefois soumise comme elle l'est originairement à l'action incessante de toutes les causes d'erreur qui l'assiègent, la notion surnaturelle du dogme de l'incarnation ira infailliblement s'obscurcir et se perdre dans le dédale de la raison privée.

Voyez ce qu'est devenue la notion du Christ chez les sectes protestantes, qui, tout en admettant la parole écrite et révélée, la rendent complice des erreurs de la raison, en la soumettant aux interprétations de l'examen particulier. Demander une révélation directe et immédiate pour chaque esprit, c'est réclamer un mode d'enseignement impossible puisqu'il est absurde. Reste donc la voie de révélation externe, traditionnelle et sociale. Mais cette révélation traditionnelle a des lois et des conditions sans lesquelles elle ne peut ni exister ni transmettre infailliblement la notion divine du Verbe fait chair, dont elle a le dépôt.

La révélation de la vérité surnaturelle doit se produire au moyen d'une parole humaine, puisqu'elle s'adresse au genre humain; elle doit se revêtir des formules du langage parlé par les hommes pour être comprise par eux. Elle doit être traditionnelle ou transmise de génération en génération pour éclairer, à travers l'espace et le temps, les enfants de la grande famille. Elle doit être rendue incorruptible ou inaltérable, sans quoi elle ne serait plus l'écho de la vérité infinie : elle sera donc consignée

dans un livre confié à une autorité enseignante et infaillible, pour échapper à la ruine des interprétations individuelles.

Or, la révélation primitive, patriarcale et mosaïque, est marquée à tous ces caractères, et voilà pourquoi saint Paul disait : « Que la parole de Dieu avait été *confiée* à la race d'Abraham¹. »

Mais quand le temps marqué par les antiques révélations fut venu ; quand Dieu eut parlé la parole de l'espérance par les anciens patriarches, par Moïse et les prophètes, par la synagogue et par le sacerdoce figuratif, assis sur la chaire de Moïse, « il parla à la race humaine par son fils Jésus-Christ². »

Le Christ, fils de Dieu et fils de l'homme ; Dieu parfait et homme parfait, Dieu et homme tout ensemble dans l'unité indivisible d'une même personnalité divine, dut prouver sa mission en passant sur la terre. Or, Jésus-Christ a donné deux preuves éclatantes de sa divinité : son témoignage et ses miracles. Il s'est dit le Messie attendu pendant quarante siècles, le vrai fils de Dieu, le médiateur de Dieu et des hommes, l'égal de Dieu et l'égal de l'homme ; et, appuyant son témoignage sur la base inébranlable des faits miraculeux, il a donné à la vérité de sa parole l'autorité la plus entraînante de conviction.

¹ *Credita sunt illis eloquia Dei.* (Rom., 3, 2.)

² *Multifariam, multisque modis olim loquens Deus... Novissimè locutus est nobis in filio.* (Hebr., 1, 1.)

Le témoignage par lequel le Fils de l'homme se disait le vrai Fils de Dieu, s'il eût été séparé des prodiges qu'il donnait en preuve de sa vérité, n'eût pas suffi à la nation juive, pour croire, d'une foi surnaturelle et infallible à la divinité du Christ. Et c'est pourquoi le divin Sauveur disait, en parlant des Pharisiens : « Si je n'étais pas venu et si je n'avais fait des prodiges que personne n'a jamais faits, ils seraient sans péché¹. »... Et ailleurs : « Si vous ne voulez pas croire à mon témoignage, croyez à mes œuvres... car ce sont les œuvres que je fais qui prouvent que mon père m'a envoyé². ».

Jésus-Christ a donc clairement et irréfutablement établi sa divinité en face de la nation juive. Rien donc n'a été omis pour initier ce peuple ingrat à la notion surnaturelle et divine du dogme fondamental de l'incarnation. Mais voyons comment la foi de ce dogme, principe de toute sagesse et de tout amour, franchit les limites de la Judée et s'établit chez les autres nations de la terre.

Les premiers disciples du Sauveur, invinciblement convaincus de la divinité de leur maître, qu'ils ont touché de leurs mains, vu de leurs yeux, dont ils ont contemplé les innombrables prodiges couronnés par le plus grand de tous, sa résurrection,

¹ Si non venissem... si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. (*Joan.*, 15, 22, 24.)

² Si mihi non vultis credere, operibus credite. Ipsa enim opera quæ ego facio testimonium perhibent, quia pater misit me. (*Joan.*, 10, 38.)

rendent en faveur de la divinité de Jésus-Christ, un témoignage dont l'autorité est invincible, si on réfléchit que les apôtres du Sauveur n'ont pas seulement confessé sa divinité par leur prédication, mais qu'ils l'ont appuyée, comme lui, sur l'autorité des miracles qu'ils faisaient en invoquant son nom, et qu'au terme de leur mission divine, ils ont tous versé leur sang pour sceller à jamais la vérité de leur apostolat.

Cependant c'est en vain qu'ils auraient prouvé la divinité du Christ et établi au sein des nations idolâtres la foi surnaturelle du dogme de l'incarnation. Cette foi aurait péri inévitablement après eux, si l'Homme-Dieu n'en avait assuré à jamais l'incorrupible durée, en élevant, sur le fondement des apôtres, des patriarches et des prophètes, et sur son immuable et divine puissance, l'immortel édifice de son Église¹.

Or, l'Église, comme les apôtres, n'a d'autre mission que de prêcher Jésus-Christ. Cette immortelle Église proclame depuis deux mille ans le dogme de l'incarnation, et comme les apôtres, ses fondateurs et ses maîtres, elle présente au monde deux genres de preuves de la vérité de son apostolat, savoir : son témoignage et ses œuvres; et c'est pourquoi nous avons été conduits à l'examen de

¹ Superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu. (*Ephes.*, 2, 20.)

la grande thèse de la divinité de l'Église, qui se lie fondamentalement, dès lors, à notre travail sur la connaissance de Jésus-Christ.

Nous le dirons ici, avec une confiance qui naît de la paix et de la douce conviction que donne la vérité, jamais on ne renversera les deux ordres de preuves sur lesquelles nous faisons reposer la vérité divine de l'Église catholique; jamais il ne sera possible à l'enfer d'opposer au témoignage sur lequel s'appuie l'autorité de l'Église, ni aux prodiges que réalisent son unité, son universalité, sa perpétuité et sa sainteté, un témoignage et des faits qui aient avec les siens, je ne dis pas une parité complète, mais une apparence même de similitude et d'autorité.

Pour connaître Jésus-Christ, il faut interroger l'Église, et si quelqu'un venait nous enseigner, sur le mystère du Christ, un symbole et des doctrines contraires à son symbole et à sa foi, il faudrait lui jeter l'anathème de saint Paul.

Vous donc qui, dans le stérile travail d'une orgueilleuse raison, avez essayé de créer avec vos ténèbres la loi de votre être, et vous êtes promis de trouver le dernier mot de la sagesse et de la science, courbez votre entendement devant la sainte autorité de l'Église. Vous voulez la science, demandez-lui la foi, qui seule la renferme et qui seule peut la donner. Vous cherchez un fait explicateur de tous les problèmes, demandez à l'Église, et à l'Église seule, la connais-

sance pleine et complète de celui que prêchait saint Paul, l'un de ses fondateurs et son plus grand apôtre.

La vérité a parlé au monde pour lui dire le secret de Dieu et de l'univers, et vous demanderiez à d'autres qu'à l'Église, son organe infallible et son vivant écho, ce que c'est que la vérité et quelle est la patrie où habite la vraie lumière ! Fuyez les leçons de ces professeurs de mensonge, de ces fabricateurs de dogmes impies, qui n'ont reçu leur mission que d'un sacrilège orgueil, et dont la parole, soldée par l'apostasie, n'est pas plus le reflet de la vérité que la lampe qui tremble auprès d'un cercueil ne saurait être prise pour l'astre qui éclaire le monde.

CHAPITRE TREIZIÈME.

TOUTES LES ERREURS DE L'ANCIEN MONDE, TOUTES LES HÉRÉSIES NÉES DEPUIS
L'ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE, MÈNENT DROIT A L'ANÉANTISSEMENT
DU DOGME DE L'INCARNATION.

Quelle que soit la corruption de notre nature, jamais on n'expliquera par elle seule l'effrayant phénomène des erreurs, des hérésies et des systèmes d'incrédulité qui se produisent dans le long cours des siècles. En face de ce grand scandale, la raison s'épouvante, et elle se demande s'il n'existerait pas quelque puissance ennemie qui, dans le désespoir d'une haine trompée, aurait pris les destinées de l'homme à détruire, comme une tribu de barbares prendrait un majestueux édifice à démolir.

Si nous demandons à l'Église le secret de ce mystère, elle nous apprend que depuis l'introduction du mal dans le monde, l'antique ennemi de Dieu, le serpent infernal et ses anges, sont descendus sur la terre pour faire la guerre à la race humaine et ruiner ses espérances. « Malheur à la terre¹, s'écrie le disciple bien-aimé, malheur à la

¹... Væ terra et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam... (*Apoc.*, 12, 12.)

terre et à la mer... parce que Satan est descendu parmi vous enflammé d'une grande colère ». Puis il ajoute : « Et le dragon s'arrêta devant la femme qui devait enfanter ;... et cet horrible dragon fut précipité sur la terre avec ses anges, et il jura une haine immense à la femme, et s'en alla faire la guerre à ceux de sa race qui gardent la loi de Dieu et portent le témoignage du Christ¹ ». Ainsi, depuis le commencement du monde, la terre, devenue le lieu d'exil des anges apostats, est aussi le théâtre de leur vengeance contre le Christ, contre sa mère et contre les enfants de l'Église, qui portent le témoignage de Jésus-Christ sur leur front. Emparons-nous de cette donnée théologique, et nous y trouverons la solution la plus complète de l'origine, des causes et des phases diverses du mal au sein de l'humanité². Nous le disons avec une conviction pro-

¹ Et iratus est draco in mulierem : et abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus, qui custodiunt mandata Dei, et habent testimonium Jesu-Christi. (*Id.*, 12, 17.)

² Toute philosophie qui part de ce principe anti-catholique, que les êtres sont tirés de la substance de l'Être des êtres, soit par voie d'émanation, soit en se spécifiant en elle, au moyen d'une limite effective, est une philosophie condamnée, par l'invincible logique, à nier l'existence du mal moral, et de tout ordre surnaturel de grâce et de gloire, parce que la substance divine qui se retrouve au fond de chaque être créé est inaltérable, impeccable en soi, et n'admet pas de détérioration. La nature créée étant, en outre, dans ce système, consubstantielle à l'essence divine, en ce sens du moins qu'elle émane d'elle, il est évident qu'en se manifestant sous un mode de limitation, elle a un rapport nécessaire et fatal avec la substance illimitée d'où elle émane, en sorte qu'il serait contradictoire et absurde d'admettre entre la substance infinie et la substance créée des rapports surnaturels de grâce et de gloire. Or, cette conséquence impie est la négation radicale du

fondé, tant qu'on ne prendra point par cet endroit la solution du problème du mal, on lui assignera toujours des causes que la théologie catholique, c'est-à-dire que la plus haute raison ne justifiera jamais.

Le fait de la révolte de Lucifer et des anges complices de son apostasie est un dogme catholique qu'on ne pourrait nier sans anéantir l'autorité de l'Église et la raison elle-même.

De graves théologiens, plusieurs pères de l'Église, de profonds mystiques, se plaçant au point de vue de la révélation faite primitivement aux esprits angéliques, des destinées futures de l'homme par l'incarnation, par la maternité divine et par l'apothéose de la nature humaine, ont cru y découvrir la cause véritable de l'introduction du mal au sein de l'univers.

Partant de cette opinion, que le plan divin de l'incarnation, de la maternité divine et de l'exaltation surnaturelle de la race humaine avait été révélé aux anges avant leur chute, ils ont compris qu'il y avait eu pour l'archange superbe une semence de ruine dans les hautes destinées de la nature de l'homme, si inférieure, par sa création, à la nature des purs esprits.

Quand donc Lucifer eut appris, au séjour de son

christianisme, de la révélation, du péché originel, de tout l'ordre surnaturel en un mot. Elle se résout dans un panthéisme ou dans un naturalisme nécessaire.

épreuve, le secret de la déification future de la nature humaine, par son union personnelle avec le Fils de Dieu; quand il connut les hautes destinées de la femme appelée à devenir la mère du Verbe fait chair; quand il sut que l'homme serait associé, par la grâce, aux gloires du Fils de Marie, on conçoit qu'un horrible combat ait dû s'élever dans son cœur, et qu'il ait dit, dans sa jalouse haine: Le Fils de Marie ne sera pas mon Dieu; la femme qui doit l'enfanter ne sera pas ma reine; et l'être avili, dont l'intelligence sera enchaînée dans une prison de boue, ne sera pas mon frère. Cette opinion de haute théologie mystique semble expliquer nettement l'origine du mal dans le monde angélique; elle seule semble nous donner aussi la clef de l'irruption du mal dans le monde humain.

Les anges incrédules chassés du ciel de la grâce et de celui de la gloire, auquel sont parvenus les esprits demeurés soumis à la royauté future et universelle du Christ et de sa mère, ont dû emporter en tombant un poids immense de haine et d'envie contre l'homme, héritier des divines splendeurs du Verbe fait chair. Précipités sur la terre, comme l'enseignent nos livres saints et comme le croit l'Église, ils ont dû s'acharner à la ruine de l'humanité, et s'appliquer avec une infatigable persévérance à rendre impossible ou inutile l'incarnation, terme universel des desseins de Dieu et des destinées de l'homme.

Ainsi , quand l'inferral serpent attaquait dans l'Eden les premiers auteurs de la race humaine , c'est Jésus-Christ, l'Adam divin, c'est Marie, l'Ève divine; ce sont tous les élus promis à leur fécondité surnaturelle , qu'il attaquait en eux. Et lorsque cette première révolution eut altéré dans son essence et corrompu dans sa source toute la postérité d'Adam , Satan dut se persuader qu'il avait anéanti pour jamais les espérances de l'homme. Déçu dans son attente , par le mystère de la rédemption , qui s'ajoutait au plan primordial , et qui jaillissait des profondeurs d'un amour dilaté sans mesure, il connut son erreur , et , convaincu que l'incarnation du Verbe s'accomplirait pour racheter l'homme avant de le diviniser, il dut dresser toutes ses batteries contre ce plan nouveau , et mettre tout en œuvre pour anéantir les effets de la rédemption.

Voilà, si je ne me trompe , le nœud de la longue et lamentable histoire du mal au sein de l'humanité; voilà le point central où il faut se placer pour deviner la cause de toutes les erreurs antiques , de toutes les hérésies qui ont déchiré le sein de l'Église , comme de tous les systèmes de philosophie incrédule qui ont ravagé et ravageront encore le monde moral. L'action des puissances infernales , pour rendre impossible ou inutile la foi au mystère de l'incarnation et à celui de la rédemption et de la déification de l'homme ; tel est le

mot, le dernier mot de cette longue guerre de l'erreur contre la vérité.

Et, pour rendre plus évidentes les considérations que nous venons d'exposer, nous allons suivre, dans leur développement chronologique, toutes les hérésies et toutes les erreurs qui ont paru dans le monde ; nous ferons voir qu'au fond de tous ces égarements et de tous ces scandales, il n'y eut jamais qu'un même but et qu'une même cause, c'est-à-dire la haine que l'antique serpent a jurée à Jésus-Christ et à tout ce qui lui appartient.

La philosophie catholique doit chercher dans la notion complète du Christ, et dans sa seule science, la solution de tous les problèmes ; elle doit mettre aux pieds de Jésus-Christ toutes les vérités et toutes les erreurs, comme elle doit couronner des splendeurs divines l'édifice entier de ses conceptions. Or, tant qu'on ne demandera pas à la philosophie dont s'enorgueillissait saint Paul, le secret de toute vérité comme de toute erreur, jamais on ne jettera l'ancre dans cette mer agitée des opinions humaines.

Les données manquent à l'histoire pour nous apprendre quels furent les crimes qui amenèrent la ruine du genre humain au temps du déluge universel. Le panthéisme de l'antique Orient peut seul, peut-être, nous offrir quelque image de cette lutte des intelligences contre la vérité ; et voilà pourquoi, sans doute, cette gigantesque hé-

résie, qui implique, d'un côté, une énergie terrible que nulle conséquence n'effraye, et qui suppose, de l'autre, l'abus d'une pénétration profonde et la profanation des plus hautes lumières, se produit aux deux extrémités de la chaîne des temps.

La science primitive d'Adam, dont les ruines se conservèrent après sa chute, l'action terrible des démons, l'épouvantable énergie des enfants des hommes corrompus par eux, leur haine jalouse contre le Christ rédempteur et contre les enfants de Dieu; héritiers de sa grâce et de sa gloire; tous ces éléments mêlés et confondus dans des luttes acharnées et incessantes, nous laissent entrevoir quelques-unes des causes qui amenèrent la ruine presque totale du genre humain et les craquements de l'univers.

Si l'on nous demande maintenant quelle est l'hérésie au fond de laquelle se concentrent tous les égarements de l'esprit humain, dans cette première période de l'histoire du monde, nous répondrons que le panthéisme dont l'Orient présente, dès la plus haute antiquité, des traces profondes, nous semble caractériser plus pleinement le désordre des intelligences révoltées les premières contre le dogme futur des gloires de l'homme par l'incarnation. Ainsi, le panthéisme fut la première hérésie, et il est à croire qu'il sera aussi la dernière, parce que nulle erreur ne répond plus complètement à

l'orgueil de l'intelligence et à la haine des démons contre Jésus-Christ.

Le panthéisme se produit sous deux formes dogmatiques, fruits l'une et l'autre d'un incompréhensible orgueil, et fondamentalement destructives du grand mystère de l'incarnation et des conséquences surnaturelles dont il est la source. Le panthéisme *objectif* n'est autre chose que l'absorption de toute existence dans la substance infinie. Tout se perd, tout s'abîme, tout se confond dans le *moi* divin, tout est *lui* et *lui* seul est tout. Tout ce qui existe n'a qu'un semblant d'être; l'ensemble entier des choses n'est que l'éternel mouvement de l'activité du *moi* infini. Le visible et l'invisible ne sont que l'aspiration et la respiration éternelle du grand tout, du moi un, immense, absolu.

Le panthéisme *subjectif* est le dernier terme de l'orgueil individuel. Mon *moi* seul existe, et tout ce qui semble réel en dehors de lui n'est que l'ensemble des modifications de mon moi. Moi, et puis rien. Ciel, terre, Dieu, esprit, intelligence, vie, être, néant, cause, effet, tout cela n'est qu'un rêve, qu'une série inépuisable et inépuisée des formes de mon entendement et de mon moi. Or, si on y regarde de près, on demeurera convaincu que rien n'est plus diamétralement opposé au dogme de l'incarnation du Verbe, et aux con-

séquences qui en découlent par rapport à l'humanité.

Panthéiste *objectif*, je suis une portion, une émanation, une forme substantielle du moi divin; panthéiste *subjectif*, mon moi seul est la racine de tout ce qui semble exister hors de lui. Dans l'une et l'autre hypothèse, mon moi est fondamentalement confondu, identifié avec la substance divine. Tout est *moi*, je suis *tout*; mais, si le réel et le possible ne sont qu'une série inépuisable des modifications du moi divin *objectif* ou du moi divin *subjectif*, que devient le dogme de l'incarnation? Comment en concevoir la possibilité, l'objet, les conséquences? Comment trouver place pour le monde de la grâce, pour l'ordre surnaturel de la gloire?

Dans le système panthéiste, tout fuit, tout s'anéantit; et l'incarnation, la maternité divine, le salut par la grâce, tous ces dogmes ne sont plus, comme la nature elle-même, qu'une prolongation des rêves du moi panthéistique.

Et remarquons que les anges de ténèbres, en soufflant dans le monde cette grande erreur, en faisaient sortir deux conséquences inévitables. Ils exaltaient l'orgueil de l'homme jusqu'à l'apothéose qui implique l'unité de nature, l'identité de substance, l'homogénéité pleine et absolue du moi individuel avec le moi infini; et ils posaient une erreur radicalement destructive du dogme de l'incarnation.

L'incarnation, en effet, dans le système panthéiste, n'est pas possible, et elle devient absurde. Car comment supposer l'union personnelle de deux natures distinctes, quand il n'existe qu'une nature, qu'une substance? Comment supposer l'union de la nature divine et de la nature humaine, vivant de deux vies distinctes dans une même personnification divine, quand on n'admet qu'un *moi* personnel, au fond duquel tout se confond, tout vient se perdre et s'abîmer? Comment parler d'union personnelle entre le Verbe infini et l'humanité, quand il n'existe qu'une substance universelle, fondamentale, quelles qu'en soient, quelles qu'en puissent être les modifications? Et voilà pourquoi les panthéistes de notre époque repoussent avec tant d'énergie l'incarnation, la grâce, la gloire, le catholicisme en un mot.

En creusant dans cette erreur ancienne et nouvelle, nous en découvrons donc la cause dans la haine de l'antique serpent contre Jésus-Christ, et nous comprenons que, recelant dans ses profondeurs un épouvantable orgueil, elle devait se rencontrer aux deux époques de la vie du genre humain marquées par l'idolâtrie de la raison.

La tradition sociale de la venue future d'un rédempteur divin vivait toutefois encore dans les espérances de l'homme. Les enfants de Noé en avaient gardé fidèlement la mémoire, et cette délicieuse attente était devenue le patrimoine des enfants d'A-

braham. Mais une nouvelle erreur sort de l'abîme, et vient essayer d'anéantir le dogme de la chute, qui se lie à celui de la réhabilitation humaine par l'incarnation.

Le dualisme germe donc au sein de l'Orient, et près du berceau des divines traditions. Mais rien de plus contraire à la foi du dogme du Christ, que l'hérésie du dualisme. Car, en introduisant dans le monde l'erreur des deux principes, toute unité est anéantie. Comment, dans ce ténébreux système, concevoir la possibilité de l'incarnation? L'incarnation consiste fondamentalement dans l'union, non de nature, mais de personne, du Verbe divin, de l'âme et de la chair en Jésus-Christ. Mais il est de l'essence de la théorie dualiste que la chair relève éternellement de l'empire du mal. Il y a entre l'esprit et la chair, entre l'intelligence et la matière, entre la lumière et les ténèbres, un abîme qui sépare à jamais les deux principes. Or, l'incarnation, en couronnant Jésus-Christ d'une royauté divine et universelle sur la création, soit spirituelle, soit matérielle, soit visible, soit invisible, en exaltant la nature humaine jusqu'au trône de la divinité, briserait le sceptre du dieu du mal, et anéantirait pour jamais sa puissance.

Rien n'était donc plus propre à détruire, dans les croyances des peuples, la foi au dogme de l'incarnation du Fils de Dieu, que l'hérésie des deux principes. Et nul doute qu'en propageant cette

théorie dans l'antique Orient, les esprits de ténèbres n'aient nourri le coupable espoir de vicier et de détruire, dans la conscience universelle, les promesses qui regardaient le Messie.

C'est au même point de vue qu'il faut nous placer pour apprécier les véritables causes et les effets du paganisme, dont la scandaleuse histoire souille une page si longue des annales du genre humain. Le Verbe éternel, en s'unissant personnellement à notre nature, la portera par-delà tous les cieux, jusqu'au trône même où Dieu est assis. Du sein des splendeurs divines, l'adorable humanité du Fils de Dieu devenu le fils de la femme, tiendra le spectre du monde angélique, du monde humain et de toute la création. Ces prodigieuses espérances brûlent d'une rage inouïe les anges rebelles. De là, une haine inextinguible contre cette nature humaine, dont la gloire future pèse sur eux comme un poids écrasant. Or, s'il était possible à Satan, à l'aide des instincts corrompus de la déchéance originelle, de profaner tellement la race humaine, que toute créature fût souillée radicalement, non pas seulement par le fait de son origine, mais par une corruption personnelle qui soumit pleinement l'intelligence à la matière et rendit l'homme inguérissable à jamais, Satan aurait brisé le plan miséricordieux de la rédemption. Telle fut son espérance, en versant sur la terre le vase impur du

paganisme antique. Telle fut la cause profonde de ce débordement de volupté qui sembla submerger pendant plus de vingt siècles le genre humain tout entier.

Et pour qu'il ne manque de rien à cette mission de colère et de haine, pour que l'incarnation soit flétrie dans la conscience universelle avant qu'elle ne s'accomplisse, l'enfer diviniserà tous ses démons, et fabriquera des apothéoses pour tous les crimes. Les dieux du paganisme, essayant de parodier sacrilégement le dogme des gloires et des espérances de l'humanité, descendront vivants dans l'homme, dans la brute, dans la plante; ils s'incarneront dans la débauche, dans le vol, dans le sang, dans la haine, dans la nuit, dans la peur et dans la honte. L'univers ne sera plus qu'un temple d'idoles immondes, et le Fils de Dieu, en venant sur la terre pour s'unir à notre nature, la trouvera profanée tout entière.

Voilà, si je ne me trompe, quelle est la véritable origine de ce prodigieux égarement de l'esprit humain.

Supposons, en effet, que le paganisme eût envahi la nation juive, héritière des célestes promesses et du milieu de laquelle devait sortir le Messie, que devenaient les traditions divines? Si toutes les femmes d'Israël, esclaves des mœurs païennes, eussent répudié pour jamais l'espérance de mêler leur sang à celui du Sauveur, que devenaient les oracles

sacrés qui célébraient la fécondité divine de la vierge sans tache?¹

Le paganisme, qui ne fut que la divinisation de tous les instincts corrompus de la nature, aurait eu pour conséquence dernière l'anéantissement de tout sentiment moral et de toute vertu, et par là il devenait mortel à l'incarnation du Verbe en la rendant inutile.

Le fatalisme, cette autre hérésie du vieux monde, n'était encore qu'un autre genre d'attaque faite aux croyances de l'humanité, et qu'une nouvelle erreur directement préparée contre la foi du dogme de la rédemption. Selon cette hérésie, la raison, la liberté, la conscience même de l'homme, sont placées sous un joug de fer.

S'il est une doctrine destructive par son essence des dogmes de la réparation, de la médiation, de la justification libre par la grâce, c'est bien la fatalité des anciens. La nature humaine dans ce système est soumise à une désespérante nécessité, son sort est fixé d'avance. Or, pourquoi parler de guérison à un malade attaché par des chaînes éternelles sur un lit de douleur? Quel fruit voulez-vous que retire de l'incarnation une nature brisée sous les coups d'un inexorable destin?

Ainsi le panthéisme, le dualisme, le paganisme

¹ *Ecce virgo concipiet et pariet filium. (Is., 7, 14.)*

et le fatalisme, qui se retrouvent au fond de toutes les religions corrompues de l'ancien monde, n'étaient, de la part des démons, que de criminelles tentatives pour anéantir, au sein des générations, le souvenir et l'attente des promesses dont le peuple juif garda seul le dépôt. On dirait, pendant cette longue suite de siècles et de scandales, que l'enfer voulait user, l'une après l'autre, contre le dogme des hautes destinées de l'homme en Jésus-Christ, toutes les armes fabriquées par sa haine.

Passons maintenant à un examen rapide, mais sévère, des hérésies nées depuis deux mille ans, et nous nous convainçons qu'elles recèlent dans leurs abîmes la haine persévérante de l'antique serpent contre l'Homme-Dieu, contre sa divine mère, et contres les élus, héritiers de leur gloire.

Le disciple bien aimé a prononcé une parole qui peut dissiper tous les doutes qu'on pourrait élever sur l'explication que nous donnons de la cause fondamentale de toutes les hérésies.

« Vous avez appris, écrivait saint Jean, que l'Antechrist doit venir, et moi je vous dis qu'il y a une multitude d'antechrists qui sont déjà venus¹. »

L'aigle de Pathmos, embrassant d'un seul regard tous les combats de l'Église, rappelait aux chrétiens de son temps la guerre, pour ainsi dire

¹ Audistis quia Antichristus venit, et nunc antichristi multi facti sunt. (*Jean.*, 2, 18.)

personnelle, que Satan doit faire à la fin des siècles à Jésus-Christ, à sa divine mère et aux vrais enfants de Dieu : « Vous avez appris que l'Antechrist doit venir. » Cet homme de péché, ce fils aîné de Satan, viendra sans aucun doute; mais je vous annonce « que plusieurs antechrists sont déjà venus. » Dans la pensée de saint Jean, tout chef de secte est un antechrist, parce que toute hérésie attaque l'incarnation.

Nous allons voir, en effet, qu'au fond de toutes les erreurs modernes l'œil du théologien catholique retrouve toujours la négation du dogme du Christ, et celle des prodiges de grâce et de gloire qui en sont le fruit pour l'humanité.

Pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, quel est le fait unique qui remue le monde et vers lequel sont tournés les regards des hommes et des anges? C'est évidemment la publication de l'Évangile, dont la grande mission fut d'établir le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Que disaient les apôtres? Ils proclamaient, au sein de la gentilité, la divinité du Sauveur, dont ils avaient contemplé les merveilles, et qui leur était apparu tant de fois après sa résurrection. Mais, je le demande, s'il n'y avait eu au fond du paganisme une puissance ennemie et terrible, conçoit-on une haine, des fureurs et des tortures pareilles à celles dont, pendant trois cents ans, le sanglant spectacle fut donné à la terre?

Certes, s'il n'eût été question que d'admettre une divinité de plus dans la scandaleuse nomenclature des dieux païens, les Césars et le sénat romain se seraient-ils montrés si difficiles à l'égard de Jésus? Étaient-ils donc si avares d'apothéoses, que le Christ n'eût mérité d'en conquérir une de la part de ces empereurs et de ces patriciens si indignement prodigues d'adorations? Mais ne nous y trompons pas; le grand nom du Christ était tombé sur le monde. Jésus, fils du Dieu vivant, venait anéantir la puissance de l'enfer; il venait asseoir son trône sur les décombres du paganisme, et faire de la croix où les Juifs l'avaient attaché, le signe rédempteur des nations. Et voilà la cause, l'unique cause de l'inferral délire des pontifes et des empereurs, des proconsuls et des nations idolâtres. Ces générations criminelles, en se baignant dans le sang des martyrs, obéissaient moins à leurs instincts propres, qu'à l'inspiration homicide des anges déchus, ennemis implacables de la divinité du Christ, des gloires de la Vierge sans tache, et des hautes destinées des chrétiens. C'était pour assouvir leur haine qu'il fallait à tout prix empêcher le triomphe du Crucifié, et qu'il fallait jeter dans un éternel tombeau la mémoire de Jésus et la cendre de ses adorateurs. Le triomphe du Christ ruinait pour jamais le culte des idoles, qui n'était autre chose que celui des démons; et cependant je ne crains pas de soutenir que ces esprits pervers étaient moins tou-

chés de l'anéantissement des honteuses adorations dont ils avaient été l'objet, qu'ils n'étaient irrités de la gloire qui allait environner, sur la terre, le nom du Christ, leur éternel ennemi. Et voilà le mot de ce drame de sang, de larmes et de ruines, qui épouvanta le monde pendant trois siècles.

Le paganisme, après cette lutte, avoua sa défaite; et pendant le règne de Constantin, premier disciple couronné du Dieu qui mourut sur la croix, l'Église sembla respirer quelques jours à l'ombre des bénédictions de l'univers sauvé. Le culte des idoles avait fait du monde un séjour d'horreur et de crimes : mais cette longue orgie trouva, dans les héroïques souffrances des martyrs, une expiation réparatrice qui fit voir jusqu'où pouvait s'élever le spiritualisme chrétien, né de la grâce et du sang virginal du Fils de Marie. Vaincu dans ce duel, l'enfer ne tarda pas à forger de nouvelles armes pour détruire le dogme de la divinité du Christ. Et comme nous l'avons déjà dit, c'est un fait digne d'une profonde observation, et qui n'avait pas échappé au génie pénétrant du grand docteur de la grâce, que toutes les hérésies tendent à anéantir la foi au dogme de l'incarnation.

Celles des cinq premiers siècles mènent directement à cette conséquence; et quand on suit avec une religieuse terreur ces essais criminels de l'enfer pour renverser le grand *sacrement* de l'amour in-

fini, comme l'appelle saint Paul, on ne peut se défendre d'un sentiment de consternation à la vue de l'irremédiable plaie faite par le mal aux esprits de ténèbres, puisqu'un amour immense n'a pu leur inspirer qu'une haine éternelle.

L'arianisme, qui domine toutes les hérésies des premiers temps de l'Église, ne s'acharna à ruiner, dans la foi des peuples chrétiens, le dogme de la consubstantialité du Verbe divin, qu'afin d'anéantir, par sa racine même, celui de la divinité du Sauveur. Si l'arianisme, qui, selon l'énergique pensée de saint Jérôme, sembla forcer un moment l'univers à trembler pour sa foi, fut parvenu à anéantir le dogme de la consubstantialité du Verbe, que devenait, dans la conscience chrétienne, le mystère de l'incarnation? Arius, peut-être, n'aperçut point d'abord toutes les conséquences de l'erreur dont il était l'organe; mais, comme tout chef de secte, il obéissait aux inspirations de Satan, et, en attaquant la consubstantialité parfaite du Fils avec le Père et le Saint-Esprit, il renversait par son fondement même le dogme du Verbe fait chair.

Le nestorianisme, l'eutychianisme et le monothéisme ne sont encore que les phases diverses de la même guerre.

Selon l'hérésie de Nestorius, la nature divine et la nature humaine ne sont point unies en Jésus-Christ par un lien personnel; le Fils de Marie, par conséquent, n'est pas une personne divine, mais

un homme sanctifié par la grâce. Or, que devient le dogme catholique de l'unité personnelle du Christ subsistant en deux natures distinctes? Que devient le plan réparateur de l'humanité déçue? Que deviennent les gloires infinies de la nature humaine, la maternité de Marie, la justification et la glorification des élus de Dieu? Satan, par son disciple Nestorius, savait donc évidemment, par sa base, le dogme de la divinité de Jésus-Christ.

Eutychès et les monothélites arrivaient aux mêmes conséquences par une autre voie. Dans le système d'Eutychès, la nature divine et la nature humaine ne gardent point leur identité propre, leur distinction substantielle, elles sont confondues. Dès lors, le Fils de Marie n'est plus une personne divine subsistant sous deux natures fondamentalement distinctes. La nature humaine est absorbée par son contact avec la nature divine, et le dogme de l'incarnation, avec toutes ses conséquences, s'évanouit pour jamais. La même chose a lieu dans la théorie des monothélites. Le Christ n'a qu'une volonté, et comme le Verbe divin n'a pu évidemment perdre la sienne, il faut de toute nécessité que la volonté humaine ait disparu; mais, sans volonté humaine en Jésus-Christ, plus de pensée, plus de liberté, plus de nature humaine par conséquent. Or, l'anéantissement complet, l'absorption totale de la nature humaine dans le Christ, sont-ils, peuvent-ils être autre chose que

l'anéantissement même du mystère de l'incarnation?

Voulons-nous contempler une autre phase de cette guerre incessante des esprits de ténèbres contre le grand mystère de l'amour infini, pénétrons dans les entrailles du pélagianisme, dont la ruine coûta tant de veilles et de si longs travaux à saint Augustin.

Un coup-d'œil superficiel ne laisserait apercevoir, d'abord, dans le pélagianisme, qu'un des fruits de l'orgueil monstrueux qui est devenu la fièvre de l'homme déchu; mais quand on y regarde de près, on demeure convaincu que le pélagianisme ne fut qu'un essai criminel des démons pour ruiner la foi catholique au dogme de la divinité du Christ et à l'ordre surnaturel tout entier.

Qu'enseigne Pélage? Selon cet antechrist, la nature humaine n'a point été blessée radicalement par la chute du premier homme. Il y a plus : non-seulement la nature humaine n'a pas été souillée dans son essence par le mal; mais, dans son état présent, elle peut s'élever, toute seule, à des œuvres d'un ordre surnaturel. C'est-à-dire que sans le secours de la grâce, la nature peut parvenir à la vision immédiate de l'essence divine ou à la possession de la gloire éternelle. Or, s'il en est ainsi, que devient le dogme de l'incarnation, et avec lui le christianisme? Je puis, selon l'hérésie pélagienne, parvenir, sans le Christ, à la vision immédiate de l'essence divine, ou au ciel de la gloire. L'incarnation est donc un non-sens, un effet sans

cause, une chimérique réalisation dénuée de tout motif providentiel et divin. Ici les conséquences vont jusqu'au blasphème, jusqu'au mépris de celui par qui seul nous naissons à la grâce, et dont les mérites peuvent seuls nous donner le droit de parvenir, après l'épreuve du temps, à l'éternelle vie de la gloire.

Pélage n'était donc, comme Arius, Eutychès et Nestorius, qu'un antechrist, qu'un missionnaire de l'enfer, pour guerroyer contre la divinité de Jésus-Christ, père de la grâce et de la gloire.

Mahomet n'est non plus qu'un autre antechrist, car le mahométisme n'a été qu'une parodie du christianisme. « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. » Vaste réceptacle où toutes les hérésies de l'Orient, toutes les débauches du paganisme, et tous les instincts corrompus de la nature humaine se donnèrent rendez-vous; sous la garde du cimenterre et à l'ombre du croissant, l'islamisme a été l'un des plus grands scandales de la civilisation; et quand on en pèse les causes et les résultats, il est impossible de ne pas y découvrir un nouvel effort des démons contre le catholicisme, dominateur du monde moral, et maître suprême de toute régénération sociale. Vaincu, depuis six cents ans, par le dogme toujours expansif de la divinité du Verbe fait chair, l'antique serpent s'était promis, peut-être, d'épouvanter la terre du spectacle nouveau d'une religion ennemie, qui, sensualisant l'homme jusque dans

ses espérances éternelles, remuerait toute la boue de son cœur dépravé, et suppléerait, par la puissance du sabre et par le prestige des conquêtes, aux merveilles de la grâce et aux saintes austérités de la pénitence et de la vertu. L'enfer voulut réaliser dans son Mahomet une espèce de Messie; le Messie de la barbarie, de la volupté et de la mort. Il voulut opposer le tombeau du faux prophète au tombeau glorieux du Fils de Marie, comme s'il eût été possible de faire sortir des ossements desséchés du charlatan de la Mecque, autre chose que les inspirations du fanatisme et de l'abrutissement.

Le grand schisme d'Orient, qui eut pour père Phocius, recèle aussi dans ses conséquences la négation du dogme de la divinité du Sauveur. L'essence du phocianisme consiste à nier, d'un côté, la procession du Saint-Esprit par le Fils, et à rejeter, de l'autre, la suprématie du pontife romain et son autorité universelle sur toute l'Église. Or, ces deux erreurs mènent droit à l'anéantissement du dogme de l'incarnation; car si le Saint-Esprit ne procède pas *également* du Fils comme du Père, le Fils n'est point, ne peut pas être *consubstantiel* au Père. Le Fils de Dieu, dans le système de Phocius, ne possède plus la plénitude de la divinité; mais la consubstantialité du Verbe une fois détruite, l'arianisme reparaît, et avec lui toutes les conséquences subversives du dogme de l'incarnation.

D'un autre côté, si la suprématie pontificale elle-

même est ébranlée, la hiérarchie croule ; tout centre d'unité disparaît ; le christianisme ne repose plus sur une autorité infaillible et permanente, mais sur le sable mouvant de l'interprétation individuelle. Ce principe une fois établi, comment retenir les conséquences que le protestantisme devait en faire sortir quelques siècles plus tard ? comment soustraire le dogme de la divinité du Christ à la dissolvante action de l'examen privé ?

L'erreur des Grecs n'a donc été qu'une nouvelle atteinte portée à la divinité du Christ ; et quand on voit le chef politique du vaste empire russe investi par le schisme de la puissance pontificale, on ne doit plus être surpris qu'il puisse se faire quelquefois le plus implacable ennemi de l'Église.

Nous sera-t-il difficile maintenant de prouver que Luther, Calvin et les autres réformateurs du seizième siècle, ne furent, selon la pensée de saint Jean, que de nouveaux antechrists. Nous avons établi, en droit et en fait, que le principe fondamental du protestantisme implique logiquement la destruction du christianisme, réduit dès lors à une simple opinion, que la raison demeure maîtresse d'admettre ou de rejeter. Mais si le christianisme est détruit, que devient le dogme qui le porte tout entier, et dont il n'est que la production sociale ? Eh ! je le demande, quel homme, chez les sectes protestantes, a logiquement le droit, en vertu des doctrines

établies par la réforme , de croire invinciblement à la divinité de Jésus-Christ ? Qui donnera à la raison protestante le vrai sens de la Bible ? qui en fera jaillir la lumière et la vérité ? Détruisez la hiérarchie centrale , la puissance des traditions , l'infaillibilité de l'Église enseignante , son unité , sa permanente action sur le genre humain , où poserez-vous la première pierre de l'édifice chrétien , comment vous y prendrez-vous pour établir la divinité du Fils de Marie ?

C'est donc un fait impossible à nier : toutes les erreurs que l'œil contemple depuis l'origine du monde se sont convoquées autour du dogme de l'exaltation de la nature humaine au trône de Dieu , pour essayer de l'anéantir. La raison du chrétien conçoit , en effet , qu'un amour infini s'étant manifesté en faveur de la créature la plus infime et la plus pauvre du monde des intelligences , ce prodige de miséricorde ait dû faire naître dans le cœur des démons jaloux une colère que le temps et l'éternité même ne calmeront pas. Que le Fils unique de Dieu soit devenu le fils et le frère de l'homme ; voilà , certes , de quoi écraser l'orgueil de Lucifer. Comment s'étonner ensuite si la race des enfants de l'incrédulité ne cesse , depuis l'origine des siècles , d'attaquer celui que saint Paul appelle , dans son sublime langage , l'héritier universel de la création ¹ ?

¹ Quem constituit hæredem universorum. (*Hebr.*, 1 2.)

L'histoire des erreurs du monde se lie donc fondamentalement à celle des traditions divines sur le Messie. La haine de l'enfer contre le Christ, voilà donc ce qui constitue l'*unité* effrayante du mal, dans ses incessantes métamorphoses, à travers les siècles ; en sorte que tout le côté ténébreux de l'histoire du genre humain se résume dans ce cri décisif entendu au pied du Golgotha : *Crucifiez-le ! Crucifiez-le !.....* ¹

Disons un mot des systèmes d'erreurs nés du protestantisme, et qui, depuis plus d'un siècle, ont plongé tant d'enfants de l'Église dans l'abîme de l'apostasie. Nos déistes, nos rationalistes, nos panthéistes, nos saint-simoniens, nos chercheurs religieux de toute espèce, nos poètes philosophes, nos politiques humanitaires, ne croient point à la divinité réelle, substantielle, du Fils de l'homme. Comme au temps de Voltaire, ces incroyants ne se sont pas faits, peut-être, les ennemis personnels du Christ ; ils reconnaissent assez généralement sa supériorité morale, sociale, législatrice ; mais ils ont abjuré la notion et la foi du dogme catholique de l'incarnation.

Le caractère général de l'incrédulité actuelle est la négation de la divinité de Jésus-Christ. Qu'importe à l'enfer que le déiste admette un dieu immobile au sein de son éternité, s'il est parvenu à

¹ *Crucifige, crucifige eum.* (Luc., 18, 24.)

altérer fondamentalement dans sa conscience la notion traditionnelle du Verbe fait chair? Que lui importe le christianisme social et humanitaire de nos parleurs de religion, si le mystère du Christ a perdu pour eux sa valeur intrinsèque et révélée? Soyez tout ce que vous voudrez en religion, en morale, en charité universelle, pourvu que Jésus crucifié à Jérusalem et adoré par l'Église ne soit pour vous qu'une haute et sublime personnification de la sagesse et de la vertu, Satan ne vous en demande pas davantage. Faites des homélies pleines de larmes sur les misères du pauvre et la dureté du riche; parlez comme l'Évangile des délaissements de l'un et de l'orgueil de l'autre; louez sans mesure et sans fin la morale des livres saints, vantez-en la sublimité; dites que le catholicisme a eu une grande mission sociale, qu'il a produit un fait hiérarchique dont rien n'égala jamais la puissance, pourvu que vous rejetiez la divinité réelle de son fondateur, Lucifer vous absout. Ne nous y trompons pas. La divinité de Jésus-Christ, connu surnaturellement par l'Église et par l'Église seule, voilà désormais le point capital de toutes les discussions religieuses. C'est là le nœud de toutes les controverses, le champ de bataille de tous les combats de la foi contre l'impiété, et de l'amour contre la haine.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

CONSÉQUENCES DE L'HYPOTHÈSE QUI NIE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

« Si nous n'espérons en Jésus-Christ que dans la vie présente, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes¹. »

Cette conséquence d'irrésistible logique est celle que saint Paul faisait sortir de l'hypothèse qui nie la divinité de Jésus-Christ et sa résurrection.

Les chrétiens sont les plus malheureux de tous les hommes si leur foi en Jésus-Christ a pour fondement une illusion, parce qu'en croyant à la divinité du Christ, ils se condamnent aux réalités d'une vie qui est un combat perpétuel contre les attraites de la nature. Ils sont souverainement malheureux dans cette foi, parce qu'elle les voue à une guerre intestine avec eux-mêmes et qu'elle leur impose le joug accablant d'une morale qui leur interdit jusqu'à la pensée des choses vers lesquelles leur penchant les pousse avec une sorte d'impétuosité.

¹ Si in hac vitâ tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. (1, Cor., 45, 49.)

Les apôtres eux-mêmes sont les plus malheureux et les plus coupables de tous les hommes, puisqu'ils déclarent que le Christ est Dieu, qu'il est ressuscité, quoique ces deux faits soient un sacrilège mensonge. Ils prêchent la divinité et la résurrection du Christ, sans intérêt, sans ambition, et ils les prêchent malgré la vérité, contre leurs convictions personnelles, et malgré Dieu... Hypothèses monstrueuses, contradictions impossibles, qui n'eussent jamais fait à Jésus-Christ un seul disciple ni un seul partisan.

Or, appliquons le raisonnement de saint-Paul à l'Église catholique, qui croit et qui prêche la divinité de Jésus-Christ.

L'Église proclame, depuis dix-huit siècles, la divinité du Sauveur. Sa mission sur la terre n'a d'autre objet que de soumettre l'univers à la foi la plus sincère et la plus inébranlable au dogme de l'incarnation; et l'histoire entière de l'Église ne permet pas de supposer, même un seul instant, que la société chrétienne ait cru, parlé et agi sans conviction en s'efforçant d'amener le genre humain aux pieds de l'Homme-Dieu. Admettons cependant que le fait de la divinité du Christ, et conséquemment celui de sa résurrection, n'ont point de réalité; plaçons-nous dans l'hypothèse où se plaçait l'apôtre quand il a dit: « Si nous n'espérons au Christ que dans la vie présente, nous sommes les plus malheureux de tous hommes. »

L'Église prêche la divinité du Christ, et elle y est si invinciblement attachée, qu'elle cesserait d'exister plutôt que de cesser de soutenir la réalité substantielle et immuable du dogme de l'incarnation. Toutefois, l'Église se trompe ou elle trompe l'univers. Illusion ou mensonge, voilà en deux mots l'histoire du christianisme... Ainsi la foi de l'Église et de la société chrétienne a pour fondement un rêve ou une imposture. Or, raisonnons dans cette double supposition.

La foi de l'Église à la divinité de Jésus-Christ est donc un rêve, mais un rêve qui a enfanté les merveilles dont nous allons rappeler le souvenir. Ce rêve a renversé le paganisme, qui était parvenu à diviniser l'orgueil de l'homme; il a tué la religion des sens; anéanti la force brutale pour y substituer le culte de la charité, la religion des souffrances, la soif, la faim des privations, la joie des larmes, l'ambition de la pauvreté, la passion de l'obéissance et du renoncement.

Par la vertu de ce rêve invincible, de cette fable toute-puissante, l'Église a donné au monde le spectacle d'un héroïsme qui a duré trois siècles, et dont les prodiges, réalisés dans les martyrs, dépassent tellement les forces humaines, qu'il est impossible de ne pas y apercevoir la vertu et la force même de Dieu. Ainsi, les chevalets, les bûchers, les échafauds, les tigres et les léopards, ont broyé, détruit dévoré des millions d'hommes, de femmes, de

vieillards , d'enfants même , qui allaient à la mort comme on va à une fête , et dont le seul crime fut de porter dans leur cœur une invincible foi à la divinité du Christ.

L'Église , avec ce prétendu rêve , a peuplé les déserts d'anachorètes , les antres de solitaires ; elle a fait des saints dont la vie fut un perpétuel prodige d'abnégation , de renoncement , de patience , de sacrifice... Elle a fait , par la puissance de ce rêve , des épouses sans taches , des mères dévouées , des veuves humbles et cachées , des vierges angéliques.

Éclairée par ce rêve , l'Église a enseigné à l'univers les dogmes les plus sublimes ; elle a popularisé dans le monde les idées les plus hautes de Dieu et de ses perfections ; elle a créé une philosophie devant laquelle les investigations et les découvertes de l'Inde , de la Grèce , de tous les sages de l'antiquité ne sont que des fantômes.

Appuyée sur ce rêve , l'Église a introduit au sein de l'humanité une morale si parfaite et si pure , que sa beauté et sa perfection désespèrent l'homme charnel , et ont conquis les hommages forcés de tous les incrédules , de tous les hérétiques , de tous les ennemis de Dieu.

C'est par la puissance féconde de ce prétendu rêve que l'Église a élevé la nature de l'homme déchû jusqu'au miracle de l'obéissance parfaite , de la pauvreté volontaire , de la chasteté virgine dilatée dans des corps de péché , jusqu'à la pureté des es-

prits célestes. Avec ce rêve, elle a porté dans son sein des génies tels qu'Origène, saint Denis-l'Aréopagite et Tertullien. Elle a fait les Bazile, les Chrysostôme, les Grégoire de Nazianze, les Clément d'Alexandrie... Elle a créé, ce mot n'est pas trop fort, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Bossuet...

La foi à la divinité du Christ a produit saint Jean et saint Paul; elle a fait saint Benoit, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, sainte Thérèse, saint François de Sales, Vincent de Paule, Fénelon...

Ce rêve inouï a couvert la terre d'hôpitaux, de filles de charité. Il a créé tous les ordres religieux, fait les frères des écoles chrétiennes, les religieux du Saint-Bernard. C'est lui qui a donné au monde Charlemagne, saint Louis, Condé, Turenne; qui a enfanté les églises gothiques, Saint-Pierre de Rome, les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël, Saint-Paul de Londres, Westminster.

Ce rêve de l'Église a civilisé l'Europe, créé le droit des gens, anéanti l'esclavage, fondé la liberté civile et politique. C'est lui qui a divinisé le pouvoir, sanctifié l'obéissance, affranchi l'Europe de la servitude, élevé les classes pauvres au niveau de l'égalité, de la dignité religieuse, morale, civile et sociale. Lui seul, au sein des nations usées d'égoïsme, a dilaté le double amour de Dieu et du pro-

chain jusqu'à l'héroïsme , jusqu'au sacrifice le plus absolu , le plus complet de soi... C'est le dogme de la divinité de Jésus-Christ qui seul a créé la dignité des pauvres , qui les a rendus si vénérables, si dignes de respect, si grands aux yeux de la Foi, que des rois se sont trouvés honorés de les servir à genoux, et que plusieurs d'entre eux ont quitté le sceptre , le trône et la pourpre , pour se revêtir des haillons de la pauvreté. C'est la foi à la divinité du Christ qui a fait de l'enfant abandonné et orphelin , un être sacré chez les nations chrétiennes ; c'est cette foi qui, arrachant la femme à l'oppression, à l'humiliante dégradation où la société païenne l'avait plongée, apprit au monde qu'une femme, devenue mère et mère d'un Dieu, était venue sanctifier, consacrer, glorifier les états divers de la femme épouse, de la femme mère, de la femme veuve, et par-dessus tout, de la femme vierge devenue le miracle de la vertu , comme elle est le chef-d'œuvre de la grâce et de la civilisation.

Or, voilà des merveilles qu'il faut attribuer à une illusion qu'il faut faire remonter nécessairement à la plus coupable idolâtrie qui fut jamais.

Ainsi, l'Église catholique, qui croit invinciblement la divinité du Christ, et qui toutefois est victime d'une erreur, d'une absurde crédulité, qui prend, en un mot, un rêve de dix-neuf siècles pour la réalité la plus substantielle et la plus indes-

tructible, l'Église, disons-nous, avec ce rêve d'idolâtrie monstrueuse (l'hypothèse dans laquelle saint Paul se plaçait étant admise), aura créé le monde moral, changé fondamentalement les idées, les intérêts, la nature sociale de l'homme, opéré sur la terre la révolution intellectuelle, civile et religieuse la plus profonde;... et le Christ ne serait qu'un homme attaché à une potence il y a dix-huit siècles, parce qu'il osa se dire le Messie, le Fils du Dieu vivant? Si le Christ n'était pas Dieu; si l'Église, si le monde chrétien n'adoraient qu'un homme, qu'un imposteur, en adorant Jésus-Christ; si cet homme, si cet imposteur, cependant, avait créé le christianisme, fait tout ce que le monde chrétien a vu depuis deux mille ans tout-à-l'heure, il faudrait éteindre le flambeau de toute raison, et sacrer la démence reine de l'univers... Si le Christ avait trompé l'humanité et si l'Église était victime d'une invincible erreur, l'Église serait le phénomène le plus inexplicable de la création; car elle présenterait tous les caractères de la sagesse infinie, dans ses dogmes, dans sa morale, dans son culte, dans sa hiérarchie, dans son unité, dans sa perpétuelle et permanente expansion au sein de l'humanité. Elle prendrait l'homme déchu au fond de ses misères, et, créant en lui un cœur et des attraits sublimes, elle le suspendrait sur l'abîme d'une corruption innée; elle en ferait le miracle de la sainteté, de la charité,

du dévoûment , de la patience, de toutes les vertus enfin qui étonnent et qui consolent la terre. Et toutefois l'Église créerait ces innombrables merveilles, par la toute-puissance de sa foi à la divinité fabuleuse de Jésus crucifié sur le Calvaire il y a deux mille ans; elle les créerait avec la toute-puissance d'une illusion et d'un rêve de vingt siècles. Mais ce n'est pas tout.

Plaçons-nous maintenant dans l'hypothèse non moins impossible d'un mensonge en vertu duquel l'Église a trompé et trompe encore sciemment l'univers sur le fait de la divinité de Jésus-Christ.

Et avant de dérouler les conséquences que cette supposition renferme, remarquons que c'est là qu'il faut en venir quand on nie le dogme de l'incarnation.

L'Église est trompée ou elle nous trompe, en proclamant, en croyant, en défendant partout et toujours la divinité réelle et personnelle de Jésus-Christ.

Une illusion de sa part, un rêve, nous l'avons vu, serait le renversement de toute raison, l'anéantissement du sens moral, la ruine de la conscience universelle, un phénomène éternellement impossible, parce qu'il implique à la fois, et sous un même objet, le oui et le non, le néant et l'être, la vérité et le mensonge; parce qu'il amènerait l'abolition de toutes les lois du monde moral, la ruine de toute providence, la négation,

la destruction définitive, éternelle, de Dieu et de la vérité...

Supposons cependant que l'Église n'a point été l'objet d'une illusion sur le fait de la divinité de Jésus-Christ; qu'elle sait invinciblement que le Christ n'est qu'un homme; mais qu'elle s'est donné la mission de tromper l'univers.

L'Église, dans cette horrible hypothèse, na été qu'un faux témoin, à dater de la la prédication des apôtres jusqu'au pontificat de Grégoire XVI. Elle proclame la venue, la mission, la divinité, la mort, la résurrection de Jésus-Christ; elle prêche à l'univers que Jésus-Christ est ressuscité, qu'il est le Christ, le Messie, le fils de Dieu, le vrai Dieu. Et elle ne croit pas, elle n'a jamais cru ce qu'elle enseigne depuis dix-huit siècles; ce qu'elle enseigne d'un bout à l'autre du monde, ce qu'elle enseigne sans qu'il soit possible de soupçonner même qu'elle en ait douté un seul instant.

Ainsi, l'Église est l'instrument d'un mensonge, et elle a fait partager son mensonge à l'univers chrétien; elle a imprimé à ce prétendu mensonge les caractères les plus palpables de la vérité. Elle a mis sur ce mensonge le sceau de l'unité, de l'universalité, de la perpétuité, en sorte qu'il serait impossible à Dieu même de manifester ses volontés éternelles par des signes plus entraînants et plus divins. Elle a fait plus, elle est parvenue à enraciner si profondément la foi de ce mensonge aux entrailles des

nations chrétiennes, qu'il n'y eut jamais de conviction plus énergique, ni plus indestructible; et plutôt que de se laisser dépouiller de leur foi à ce formidable mensonge de la divinité du Christ, deux cent millions d'hommes monteraient sur l'échafaud, et se laisseraient égorger...

Nous disions, il n'y a qu'un moment, les incroyables merveilles que l'Église avait créées avec un rêve de dix-huit siècles; les mêmes créations, il faut les attribuer maintenant à un mensonge.

C'est donc un mensonge qui a fait les martyrs, les anachorètes, les docteurs de l'Église, les fondateurs des ordres monastiques. C'est un mensonge qui a popularisé, au sein de la race humaine, la chasteté, l'esprit de sacrifice, l'amour de Dieu et celui des hommes. C'est un mensonge qui a vaincu le monde païen, civilisé le monde barbare, régénéré le monde sauvage. C'est un mensonge qui, des femmes publiques, en a fait des modèles de pénitence, des miracles de vertu; un mensonge qui a dompté la haine au cœur des assassins, fait connaître le repentir et le remords aux parricides, rendu le respect et la religion du serment aux parjures, le repentir et l'innocence à des êtres avilis et dégradés..

L'Église ment donc à l'univers depuis deux mille ans, et ce mensonge a rendu tous ceux qui l'ont accueilli, si passionnés pour la vérité, qu'ils mour-

raient de grand cœur plutôt que d'ouvrir leurs lèvres à l'imposture.

L'Église ment à l'univers, et il n'est pas une vertu que ce mensonge n'ait produite, pas un trait d'héroïsme, de sainteté, de charité, qui ne vienne de lui. L'Église ment à l'univers, et il serait impossible à l'éternité, à Dieu même, de tirer l'univers chrétien de l'erreur divine au fond de laquelle ce puissant mensonge l'a plongé pour jamais. Elle ment, et deux cents millions d'hommes mourraient dans les tortures, plutôt que de cesser d'y croire, que de cesser de le reproduire et de le perpétuer sur la terre.

L'Église, avec ce tout-puissant mensonge, a fait adorer un homme qui n'est pas Dieu, et les adorateurs de cet homme ont horreur de l'idolâtrie; et c'est par la foi perpétuelle, immuable, à sa divinité, c'est par l'adoration de sa personne auguste, que les nations chrétiennes ont anéanti l'idolâtrie dans leur sein. L'Église ment à l'univers, et quiconque a douté avec obstination de la vérité divine de cet incroyable mensonge, elle l'a retranché impitoyablement de son sein. Ce mensonge de vingt siècles, ce mensonge universel, uniforme, indestructible, large comme le monde et fort comme l'éternité, a fait ce que Dieu seul pouvait faire avec sa toute-puissance. Ainsi, si l'Église ment en proclamant la divinité fabuleuse du Christ, il faut dire que ce mensonge lui-même est Dieu; et pour quoi!

Parce qu'il en a tous les attributs, parce qu'il en réalise les œuvres, parce qu'il en porte les caractères. Ce mensonge est Dieu, car on l'adore depuis deux mille ans. Il est Dieu, parce qu'il a créé un monde d'adorateurs, une religion divine, un culte divin, une morale divine... Ce mensonge est Dieu, parce qu'il engendre la vérité, toute vérité; parce qu'il est le principe de toute charité et de toute vertu. La divinité de ce mensonge de l'Église romaine est reconnue par toutes les sectes hérétiques et schismatiques qui ont paru dans le monde, et l'incrédulité elle-même a été forcée de reconnaître que rien ne serait divin, si les créations de ce prétendu mensonge ne l'étaient pas.

Arrêtons-nous, car c'est assez de contradictions et d'impossibilités, c'est assez d'absurdités et de blasphèmes. Que la mauvaise foi de l'impie est donc effrayante! que sa plaie est profonde et désespérée! pour nier la divinité de Jésus-Christ, il est forcé d'anéantir au fond de son entendement toute lueur de raison, tout principe de sens moral, toutes les lois de l'intelligence; il lui faut dévorer des montagnes de contradictions palpables, évidentes; il est contraint de reculer jusqu'à l'athéisme; jusqu'à l'anéantissement de Dieu même; croyez-vous qu'il hésite? Non, juste ciel! L'orgueil, un immense orgueil lui a dit: Repousse la lumière, dis que la lumière est la nuit, que le oui est le non, et il obéit en

esclave, et il se courbe devant l'idole d'impos-
ture et de blasphème devenue son maître et son
Dieu.

CHAPITRE QUINZIÈME.

LA NOTION CATHOLIQUE DE JÉSUS-CHRIST PEUT SEULE ENGENDRER L'ORDRE DE VISION, DE SCIENCE OU DE PHILOSOPHIE DES CHOSES.

Dans les premiers chapitres de cet ouvrage, nous avons cherché à déterminer quels étaient les moyens de connaître Dieu et l'univers, et nous avons vu qu'ils se réduisent à la vision immédiate de l'essence divine, à l'intuition, au raisonnement et à la foi. Cherchant dans la raison la loi génératrice de la vérité, par rapport à l'homme dans son état présent, nous nous sommes convaincus, en droit et en fait, que si la perturbation originelle qu'a subie la raison de l'homme n'avait pas anéanti en lui la faculté de connaître certainement quelques vérités de l'ordre humain, il ne pouvait en reconquérir l'entière possession que par la foi et par la grâce divine. Ce principe posé, nous comprenons que la foi, telle que l'Église catholique nous la transmet, est tout ensemble le châtiment et le remède de la raison de l'homme dégénéré. Elle est un châtiment, parce que l'homme primitif, ayant voulu briser avant le temps la loi de son épreuve, il était juste qu'il tombât sous l'empire des saintes obscurités de la foi,

que saint Paul appelle si profondément l'argument des choses invisibles ¹. Nous disons en second lieu que la foi est le *remède de l'âme* ², comme l'appelle saint Augustin, parce que l'intelligence de l'homme, livrée depuis le péché à la tyrannie de l'égoïsme individuel et de l'orgueil de l'esprit, se perdrait infailliblement dans la nuit de ses systèmes, si la lumière de la grâce et les enseignements infaillibles de la foi ne guidaient sa marche dans les routes du vrai. Ainsi, pour que l'homme ici-bas puisse reposer son entendement dans la certitude, il faut qu'il vive de foi, parce que la foi seule chasse de la cité du temps les ombres de l'erreur, comme la grâce seule chasse du cœur de l'homme le mal qui le corrompt ³. Mais la foi est une croyance obscure; elle est le syllogisme infaillible de la réalité des choses; car l'intelligence humaine ne marche point ici-bas dans les clartés de l'évidence. ⁴ « Nous voyons en énigme et dans un miroir, dit saint Paul ⁵. »

N'y a-t-il donc point sur la terre, à parler catholiquement, d'ordre de science, de vision intime des choses, d'évidence interne, de raison philosophique? Entendons-nous; si on prétendait arriver à

¹ Argumentum non apparentium. (*Hebr.*, 11, 1.)

² Fides sanitas animæ. (*August.*)

³ Fide intelligimus aptata esse secula verbo Dei, ut ex invisibilibus visibilia fierent. (*Hebr.*, 11, 1.)

⁴ Ambulamus per fidem et non per speciem. (2, *Cor.*, 5, 7.)

⁵ Videmus nunc per speculum in ænigmate. (1, *Cor.*, 13, 12.)

une théorie complète de la vérité, indépendamment de la foi, rien de plus certain; car, comment, à l'aide d'une intelligence déchuë, vouloir pénétrer dans la science de Dieu et de l'univers? comment pouvoir arriver à une philosophie universelle de Dieu et de la création, avec les éléments de ce monde en ruines, et sous les inspirations d'une raison malade, ignorante et corrompue?

Mais, quand la vérité totale a été restaurée divinement par la foi et par la grâce, dans la conscience intellectuelle, ne serait-il pas possible de mettre la raison de l'homme en possession d'une théorie générale de l'esprit humain? Ne serait-il pas possible, en d'autres termes, de découvrir dans l'enseignement de la foi, une vérité ou un fait, qui deviendrait la source première et universelle de la science, parvenue à son point suprême de développement dans l'ordre présent? L'apôtre saint Paul, qui semble avoir enfermé la raison dans un cercle infranchissable de foi, établit nettement deux choses dans sa sublime philosophie. La raison du chrétien, selon ce profond interprète des pensées divines, n'arrive à la vérité pure et surnaturelle qu'en s'appuyant sur le syllogisme des réalités inaperçues. Pour vivre de la vraie lumière, il faut être éclairé au flambeau de la foi; et l'œil catholique ne voit Dieu et les principes des choses qu'à travers le miroir de la parole révélatrice.

Le même apôtre enseigne, avec la même auto-

rité, qu'il y a toutefois un ordre de science, de vision intime, de philosophie ou d'explication des choses. Et, si nous avons bien compris la mission de ce chérubin de l'apostolat, il nous semble impossible de ne pas être convaincu qu'à saint Paul a été donné le dernier mot de Dieu et de l'univers. « J'ai méprisé, s'écrie-t-il, à l'égal de la boue, toute science et toute sagesse, pour ne savoir, pour n'enseigner que la science surnaturelle de Jésus-Christ ¹; j'ai estimé ne savoir que Jésus et Jésus crucifié. » « Prenez garde, ajoute le même apôtre, ² qu'on ne vous trompe par une philosophie menteuse, qui n'aurait pour fondement que les éléments du monde, la tradition humaine, et non le Christ. » Et la raison qu'il en donne, c'est qu'en Jésus-Christ seul sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ³.

Il y a donc un ordre de foi divine hors duquel l'intelligence humaine chercherait en vain la certitude et la vérité; et il existe aussi un ordre de science, de vision philosophique des choses, qui naît de la

¹ Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu-Christi Domini mei : propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. (*Philip.*, 3, 8.)

² Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi, et non secundum Christum. (*Colos.*, 2, 8.)

³ ... Instructi... in omnes divitias plenitudinis intellectus, in agnitionem mysterii, Dei Patris et Christi Jesu.

In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi. (*Colos.*, 2, 2, 3.)

foi, et qu'engendre la notion catholique de Jésus-Christ.

Sous l'empire réparateur de la grâce, que Dieu ne refuse à personne ici-bas, la raison, en s'appuyant sur le témoignage le plus palpable et le plus éclatant qu'il y ait au monde, ou sur l'enseignement de l'Église, dont l'unité, l'universalité, la perpétuité et la sainteté miraculeuses attestent la divine origine ; la raison, disons-nous, naît à la foi de la divinité de Jésus-Christ ; elle arrive à la notion surnaturelle du profond mystère de l'incarnation du Fils de Dieu ; elle croit d'une foi inébranlable l'union personnelle du Verbe divin et de la nature humaine en Jésus-Christ. Mais, comment la notion catholique du dogme de l'incarnation peut-elle devenir le principe générateur de la science universelle ou de la véritable philosophie des choses ? C'est ce que nous allons expliquer.

Une philosophie générale serait celle qui dirait à la pensée ce qu'il y a de plus intime dans les secrets divins, et qui livrerait à la compréhension humaine la raison suprême des destinées de l'ange, de l'homme et de l'univers. Ce serait celle qui, dans l'obscurité de notre déchéance, nous ferait voir, par une synthèse immense, les réalités de Dieu et de la création, et fournirait à l'esprit humain un fait explicateur des choses. Or, nous croyons qu'il est possible, et nous pensons que le moment est venu, de tenter un essai de philosophie universelle,

et nous sommes profondément convaincu, en outre, que cet essai ne peut sortir que de la notion catholique du dogme de l'incarnation. S'il était certain, en effet, que Jésus-Christ est le chef, la pierre angulaire, le principe et la cause, l'alpha et l'oméga de toute la création, il serait manifeste qu'il ne faut chercher qu'en lui seul la raison première et dernière de tout ce qui est. S'il était permis de penser, en second lieu, que Jésus-Christ est le premier né de toute créature, en ce sens, que tout a été fait pour lui et à cause de lui, et qu'alors même que le mal n'aurait pas souillé l'œuvre divine, le fils de Dieu glorificateur du monde de la nature serait venu l'élever, par la grâce, jusqu'aux splendeurs de la gloire, on comprendrait qu'il faut placer dans le dogme de l'incarnation le flambeau de toute science, de toute sagesse et de toute philosophie.

Or, saint Paul, en parlant du Christ en tant qu'homme, nous apprend qu'il est « l'héritier universel des choses ¹, que tout se récapitule en lui, que tout est bâti en lui, qu'il est le chef divin du monde angélique, du monde humain, du monde matériel et de tout l'univers ».

Nous pouvons, en second lieu, embrasser et défendre l'opinion des théologiens catholiques, qui

¹ Per quem omnia et propter quem omnia. (*Hebr.*, 2, 10.)

In ipso condita sunt universa. (*Coloss.*, 1, 16.)

Instaurare omnia in Christo. (*Eph.*, 1, 10.)

Est caput corporis ecclesie. (*Coloss.*, 1, 18.)

pensent que l'incarnation se serait accomplie pour diviniser la nature, et non pour la guérir, si le mal n'eût pas souillé l'humanité ¹.

En partant de ces données théologiques, nous chercherons dans la notion révélée du Christ le dernier mot de la philosophie de Dieu, de l'ange, de l'homme et de la création; et, plaçant l'intelligence dans une synthèse dont le dogme de l'incarnation sera le principe illuminateur, nous étudierons en Jésus-Christ, et en Jésus-Christ seul, le secret de Dieu et du monde, et nous nous efforcerons de ramener l'ensemble entier des conceptions humaines à cette formule descendue du ciel et écrite par saint Paul : « *Tout est bâti en Jésus-Christ* ² ».

¹ Meritò Sixtus papa quartus animadvertit in nonnullos theologos qui censurâ affliciebant opinionem in his versiculis contentam : *Peccatores non abhorres, sine quibus nunquàm foves digna tanto filio; teste Diago, lib. 1, annal. 33*, ubi sensum dicti pontificis exponit his verbis : Cum duplex sit opinio catholicorum doctorum circà causas præcisas incarnationis; altera quod si Adam non peccasset, Dei Filius carnem non sumpsisset; altera quod etiam si humana natura in Adam non fuisset lapsa, adhuc divinum Verbum factum fuisset homo, et utraque opinio pietati, fidei, auctoritatis et rationibus subsistat, atque priori opinioni versus innitantur : dicimus quidquid contrâ ipsas attentatum fuerit, temerarium, præsumptuosum et pœnâ dignum fuisse. (Benedict. XIV, de *Beatif. Sancti.*, lib. 2, cap. 28, n. 10.)

² Instaurare omnia in Christo. (*Eph.*, 1, 10.)

CHAPITRE SEIZIÈME.

DIEU NE PEUT ÊTRE CONNU PLEINEMENT QU'EN JÉSUS-CHRIST.

Connaître Dieu et Jésus-Christ, telle est la fin suprême et surnaturelle du monde des intelligences, puisque sans cette double science il n'y a ni bonheur, ni vérité, ni vie. « Père, s'écriait le Sauveur des hommes, la veille de sa mort, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes seul le vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé ¹. » Par-delà le temps, ou plutôt quand il n'y aura plus de temps, les élus entreront dans une ère éternelle; et dans ce cycle de gloire que la durée ne mesurera plus, ils se dilateront à jamais dans la lumière de Dieu et du Verbe fait chair.

Mais si la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ constitue fondamentalement la félicité des Saints, au terme de leur épreuve, elle est aussi le premier, le plus indispensable besoin de la vie du temps. Car, voyageurs d'un moment dans cette val-

¹ Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesus Christum. (*Joaun.*, 17, 3)

lée des larmes , nous nous efforçons de vivre de vérité et d'amour. Et ce double aliment est tellement nécessaire à notre âme , qu'au milieu des illusions qui nous séduisent et des erreurs qui nous égarent , nous ne parvenons à apaiser quelquefois les désirs de notre nature , qu'en revêtant l'erreur et le mal des ombres de la vérité et de l'amour , comme on pare un cercueil des emblèmes de l'existence , ou comme on mêle une liqueur bienfaisante à un breuvage mortel.

Or , comment , du fond de sa déchéance , l'homme peut-il s'élever à la connaissance de cet Être qui habite , selon la pensée de nos livres saints , une lumière inaccessible ⁴ ? Dans les premiers chapitres de cet ouvrage , nous avons déterminé , à l'aide des enseignements de la théologie , par quels degrés les esprits créés pouvaient parvenir jusqu'au sanctuaire de la vérité éternelle. Qu'on nous permette de les rappeler une dernière fois.

La révélation nous apprend que les élus , après avoir subi dans cette vie l'épreuve providentielle , monteront au séjour de la béatitude de Dieu même. Fortifiés par la lumière de la gloire , comme parle le livre des révélations , ils verront Dieu tel qu'il est. Ce grand Dieu , leur ouvrant les trésors de sa lumière infinie , leur fera contempler ce que l'œil n'a pas vu , entendre ce que l'oreille n'a pas enten-

⁴ Qui lucem inhabitat inaccessibilem. (1, *Timoth.*, 6, 16.)

du, et goûter ce que le cœur de l'homme n'a jamais pressenti ¹. Nous avons dit que loin, bien loin de la vision immédiate de la divine essence, s'offrait l'intuition, qui consiste à connaître Dieu, non d'une vue directe et sans milieu, mais à travers le miroir le plus transparent de la parole intérieure et des créatures affranchies des ténèbres de la dégradation.

Nous avons fait observer que le propre de l'intuition est de faire connaître Dieu et ses perfections d'une vue si nette et si haute, qu'en supposant l'ignorance complète de la claire vue, jamais les êtres créés n'eussent ambitionné une félicité plus grande que celle dont l'intuition leur eût inspiré le sentiment.

Nous avons caractérisé le mouvement purement naturel de la raison, cherchant à connaître Dieu, par voie d'analyse, d'induction ou d'analogie; et ce mode imparfait nous est apparu plutôt comme un châtiment et une dégénération, que comme un état normal et antérieur à la chute de l'homme ².

Enfin, la foi, que saint Paul appelle le syllogisme ou l'argument de ce qui est invisible, est venue nous rendre la notion véritable et complète de l'Être des êtres, dont la raison humaine, quand elle le cher-

¹ *Quod oculus non vidit, quod auris non audivit, et quod in cor hominis non ascendit. (Cor., 2, 9.)*

² L'état de nature imparfaite ou de pure nature étant un état possible, et qui ne répugne point à la sagesse ni à la bonté de Dieu, ce que nous disons de l'état dégénéré de l'homme doit toujours s'entendre dans le sens catholique.

che par ses seules forces, trouve avec tant de peine, au milieu de ses obscurités natives, l'existence et les perfections.

La foi, la foi seule, qui éclaire la science intellectuelle, par le miroir des traditions divines, écrites et orales, et par l'Église enseignante, peut nous rendre, sans les mêler aux nuages du doute et des opinions, le grand nom de Dieu, la notion pure de son être et celle des perfections qui en émanent.

Tout ce que l'Église dit à l'univers de la nature et des propriétés de l'Être infini, voilà la vérité; et c'est en s'appuyant sur ce grand syllogisme que la raison, prévenue et fortifiée par la grâce, se restaure, se réhabilite complètement dans la notion certaine et infaillible de l'existence de Dieu et de ses attributs.

La loi génératrice de ce qui est invisible s'accomplit pour l'homme, esprit et corps, à l'aide des miroirs qui réfléchissent à l'œil de son entendement la lumière divine. Depuis le péché, la parole humaine, la conscience, les phénomènes du monde matériel, ont subi des altérations profondes. Mais la grâce vient fortifier le regard intérieur. Les traditions divines redisent d'âge en âge une parole incorruptible de vérité, et l'Église, les résumant toutes, présente dans son symbole, le miroir le plus fidèle de toute science et de toute sagesse.

Ainsi, en adhérant, sous l'empire de la grâce, à l'enseignement de l'Église, je reçois par elle, et par

elle seule, la connaissance infailible de l'existence de Dieu, et des perfections qui découlent de l'idée de son être. Sortez de là, vous retombez inévitablement sous l'action des opinions de l'homme, et quoique la lumière ne se soit pas éclipsée tout-à-fait, vous êtes condamné à dégager la notion du grand Être, de l'immense alliage des systèmes et des erreurs de la philosophie.

Parvenu, par voie de soumission, à la connaissance de l'Être infini, j'affirme d'une foi inébranlable la réalité de son existence et celle de sa souveraine perfection; mais cette foi, remède divin de mon âme, me donne-t-elle la science de Dieu? m'introduit-elle dès ici-bas dans le sanctuaire, sinon de la vision immédiate de l'essence divine, au moins dans celui de l'intuition? Tels ne sont pas ses effets. L'objet de la foi est de certifier immuablement pour moi les réalités *invisibles*, et non de m'en donner la vue¹. Il lui appartient toutefois d'engendrer, dans l'intelligence humaine, un ordre de vision ou de science que nous allons considérer sous un double aspect.

Dans mon état d'épreuve terrestre, je ne vois Dieu qu'en énigme, au moyen des traditions divines, à l'aide de la parole catholique² et des œuvres de la création. Or, il est bien évident qu'en réunis-

¹ *Ambulamus per fidem, et non per speciem. (2, Cor. 5, 7.)*

² *Declaratio sermonum tuorum illuminat et intellectum dat parvulis... (Psal., 118, 130.)*

sant tous les rayons de la révélation sacrée et toutes les inductions de la nature, je puis rafraîchir mon âme au double foyer de la lumière des saintes révélations et de celle des créatures, de telle sorte, que je parviennne à former dans mon entendement un faisceau de clartés qui résument tout ce que la révélation et tout ce que la raison peuvent m'apprendre sur la notion de Dieu et de ses attributs.

Mais si la tradition ne me donnait pas la notion du Christ, quelle serait la borne posée devant ma raison, par rapport à la science de Dieu?... La révélation m'affirmerait non-seulement l'existence de celui qui est, mais elle me certifierait infailliblement sa souveraine perfection; d'un autre côté, en contemplant le monde des esprits et celui des corps, j'y verrais un acte immense sans aucun doute; mais l'œil de mon âme n'y apercevrait pas une œuvre si grande et si parfaite qu'il fût impossible à Dieu même d'en surpasser les splendeurs. Or, en cet état, je croirais que Dieu est, j'affirmerais infailliblement l'infini de toutes les propriétés de son être; mais dans l'ordre créé, je ne contemplerai le reflet vivant, *complet* d'aucune de ses perfections.

Pour me donner, dans l'obscurité de cette vie, la vision rationnelle de Dieu connu selon toute la plénitude de ses manifestations, que faudrait-il? Il faudrait que ma foi plaçât sous le regard de mon intelligence, non plus un acte pareil à

celui de l'univers créé ; mais qu'elle me donnât l'infaillible notion d'un être à la réalisation duquel Dieu n'aurait pu appliquer son suprême pouvoir sans l'épuiser ; c'est-à-dire qu'il me faudrait connaître inébranlablement l'existence d'une créature parvenue, sous l'empire de l'amour infini, à un degré d'union si excellent avec la nature divine elle-même, qu'il fût impossible à une sagesse et à une puissance infinies d'en surpasser la magnificence. Si un pareil effet avait jailli des trésors de l'énergie créatrice, et s'il m'était incontestablement connu, Dieu m'aurait donné son secret éternel ; et l'œil de ma raison, éclairé au flambeau de ma foi, aurait aperçu nettement la borne du possible. Or, cet être prodigieux, sur lequel l'immense océan des bontés éternelles s'est épanché tout entier, c'est Jésus-Christ.

La notion de Jésus-Christ va donc devenir pour nous le foyer de la science de Dieu ; et quand, dans les splendeurs du Christ, nous aurons contemplé les attributs communicables du Très-Haut, nous pourrions répéter cette adorable parole, parce que nous l'aurons comprise : « Père, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous et Jésus-Christ que vous avez envoyé » .

Nous allons donc étudier l'Être des êtres, dans la notion et par la notion de Jésus-Christ seul ; et si ce grand Dieu habite, par-delà tous les mondes, un inaccessible sanctuaire, nous comprendrons qu'en

nous donnant son fils, il a voulu que sa lumière éternelle descendit jusqu'à nous. Alors, mais seulement alors, nous pourrons répéter avec le disciple de l'amour : « La vie s'est manifestée et nous l'avons vue ; nous la certifions, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était en Dieu, et qui nous a été révélée »¹.

¹ Et vita manifestata est, et vidimus et testamur, et annuntiamus vitam æternam, quæ erat apud Patrem, et apparuit nobis. (1, *Joan.*, 1, 2.)

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

LA PUISSANCE INFINIE DE DIEU NE PEUT ÊTRE CONNUE PLEINEMENT
QU'EN JÉSUS-CHRIST ET PAR JÉSUS-CHRIST.

Nous avons établi en thèse générale, dans le chapitre précédent, que la connaissance du Verbe fait chair pouvait seule placer sous le regard de notre intelligence un fait marqué à des conditions telles, que sa notion nous donnât le secret de Dieu selon toute l'étendue de ses manifestations même possibles. Mais parce que ce point de vue, lumineux et fécond, n'a point assez fixé, peut-être, l'attention des écrivains catholiques, on nous saura quelque gré d'en faire admirer les richesses, en y cherchant le dernier mot de ces perfections de l'être infini, qui résumant toutes les autres, selon notre faible manière de les envisager.

Il y a en Dieu des propriétés que j'appellerai incommunicables ; telles sont l'unité infinie, l'immensité, l'éternité et l'omniprésence. S'en dépouiller serait, de la part de Dieu, un véritable suicide ; et notre raison, tout obscurcie qu'elle est, conçoit très-clairement qu'une créature tirée du néant est à jamais incapable d'en partager les gran-

deurs. Tout être, en effet, dont l'existence a été précédée par la nuit du non-être, a des dimensions et une capacité limitées et relatives; or, comment, dans le vase étroit du fini, faire entrer tout l'océan de l'être sans limites ?

Tout être créé est donc à un état éternellement et fondamentalement distinct de la nature et de l'essence divine. Ici s'offre une question immense, qui nous ramène directement à l'objet de ce chapitre. Dieu peut-il manifester infiniment ses perfections, ou peut-il s'unir à un être fini par un mode tellement parfait, que lui-même, en consommant cet acte de suprême union, pose devant sa puissance une borne qu'elle ne saurait franchir ?

Devant une pareille question la raison de l'homme s'arrête, et la réponse du roi-prophète s'offre à sa pensée : « Qui pourra mesurer la force de Dieu ?¹ Qui pourra lui dire, comme il a dit lui-même aux flots de la mer : Vous n'irez pas plus loin². »

Si la foi, en effet, ne nous révélait le dogme ineffable de l'incarnation du Verbe, et si elle n'élevait notre entendement à l'acte infini qui le réalise, jamais notre intelligence n'eût imaginé la possibilité d'un semblable prodige. Il y a plus, nul esprit créé ne pouvant franchir le cercle de son activité propre, ni briser la loi de son être, pendant qu'il parcourt la ligne de ses destinées purement

¹ Quis loquetur potentias domini? (*Psal.*, 405, 2.)

² Huc usque venies? (*Job.*, 38, 6.)

naturelles, jamais il ne lui serait donné, sans une révélation, de soupçonner, entre le créateur et son ouvrage, d'autre union possible que celle qui dérive des relations nécessairement bornées et progressives de Dieu et de la création.

Or, la puissance étant de toutes les perfections divines celle qui se manifeste la première par le fait de la création, nous allons prouver, guidés par la lumière de la foi, que Jésus-Christ seul nous fait clairement voir jusqu'où peut aller le pouvoir divin; en sorte que la conclusion qui devra ressortir de nos aperçus sera celle de saint Paul : « Le Christ est le dernier mot de la force et de la vertu de Dieu ¹ ».

La raison de l'homme, en s'arrêtant au spectacle de l'univers pour y chercher une idée de la puissance divine, en déduit deux conséquences; la première, qu'une force infinie a pu seule féconder le néant et en faire sortir la création et ses mondes, puisque, entre l'être et le non-être, il y a une distance infinie; mais cette même raison conçoit très-nettement aussi, que la totalité des êtres finis, loin d'épuiser l'énergie créatrice, n'est qu'un premier anneau de la chaîne interminable de mondes qui pourraient être produits, et c'est pourquoi le livre des révélations nous parle de la puissance divine, du point de vue de la création des choses, avec une si haute

¹ *Christum Dei virtutem. (1, Cor., 1, 24.)*

magnificence, qu'après avoir recueilli ses paroles, il semble que l'univers lui-même n'est plus, devant Dieu, qu'un atôme qui fuit dans l'abîme ou une ombre que son inanité enveloppe de toutes parts, et qu'une sorte de honte chasse et repousse dans le néant.

Écoutons quelques-uns des accents de cette poésie si divinement vraie :

• Ceins tes reins ¹, dit à l'homme le Dieu fort ; ceins tes reins comme un guerrier préparé pour le combat, je vais t'interroger, répons-moi !...

» Ou étais-tu quand je posais l'univers sur le vide ², quand je plaçais la pierre angulaire qui porte la terre ; quand je passais sur elle le compas et le niveau ³. Est-ce toi qui as fermé les tempêtes avec des portes et des verroux, et qui as dit aux flots soulevés de la mer : Vous viendrez jusque là, et vous n'irez pas plus loin ?

» Donneras-tu aux vagues de l'océan les nuées pour ceinture, et l'emmailletteras-tu comme une femme emmaillotte l'enfant qu'elle a mis au jour ?

» Prendras-tu la terre par ses deux pôles, et la secoueras-tu sur l'abîme, pour y faire tomber les impies ? As-tu dit à la foudre : partez, et t'a-t-elle

¹ Accinge sicut vir lumbos tuos : interrogabo te, et respondebis mihi. (*Job.*, 38, 3.)

² Ubi eras quando ponebam fundamenta terræ ? (*Id.*, 4,.)

³ Quis posuit mensuras ejus... vel quis tetendit super eam lineam ? (*Id.*, 5.)

répondu, me voilà ? Rapprocheras-tu les Pléiades et les étoiles d'Orion ¹ ? Mettras-tu les astres du firmament sous ta main comme sous un seau » ? « Il a tendu les cieux comme un pavillon, s'écrie un autre prophète ² ; il marche sur l'aile des vents ³, et l'univers est devant lui comme rien ⁴. »

« Les mondes, reprend Salomon, se balancent devant sa face comme la goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe ⁵ ; et la création tout entière est devant lui, comme l'instant qui fait pencher le plateau d'une balance ⁶. »

L'immensité des êtres créés, c'est la goutte d'eau échappée du vaste bassin du possible, et le bras du Tout-Puissant balance l'univers avec plus de facilité que le berger ne balance la fronde qui lui sert de jouet.

Entendez l'ange de Pathmos : « Quand le jour du Seigneur sera venu, s'écrie-t-il, les cieux seront

Quis conclusit ostiis mare ? (*Job.*, 8.)

Usque huc venies, et non procedes ampliùs, et hìc confringes tumentes fluctus tuos. (*Id.*, 11.)

Cùm ponerem nubem vestimentum ejus, et caligine illud quasi pannis infantiaè obvolverem. (*Id.*, 9.)

Et tenuisti concutiens extrema terræ, et excussisti impios ex eà. (*Id.*, 13.)

Numquid mittes fulgura, et ibunt ? et revertentiã dicent tibi : Adsumus. (*Id.*, 35.)

¹ Numquid conjungere valebis micantes stellas Pleiãdas ? (*Id.*, 31.)

² Extendens cœlum sicut pellem. (*Psal.*, 103, 1.)

³ Ambulat super pennas ventorum. (*Id.*, 3, 103.)

⁴ Tanquam nihilum ante te. (*Psal.*, 38, 6.)

⁵ Tanquam gutta roris antelucani. (*Sap.*, 11, 23.)

⁶ Tanquam momentum statera. (*Id.*, 11, 23.)

ébranlés et les étoiles tomberont comme tombent les figues de l'arbre qui les portait, quand il a été secoué par l'orage ¹. Il roulera les cieux comme un livre ². »

Voilà quelques-unes des étonnantes images employées par les auteurs inspirés, contemplant la force infinie à travers la création. Mais, de bonne foi, que nous disent ces images? Mettez d'un côté l'ensemble entier des créatures, et de l'autre une force vraiment infinie; je le demande, trouvez-vous là un terme de comparaison? Et ce vaste effet de la cause universelle vous semble-t-il marqué au signe d'une énergie souverainement puissante, travaillant à réaliser son dernier prodige?

L'univers tout entier, en y comprenant des myriades de mondes, que la suprême puissance pourrait appeler encore des abîmes du possible, ne nous donnerait donc ni une idée complète du pouvoir divin, ni le chef-d'œuvre de la force infinie.

Quel est donc le miracle de la puissance divine? ou, en d'autres termes: Existe-t-il un fait par lequel tout l'énergie créatrice s'épuise, en ces sens, du moins, qu'il soit démontré à notre raison, et complètement vrai en soi, que la production de ce fait unique est le dernier effort de la toute-puissance? Ce chef-

¹ Et stellæ de cælo ceciderunt... sicut ficus emittit grossos suos cum à vento magno movetur. (*Apoc.*, 6, 13.)

² Et recessit cælum sicut liber involutus. (*Apoc.*, 6, 14.)

d'œuvre, le miracle de la force infinie, c'est Jésus-Christ, que saint Paul appelle *la force ou la vertu de Dieu*¹.

Les considérations où nous allons entrer nous semblent de la plus haute importance, et elles pourront apprendre à certains hommes qui croient connaître Dieu, sans l'étudier en Jésus-Christ, qu'il est une sphère de lumière devant laquelle toute science pâlit et disparaît, comme s'évanouissent les lueurs vacillantes qui sillonnent les ténèbres, au moment où l'astre du jour monte sur l'horizon.

Formé à l'école de la philosophie de saint Paul, nous nous sentons pressé d'interroger notre siècle et de lui demander pourquoi, en face du divin soleil de la vérité, il s'obstine à chercher la lumière et la sagesse dans les froides leçons des esclaves du doute et des professeurs du mensonge.

Le moment est venu de faire voir à ces pauvres aveugles que la philosophie du Christ est aussi élevée au-dessus de toute philosophie humaine, que l'être est élevé au-dessus du néant, que Dieu même est élevé au-dessus de la création.

Entrons donc, pour parler le langage d'un prophète, entrons *dans les puissances du Seigneur*², mesurons les dimensions de sa force invincible.

Or, que fait le Dieu tout-puissant en accomplissant

¹ Christum Dei virtutem. (1, Cor., 1, 24.)

² Introibo in potentias Domini. (Psal., 70, 16.)

le mystère de l'incarnation? Il consomme et réalise, entre la nature divine et la nature humaine, l'unité la plus étroite qui existe dans les inventions de sa sagesse infinie. Le Verbe divin, fils unique et consubstantiel du Père, en s'incorporant, par le lien de la personnalité divine, l'âme et la chair de l'homme, noue d'une unité personnelle trois choses séparées par des abîmes : le Verbe infini, l'âme et la chair. Le Verbe divin, en s'incarnant, abaisse Dieu jusqu'à l'homme, il élève l'homme jusqu'à Dieu ; en sorte qu'en vertu de cette ineffable unité, Dieu se fait homme et l'homme est fait Dieu... Et, par là, ce qui se dit de Dieu pourra se dire de l'homme, et ce qui se dira de l'homme pourra se dire de Dieu. Or, je dis que là, et là seulement, la raison éclairée par la foi ne soupçonne plus, mais découvre le dernier et le plus profond secret de la vertu de Dieu. Remarquons ici que l'acte immense de l'incarnation comprend trois effets infinis de la toute-puissance. Par l'incarnation, le Verbe de Dieu devient homme ; la vierge Marie devient mère de Dieu, et le chrétien devient le frère, le co-héritier du Christ, Dieu et Homme parfait. Mais, diviniser la nature humaine et humaniser la nature divine ; faire d'une simple mortelle la vraie mère de Dieu, et faire d'un homme déchu le frère d'un Dieu, c'est là le terme définitif et infranchissable de l'énergie créatrice.

Si telles sont les conditions et les conséquences

de l'incarnation , nous pouvons avancer sans crainte que Jésus-Christ est véritablement la mesure mathématique de la force communicable de Dieu ; et si le prophète nous demandait maintenant qui mesurera la puissance du Très-Haut, nous lui répondrions, avec saint Paul : *Celui qui seul « est la vertu de Dieu »* .

Ainsi, l'intelligence de l'homme, en acquiesçant à l'enseignement de l'Église, perçoit infailliblement la notion de Jésus-Christ ; et en contemplant le sublime mystère qui enchaîne d'un lien personnel le Verbe de Dieu à l'humanité du Sauveur, elle voit, avec une clarté ravissante, que l'incarnation est la dernière raison de la force de Dieu ; et elle touche, si j'ose ainsi dire, de son mortel regard, le point culminant de la puissance suprême, qui s'est révélée à elle par l'acte le plus éclatant de ses manifestations.

Ajoutons, qu'après la révélation acquise d'un pareil secret, la conscience intellectuelle peut porter à Dieu même un humble défi, et lui dire : Maître divin et créateur adorable des mondes, des profondeurs de mes ténèbres et de ma déchéance j'ai vu luire sur moi la lumière de votre gloire, et votre pouvoir infini m'a dit son dernier mystère. A travers les clartés obscures, mais infaillibles de ma foi, j'ai connu Jésus-Christ ; et, comme son éloquent apôtre, je me suis écrié : *Le Christ est la vertu de Dieu*. Oui, Père éternel, Jésus-Christ est votre

vertu, se manifestant dans toute sa magnificence ¹.

Dira-t-on que les trois personnes divines peuvent concevoir et produire une union plus parfaite et plus haute que l'union de personne qui existe en Jésus-Christ? Ce serait rêver un panthéisme monstrueux, puisque, au-delà de l'unité personnelle, il n'existe d'autre unité, plus intime, que celle de nature, que réalise l'incompréhensible mystère de la Trinité. Ajouterait-on que le Père, le Verbe et l'Esprit saint auraient pu s'unir personnellement à toutes les natures intelligentes créées? Mais cette union théandrique, multipliée à ce point, si elle est possible, n'implique pas un acte, ni des effets d'un ordre supérieur à l'acte unique de l'incarnation du Verbe. Pourquoi? Par la raison, bien simple, que la répétition ou la multiplication d'un même acte identique n'est que ce même acte continué; donc, en toute hypothèse, le dogme de l'incarnation une fois accompli, Dieu a touché la borne de sa puissance, il l'a manifestée tout entière, selon tout ce qu'elle est.

Dans le mystère adorable de la Trinité, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, possèdent l'unité d'essence, dans une trinité de personnes réellement distinctes.

Ainsi, trois personnes ont une seule essence... une seule nature.

¹ Magnitudo virtutis ejus. (*Eph.*, 1, 19.)

Dans l'incarnation, l'unité réalise une autre merveille infinie.

Le Christ, ou le Verbe fait chair, possède trois essences distinctes, savoir : la nature divine, une âme humaine tirée du néant, le corps ou la chair de l'homme. Or, ces trois essences distinctes ne constituent, par l'incarnation, qu'une seule et même unité de personne. *Verbum caro factum est..... et homo factus est...*

Ainsi, dès qu'il est clairement démontré à la raison que l'unité personnelle du Verbe, de l'âme et de la chair adorable de Jésus-Christ, est en soi, et dans les conceptions divines elles-mêmes, l'unité la plus excellente et la plus parfaite, cette raison voit avec une clarté d'intrinsèque évidence, que cette unité incompréhensible une fois accomplie, l'énergie infinie a réalisé un prodige qui domine éternellement tous les autres, et elle a pu former cet indestructible syllogisme : l'unité personnelle entre deux natures distinctes et infiniment séparées, est la plus profonde que Dieu puisse accomplir. Or, l'incarnation réalise entre Dieu et l'homme une semblable unité. Dieu donc a consommé, par elle, l'acte suprême de sa force infinie...

Ces inductions, qui jaillissent pour nous du dogme du Christ, sont pleinement conformes, du reste, aux données théologiques et à l'enseignement des saintes révélations.

Saint Thomas enseigne que l'incarnation du Fils

de Dieu, la maternité divine de Marie et l'union béatifique des élus, constituent trois actes de souveraine puissance, que Dieu même ne saurait dépasser. Mais rien ne me frappe d'un étonnement égal à celui que réveille dans mon âme la sublime interpellation d'un prophète.

Le royal berger de Bethléem, contemplant, dans la lumière de l'intuition, la grande espérance promise à son père Abraham, et suppliant le Très-Haut de laisser sortir des profondeurs de ses éternels conseils le mystère du Christ, lui disait : « Excitez votre force, et venez nous sauver¹. » Avez-vous vu un homme doué d'une force herculéenne, au moment où il veut la déployer tout entière ; ramassant toute sa puissance, il excite, pour ainsi dire, son énergie musculaire, il la dilate selon toute son activité ; et, se surpassant lui-même, il enlève une fois, une seule fois dans sa vie, un fardeau si prodigieusement lourd, que lui-même ne saurait le soulever de nouveau.

Cette image semblait s'offrir au regard du prophète quand il a dit à Dieu : « Excitez votre force, et venez nous sauver » .

Des profondeurs de sa gloire, Dieu veut atteindre la nature de l'homme déchu ; de cet être devenu, par la chute originelle, le frère de la brute. Il veut aller prendre, dans l'abîme de son indigence, cette

¹ Excita potentiam, et veni ut salvos facias nos. (*Psalm.*, 79, 8.)

nature humaine , et s'en faire un vêtement en s'unissant à elle de l'étreinte la plus forte et la plus incompréhensible ; il veut faire une même personne divine de son Verbe , de l'âme et de la chair passible et mortelle du fils d'Adam. Là est , si j'ose ainsi dire , le tour de force du Tout-Puissant lui-même. O Dieu donc , s'écrie David , excitez , enflammez , irritez saintement votre force invincible ; et cet acte une fois accompli , reposez-vous dans l'éternelle contemplation d'une œuvre qu'il ne vous sera pas donné de surpasser.

La même pensée semble s'offrir à la divine Vierge , au moment où le secret de Dieu est devenu le sien. « Le fort , le Tout-Puissant , s'écrie Marie , a fait en moi de grandes choses ¹ ; il a déployé le bras de sa puissance... ² »

Quand Dieu appelait l'univers des abîmes du néant ; quand les astres , selon la pensée de Job , l'écoutaient parler , il se jouait avec sa puissance , et il jetait à une distance infinie de son sanctuaire et de sa gloire , les mondes qui roulent dans l'espace. Il disait un mot , et ce mot était entendu des créatures qui n'étaient point encore ; et à mesure qu'elles prenaient possession de l'être , il leur marquait du doigt la place qu'elles occuperaient dans le plan de sa providence. Mais quand il s'agit de nouer , sans les

¹ Fecit mihi magna qui potens est. (*Luc.*, 1, 49.)

² Fecit potentiam in brachio. (*Id.*, 1, 51.)

confondre, dans une personnalité divine, l'infini et le fini, la nature de Dieu et celle de l'homme, ce n'est pas trop de toute l'énergie du bras invincible de Dieu.

Admironons ici l'originalité sublime de cette expression prise littéralement, « il a fait la puissance dans son bras¹ » ; ce qui veut dire, que l'incarnation du Verbe et la maternité divine ne sont pas seulement des effets éclatants de la toute-puissance, mais que ces prodiges sont la force infinie, la force elle-même manifestée tout entière. Faire un Dieu d'un être mortel; communiquer à une vierge l'incroyable puissance d'engendrer le Fils même de Dieu, l'égal, le consubstantiel du Père et de l'Esprit saint; voilà la puissance, la force, l'énergie divine, connue selon tout ce qu'elle est.

Jésus-Christ, redisons-le avec une indéfinissable transport d'étonnement, Jésus-Christ est donc pour nous le compas divin avec lequel, des profondeurs du temps, nous pouvons mesurer la force de Dieu².

Et pour faire sortir de ces considérations quelques-unes des conséquences qu'elles renferment, faisons remarquer d'abord, qu'elles donnent lieu à une preuve pour ainsi dire intuitive et intrinsèque de la divinité de Jésus-Christ, que nous connaissons par

¹ Fecit potentiam in brachio. (*Luc.*, 1, 51.)

² Ego sum primus et novissimus, alpha et omega. (*Apoc.*, 22, 13.)
Attingit à fine usque ad finem. (*Sap.*, 8.)

la foi , par la grâce et par l'Église. La connaissance du dogme de l'incarnation élève notre entendement à la compréhension d'un acte qui manifeste clairement une puissance infinie ; nous l'avons démontré. Nous apercevons , en effet , dans l'unité personnelle du Verbe infini avec la nature humaine, le dernier terme de la puissance divine agissant selon toute son énergie connue et même possible, en sorte que par l'incarnation l'esprit et la matière, seuls éléments du monde créé, se trouvent élevés à l'unité personnelle du Fils propre et unique de Dieu.

Or, loin qu'une pareille idée ait pu germer dans la pensée humaine et venir d'elle seule , l'esprit éclairé par la foi voit nettement dans l'incarnation ce que nulle intelligence n'aurait imaginé, il voit la borne éternellement infranchissable du pouvoir divin.

Le cercle de toute intelligence à qui le secret de l'incarnation n'aurait pas été donné , l'enfermera toujours, par rapport à l'idée des perfections divines réalisables , dans une énergie progressive , dont le terme inépuisé fuit, pour ainsi dire , à pas de géant devant les œuvres déjà produites; mais jamais, sans la notion du dogme de l'incarnation , l'esprit humain et même angélique ne se serait douté qu'il est au pouvoir de Dieu de produire un effet clairement infranchissable ; par cela, donc, que le mystère de l'incarnation du Verbe est tombé dans le domaine des notions, des compréhensions et de la foi

humaine, il n'a pu venir que de Dieu, par une révélation dont les caractères subjuguants planent sur la conscience, comme le phare divin qui doit l'éclairer. Mais si Dieu a révélé le dogme de l'incarnation au genre humain, c'est qu'il voulait l'accomplir; s'il l'a accompli, le genre humain a dû le connaître; il n'a pu le connaître sans le croire, il n'a pu le croire sans preuves, et sans que ce dogme ait remué profondément sa conscience et sa nature même.

Remarquez, en outre, que le mystère de l'union personnelle du Fils de Dieu avec l'humanité sainte de Jésus-Christ, élève à un ordre surnaturel, non plus seulement l'âme et le corps du Christ, mais l'ensemble entier des œuvres créées, et que le Christ devient dès lors la pierre angulaire de l'univers *récapitulé* dans son adorable humanité¹.

Ainsi, l'incarnation, et nous le comprendrons mieux encore dans les chapitres suivants, ouvre aux méditations des esprits un horizon infini, et dilate au plus haut point la pensée de l'homme. Pourquoi? Parce que d'un côté elle place sous l'œil de notre âme un effet infini de la suprême puissance; et parce qu'en nous associant, par notre régénération, à la nature même du Christ vrai fils de l'homme et vrai fils de Dieu, elle peuple le monde des intelligences d'une immense famille d'êtres devenus, par elle, les frères de l'Homme-Dieu. Et par là, nous avons l'intelligence de ce mot de saint Paul, qui

¹ In ipso condita sunt universa. (*Coloss.*, 1, 16.)

n'a pas craint de dire que l'acte par lequel nous sommes régénérés dans le Christ, étant d'un ordre surnaturel comme celui en vertu duquel l'humanité sainte est portée sur le trône de Dieu, notre régénération est le prodige de *la magnificence de la force infinie*.

Et c'est aussi ce qui explique ces merveilles de force et de vertu, devenues populaires au sein de l'Église. «Celui qui croit en moi, disait Jésus-Christ, fera des choses plus grandes que celles que j'ai faites¹.» Et depuis l'avènement du Christ, l'énergie, la force et la liberté de l'homme se sont déployées par sa grâce, avec un éclat qui étonne l'admiration elle-même; car voyez ce qu'ont pu, ce qu'ont osé, ce qu'ont fait les apôtres et les saints de la loi nouvelle.

Sous quelque point de vue que nous envisagions le mystère du Christ, il reste donc prouvé qu'il est le dernier mot de la force de Dieu.

O vous qui cherchez dans le miroir de ces ombres créées, qu'on appelle l'univers, un reflet de la force de Dieu, contemplez Jésus-Christ, et lui seul vous en donnera le secret; contemplez cet être adorable, et votre raison, débarrassée de ses sophismes, parce que la vraie lumière aura lui pour elle, ne sera plus tentée de trouver le néant des créatures indigne de celui à qui appartient la gloire, la grandeur et la puissance.

¹ Qui credit in me opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet. (*Joan.*, 14, 12.)

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

LA SAGESSE INFINIE SE RÉVÈLE TOUT ENTIÈRE PAR L'INCARNATION.

Les élus dans la gloire verront Dieu tel qu'il est, mais ils ne connaîtront point le secret de son essence; car, malgré l'union hypostatique, l'âme de Jésus-Christ elle-même n'en sondera jamais les dernières profondeurs. Pour pénétrer de tout point la substance infinie, et pour la comprendre selon tout ce qu'elle est, il faut un regard infini; et, parce que l'âme du Sauveur a été tirée du néant comme celle de tous les autres hommes, elle n'a point une faculté infinie de vision, et ne saurait, par conséquent, atteindre, comme le Verbe éternel lui-même, les dernières profondeurs de l'essence divine.

L'âme de Jésus-Christ, dit Saint Thomas, connaît *tout*, excepté *le secret de l'essence de Dieu*; et c'est pourquoi le Fils de l'Homme a pu dire: « Mon père est plus grand que moi ¹. » Ainsi, ni l'ange, ni l'homme, ni l'âme même du Christ,

¹ Pater major me est. (Joann., 14, 28.)

ne connaîtront jamais ce qui implique une faculté illimitée de compréhension. Dans la lumière de la gloire, les élus contempleront avec plus ou moins de splendeur la divine essence ; mais sa raison dernière ne leur sera pas donnée.

Nous avons établi, dans le chapitre précédent, que la toute-puissance se déployait tout entière par le mystère de Jésus-Christ, que nous avons appelé, après saint Paul, « le mystère de la force même de Dieu ». Or, la même chose a lieu par rapport à la sagesse divine, et c'est ce que nous allons expliquer. La sagesse personnelle du Père, infinie dans l'être divin, est nécessairement limitée dans ses manifestations ; mais la sagesse divine, qui ne peut se révéler, dans l'ordre de la nature, que d'une manière limitée et progressive, atteint néanmoins, par Jésus-Christ, son mode suprême de manifestation ; en sorte que Dieu ne saurait surpasser le mystère du Christ, par lequel resplendit toute sa sagesse.

Le monde matériel, le monde humain et le monde angélique, sont les seuls êtres réalisés, et leur ensemble constitue le monde visible et invisible de la nature ; mais ces innombrables créatures nous disent-elles le secret des merveilles de la sagesse infinie ; voulant se faire connaître selon toutes ses manifestations même possibles ? Non, sans doute.

En posant l'univers sur le vide, en déroulant les cieux comme une tente, et en donnant à tous les êtres la loi qui doit les régir, le Dieu créateur les a

marqués du sceau de sa sagesse ; et la voix de chaque créature, en proclamant dans les régions de l'espace et du temps le suprême ordonnateur, semble devenue un écho de la parole infinie, qui dit à Dieu même les impénétrables secrets de son existence éternelle. Mais ces innombrables merveilles, ces harmonies ravissantes qui s'échappent incessamment de l'ensemble des êtres et des fins particulières de chaque être, ne réalisent pas le chef-d'œuvre par excellence de la sagesse divine. Cet univers, dont l'unité, purement naturelle, résulte des lois auxquelles il est soumis, n'est, comme nous l'avons déjà dit, qu'une goutte d'eau tombée de l'océan de l'éternelle puissance. La création du monde, et de mille mondes, coûte moins à cette adorable sagesse, que ne coûterait à l'homme l'une des mille paroles que sa bouche prononce ; ainsi le monde visible et invisible est incapable de suffire à nos inquiètes recherches sur la sagesse infinie, contemplée du point de vue des causes finales et de l'harmonie mélodieuse des œuvres réalisées.

Quand donc le secret des lois de tout ce qui existe nous serait donné ; quand, pendant une série sans fin de créations nouvelles, la sagesse divine multiplierait les prodiges de ses splendeurs cachées ; quand nous serions parvenus au terme de ses manifestations grandissantes : à chaque halte de la pensée, dans ce long fleuve de l'existence, toujours nous pourrions nous écrier : « L'œil n'a rien

vu, l'oreille n'a rien entendu, l'intelligence et le cœur n'ont rien soupçonné qui soit digne de l'éternelle beauté et de l'éternel amour. »

Disons-le sans crainte, tant que le monde des esprits se trouvera enveloppé dans le cercle de ses destinées purement naturelles, il n'apercevra jamais, dans le miroir des êtres visibles ou invisibles, que quelques rayons pâlisants de ce soleil infini qui éclaire les profondeurs sans fond de la sagesse divine.

Mais Dieu peut-il réaliser une œuvre qui réfléchisse aux regards des esprits le dernier secret de sa sagesse, en tant qu'elle peut elle-même se manifester? Il le peut, sans aucun doute; et Jésus-Christ est le chef-d'œuvre le plus parfait possible de cette sagesse, comme il l'est de la toute-puissance.

La nature humaine est unie au Verbe de Dieu par le nœud le plus étroit que conçoit l'intelligence infinie, et que puisse former la souveraine puissance. Il y a, en effet, trois sortes d'unités dans le monde intellectuel. L'unité de nature, l'unité personnelle et l'unité sociale. Les trois personnes divines vivent dans l'unité indivisible d'une même essence et d'une même nature. Mais l'unité d'une même nature infinie en soi est incommunicable hors de la trinité, parce que tout esprit créé vit sous un mode de limitation nécessaire, et possède une substance radicalement distincte de la substance de Dieu, parce qu'en un mot tout être créé est tiré

non de la substance de Dieu, mais du néant. Il est donc clairement impossible que la créature puisse participer à l'unité de l'être infini, ou vivre avec l'être infini d'un même moi et d'une même substance. Au-dessous de l'unité d'essence, il y a l'unité personnelle, et l'unité sociale ou morale qui lui est de tout point inférieure.

L'unité personnelle se produit sous deux aspects distincts dans l'univers. Elle résulte d'une seule substance individuelle, comme dans l'ange; ou bien elle comprend deux natures distinctes, dans un même tout, vivant d'une même vie, comme dans l'homme. Or, l'unité personnelle entre deux natures distinctes est la plus haute et la plus forte unité possible, après l'unité d'essence des trois personnes divines.

Le Verbe de Dieu s'est uni à la nature humaine d'une unité personnelle. « Le Verbe s'est fait chair. » La nature humaine, qui réunit en soi les éléments de toute création, a été personnifiée divinement par l'incarnation, en sorte que l'âme et le corps du Christ, vivant dans le Verbe et par le Verbe, de la vie propre du Fils même de Dieu, sont réellement l'âme et le corps d'un Dieu.

La Sagesse infinie, cherchant dans les inépuisables trésors de ses inventions, le mode d'union le plus transcendant entre elle et les créatures, n'a trouvé que l'unité de personne, en vertu de laquelle l'humanité du Christ serait élevée au trône de Dieu.

« Le Fils de Dieu s'est fait homme, pour que l'homme fût fait Dieu », selon saint Augustin, ou, pour rendre la pensée de saint Basile, « le Verbe du Père est descendu dans la chair, pour que la chair fût élevée jusqu'à Dieu », car, ajoute saint Athanase, « de même que l'âme et le corps ne sont qu'un même homme, ainsi Dieu et l'homme ne sont qu'un même Christ, non que la divinité ait été changée en l'humanité, mais parce que l'humanité, sans cesser d'être ce qu'elle est, a été exaltée jusqu'à Dieu ».

Appuyé sur cette notion catholique du Christ, nous allons faire voir, avec la clarté de l'évidence, comment et pourquoi Jésus-Christ est le dernier mot de la sagesse infinie de Dieu.

Par l'incarnation, Jésus-Christ élève l'humanité à une gloire infinie. *Dieu est homme, et l'homme est Dieu*¹.

Par cette unité personnelle avec le Verbe, la nature humaine a été exhaussée dans le Christ, infiniment au-dessus de la nature angélique. Jésus-Christ est le roi des anges, et son incarnation devient le nœud des manifestations suprêmes de la gloire pour le monde des purs esprits, comme elle l'est pour le monde humain. Comment cela? L'adorable humanité, par l'incarnation, s'unit au plus près possible avec l'essence divine, puisqu'elle est devenue le vêtement que le Fils même de Dieu ne

¹ Verbum caro factum est. (*Joan.*, cap. 1, 14.)

quittera plus. C'est sur elle seule que tombent toutes les splendeurs communicables de la sagesse et de la beauté de Dieu ; elle devient donc le foyer des clartés divines pour l'ange comme pour l'homme ; car rien, dans la pensée de Dieu, ne pouvant surpasser l'acte infini de l'incarnation, les anges ne peuvent parvenir à la connaissance de l'acte suprême de la sagesse infinie que par la notion ou la claire vue de ce mystère adorable ; et voilà pourquoi le Christ est le roi de la grâce et de la gloire pour la cité angélique comme il l'est pour la Jérusalem des saints. Le dogme du Christ dévoile à l'ange le secret ineffable qui divinise l'esprit et la chair, le monde invisible et le monde visible, et quoique le Verbe n'ait pas personnifié la nature angélique comme il a personnifié la nature humaine, l'ange, frère de l'homme par l'esprit, se trouve associé à la filiation du Christ, père et auteur de la grâce et de la gloire pour la cité universelle des élus. Le Christ est donc pour l'ange le rayon illuminateur de la sagesse divine. Que cette sagesse se manifeste infiniment à l'homme par l'incarnation, c'est ce qu'il sera encore plus facile de comprendre.

Par l'incarnation Dieu est homme et l'homme est Dieu ; or Jésus-Christ, en tant que Dieu, n'est que la sagesse personnelle de Dieu même ; par l'incarnation donc, la sagesse éternelle du Père se communique pleinement à la nature humaine. Il y a plus, Dieu a trouvé le secret de faire descendre

la lumière de sa gloire jusqu'au centre même de la création matérielle. L'humanité du Sauveur, personnifiée divinement dans le Verbe, se compose de deux éléments distincts, l'élément matériel ou le corps, et l'élément spirituel ou l'âme. Or, par l'incarnation, le corps du Christ devient le corps d'un Dieu; et les fulgurations de la gloire éternelle tombant directement sur l'humanité tout entière, il s'ensuit que le corps des saints, et conséquemment la création matérielle elle-même, se trouvent élevés à la communication surnaturelle de la gloire du Christ vrai fils de Dieu. Le Christ, dernier terme réalisé et possible de la sagesse infinie, en présente donc la plus haute manifestation à l'œil de toute intelligence créée.

Cette conclusion, qui résulte si évidemment des principes de la foi et des enseignements de la théologie catholique, ressort encore du mode humiliant¹ par lequel l'incarnation s'est accomplie et des conséquences qui en ont été le résultat pour l'homme et pour l'humanité.

La race humaine ayant perdu en Adam la justice originelle et la sainteté de la grâce, dont la récompense devait être le salut et la gloire, l'antique serpent dut se réjouir dans sa victoire et s'applaudir d'avoir brisé pour jamais le plan divin de la glorification de l'homme. Il était loin de soupçonner que

¹ Exinanivit semet ipsum, sed formam servi accipiens. (*Philip.*, 2, 7.)

son triomphe impie deviendrait la cause occasionnelle d'une nouvelle et plus haute manifestation de la sagesse divine.

L'homme était tombé, et avec lui le genre humain et la création même. Le ciel de la grâce et celui de la gloire étaient fermés. Mais des dernières profondeurs des conseils éternels jaillit la rédemption.

Jésus-Christ vient, non dans une chair impassible et glorieuse, mais avec un corps passible et mortel. Le plan divin n'est que modifié. Le Fils de Dieu se fait homme, mais homme soumis à toutes les conséquences de la déchéance, le péché seul excepté; victime volontaire, il portera sur lui l'iniquité de tous, et, rachetant, par son sang versé sur la croix, l'homme et la création tout entière, il anéantira le péché et la mort; puis il divinisera l'homme en lui communiquant, par la grâce, la vie éternelle de la gloire. Et c'est ce plan merveilleusement fécond que saint Paul exprime en deux mots quand il dit : « Il est mort pour expier nos crimes, il est ressuscité pour nous régénérer ¹ ».

Remarquez ici comment le mystère de la croix, *scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils*, fait resplendir à nos yeux la divine sagesse.

Le *Verbe fait chair* nous offre les deux extrêmes de toutes choses; l'infini et le fini s'unissent person-

¹ Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram. (*Rom.*, 4, 25.)

nellement en lui, et cette œuvre de la sagesse éternelle écrase l'admiration ; mais l'incarnation s'accomplissant au centre des anéantissements et des misères immenses de l'humanité déchue, voilà quelque chose de plus étonnant encore. Ainsi, le Fils de Dieu se fait homme ; mais il naît dans une étable ¹ pour glorifier la pauvreté. Il vient créer un monde d'éclus, mais il passe sa vie dans le travail d'un atelier obscur ² ; il vient extirper l'égoïsme qui règne dans le monde, mais, pour joindre l'exemple au précepte, il se laisse insulter, calomnier, mettre à mort ³. Il vient combattre l'orgueil des sens, et il est appelé lui-même un homme de bonne chère ⁴, un publicain ⁵, un démoniaque ⁶. Il prêche l'humilité, l'amour des opprobres, et on lui crache au visage, on le frappe, on en fait un roi de théâtre ; on le traîne au supplice, et pendant que ses bourreaux, méconnaissant sa gloire, l'attachent à un infâme gibet, il appelle sur eux la miséricorde de son père en disant : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ⁷ ».

Le Christ, mourant sur la croix pour racheter l'homme et pour pacifier la création tout entière,

¹ *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (Luc., 2, 12.)*

² *Nonne hic est fabri filius? (Matth., 13, 55.)*

³ *Flagellabitur et conspuetur. (Luc., 18, 32.)*

Et crucifixerunt eum. (Id., 23, 20.)

⁴ *Homo vorax et potator vini. (Matth., 11, 19.)*

⁵ *Amicus publicanorum. (Luc., 7, 34.)*

⁶ *Dæmonium habes. (Joan., 8, 48.)*

⁷ *Dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt. (Luc., 23, 34.)*

comme parle saint Paul, voilà ce que le même apôtre appelait, dans son divin langage, la force et la sagesse de Dieu ¹...

Et voyez si, du haut du Calvaire, le Christ n'a pas su faire accepter au monde l'Évangile de la pauvreté, du mépris et de la souffrance. Les mœurs, les lois, les nations ont changé. L'homme a connu des instincts nouveaux, et l'incrédule même s'est senti transformé malgré lui sous l'action sociale de la foi qu'il repoussait. Or, qui a opéré cette incroyable révolution dans la nature humaine ? qui a renversé les idées, le langage, les jugements de l'humaine sagesse ? Qui a fait triompher la sublime folie de l'Évangile ? Qui ? sinon le Christ avec sa croix, trône divin de la sagesse et de la force infinie ². Oui, faire du fils de la femme le fils même de Dieu, élever aux splendeurs où siège le Dieu trois fois saint celui qui naquit à Bethléem, vécut à Nazareth et mourut au Golgotha, c'est là l'œuvre par excellence de la sagesse divine ! Diviniser les opprobres du Christ, proclamer la suprême royauté des larmes, du mépris et de la douleur, c'est confondre la sagesse des sages par une sagesse nouvelle, qui ne sera révélée qu'aux petits. Et voilà notre sagesse à nous, disciples de Jésus crucifié ; voilà notre science, voilà notre philosophie.

¹ *Pacificans per sanguinem ejus, sive quæ in cœlis, sive quæ in terrâ. (Col., 1, 20.)*

² *Christum Dei sapientiam et Dei virtutem, (1, Cor., 1, 24.)*

La trouvez-vous assez haute dans son principe , assez féconde dans ses richesses , assez puissante dans ses résultats ? demanderons-nous à ces pharisiens de la sagesse humaine que la croix du Christ scandalise , et que la royauté de ses opprobres indigne. Concluons. L'univers et ses mondes proclament , il est vrai , la sagesse , l'ordre , l'harmonie dont la source inaccessible se cache dans les profondeurs de Dieu ; mais l'incarnation , seule , manifeste dans toute sa magnificence cette sagesse infinie qui atteint d'un extrême ¹ à l'autre , et qui , confondant les conseils de l'homme et la haine des démons , a su faire du gibet où fut attaché le Fils de Dieu , le signe glorieux de la régénération et du salut du monde.

¹ Attingit à fine usque ad finem , fortiter et disponit omnia suaviter. (*Sap.*, 8, 4.)

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

LE DOGME DE L'INCARNATION EST LA PLUS HAUTE MANIFESTATION
DE L'AMOUR DIVIN.

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils au monde pour le sauver ¹. » Le disciple qui a le plus aimé Dieu devait être celui à qui l'amour infini donnerait la langue du plus pur, du plus parfait amour. Or, saint Jean a résumé dans ces paroles sublimes tous les secrets de la charité divine.

Dieu a tant aimé le monde... A ces mots, l'océan de la dilection infinie s'ouvre, et l'œil chrétien la voit s'épancher tout entière dans les entrailles de l'homme.

Dieu a tant aimé! c'est-à-dire qu'il a aimé l'homme autant qu'il puisse aimer avec son immense, avec son éternel amour. Oui, Dieu a aimé l'homme de l'amour dont il s'aime lui-même, puisqu'il a trouvé le secret d'élever la nature humaine à l'incompréhensible honneur d'une personnalité divine; il a aimé l'homme jus-

¹ Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut salvetur mundus. (*Joan.*, 3, 7.)

qu'à le faire Dieu et jusqu'à vouloir devenir homme.

Ah ! répétons le mot du disciple de l'amour ! *Dieu a tant aimé le monde !* Parlons un moment de l'amour divin se déployant à travers la création, et faisons voir que l'incarnation manifeste au sein de l'univers un amour infini de Dieu pour l'homme, comme elle vient engendrer au cœur de l'homme un amour presque infini pour Dieu.

Dieu s'aime infiniment, puisqu'il est la vérité, la beauté, la bonté par essence. La raison ne conçoit même pas qu'il puisse en être autrement, car si un amour infini de soi manquait à un être souverainement parfait, la perfection de l'amour manquerait à celui qui résume toute perfection. Mais, parce que Dieu s'aime infiniment, s'ensuit-il que cet amour ait un terme personnel et subsistant au sein de l'éternelle essence ? Ici la raison s'arrête. Un voile impénétrable lui dérobe ce secret, dont elle ne connaîtra jamais l'existence que par une révélation surnaturelle de la part de Dieu.

La foi catholique révèle au monde la personnalité divine de l'amour substantiel de l'être infini, et tout chrétien adore l'amour personnel du Père et du Fils, comme il adore le Père et le Verbe. Mais qui mesurera la dilection des trois personnes divines ? Qui nous dira la hauteur, la largeur et la profondeur de leur éternel amour ?

Dieu tire l'univers du néant, il appelle à la possession, à la jouissance de l'être et de la vie, ce qui

n'était pas. Est-ce la haine qui féconde le néant? La haine ne donne rien ; ou si elle donne quelque chose , c'est pour nourrir la haine. Ce sentiment répugne à un être souverainement bon ; donc l'amour seul a déterminé l'acte immense de la création.

Mais de l'être souverainement parfait à l'être créé il y a une distance infinie. Toute créature est donc à une distance infinie de l'amour, comme elle l'est de l'être, de la beauté, de la vérité de Dieu. Le don de l'être n'est donc qu'une parcelle imperceptible de cet amour infini, qu'une goutte échappée à l'immense, à l'incommensurable océan de l'amour : le don de la nature ou de l'être ne manifeste qu'une ombre de l'éternel amour.

Et si Dieu donnait à un seul homme la propriété pleine et éternelle de tout l'univers ; s'il multipliait, pour ce même homme, une série interminable de créations de plus en plus parfaites, il ne lui donnerait pas un gage infini d'amour ; car une série inépuisée de mondes ne serait jamais qu'une succession finie d'atomes, et par-delà tous ces gages d'amour il en resterait toujours un que Dieu n'aurait pas donné. Dans l'ordre de nature , Dieu donc ne peut pas aimer infiniment.

Mais Dieu peut-il aimer infiniment ce qui tire son origine du néant ; et l'être créé peut-il s'élever à un ordre où il devienne capable de recevoir un gage vraiment infini d'amour ? La raison n'a point de

réponse pour cette question, car il ne lui est pas donné de soupçonner le secret en vertu duquel la Trinité sainte peut, sans anéantir la créature, l'inonder des torrents d'une dilection vraiment infinie.

La foi ouvre à nos yeux l'horizon surnaturel de la grâce, et la théologie du Christ vient nous révéler ce mystère divin.

Dieu, se fécondant lui-même, tire, par une éternelle génération, des profondeurs de sa substance, un Fils qui lui est égal en tout, et en qui se reflète substantiellement toute la plénitude de son être⁴. Son amour lui a inspiré le désir de nous donner ce fils, d'en faire le vrai fils, le vrai frère de l'homme. En nous donnant ce fils, cet autre lui-même, son Verbe, son image, la figure de sa substance, Dieu le Père épuise son amour.

Comment donc ce fils, co-éternel au Père, Dieu comme le Père, parfait et infini comme le Père, nous sera-t-il donné? Ce fils unique de Dieu s'unira personnellement à l'homme; Dieu se fera homme, et l'homme sera fait dieu... La nature divine et la nature humaine s'uniront dans le sein de Marie, en sorte que la nature de Dieu et celle de l'homme se noueront pour jamais dans l'unité personnelle du Christ. Ainsi le Verbe sera fait chair, et la chair sera élevée jusqu'à la personne du Verbe, et voilà com-

⁴ *Figura substantiæ ejus. (Hebr., 1, 3.)*

ment Dieu donne à l'homme un gage vraiment infini d'amour.

Par l'incarnation, Dieu atteindra donc les dernières limites assignables de son amour; il consommera une union si profonde, si parfaite entre la nature divine et la nature humaine, que son Fils unique vivra de deux vies distinctes, de la vie de Dieu et de la vie de l'homme, unies dans une même personnalité.

Le dirai-je! Dieu semble même avoir trouvé le secret d'aimer l'homme plus qu'il ne s'aime en quelque sorte lui-même. Les trois personnes divines qui vivent d'une même essence éternelle, infinie, sont moins unies entre elles par le côté de la personnalité, que l'âme, la chair et le Verbe ne sont unis dans le Christ. Car le Père, le Verbe et l'Esprit ne se confondront jamais dans une seule et même personne, tandis que l'âme, la chair et le Verbe ne formeront éternellement dans le Christ qu'une seule personnalité divine, en sorte que l'union de la nature humaine et de la nature divine en Jésus-Christ constitue la plus grande, la plus parfaite des unions. Écoutons saint Thomas¹:

¹ Homo, ut ait Augustin., 1, de *Trinit.*, cap. 40, potius est in Filio Dei, quàm Filius in Patre. Filius autem est in Patre per unitatem essentiaë, homo verò est in Filio per unionem incarnationis. Ergò major est unio incarnationis, quàm unitas divinaë essentiaë, quæ tamen est maxima unio-num. Et sic per consequens-unio incarnationis format maximam unitatem. (3^e *Quest.*, 2, art. 9.)

« L'homme , selon la pensée de saint Augustin , est plus dans le Fils de Dieu que le Fils de Dieu n'est dans le Père ; le Fils est dans le Père par l'unité d'essence ; l'homme est dans le Fils par l'union de l'incarnation. L'union qui résulte de l'incarnation est donc plus grande que l'unité de la divine essence, qui toutefois est la plus parfaite union. Ainsi l'union formée par l'incarnation implique la plus grande unité.

La sainte humanité du Sauveur, en qui s'accomplit cette ineffable union , est la seule , il est vrai , à qui ce gage d'amour infini ait été donné. Le Verbe ne s'est incarné que dans l'humanité du Christ ; mais voyez comme cet océan infini d'amour , qui inonde l'âme et la chair du Sauveur, arrive jusqu'à nous et descend par le Christ jusqu'aux entrailles de la création.

Le Fils unique du Père , Dieu comme le Père , éternel , tout-puissant comme lui , s'incarne dans le sein d'une vierge : Marie, par l'incarnation , devient mère , vraie mère du Fils unique de Dieu ; et celui que le Père engendre de toute éternité , elle le conçoit dans le temps , par l'opération du Saint-Esprit.

Ainsi l'humanité du Christ , par son union hypostatique avec le Verbe , est devenue , de la part de Dieu , l'objet d'un amour que rien ne peut surpasser. La divine Marie , devenue mère du Verbe , reçoit après son fils le témoignage le plus parfait

de l'éternel amour ; fille d'Adam et sœur de l'homme, elle devient l'épouse de celui qui personnifie éternellement l'amour infini, et, concevant le Verbe, elle engendre de son sein virginal le Fils unique du Père.

Mais le Fils de Dieu, en devenant le fils de la femme, le fils d'Adam, le frère de l'homme, en quel état trouve-t-il la race humaine ? L'homme, souillé en Adam, a perdu la justice originelle ; il a attiré sur lui la colère de Dieu ; et l'ignorance, la douleur et la mort, sont devenues les châtimens de son péché.

Que fera le Christ pour racheter, pour purifier l'humanité ; pour faire sortir de cette race maudite une race sainte et un peuple d'élus ? Il naîtra dans l'humiliation d'une étable ; pas un de ses frères n' sera plus humble, plus pauvre, plus délaissé que lui. De Bethléem à l'exil, de l'exil dans l'atelier d'un obscur artisan, sa vie ne sera qu'une longue souffrance. Il passera en faisant le bien, il évangélisera les pauvres, il guérira les malades ; nul ne pourra le reprendre de péché, et cependant il sera rejeté de ses frères, il ne recueillera que la haine, le mépris et l'outrage.

Venez ensuite au Calvaire, venez à l'école de l'amour infini du Christ. O amour plus fort que la mort ! on étend sur une croix le Fils unique de Dieu. Victime de l'humanité déchue, il prend sur lui les iniquités de tous ; il expire sur l'autel de l'amour.

Mais là ne se borne pas la charité du Christ , là ne s'arrête pas sa dilection infinie. Il sort du tombeau après avoir vaincu la mort dans la mort même; son humanité sainte resplendit , par la résurrection , d'une gloire toute divine , et les clartés de la béatitude céleste se sont épanchées sur elle.

« Il est mort pour expier nos crimes , s'écrie le grand apôtre; il est ressuscité pour nous régénérer. ¹ »

L'homme, racheté par le sang du Sauveur , sera « enseveli par le baptême dans sa mort ² », et il sortira des eaux régénératrices , comme l'humanité sainte est sortie glorieuse de la nuit du tombeau. La grâce, les sacrements et surtout l'eucharistie, opéreront dans l'homme une transformation divine. Greffé dans le Christ, il vivra de la vie même de Dieu ³, il se nourrira de la chair d'un Dieu. Et quand le jour du réveil des générations sera venu , il rafraîchira son âme aux flots immortels de la vision immédiate de l'essence divine⁴. Dieu , par l'humanité déifiée du Christ, sera tout en tous les élus; et par elle, ils entreront dans l'unité d'un éternel

¹ Traditus est propter delicta nostra , et resurrexit propter justificationem nostram. (*Rom.*, 4, 25.)

² Consepulti sumus per baptismum in mortem. (*Rom.*, 6, 4.)

³ Vivo jam non ego , vivit verò in me Christus. (*Galat.*, 2, 20.)

⁴ Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. (*Philip.*, 3, 21.)

amour avec le Père, avec le Fils et avec l'Esprit¹. Alors toute créature vivra de la vie et de l'amour qui fait vivre Dieu même : car l'homme, résumé de toute la création, vivra pleinement de la vie du Christ, qui vit éternellement de la vie même de Dieu. Et c'est en ce sens que saint Paul disait : « Tout est à vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu² ». L'incarnation est donc l'acte suprême d'une charité infinie ; il faut y voir la dernière manifestation d'un amour qui ne peut rien faire de plus grand que d'élever l'homme jusqu'à Dieu, en abaissant Dieu jusqu'à l'homme.

Écoutons saint Augustin : « Voulant faire des dieux de ceux qui n'étaient que des hommes, celui qui était Dieu se fit homme ; et sans cesser d'être ce qu'il était, il voulut devenir ce qu'il avait fait. C'est là une admirable puissance, mais la miséricorde y est plus admirable encore³ ».

• Il nous a tant aimés, qu'ayant fait le temps, il a voulu naître pour nous dans le temps ; qu'ayant fait l'homme, il voulut devenir homme ; il nous a aimés jusqu'à vouloir être créé par une mère qu'il avait lui-même créée, jusqu'à vouloir être porté dans

¹ Erit omnia in omnibus.

² Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. (1, Cor.)

³ Deos factururus qui homines erant, homo factus est qui Deus erat ; nec amittens quod erat, fieri voluit ipse quod fecerat. Mira est ista potentia, sed plus est miranda misericordia. (Aug., *Serm.*, 192, in *Nat. Dom.*)

les mains qu'il avait formées, jusqu'à sucer les mamelles qu'il avait remplies¹ ».

Rappelons les paroles de saint Léon-le-Grand, sur cet amour infini qui a porté Dieu à diviniser l'homme :

« Rendons grâces à Dieu le Père, mes bien-aimés, par son Fils dans le Saint-Esprit, parce que son immense amour lui a inspiré pour nous un prodige de miséricorde. Nos crimes nous avaient donné la mort, et il nous a vivifiés dans le Christ, afin que nous devenions une nouvelle créature et une nouvelle chose; dépouillons le vieil homme et ses œuvres, et, après avoir été faits participants de la génération du Christ, renonçons pour jamais aux œuvres de la chair. Reconnais ta dignité, ô chrétien, et, associé à la nature divine, ne retourne plus à ta vie d'autrefois, n'oublie jamais de quel chef et de quel corps tu as été fait membre². »

Recueillons encore quelques-uns des accents du

¹ Qui nos ita dilexit, ut propter nos fieret in tempore, per quem facta sunt tempora; homo fieret qui hominem fecit; crearetur ex matre quam creavit; portaretur manibus quas formavit; sugeret ubera quæ implevit. (Aug., *Serm.* 188.)

² Agamus ergò, dilectissimi, gratias Deo Patri, per Filium ejus in Spiritu-Sancto; qui propter multam charitatem suam quæ dilexit nos, misericors est nostri; et cùm essemus mortui peccatis, convivicavit nos Christo, ut essemus in ipso nova creatura, novumque figmentum. Deponamus ergò veterem hominem cum actibus suis, et adepti participationem generationis Christi, carnis renuntiemus operibus. Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. Memento cujus capitis et cujus corporis sis membrum. (S. Leo, *Serm.*, 4, *de Nativitate.*)

grand évêque d'Hyppône, dont l'âme semble comme abîmée de reconnaissance et d'admiration, au souvenir des conséquences dont le dogme de l'incarnation est pour nous le principe et la cause.

« Notre seigneur Jésus-Christ, créateur de tout ce qui est, en naissant aujourd'hui d'une mère mortelle, est devenu notre Sauveur. Il est né pour nous volontairement dans le temps, afin de nous mener à l'éternelle vie de son Père. Un Dieu s'est fait homme pour que l'homme fût fait Dieu, et afin que l'homme mangeât le pain des anges, le maître des anges s'est fait homme.

» C'est en ce jour qu'est accomplie la prophétie qui disait : « Cieux, versez votre rosée et que les nuées pleuvent le juste. Que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur ». Celui qui avait fait toutes choses a été fait lui-même, afin de retrouver ce qui avait péri... L'homme, il est vrai, est tombé, mais un Dieu est descendu pour le relever. L'homme est tombé misérablement, mais un dieu est descendu miséricordieusement. L'homme est tombé par orgueil, et Dieu est descendu avec sa grâce¹.

¹ Dominus noster Jesus-Christus, qui in æternum est cunctorum creator, hodiè de matre nascendo factus est nobis Salvator. Natus est nobis hodiè in tempore per voluntatem, ut nos deducet ad Patris æternitatem. Factus est Deus homo, ut homo fieret Deus : ut panem angelorum manducaret homo, Dominus angelorum hodiè factus est homo. Hodiè impleta est prophetia illa, quæ dicit : « Rorate, cœli, desuper, et nubes pluunt justum. Aperiatu terra, et germinet Salvatorem. » Factus est igitur qui fecerat, ut inveniretur qui perierat... Homo igitur cecidit : sed Deus des-

Écoutons saint Thomas, exposant avec une précision sublime le dogme de l'amour infini, par lequel l'homme est associé à la divinité de son Rédempteur :

« Les immenses bienfaits de la divine largesse apportent au peuple chrétien une dignité ineffable; car le Fils unique de Dieu, voulant nous faire partager sa divinité, a pris notre nature, afin que, se faisant homme, il divinisé les hommes; et tout ce qu'il a pris de nous, il en fait le principe de notre salut, car il a offert à son Père pour notre rédemption son corps immolé comme une hostie sur la croix. Il a versé son sang pour en faire le prix de notre rançon et le bain qui doit nous laver, afin que, rachetés de notre honteuse servitude, nous soyons purifiés de nos crimes. Et pour que nous ayons un mémorial toujours vivant de ces immenses bienfaits, il a laissé aux fidèles, sous les espèces du pain et du vin, son corps pour être leur nourriture et son sang pour leur servir de breuvage.

» O festin précieux et admirable! O festin abondant de suavité, tout-puissant pour nous sauver! qu'y a-t-il au monde de plus riche de magnificence? Nous y mangeons, non la chair des boucs et des génisses, comme dans l'antique loi, mais nous

cedit. *Cecidit homo miserabiliter : descendit Deus misericorditer. Cecidit homo per superbiam : descendit Deus cum gratia.*

(August., *Serm.*, 13, *de Tempore.*)

nous y nourrissons de la chair du Christ, qui est le Dieu véritable¹. »

Rappelons quelques-unes des paroles éloquentes que saint Jean-Chrysostôme laissait tomber de la chaire d'Antioche, et par lesquelles il versait sur un peuple avide de l'entendre, les transports d'admiration dont son âme était pleine au souvenir des prodigieuses inventions de l'amour infini :

« Nous devenons un même corps avec le Christ, car, comme nous l'apprend le grand apôtre, nous sommes les membres de sa chair et de ses os. Comprendons donc, nous qui sommes initiés, que nous ne devenons point seulement un même corps avec le Christ par la charité, mais que nous sommes réellement mêlés et incorporés à sa chair. Ce prodige s'accomplit par la nourriture qu'il nous a donnée, pressé qu'il était par son brûlant amour. C'est pourquoi il se répand en nous, il s'incorpore à

¹ *Immensa divinæ largitatis beneficia exhibita populo christiano, inæstimabilem ei conferunt dignitatem... Unigenitus si quidem Dei Filius, suæ divinitatis volens nos esse participes, nostram naturam assumpsit : ut homines deos faceret factus homo. Et hoc insuper, quod de nostro assumpsit, totum nobis contulit ad salutem. Corpus namque suum pro nostra reconciliatione in arâ crucis hostiam obtulit Deo Patri : sanguinem suum fudit in pretium simul et lavacrum, ut redempti à miserabili servitute à peccatis omnibus mundaremur. Ut autem tanti beneficii semper in nobis maneret memoria, corpus suum in cibum, et sanguinem suum in potum, sub specie panis et vini sumenda, fidelibus dereliquit. O pretiosum et admirandum convivium, salutiferum, et omni suavitate repletum! Quid enim hoc convivio pretiosius esse potest? in quo non carnes vitulorum et hircorum, ut olim in lege, sed nobis Christus, sumendus proponitur verus Deus.*
(S. Thom., in *Opusc.*, 57.)

nous, afin que, comme le corps est uni à la tête, nous soyons une même chose avec lui ; car c'est là où veut en venir un amour passionné. Levons-nous donc de cette table, forts comme des lions, respirant le feu du combat, terribles aux démons, et gardons dans notre âme le souvenir des merveilles que vient d'y accomplir notre chef, comme celui de l'incompréhensible amour dont nous avons été l'objet.

» Souvent des parents qui ne sont pas sans amour, confient à d'autres, pour les nourrir, les enfants qu'ils ont mis au monde ; mais pour moi, nous dit Jésus-Christ, il n'en est pas ainsi : je vous donne ma chair ; je deviens votre nourriture, afin de vous enflammer au combat de l'épreuve et pour vous donner le gage des biens éternels. Car si je me donne à vous dans cette vie, comment ne me donnerais-je pas plus pleinement dans la vie future ?

» J'ai voulu devenir votre frère, j'ai pris, à cause de vous, votre sang et votre chair ; cette chair, qui m'a fait votre frère, je vous en fais une nourriture divine.

» Nous donc, qui sommes incorporés à sa chair et qui nous abreuons de son sang, n'oublions jamais que nous nous enivrons du sang du Christ, qui est assis sur un trône au plus haut des cieux, et que les anges adorent⁴ ».

⁴ Unum corpus efficimur : membra ex carne ejus et ex ossibus ejus ; sequamur autem initiati, quæ dicuntur, ut itaque non tantum per chari-

« Souvenez-vous donc, s'écrie encore ce sublime prédicateur, à quelle gloire vous êtes élevés et à quelle table on vous fait asseoir. Celui que les anges n'osent contempler dans sa gloire, à cause des splendeurs qui l'entourent, celui-là est devenu notre nourriture, nous lui sommes unis, nous n'avons qu'un même corps et qu'une même chair avec le Christ. Qui racontera les puissances du Seigneur? Qui fera entendre des louanges dignes de ses bienfaits? Quel berger a jamais nourri ses brebis de son sang? Mais que dis-je? Il est des mères qui, après les douleurs de l'enfantement, cherchent des nourrices pour les enfants qu'elles ont mis au monde; ce qu'elles font, il ne le fait pas, mais il nous nourrit de sa propre

tatem hoc fiamus, verùm etiam ipsâ re, in illam misceamur carnem : hoc namque per escam efficitur, quam largitus est nobis, volens ostendere desiderium quod erga nos habet. Propterea semetipsum nobis immiscuit, et corpus suum in nos contempavit, ut unum quid simus tanquàm corpus capiti coaptatum : ardentè enim amantium hoc est. Tanquàm leones igitur ignem spirantes, ab illâ mensâ recedamus, facti diabolo terribiles, caput nostrum mente revolventes, et charitatem quam erga nos ostendit.

Nam parentes quidem aliis sæpè filios tradunt alendos : ego autem, inquit, non ita, sed carnibus meis alo, et me ipsum vobis appono, vos omnes generosos esse volens, et spem bonam de futuris vobis præbens : quippe qui nobis hic me ipsum tradidi, multò magis id in futurum faciam.

Volui frater vester fieri, carni propter vos et sanguini communicavi : vobis vicissim ipsam carnem et sanguinem, per quæ cognatus vester factus sum, trado.

Quotquot igitur hujus participes corporis efficimur, quotquot sanguinem degustamus, cogitemus quod illum sursùm sedentem, qui ab angelis adoratur, hunc degustamus.

(Chrysost., *Hom.* 63, *ad popul. Antioch.*)

substance, il se mêle, il s'incorpore à nous par des prodiges qui surpassent l'admiration ¹ ».

« O sacrement d'un incompréhensible amour, ajoute saint Augustin. O symbole de l'unité, ô chaîne sacrée de la charité ! Celui qui veut vivre a où chercher la vie, il a de quoi vivre ; qu'il vienne, qu'il croie, qu'il s'incorpore afin de se vivifier, qu'il n'ait pas honte de s'incorporer au Christ, de devenir le membre du Christ ; qu'il ne soit pas un membre gâté qu'il faille couper ; qu'il ne soit pas un membre difforme dont on ait à rougir ; qu'il soit beau, qu'il soit apte, qu'il soit sain, qu'il s'unisse au Christ, qu'il vive pour Dieu en vivant de la substance d'un Dieu ; qu'il travaille sur la terre pour pouvoir régner dans le ciel ² ».

Ainsi, le dogme de l'incarnation, envisagé dans

¹ Cogita quali sis insignitus honore, quali mensa fruaris. Quod angeli videntes horrescunt, neque liberè audent intueri propter emicantem indè splendorem : hoc nos pascimur, huic nos unimus, et facti sumus unum Christi corpus et una caro.

Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus ? Quis pastor oves proprio pascit cruore ? et quid dico pastor ? Matres multæ sunt, quæ post partûs dolores filios aliis tradunt nutricibus. Hoc autem ipse non est passus ; sed ipse nos proprio sanguine pascit, et per omina nos sibi coagmentat.

(Chrysost., *Hom.* 60, *ad popul. Antioch.*)

² O sacramentum pietatis, ô signum unitatis, ô vinculum charitatis ! Qui vult vivere habet ubi vivat, habet unde vivat : accedat, credat, incorporetur ut vivificetur : non abhorreat à compage membrorum, non sit putre membrum quod necari mereatur, non sit distortum de quo erubescatur. Sit pulchrum, sit aptum, sit sanum : hæreat corpori, vivat Deo de Deo : nunc laboret in terrâ, ut postea regnet in cælo.

(August., 26. *Tract. in Joan.*)

toutes ses conséquences, est le dernier effort et la plus haute manifestation de l'amour de Dieu pour sa créature. Dès lors on conçoit que ce dogme n'a pu se réaliser sans engendrer au cœur de l'homme un amour presque infini pour Dieu. Car l'homme, doué d'une faculté naturelle d'aimer, a dû se sentir abimé de reconnaissance au moment où il s'est vu l'objet d'une dilection suprême de la part de Dieu. Depuis l'incarnation du Verbe, en effet, la grâce divine a provoqué, au sein de l'humanité, des prodiges d'amour si grands, si incompréhensibles, si multipliés, qu'en face de ces merveilles toute admiration s'épuise.

Nous n'essayerons pas de parler de l'amour de Jésus-Christ pour son Père ; la crèche, le Calvaire, le tabernacle, peuvent seuls mesurer les incompréhensibles dimensions de l'amour du cœur de Jésus pour l'adorable Trinité.

Nous ne parlerons pas de l'amour que l'incarnation a dû allumer aux entrailles de la divine mère de Jésus-Christ, parce que la langue d'un séraphin serait impuissante à en raconter les merveilles. Marie a aimé Dieu comme pouvait, comme savait aimer la mère d'un Dieu. Mais contemplons les prodiges de l'amour du Christ dans le cœur des saints. Mesurons la largeur, la profondeur, la hauteur de leur amour sous le poids immense de l'incarnation.

Voyons ce que la grâce de l'Esprit-Saint a fait dans

le cœur des apôtres et des martyrs de la loi nouvelle. Ce n'est pas assez qu'il y ait subjugué, anéanti l'égoïsme, il est venu y naturaliser l'amour, et si pleinement, que des merveilles incompréhensibles de dilection sont devenues, pour ces âmes régénérées, un besoin, une loi, une impérieuse, une invincible nécessité. Le cœur des saints s'est élargi sans mesure, la plénitude d'un amour immense, profond comme l'océan, n'a cessé de l'inonder. On les a vus s'absorber dans l'amour du Christ, et sous le poids de leurs brûlantes extases, les souhaits les plus inouis, les passions les plus impétueuses, les transports les plus vifs, ont créé en eux une nouvelle existence, ont pour ainsi dire transformé leur âme et surnaturalisé leur vie.

Voyez ces apôtres si remplis d'eux-mêmes avant que le mystère de l'amour ne leur eût été révélé ; on les emprisonne, on les outrage, on les frappe de verges, et ils se retirent pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus⁴. Leur cœur, quand le mystère de l'éternel amour s'est dévoilé à leur âme, ne suffit plus à leurs exstatiqes transports. Le cœur de Paul, s'écrie saint Jean-Chrysostôme, c'est le cœur même du Christ ; *cor Pauli, cor Christi*. Et voilà pourquoi cet apôtre du grand mystère de la grâce s'est vu

⁴ Et illi quidem ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habitū sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. (*Act.*, ch. 5, v. 41.)

forcé d'inventer une langue pour parler de l'amour dont il est embrasé.

« Ma vie, s'écrie-t-il, c'est le Christ ¹. Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ, qui vit en moi. Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, le péril, la persécution ou le glaive ? Je sais que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les futures, ni la force, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur. »

Chose admirable ! L'amour de Paul pour ses frères est si grand, qu'il se fait anathème pour eux, qu'il se sent prêt à renoncer à la gloire du Christ pour la leur procurer ².

Entendez saint Ignace martyr : « Viennent sur moi tous les supplices de l'enfer... ; *veniant in me omnia tormenta diaboli*... Qu'on brise tous mes os, s'écrie-t-il dans l'ivresse de son amour ; qu'on me mette en

¹ *Mihi vivere, Christus. Vivo, jam non ego, vivit verò in me Christus... Quis nos separabit à charitate Christi ? Tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius... Neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare in charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. (Rom., ch. 8.)*

² *Optabam enim ego ipse anathema esse à Christo pro fratribus meis. (Rom., ch. 9.)*

pièces et que mes membres servent de pâture aux tigres et aux lions ; je suis le froment du Christ , il faut que je sois moulu par les dents des bêtes. »

« O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! s'écriait saint Augustin ; trop tard je vous ai connu, trop tard je vous ai aimé ! ô mon Dieu , ajoutait ce grand docteur de la grâce , c'est-à-dire de l'amour ; que ne suis-je Dieu , et que n'êtes-vous Augustin ; je voudrais redevenir Augustin pour vous faire Dieu ! »

Saint François d'Assise était pour ainsi dire le fou de l'amour de Jésus-Christ... Les humiliations, les souffrances étaient devenues les délices de cet amant désespéré de la pauvreté. Ses larmes coulaient au seul souvenir de la passion d'un Dieu, et quand il fut repoussé tout nu de la maison paternelle, il se réjouissait de pouvoir dire plus purement : « Notre Père, qui êtes dans les cieux » .

« Si mon amour pour vous, ô mon Dieu, pouvait s'accroître en renonçant au bonheur de vous posséder , je me condamne pour vous plaire à tous les supplices de l'enfer ; souscrivez à la prière d'un cœur que votre amour enivre. Jetez-moi au milieu des flammes de l'éternel enfer , si je puis vous y aimer plus pleinement, plus parfaitement , plus purement pour vous seul... »

Ces incroyables souhaits ont traversé le cœur des Brigitte, des Madeleine de Pazzi , des Chantal.

On a entendu la vierge du Carmel s'écrier : « Ou

souffrir, ou mourir...» ; *aut pati, aut mori...* On a entendu Madeleine de Pazzi adresser à son Dieu cette prière : « Jamais mourir , toujours souffrir » ; *non mori, sed pati.*

L'anéantissement de tout égoïsme individuel , l'amour passionné des souffrances , des travaux , des opprobres ; la charité la plus tendre , le zèle le plus ardent , voilà les miracles réalisés aux cœurs des saints de la loi nouvelle , voilà les prodiges enfantés par la grâce du Christ. C'est-à-dire que l'incarnation , dernier terme réalisé de l'amour de Dieu pour l'homme , a créé au cœur de l'homme un amour incompréhensible et incommensurable pour Dieu.

L'Église catholique a donc vu , depuis dix-huit siècles , des phénomènes inouis d'amour popularisés dans son sein. L'amour de Dieu et l'amour des hommes s'est dilaté au cœur des disciples du Christ , par-delà toutes les limites connues de la charité ; il s'est manifesté par des caractères tellement disproportionnés avec notre nature déchue qu'il faut y reconnaître l'action créatrice d'un mystère infini d'amour. Ce mystère , c'est celui dont parle si divinement le disciple de l'amour quand il dit : Voyez combien il nous a aimés ; on nous appelle enfants de Dieu , et nous le sommes ¹ ». Et encore : « Dieu a

¹ Videte qualem charitatem habuerit, ut filii Dei nominemur et simus. (1, Joan., 3, 1.)

tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils au monde pour le sauver ⁴ ».

Ainsi l'incarnation est l'expression la plus haute d'un amour infini. Par elle, Dieu aime l'homme d'un amour qui va jusqu'à faire un dieu d'un homme, et jusqu'à faire de Dieu même un homme-dieu. Et ce miracle de l'amour de Dieu pour l'homme enfante aussi au cœur de l'homme des prodiges supérieurs d'amour pour son Dieu.

L'homme aimera Dieu jusqu'à renoncer pour lui plaire à toute jouissance, jusqu'à se haïr soi-même, jusqu'à ambitionner les tourments des damnés, si en les acceptant l'âme pouvait augmenter l'amour qu'elle porte à son Dieu. La seule chose que cet amour ne fera jamais, parce qu'elle implique contradiction, ce serait de porter celui que cet amour enivre à renoncer à ce même amour.

L'âme pourra bien renoncer à la récompense attachée à l'amour, et se vouer à des douleurs éternelles; mais cet acte même sera pour elle une jouissance, et elle trouvera son bonheur dans la souffrance que lui causera son amour. Ainsi, quand sainte Madeleine disait : « Jamais mourir, toujours souffrir », il y avait, dans ce désir incompréhensible, la jouissance la plus exquise d'un amour dégagé au plus haut degré possible de tout intérêt propre, de toute satisfaction personnelle; cet acte d'une générosité héroïque était pour elle un paradis d'amour.

⁴ Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut salvetur mundus per ipsum. (*Joan.*, 3, 16.)

CHAPITRE VINGTIÈME.

LE DOGME DE LA TRINITÉ DES PERSONNES DIVINES, DANS L'UNITÉ D'UNE MÊME ESSENCE INFINIE, NE SE RÉVÈLE NETTEMENT QUE PAR L'INCARNATION DU VERBE.

« Tout ce qui est à mon Père est à moi ¹ », a dit Jésus-Christ ; donc aussi son essence, donc aussi sa divinité. Possédant tout ce que possède son Père, le Christ est donc consubstantiel au Père ; il n'a qu'une même nature, qu'une seule et même essence avec lui. Par quoi donc est-il distinct du Père ? Le Christ Fils de Dieu est seul engendré ; le Père l'engendre sans être engendré, seul il est père. Le Fils est donc une personne divine, autre que la personne du Père, mais possédant tout ce que possède le Père, c'est-à-dire consubstantiel ou de même essence avec le Père.

Qu'ajoute Jésus-Christ ? « Quand le Paraclet que je vous enverrai, par mon Père, quand cet esprit de vérité qui procède du Père et que je vous enverrai sera venu, lui, il rendra témoignage de moi ² ». Ici

¹ Quæcumque habet Pater mea sunt.

² Cùm autem venerit Paracletus, quem ego mittam vobis à Patre, Spiritum veritatis, qui à Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me. (Joan., 15, 46.)

apparaît une troisième personne divine, appelée le Paraclet, l'Esprit de vérité. Il est distinct du Père, puisqu'il procède de lui ; il est distinct du Fils, puisqu'il doit venir quand le Fils s'en ira, et que le Fils doit l'envoyer. C'est lui qui doit rendre témoignage au Fils, établir sa divinité, répandre et affermir sa doctrine. Il a une même essence avec le Père et le Fils, car il est leur esprit, leur amour ; il vient d'eux, il sort des profondeurs éternelles de leur substance. Et d'ailleurs ce *Paraclet*, que le Père enverra par le Fils, que le Fils enverra par le Père, doit enseigner toutes choses à l'Église ; il doit suggérer aux disciples du Christ tout ce qu'il leur a appris. Donc il est Dieu comme le Père et le Fils, donc il a une même essence, une même nature, une même divinité avec le Père et le Fils, et voilà pourquoi le disciple bien aimé s'écrie : « Il y en a trois qui rendent témoignage, et ces trois ne sont qu'un¹ ». Ils sont trois en personne, ils sont un en nature.

Ne demandons pas à la raison curieuse, de nous expliquer ce qu'elle ne comprendra jamais ici-bas. Commandons-lui de se taire, forçons-la de se soumettre ; forçons-la de croire, d'adorer, d'aimer ce que le Fils lui révèle. Courbons notre ignorance devant la vérité infinie, attendons que le voile des

¹ Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus-Sanctus ; et hi tres unum sunt. (1, *Joan.*, 5, 7.)

obscurités se déchire, attendons que le jour de la vie éternelle luise, et nous verrons alors le mystère que nulle sagesse ne peut atteindre ici-bas.

La notion du Christ peut maintenant nous élever, sous l'empire de la grâce, jusqu'à l'unité infinie du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et quand les ombres du temps auront fait place aux réalités éternelles, dans le séjour même de la gloire, nous ne verrons encore la trinité que par le Christ; comme il nous l'enseigne lui-même par ces paroles divines : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes seul le vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé ¹ ». Et par ces autres : « La cité de Dieu n'a pas besoin d'être éclairée par le soleil ni par la lune; car la clarté de Dieu l'illumine, et l'Agneau est sa lumière ² ».

Essayons donc de prouver qu'au sein de notre épreuve passagère, nous ne pouvons connaître pleinement la trinité que par le Christ; et d'abord nous disons qu'on ne peut nier le dogme de l'incarnation, sans détruire radicalement la notion même des trois personnes divines. Nier la divinité de Jésus-Christ, c'est nier que le Fils unique de Dieu se soit fait homme; c'est dire, ou que le Christ n'est pas venu sur la terre, ou qu'en disant au monde

¹ Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. (*Joan.*, 17, 3.)

² Et civitas non eget sole, neque luna, ut luceant in eâ. Nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus. (*Apoc.*, 21, 23.)

qu'il était le fils unique du Père, il a trompé le genre humain. Or cette double hypothèse implique la négation et l'anéantissement même du dogme de la sainte trinité. Elle renverse la distinction fondamentale des trois personnes divines, vivant dans l'unité d'une même essence ; elle anéantit la notion du Père, du Fils, de l'Esprit-Saint.

Si le Christ n'est pas Dieu, il n'est pas, il ne peut pas être le fils propre et unique de Dieu. Mais si le Christ n'est pas Dieu, rien n'a jamais manifesté au monde l'existence du Fils dans la trinité divine, car le Christ seul s'est dit le fils propre et unique de Dieu, et nul autre n'a jamais pris, n'a jamais osé prendre ce titre incommunicable. Si Dieu n'a point de fils, et il n'en a point si le Christ ne l'est pas, il n'y a point d'amour personnel en Dieu ; car l'amour personnel de Dieu, dont l'Esprit-Saint est le terme subsistant, n'est et ne peut être que l'amour éternel du Père pour le Fils et du Fils pour le Père.

En détruisant la personne du Fils, en niant l'incarnation, vous êtes donc forcé de nier la personne du Père et celle du Saint-Esprit, leur mutuel amour. Si Dieu, qui communique à ses créatures le pouvoir d'engendrer ou de tirer de leur substance, des êtres qui leur soient égaux, ne pouvait lui-même engendrer un fils qui fût l'image vivante, personnelle de sa substance infinie et dans lequel il se connût, se vît, se retrouvât tout entier, comment serait-il tout-

puissant? Quoi, dit le Seigneur, moi qui fais engendrer les autres, je serais stérile? Si le Fils, qui est tiré par une génération éternelle de la substance du Père, n'aimait pas infiniment le Père, s'il n'était pas aimé infiniment du Père, si leur mutuel amour ne produisait son terme personnellement subsistant au sein de l'essence infinie, que deviendrait l'amour infini de Dieu pour lui-même? Et si Dieu n'a point de fils, point d'image de sa substance, point de verbe intérieur, point de terme de sa sagesse, s'il n'a point d'amour, comment peut-il être parfait, comment peut-il être Dieu? Vous niez le Fils unique de Dieu en niant la divinité du Christ, en niant l'incarnation. Donc, vous niez le Père; car la filiation implique la paternité, et Dieu n'est éternellement père que parce qu'il engendre éternellement son fils. Vous niez l'amour, parce que l'amour, et un amour personnel, infini, toujours subsistant, toujours vivant au sein de l'essence éternelle, ne peut procéder que du Père et du Fils. Donc en niant le Fils vous niez le Père et leur mutuel amour. Vous niez par conséquent les trois personnes divines, vous niez la trinité.

Mais si vous niez les trois personnes divines, que devient l'essence divine elle-même, que devient Dieu? Si l'essence infinie n'a pas l'énergie de tirer de soi son image, le terme personnel de sa substance, comment Dieu est-il tout-puissant? Comment est-il infiniment fécond? S'il n'y a pas entre le Père et le

Fils un amour infini, vivant et personnel, que devient l'éternel amour que Dieu se doit nécessairement à lui-même ? Donc en niant la divinité de Jésus-Christ vous niez Dieu ; et voilà pourquoi saint Jean vous avertit que la négation du Christ est une profession d'athéisme. Ce n'est pas tout. Non-seulement la négation de la divinité du Christ implique la négation du dogme de la trinité, mais j'ajoute qu'on ne peut pas croire à la divinité du Christ, sans croire au dogme de la trinité des personnes divines.

La foi à la divinité de Jésus-Christ consiste à croire que le Fils unique du Père s'est fait homme, a été conçu de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit. Elle consiste à croire que le Christ est Dieu et homme tout ensemble, qu'il est Dieu parfait et homme parfait, qu'il noue la nature divine et la nature humaine par le lien d'une seule et même personnalité. Ainsi, en confessant le Christ vous confessez la divinité du Fils ; vous croyez que le Fils est Dieu, vous croyez qu'il a un père, puisqu'il se dit fils ; vous croyez qu'il s'est fait homme par l'opération de l'amour personnel du Père et du Fils, vous confessez donc l'Esprit-Saint. Ainsi la foi à la divinité de Jésus-Christ implique la foi à la divinité du Père et de l'Esprit-Saint. Elle révèle clairement l'existence des trois personnes divines dans l'unité d'une même essence, car si le Fils était Dieu comme le Père et comme l'Esprit, sans avoir néan-

moins une même essence avec eux , il y aurait plusieurs essences divines également infinies , c'est-à-dire qu'il n'y aurait point d'unité infinie , point de Dieu par conséquent. Donc quiconque affirme la divinité du Christ , affirme le dogme de la trinité. La trinité ne se manifeste d'ailleurs que par l'incarnation ; car la création qui manifeste Dieu comme cause universelle des êtres ne nous apprend rien de l'existence des trois personnes divines.

La création seule ne révélera jamais le Père , parce qu'elle n'est pas tirée de la substance de l'Être tout-puissant , parce qu'elle est une substance créée , limitée , finie , et qu'il n'y a ni création , ni limite , dans l'essence divine. Progressive et bornée , jamais la création ne saurait être le terme réalisé , l'éternelle et infinie génération du Père. L'univers n'est pas le fils de Dieu , il n'est pas tiré de la substance de Dieu ; s'il en était tiré , il serait éternel , infini comme Dieu ; il serait l'image parfaite , subsistante , personnelle du Père. Or , qui oserait le soutenir ? l'univers donc n'a point de rapport personnel avec le Père ni avec le Fils. Il n'en a pas avec le Saint-Esprit , parce qu'il n'est pas , parce qu'il ne saurait être le terme personnel , vivant et infini de l'amour du Père et du Fils. Dieu donc n'a pu manifester sa trinité par la création , et toute philosophie qui prétendrait parvenir à la connaissance de ce mystère , par les seules forces de la raison , cherchant dans la création seule , non

les vestiges , non l'image imparfaite de la trinité , comme l'enseigne saint Thomas , mais l'expression substantielle du Père , du Fils et du Saint-Esprit , serait une philosophie menteuse et impie.

Si Dieu veut se faire connaître comme père, il faut qu'il montre un fils de même nature que lui. Il faut que ce fils vienne dans le monde, qu'il dise et qu'il prouve aux hommes qu'il est le vrai fils du Père. Or, le Christ est venu : il s'est dit le fils unique de Dieu , il en a fait les œuvres. « Il a été vu sur la terre , il a conversé parmi les hommes. Nous avons vu sa gloire , la gloire du Fils unique du Père , plein de grâce et de vérité ¹ » .

Le Christ a donc manifesté le père. Lui seul aussi nous a révélé l'Éternel amour que Dieu a pour lui-même. Nous l'avons dit , l'univers ne peut être le terme subsistant de l'amour infini. L'amour personnel de Dieu est aussi ancien que lui ; il est immense comme lui, il doit être immuable , éternel, sans limite comme lui ; or , rien de tout cela dans l'univers ; point de rapports de substance avec Dieu, point de rapports de personnalité. Qui donc nous manifeste l'amour infini ? Le Fils , car seul il est co-éternel, consubstantiel à son Père , seul il peut être l'objet des éternelles complaisances de son Père, seul donc il peut nous manifester l'amour qui n'est,

¹ In terris visus est , et cum hominibus conversatus est... Vidimus gloriam ejus , gloriam quasi unigeniti à Patre , plenum gratiæ et veritatis. (Joan., 1, 14.)

dans la trinité sainte , que l'éternelle aspiration , que l'éternelle respiration du Père et du Fils. Car , de même que , pour prouver qu'il est père , il faut que Dieu montre ou fasse voir un fils , de même pour prouver l'amour , il faut qu'il fasse voir sur qui cet amour s'épanche. Donc , encore une fois , c'est l'incarnation seule qui nous manifeste les trois personnes divines dans l'unité d'une même essence.

Quand donc la philosophie vient nous dire que la trinité des personnes divines dans l'unité d'une même essence , est une conquête de la raison humaine , et non un dogme surnaturel que le Christ seul a révélé , elle se ment à elle-même et elle ment à l'évidence.

Pour connaître la trinité des personnes divines , vous ne voulez , dites-vous , d'autre notion que celle de l'*Être*. Mais cette notion de l'*Être* , comment se révèle-t-elle à votre entendement ? Comment l'avez-vous comprise ? Par elle-même , par l'univers ou par vos propres conceptions ? Si c'est par elle-même , dites-nous donc quand et comment le voile qui la couvre s'est déchiré devant votre mortel regard ? Dites-nous quand votre œil a plongé dans l'essence divine pour aller lui ravir son secret ; si cette immortelle essence vous a parlé , si elle a parlé aux philosophes de l'Inde , de la Grèce et des sociétés modernes , montrez-nous les signes de cette révélation , prouvez-nous que vos traditions humaines n'ont pas emprunté aux traditions sacrées le peu de vérités

dont elles sont si fières. Direz-vous que vous avez saisi la notion claire et distincte de la trinité à travers le voile des créatures? Mais quel rapport y a-t-il entre l'univers, ce néant d'un jour, et les splendeurs inaccessibles du Père, du Fils et de leur consubstantiel amour? Par quels procédés de la logique humaine avez-vous découvert que Dieu engendre un fils, et que ce fils éternellement engendré vit dans son père comme son père vit en lui? La matière, l'esprit créé, seuls êtres connus, vous ont-ils présenté les caractères de cette génération divine? Le monde, cet atôme qui fuit dans l'abîme, vous donne-t-il la mesure de la puissance du Père, de la sagesse du Fils, de l'amour du Saint-Esprit? Direz-vous que cette notion de la trinité des personnes divines, introuvable dans l'idée seule de l'être, introuvable dans les créatures, vous l'avez aperçue dans le miroir de votre entendement? Prétendez-vous que cette notion suprême est une conquête, une création de votre pensée individuelle? Mais votre *moi* intelligent, qu'est-il, que possède-t-il si on lui enlève la notion objective de l'être et celle des créatures? Or, vous l'avez vu, ni la notion de l'être, ni la collection des êtres limités, ne sauraient vous tracer la route qui mène une intelligence obscurcie et déçue au sanctuaire impénétrable des trois personnes divines. Votre *moi* individuel, quand il marche seul à la conquête des choses, ne sait plus à quoi se prendre; tout lui échappe, il s'ignore lui-

même , il ignore ce qui est en lui , ce qui est hors de lui ; et, plongé dans le vide de ses pensées ténébreuses, jamais, par sa seule énergie, il ne sera capable d'affirmer infailliblement que ce qu'il croit tenir il le tient en effet. Donc la trinité des personnes divines dans une même essence éternelle ne se révèle que par l'incarnation.

 CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

DE LA CRÉATION DES CHOSES.

« La foi catholique, c'est saint Augustin qui parle, ordonne de croire que Dieu, qui est un en trois personnes, a fait et créé toutes choses en tant qu'elles sont. Elle enseigne aussi qu'aucune créature, soit spirituelle, soit corporelle, soit visible, soit invisible, n'est de la nature de Dieu; mais que toutes choses ont été faites de rien par lui, qu'il n'y *a rien* en elles de la Trinité, si ce n'est que la Trinité les a créées. C'est pourquoi il n'est pas permis de dire ou de croire qu'aucune créature soit co-éternelle ou consubstantielle à Dieu ¹ ».

« Il n'est point tout-puissant ², dit ailleurs le

¹ Hanc ergo trinitatem dici unum Deum, eumque fecisse et creasse omnia quæ sunt, in quantum sunt, catholica disciplina credi jubet: ita ut creatura omnis, sive intellectualis, sive corporalis, sive visibilis, sive invisibilis, non de Dei natura, sed à Deo sit facta de nihilo: nihilque in ea esse quod ad Trinitatem pertineat, nisi quod Trinitas condidit, ista condita est. Quapropter creaturam universam neque consubstantialem Deo, neque coæternam fas est dicere aut credere.

(August., *de Gen. ad litt.* 159, 2.)

² Omnipotens non est, qui quærit adjuvari aliquâ materiâ undè faciat

grand docteur de la grâce, celui qui cherche à s'aider d'une matière dont il fait ce qu'il veut; d'où il résulte que, selon notre foi, tout ce que Dieu a fait par sa sagesse et par son Verbe, il l'a fait de rien ».

« Ce que Dieu a engendré est égal au Père, ce qu'il a créé n'est point égal au Créateur ¹ ». Et la raison qu'en apporte ce profond génie mérite d'être méditée.

« Il y a une immense différence ² entre ce que Dieu engendre de lui et ce qu'il tire, non de sa propre substance, mais de rien; c'est-à-dire, lorsque ce qui n'était point reçoit l'être de Dieu, ou est institué. Car Dieu, parce qu'il est tout-puissant, a engendré de soi, de sa substance, un fils, et il a fait le monde de rien, et il a formé l'homme du limon, afin que, par ces trois puissances, il montrât son énergie toute féconde en toutes choses. Celui qui tire de soi ce qu'il fait, on ne doit pas dire qu'il le fait, mais qu'il l'engendre. Il a fait que ce qui n'était pas fût, et de ce qui était, il a fait qu'une autre chose fût. Ainsi, il faut entendre que le corps, que l'âme, que toute créature a été faite de Dieu et non en-

quod velit. Ex quo est consequens, ut secundùm fidem nostram omnia quæ Deus fecit per Verbum et sapientiam suam, de nihilo fecerit.

(August., *contr. Fortun. Disput.*, 8, 178, 18.)

¹ Quod Deus genuit æquale est Patri : quod Deus fecit non est æquale conditum conditori. (August., *de Act. cum Felic.*, 760.)

² Multùm interest inter id quod de se Deus genuit, et quod fecit non de

gendrée de Dieu, parcequ'elle serait ce qu'est Dieu.»

« Ce que Dieu n'a pas fait de soi il l'a tiré du néant, car ce qu'il a fait par soi, ne veut pas dire qu'il l'a fait *de soi*. Il a fait par soi le ciel et la terre, mais il ne les a pas faits *de soi*, parce qu'il ne les a pas tirés de sa *substance* ¹ ».

« Ou Dieu a fait toutes choses de soi ou non de soi². S'il les tire de soi, elles ne sont pas faites, mais engendrées; s'il ne les a pas tirées de soi, il les a tirées du néant, il les a faites de rien. Ainsi, il faut avouer que Dieu a tiré du néant les premières origines des choses. »

« Dans ce principe ³ qui est de vous, dans votre sagesse qui est née de votre substance, vous avez

se, sed ex nihilo, id est cùm omninò non esset, à Deo accepit ut esset, id est ut institueretur. Deus, quia omnipotens est, et de se filium genuit, et ex nihilo mundum fecit, et ex limo hominem formavit, ut per istas tres potentias ostenderet effectiorem suam in omnibus valentem. Qui de se quod fecit, nec fecisse dicendus est, sed genuisse. Ipse fecit, et quod non erat ut esset, et undè rursùs esset, quod jam ipse ex nihilo creaverat ut esset. Sic ergo corpus, sic anima, sic intelligitur universa creatura facta à Deo, non genita de Deo, ut hoc sit quod Deus. (*Act. cum Felic.*, 762.)

¹ Quod autem non de se, utique de nihilo. *Ex ipso* non significat quod *de ipso*. Ex ipso enim cælum et terram, quia ipse fecit ea, non autem de se ipso, quia non *de substantiâ suâ*. (*August., contr. Manich.*, 784.)

² Omnia de se ipso fecit aut non de se ipso. Si de se ipso, non fecit sed genuit. Si non de se ipso, ergò ex nihilo fecit. Ita fit ut primas origines condendarum rerum de nihilo Deum fecisse fateamur.

(*August., contr. Secundin. Manich.* 815, 4, 5.)

³ In principio quod est de te, in sapientiâ tuâ quæ nata est de substantiâ tuâ, fecisti aliquid et de nihilo. Fecisti enim cælum et terram, non de te, nam esset æquale unigenito tuo, ac per hoc et tibi, et nullo modo justum esset, nec æquale tibi esset quod de te non esset. Et aliud præter te non erat undè faceres ea, Deus una trinitas et trina unitas; et ideò de nihilo fecisti cælum et terram. (*August., Conf.*, 42, 7.)

fait quelque chose de rien. Car vous avez fait le ciel et la terre, non de *votre substance*, parce qu'ils seraient égaux à votre Fils unique et à vous, et qu'il serait injuste que ce qui n'est point de vous fût égal à vous; et parce qu'il n'y avait point autre chose, hors de vous, Dieu, trinité unique ou triple unité, d'où vous puissiez les faire, il est évident que vous avez fait de rien le ciel et la terre. »

« Dieu a donc fait toutes choses de rien, c'est-à-dire de ce qui n'était point. Ce que nous ne disons ni ne croyons de son Fils unique, qui est *Dieu de Dieu, lumière de lumière*. Mais quand nous disons que Dieu a fait toutes choses de rien, et non de soi, nous ne donnons pas une nature au rien ou au néant, mais nous discernons la nature du Créateur de la nature des choses créées. ¹ »

Jamais le dogme de la création universelle n'a été exposé avec plus de précision, et quand on voit avec quelle clarté saint Augustin pénètre dans les secrets d'un mystère contre lequel tant d'esprits sont venus se briser, on demeure convaincu que ce sublime docteur avait épuré son regard à la lumière de celui qui donne l'intelligence aux petits, et qui seul enseigne la vérité aux humbles.

¹ Fecit ergo Deus cuncta de nihilo, id est ex iis quæ non erant. Quod ne credatur de unigenito, qui est Deus de Deo, lumen de lumine... Cùm autem dicimus quia de nihilo factum est non de Deo, non nihilo damus ullam naturam, sed naturam factoris à naturâ eorum quæ sunt facta discernimus. (August., *Opus imperf. contr. Julian.*, lib. 5, 44.)

Remarquons qu'en dehors du dogme catholique ainsi formulé, il n'y a que deux erreurs fondamentales contre la création. La première est celle qui, malgré l'obscurité dont elle s'enveloppe, pose l'origine, la source primordiale des êtres créés, dans la *substance* infinie, indivisible, imparticipable et toute spirituelle de Dieu même.

La seconde erreur sur le dogme de la création, est celle qui ne voit dans l'ensemble des choses visibles ou invisibles, que des modifications apparentes, que des phénomènes sans réalité. Or, ces deux hérésies ne sont qu'un athéisme déguisé, car si vous dites que toute substance créée se dégage, se tire, sort de la substance infinie, Dieu n'est plus l'être infiniment simple. Il n'est plus l'acte suprême, complet, vivant, infini. Il y a en Dieu un monde de substance qui est à un état latent, qui existe en puissance au fond de son être, qui manque de vie, d'action, de mouvement, de vitalité, de spiritualité éternelle. Il y a dans la substance infinie, des portions de cette substance qui ne participent point à l'essence divine, qui n'ont rien de commun avec son éternité, son immensité, son activité, sa vie infinie.

Si les êtres créés, soit visibles, soit invisibles, sont une portion de la substance de Dieu, l'univers est engendré de Dieu, il est co-éternel, consubstantiel à Dieu, comme le remarque saint Augustin. Si la substance créée n'est que la substance infinie,

existant sous un mode de limitation fondamentalement distinct de l'immensité, de l'éternité, de l'activité simple, une et infinie de Dieu, il faut dire que Dieu est à la fois infini et fini, incréé et créé, parfait et imparfait, esprit et matière, lumière et ténèbres, vie et mort, être et néant. Or, qu'est-ce que cela, sinon le renversement de la notion de Dieu même? Qu'est-ce que cela, sinon l'athéisme avec son hideux cortège d'impiété et de contradictions monstrueuses?

Toute nature créée, selon les panthéistes, sort de la nature ou de la substance infinie par voie de limitation, d'émanation, de génération? donc tout est Dieu, tout est *de Dieu*, ou de la substance de Dieu. Admettez ce monstrueux principe, et vous en verrez sortir l'anéantissement de toute morale, de toute vertu, de tout ordre surnaturel, de toute communication suprême de Dieu avec sa créature.

Si l'âme émane de Dieu, elle est Dieu. Si la matière émane de Dieu, Dieu est matière. L'esprit et la matière ne sont plus que Dieu même envisagé sous un double aspect. Et, dès lors, qui condamnera les mouvements, les opérations de l'esprit et de la chair, quels qu'ils soient? Glorifiez l'esprit, vous êtes dans l'ordre. Préconisez la vie des sens, consacrez toutes les abominations de la chair, vous adorez Dieu, vous dilatez son empire, vous faites un acte de religion, de sainteté, de morale, de ver-

tu. L'assassinat, l'adultère, le parricide, l'anthropophagie, tous les excès du sensualisme, ne seront plus que les modifications nécessaires, inévitables de la substance éternelle, se révélant, se produisant, se manifestant au sein de l'univers.

L'athéisme est donc au fond de tout système de philosophie qui, contradictoirement à la notion catholique de la création, n'admet pas que Dieu, en vertu de sa toute-puissance, a tiré l'univers, non de sa substance, non de soi, mais du néant. Toute philosophie qui, en cherchant à expliquer l'acte immense de la création, n'admet pas qu'il n'y a rien de la substance ni des personnes divines, ni de la nature, ni de l'être de Dieu dans les choses créées, n'est donc qu'une philosophie athée.

Ajoutons que les preuves mêmes philosophiques qui établissent l'existence de Dieu, établissent la séparation essentielle de sa substance avec les substances créées.

On conçoit, en effet, la nécessité de l'existence de Dieu par celle d'un premier moteur qui ne reçoive le mouvement d'aucun autre, mais qui soit lui-même tout le principe du mouvement. On la conçoit par la nécessité de trouver au-dessus de tous les êtres contingents, un être nécessaire, un être qui ne puisse subir de modification, qui ne soit *en puissance* d'aucun autre état, qui soit dans l'acte pur d'une perfection infinie, tandis que tous les êtres créés sont en puissance, puisqu'ils ne sont pas infi-

nis. Dieu n'est, selon la pensée de saint Thomas, dont nous ne faisons ici qu'exposer la doctrine, que l'acte universel, continu, illimité de ses perfections infinies¹. Il n'admet donc nulle composition de matière et de forme. En lui point de bien par participation, car la participation est un état de puissance; point donc d'accident en Dieu, car l'acte pur, l'acte infini, l'acte souverainement parfait n'a pas, n'admet pas de *potentialité*. Dieu est donc entièrement simple; ou bien on cesse de concevoir son existence, car tout composé est postérieur et dépendant des parties qui le composent. Dieu est donc en tout son être même, et c'est le propre de l'être composé d'avoir quelque partie qui ne soit pas lui-même².

Dieu ne peut donc, sans s'anéantir, sans cesser d'être l'acte simple, vivant, total, infini, entrer en composition d'aucun être. Il ne peut rien donner de lui qui ne soit lui-même. Ainsi, si les créatures sont tirées de sa *substance*, elles sont Dieu même, car point de limite, point de distinction possible en une substance parfaitement simple.

Toute philosophie qui admet qu'il n'y a rien de la substance divine dans les choses créées, mais qui pose en principe que les choses créées ne sont rien, n'ont point de réalité substantielle, est une

¹ Purus actus. non habens aliquid de potentialitate. (1, *Quæst.*, 3, art. 2.)

² In omni composito est aliquid quod non est ipsum. (1, *Quæst.*, 3, art. 7.)

philosophie également athée. Car, si l'univers n'est rien en soi, s'il n'est qu'un rêve, qu'une immense illusion, comment en induire l'idée, la notion d'une cause éternelle, toute-puissante, nécessaire, et existant par elle-même? Comment conclure de ce qui n'est pas à quelque chose qui est? Comment conclure d'un semblant d'être à un être réel?

Si l'univers est un rêve, ma pensée est un rêve, ma conscience et celle de l'humanité sont un rêve. Si la création n'est qu'un rêve, Dieu, que je ne connais que par ma pensée, que par la création, n'est non plus qu'un rêve. Donc l'athéisme, donc le doute, mais un doute absolu et éternel.

Le panthéiste, qui identifie la substance créée avec la substance infinie, qui fait sortir la substance créée de la substance éternelle par voie de génération, d'émanation, de participation, de limitation, est forcé par l'invincible logique, de dévorer les plus palpables contradictions; il est contraint de proclamer l'anéantissement de la notion même de Dieu, comme celle de toute vérité, de toute vertu; et savez-vous pourquoi? Parce qu'il ne veut pas admettre cet article du symbole catholique: « Je crois en un seul Dieu qui a tiré l'univers non de soi, mais qui l'a fait de rien par sa toute-puissance ». Or, je le demande, qu'y a-t-il d'impossible à une puissance infinie? et comment Dieu serait-il tout-puissant, c'est-à-dire comment serait-il Dieu, si son

pouvoir n'allait pas jusqu'à créer quelque chose de rien? Comment serait-il tout-puissant, s'il ne pouvait pas tirer de soi par une génération éternelle, un fils qui lui est égal, co-éternel et consubstantiel? Comment serait-il tout-puissant, si d'une chose créée, il ne pouvait former une autre chose? Cela paraît impossible au panthéiste, qui trouve plus raisonnable d'expliquer l'acte de la création, en enseignant que la substance infinie se mutile, se suicide, se partage, se limite, se fractionne elle-même pour fabriquer l'univers avec les débris de son être; ou qui ne voit rien d'absurde à admettre que tout ce qui existe dans l'univers n'est qu'un semblant d'être, qu'un rêve, qu'une pure inanité, ayant moins de réalité que n'en ont les songes d'un cerveau que la fièvre égare et que la maladie dérange.

La raison philosophique, en rejetant le dogme catholique de la création, est venue se briser contre cette objection qui lui semble insoluble. Elle a dit : Tirer une nouvelle substance du néant, c'est augmenter la somme totale de l'être. Or, il y a plus d'être après la création qu'avant : donc, ou Dieu a tiré l'univers de sa propre substance, de son propre être, ou ce qui semble exister n'est pas, n'a point d'être. Voici notre réponse à ce sophisme : Tirer l'univers du néant, c'est augmenter la somme de l'être, si l'être créateur n'est pas infini avant l'acte de la création, et si l'être créé avait quelque

identité de nature, d'essence avec l'être créateur. Or, ou Dieu n'existe pas, ou sa notion implique celle d'une essence infinie, d'un être sans limite, souverainement parfait; mais si Dieu est l'être absolu, l'être infini, dans son éternelle et indivisible unité, prétendre que la somme de l'être est augmentée par la création des êtres finis, c'est descendre dans l'absurde, dans le contradictoire, dans l'athéisme. Quand donc la panthéiste infère de la création radicale d'une substance finie, l'augmentation de la substance absolue ou infinie, c'est énoncer une proposition identique à celle-ci : Dieu peut-il être fini et infini tout ensemble? ou, en d'autres termes, Dieu peut-il être et n'être pas Dieu?

Dieu tire du néant les substances créées; mais ces substances n'étaient pas avant leur création, et Dieu est, puisqu'elles ne sont que par lui. Donc, ou Dieu n'est pas, ou il faut admettre que la création totale des êtres finis n'implique point une augmentation d'être en Dieu.

Si Dieu, en effet, augmentait la somme de son être par la création des êtres finis, il serait fini avant la production des êtres, c'est-à-dire qu'il ne serait pas. Pour qu'il y eût dans ce sophisme une objection sérieuse, il faudrait établir que l'être créé est de la même essence que l'être increé, chose évidemment impossible, puisque l'être créateur est éternellement, et que ce qu'il crée commence au

néant, est tiré du néant. L'être créé n'augmente donc pas l'être incréé; il n'a donc rien de commun avec lui. Il est quelque chose toutefois, et ce quelque chose, qui tient le milieu entre le non-être et l'être, c'est la créature. La somme totale de l'être n'est donc augmentée par la création que relativement à ce qui est susceptible d'augmentation, c'est-à-dire relativement à la création même; mais il est absurde d'en induire l'augmentation de l'être absolu, infini, comme il le serait de soutenir que le temps, dans sa succession indéfinie, augmente la vie *éternelle* de Dieu, comme il le serait de prétendre que l'espace créé élargit l'immensité divine. L'être infini embrasse infiniment, domine infiniment, enferme éminemment tout être fini et possible, comme l'éternité embrasse éminemment toute succession temporelle, comme l'immensité embrasse infiniment tout espace limité.

La raison superbe, qui ne veut croire qu'après avoir compris, au lieu de commencer à croire pour comprendre¹, voudrait percer le mystère impénétrable de *l'essence* incréée et des *essences* créées, chose évidemment impossible, parce qu'une raison infinie peut seule posséder ce secret.

La foi catholique nous enseigne que les êtres sont en Dieu avant leur création; mais ils n'y sont pas dans leur forme et dans leur matière, ils n'y

¹ Fide intelligimus. (*Epist. Hebr.*)

sont pas substantiellement , puisque la substance qui les constitue est tirée , non de la substance infinie , mais du néant.

• Nous comprenons par la foi , dit saint Paul , que les choses créées ont été instituées par le Verbe de Dieu , afin que d'invisibles elles devinssent visibles ¹ » .

« Tout ce qui a été fait avait la vie en lui ² » ; s'écrie saint Jean.

Entendez maintenant saint Augustin :

« Toutes les choses qui ont été faites étaient , avant leur création , dans la pensée du Créateur ; et certainement elles sont meilleures là où elles sont plus vraies , là où elles sont éternelles et incommutables... Car Dieu ne les aurait pas faites s'il ne les avait pas connues , il ne les aurait pas connues s'il ne les eût pas vues , il ne les aurait pas vues s'il ne les avait pas eues ³ » .

Le même docteur dit dans un autre endroit :

« Un ouvrier construit une arche ; il a premièrement l'arche dans sa pensée ; elle est invisible dans la pensée de l'artiste , elle sera visible dans l'œuvre. L'arche n'a pas la vie dans l'œuvre , mais

¹ Fide intelligimus aptata esse secula Verbo Dei , ut ex invisibilibus visibilia fierent. (*Hebr.*, 11, 1.)

² Quod factum est in ipso vita erat. (*Joan.*, 1.)

³ Omnia quæ facta sunt , priusquam fierent , erant in notitiâ facientis. Et utique ibi meliora ubi veriora , ubi æterna et incommutabilia... neque enim ea faceret nisi ea nosset antequam faceret ; nec nosset nisi videret , nec videret nisi haberet. (*August.*, *de Gen. ad Litt.*, 315.)

dans la pensée de l'artiste, parce que c'est l'âme de l'artiste, où sont renfermées les choses qu'il veut produire, qui seule a la vie. Ainsi la sagesse de Dieu, par laquelle toutes choses sont faites, les contient toutes dans son art avant de les former ¹ ».

« Dieu n'a rien créé qu'il ne connût, car tout ce qui a été fait est dans son Verbe. Le monde a été fait dans le Verbe, donc il y était. Mais comment a-t-il été fait et comment y était-il ? La maison bâtie par un architecte était dans sa pensée artistique, et elle y était meilleure, car elle y était sans vétusté et sans ruine. Cependant, afin de montrer son art, il construit la maison ; et de cette manière, la maison extérieure procède de la maison intérieure, et si la maison croule, l'art demeure. Ainsi, dans le Verbe de Dieu étaient toutes les choses créées, parce que Dieu a fait toutes choses dans sa sagesse ; il les a faites les connaissant toutes, car il n'a point été instruit par ce qu'il a fait, mais il a fait ce qu'il connaissait déjà ² ».

¹ Faber facit arcam. Primò in arte habet arcam. In arte invisibiliter est, in opere visibiliter erit... Arca in opere non est vita, arca in arte vita est, quia vivit anima artificis, ubi sunt ista omnia antequàm proferantur. Sic sapientia Dei per quem facta sunt omnia, secundùm artem continet omnia, antequàm fabricet omnia. (Aug., in *Joan. Tract.*, 1, 17.)

² Non enim aliquid Deus constituit quod ante nescivit : in Verbo ipsius erat quod factum est. Mundus factus est, et factus est et ibi erat. Quomodò et factus est et ibi erat ? Quia domus quam ædificat structor, priùs in arte erat ; et ibi melius erat sine vetustate, sine ruinâ : tamen ut ostendat artem, fabricat domum ; et processit quodam modo domus ex domo, et si domus ruat, ars manet. Ità apud Dei Verbum erant omnia quæ con-

On le voit, le plus illustre de tous les docteurs de l'Église a dit sur le dogme de la création tout ce qu'une curiosité raisonnable permet d'y chercher.

Ainsi, il est de foi catholique que la substance des êtres créés n'est pas tirée de la substance de l'Être infini, de l'Être souverainement simple, de l'Être parfaitement un, parce que la substance infinie est indivisible et imparticipable. Il est de foi, néanmoins, que l'idée de tous les êtres réalisés, comme de tous les êtres possibles, existe éternellement dans la pensée divine. Les êtres^o existent dans l'idée ou dans les idées de Dieu, mais ces idées ne sont pas distinctes de la substance infinie; elles ne sont pas une portion de la substance de Dieu, que le pouvoir créateur en dégage, en fait sortir par émanation, par limitation, par effusion; ce qui serait admettre un panthéisme ou un athéisme monstrueux, comme nous l'avons fait observer.

Dieu, par sa toute-puissance, crée, produit, tire du néant les êtres dont il a l'idée dans sa pensée éternelle; il les fait à l'image de son unité et de sa trinité, si ces êtres sont intellectuels; il leur donne une spécification, une individualité propre, s'ils sont inorganiques ou organiques, il fait la matière et la forme de chaque être, il fait *tout son ouvrage*,

dita sunt; quia omnia in sapientiâ fecit Deus, et cuncta nota fecit, non enim quia fecit didicit, sed quia novcrat fecit. (Aug., in Joan., 2066, 20.)

dit Bossuet ; il imprime sur les êtres matériels, non pas l'image, mais quelques vestiges de son unité et de sa trinité, il ne met rien de sa substance, de son être, de sa trinité, dans les êtres soit spirituels, soit corporels, soit organiques, soit inorganiques, soit visibles, soit invisibles.

« Il n'y a rien dans les créatures, dit saint Augustin, qui appartienne à la trinité, si ce n'est que la trinité les a créés ¹; il n'y a dans les créatures que des vestiges de la trinité ² ».

La philosophie incrédule qui cherche dans les êtres créés, non l'image ou les vestiges de la trinité, mais une portion de la substance qui constitue Dieu même dans sa trinité, est une philosophie anti-catholique.

Rappelons maintenant les paroles du docteur angélique, résumant en quelques lignes tout ce qu'il y a de vrai au fond des livres philosophiques de ce temps, qui cherchent dans les créatures quelque chose de la trinité :

« Dans les créatures raisonnables qui sont douées d'intelligence et de volonté, il y a une représentation de la trinité par manière d'image, parce qu'elles ont une parole conçue et un amour procédant.

¹ Nihil est in creaturis quod ad trinitatem pertineat, nisi quod trinitas condidit. (Aug., *de Gen.*)

² In creaturis trinitatis vestigium apparet. (*Id.*, lib. 6, *de Trinit.*)

» Il y a dans les autres créatures une représentation de la trinité par manière de vestige, parce qu'il y a dans toute créature quelque chose qui se rapporte aux personnes divines comme à sa cause.

» Toute créature, en effet, subsiste dans son être ; et elle a une forme qui détermine son espèce, et un ordre par lequel elle se rapporte à une autre chose ; en tant donc qu'elle est une substance créée, elle représente sa cause et son principe, et ainsi elle démontre la personne du Père, qui est le principe sans principe ; en tant qu'elle a une certaine forme qui la spécifie, elle représente le Verbe, parce que la forme artistique sort de la conception de l'artiste ; et en tant qu'elle est ordonnée pour une fin, elle représente l'Esprit-Saint ou l'amour, parce que son but ou sa fin, par rapport à une autre chose, vient de la volonté créatrice.

» C'est pourquoi saint Augustin enseigne « qu'il y a quelque trace de la trinité dans chaque créature, en tant qu'elle est une certaine chose, en tant qu'elle a une forme qui la spécifie et en tant qu'elle est ordonnée pour une fin ».

» On peut aussi entendre en ce sens ces trois mots de la Sagesse éternelle : « Le nombre, le poids et la mesure » ; car la mesure se rapporte à la *substance*, limitée par des principes constitutifs ; le nombre se rapporte à l'*espèce*, le poids à l'*ordre*. Et c'est en ce sens encore qu'il faut entendre ces autres paroles

de saint Augustin : « *Le mode, l'espèce et l'ordre; et celles-ci : en quoi une chose consiste, par quoi on la discerne, le but auquel elle tend. Une chose est par sa substance; on la distingue par sa forme, elle a un but par ce à quoi elle est ordonnée* ¹ ».

Toute créature présente donc une image ou quelque trace de la trinité; mais encore une fois il n'y a rien de la trinité, ni de l'être infini, ni de la substance immuable et éternelle de l'Être créateur dans les choses créées.

Chercher une ombre de l'unité dans la trinité et de la trinité dans l'unité, en chaque créature, rien de

¹ ... In creaturis igitur rationalibus, in quibus est intellectus et voluntas, invenitur representatio trinitatis per modum imaginis, in quantum invenitur in eis verbum conceptum, et amor procedens. Sed in creaturis omnibus invenitur representatio trinitatis, per modum vestigii, in quantum in quolibet creaturâ inveniuntur aliquæ quæ necesse est reducere in divinas personas, sicut in causâ. Quælibet enim creatura subsistit in suo esse, et habet formam determinatam ad speciem, et habet ordinem ad aliquid aliud. Secundum igitur quod est quædam substantia creata, representat causam et principium; et sic demonstrat personam Patris, qui est principium, non de principio: secundum autem quod habet quandam formam et speciem, representat verbum, secundum quod formâ artificiali ut ex conceptione artificis: secundum autem quod habet ordinem, representat Spiritum-Sanctum in quantum est amor: quia ordo effectus ad aliquid alterum est ex voluntate creantis. Et ideò dicit Aug., in lib. 6, de Trinit.: « Quod vestigium trinitatis invenitur in unâquâque creaturâ, secundum quod unum aliquid est, et secundum quod aliquâ specie formatur, et secundum quendam ordinem tenet. »

Et ad hæc etiam reducuntur illa tria, *numerus, pondus et mensura*, quæ ponuntur Sap., 11. Nam *mensura* refertur ad substantiam rei limitatam suis principis, *numerus* ad speciem, *pondus* ad ordinem. Et ad hæc tria reducuntur alia tria quæ ponit Augustinus lib. de Naturâ Boni, cap. 3^o *modus, species et ordo*; et ea quæ ponit in lib. 83, q. 3: *Quo constat, quo discernitur, quo congruit*. Constat enim aliquid per suam substantiam, discernitur per formam, congruit per ordinem. (D. Thom., 1 quæst. 45, art. 7.)

plus catholique, rien de plus raisonnable ; mais vouloir faire sortir les substances créées de la substance incréée , par voie de limitation , de spécification, d'émanation, de participation, ou de quelque autre manière que ce soit, c'est le renversement de toute logique et de toute philosophie. Ainsi sortez de la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, qui est celle de l'Église, vous n'échapperez jamais aux conséquences panthéistes, athées et sceptiques qui découlent de la théorie dans laquelle on cherche à expliquer l'acte de la création , par une communication substantielle de l'être divin.

Il y a donc une distinction radicale et éternelle entre la substance infinie de l'être créateur, et entre la substance réalisée de chaque créature. Point donc de rapport d'essence entre l'une et l'autre. Dieu donc est à une distance infinie des êtres réalisés ; sa vie , son être , sa nature , sont infiniment élevés au-dessus de la vie , de l'être , de la nature des choses créées ; mais comment Dieu est-il dans les êtres créés ? Saint Thomas va répondre à cette question ¹ : « Partout où Dieu fait quelque chose , il est dans cette chose. Or, Dieu opère en toutes choses, Dieu est donc en toutes choses ; mais il n'y est pas comme une portion d'essence, comme accident , il y est comme cause , comme moteur suprême, comme ordonnateur souverain » .

¹ *Ubi cumque operatur aliquid, ibi est : Deus operatur in omnibus...*

Dieu étant à lui-même son propre être, sa propre essence, il est nécessaire que tout être créé soit *causé* de lui ou soit un effet produit par lui ¹. Ainsi Dieu *cause* ou produit les choses, non-seulement quand il leur donne l'être, mais encore quand il le leur conserve; ainsi tant qu'une chose conserve l'être, Dieu lui est présent, selon son mode d'être, et l'être propre de Dieu est d'autant plus intime à chaque chose, il est d'autant plus profondément uni à chaque chose, qu'il est la cause formelle de tout ce qui est. Ainsi Dieu est intimement présent à toute créature ².

Dieu est en tout lieu, faisant *être* le lieu, et faisant *être* tout ce qui le remplit.

Dieu est partout par essence, par présence et par puissance.

» Il est présent en toutes choses par puissance, parce que toutes choses sont soumises à son suprême pouvoir; il est en toutes choses par présence, parce que toutes choses sont à découvert devant lui; il est en toutes choses par essence, parce qu'il est la cause nécessaire de tout ce qui est ³. »

Deus est in omnibus, non quidem sicut pars essentiae, vel accidens, sed sicut agens adest ei in quod agit motum...

¹ Cùm Deus sit ipsum esse per suam essentiam, oportet quod esse creatum sit proprius effectus ejus.

² Hunc effectum causat Deus in rebus, non solum quando primò esse incipiunt, sed quamdium in esse conservantur. Quamdium res habet esse, Deus adest ei secundum modum quod esse habet. Et ipsum est magis intimum cuilibet, profundius inest, cum forma sit respectu omnium quæ in re sunt; Deus igitur est in omnibus et intimè. (4, *Quæst.*, 8, art. 1.)

³ Deus dicitur esse in rebus creatis per potentiam, in quantum omnia

Il est dans les êtres intelligents, par un autre mode, appelé grâce, et qui constitue un ordre *supernaturel* de communications, dont nous parlerons bientôt.

Ainsi quand saint Paul a dit que nous avons en Dieu *la vie*, le *mouvement* et *l'être*¹, il a voulu nous apprendre que Dieu est intimement présent dans chaque être, pour *causer* en lui l'être, l'action et la vie; mais il n'a pas dit que Dieu soit dans les êtres comme portion de leur être, comme leur faisant partager sa substance et sa vie, par émanation, par effusion, par limitation.

Par la création Dieu donne à chaque être l'existence, le mouvement, la vie; mais, encore une fois, il n'est pas une portion interne ni un accident de chaque être, ou, en d'autres termes, les êtres créés ne sont pas formés de sa substance, de son être, ni de sa vie; il est cause et cause nécessaire, cause toujours subsistante de tout ce qui est; *causa essendi*. Les êtres inorganiques ont reçu l'existence sous la condition d'une limite qui les spécifie, qui les distingue dans l'ensemble des choses; mais les êtres inorganiques n'ont rien, ne possèdent rien dans leur fonds qui soit tiré de la substance de Dieu; il

ejus potestati subduntur. Est per presentiam in omnibus, in quantum omnia nuda sunt et aperta oculis ejus. Est in omnibus per essentiam, in quantum adest omnibus ut causa essendi. (1, *Quæst.* 8, art. 3.)

¹ In ipso vivimus, et movemur et sumus.

en est ainsi des êtres organiques , des êtres vivants , des êtres personnels ou spirituels.

Ils portent , comme nous l'avons déjà dit , les vestiges ou l'image de l'unité et de la trinité ; mais il n'y a rien en eux qui appartienne à la trinité ni à la substance divine ¹.

Remarquons toutefois que par la création simple des choses , Dieu ne constitue qu'un ordre naturel , toujours progressif et qui ne renferme ni ne saurait renfermer une cause finale qui soit infinie. Ainsi l'ensemble de l'univers n'a rien qui épuise la force , la sagesse , ni l'amour du Dieu créateur , et la raison conçoit que le monde n'est qu'un point , qu'un atôme en face de la Toute-Puissance. L'ordre naturel des êtres créés et des êtres possibles peut s'accroître indéfiniment ; la création simple ne saurait donc nous donner l'idée d'un acte suprême , que Dieu lui-même ne saurait surpasser.

Par la création des choses , Dieu ne peut donc atteindre la borne dernière de son suprême pouvoir. Ou , en d'autres termes , la création simple des êtres inorganiques , organiques et intelligents , ne réalisera donc jamais le dernier chef-d'œuvre des trois personnes divines. Il faut donc chercher ce grand secret dans un autre ordre de manifestation ; cet ordre est celui de la grâce et de la gloire envisagé en Jésus-Christ , principe de toute grâce et de toute

¹ Nihilque in ea esse quod ad trinitatem pertineat , nisi quod trinitas condidit... (*August.*)

gloire, et qui seul donne à la création un but suprême, une cause finale, un motif clairement infini.

Si la création, en effet, n'était ordonnée que pour une fin purement naturelle, elle ne pourrait jamais atteindre un terme infranchissable; et toujours inachevée, elle serait toujours progressive. Mais nous avons vu que la force, que l'intelligence, que l'amour des trois personnes divines, imprimaient à la création, par le Christ, un but final, surnaturel, et que le Christ, étant le chef-d'œuvre réalisé du Père, du Verbe et de l'Esprit, Dieu avait glorifié infiniment toutes les œuvres de la création, et avait imprimé, par conséquent, à l'univers, le sceau de sa magnificence. Envisagée sous ce point de vue, la philosophie du Christ surpasse la philosophie humaine, de toute la hauteur qui sépare la grâce de la nature, et la vie de Dieu de la vie changeante, imparfaite et altérée des créatures; et c'est dans l'ordre d'idées où nous nous plaçons que saint Jean-Damascène a écrit ces mémorables paroles :

« L'amour infini du Père a opéré le salut de l'univers entier dans son Fils unique; il a uni en lui toutes choses : car, l'homme étant un petit monde, qui noue et qui enchaîne en soi les éléments de toute créature, l'immense bonté du Créateur des mondes a voulu que toutes les choses créées attei-

gnissent, par le Christ Dieu et homme, une fin surnaturelle, afin que Dieu soit tout en tous »¹.

¹ *Benigna Patris voluntas in unigenito Filio universi orbis salutem operata est, et rerum omnium connexionem effecit; nam cum parvus mundus sit homo, qui essentiae omnis nodum ac vinculum in seipso ferat, benigna omnium rerum Creatoris voluntas hoc tulit, ut in Filio suo divinitatis ac humanitatis, et per eam conditarum omnium rerum conditio fieret, ut sit Deus omnia in omnibus. (Damasc.)*

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

DE LA NATURE ET DE LA GRACE.

Tirer du néant les créatures est un acte infini de puissance ; mais, comme nous l'avons prouvé, la production d'un être, et la collection des êtres créés, n'épuisent ni l'énergie créatrice, ni la bonté divine, qui auraient pu communiquer à chaque être des perfections incomparablement supérieures à celles qu'il a reçues. Dieu, en un mot, pourrait appeler de la nuit du chaos, un plus grand nombre d'êtres et d'incomparablement meilleurs que ceux qui en sont déjà venus ; ainsi, ni la totalité de ceux qui existent, ni leurs qualités propres, ne nous donnent la mesure exacte de la puissance et de la bonté de Dieu agissant hors de lui.

Mais si, dans l'ensemble des œuvres divines, il existait un effet qui fût le terme ultérieur, absolu, de la puissance et de la bonté de Dieu, il est évident que la connaissance de cet effet serait, pour toute intelligence créée, le dernier degré de la science de Dieu et de l'univers. Écoutons saint

Thomas : « L'humanité du Christ, par cela qu'elle » est unie au Fils de Dieu ; la bienheureuse Vierge , » par cela qu'elle est mère de Dieu ; et la béatitude » créée, par cela qu'elle est la jouissance de la vision » de Dieu , tirent du bien infini qui leur est com- » munié, une sorte de dignité infinie ; et, sous ce » rapport, rien *ne peut surpasser* ces choses, rien » *ne peut être meilleur* qu'elles, comme rien ne peut » être meilleur que Dieu » .

D'après saint Thomas et toute la théologie catholique, l'incarnation du Fils de Dieu, la maternité divine de la sainte Vierge, la vision immédiate de l'essence divine promise à l'ange et à l'homme, constituent trois actes dont la perfection ne saurait être surpassée par la Toute-Puissance elle-même. Il y a donc deux ordres clairement distincts dans les œuvres de Dieu ; l'un qui manifeste la puissance et l'autre qui l'épuise ; l'un qui fait les êtres et l'autre qui les élève au plus haut degré de dignité et de gloire ; l'un qui donne les attributs et les propriétés de nature ou de simple création, et l'autre qui communique les attributs de grâce, de déification surnaturelle et de gloire infinie. Or, ces deux ordres, c'est ce que la langue catholique désigne sous les noms de *nature* et de *grâce*, et voilà pourquoi le docteur angélique et toute la théologie avec lui, rangent sous trois catégories fondamentales toutes les œuvres du Tout-Puissant. La création simple donne l'*être* de la nature ; l'opération surnaturelle,

qui perfectionne et sanctifie par le Christ les êtres créés , leur donne l'*être de la grâce* ; et l'acte suprême qui consomme leur union totale et défique avec la divine trinité , leur communique l'*être de la gloire*. La nature , la grâce et la gloire ; cercle immense , qu'une créature ne peut parcourir sans épuiser tout l'océan communicable des bontés divines !

L'objet de cet écrit étant d'embrasser , selon toutes ses dimensions , cette circonférence qui touche aux bornes même du possible , et de suivre , le flambeau de la foi à la main , le mouvement des êtres intelligents du non-être à l'être , de l'être à la grâce et de la grâce à la gloire , nous allons présenter dans ce chapitre une suite de considérations sur la *nature* et la *grâce* , qui sont comme la clef de cette haute philosophie à laquelle l'intelligence humble et docile demande le secret de Dieu et de l'univers.

Remarquons toutefois , avant d'entrer dans notre sujet , que la distinction de la *nature* et de la *grâce* étant certaine , immuable en soi , comme elle l'est infailliblement pour tout catholique , il faut chercher dans l'oubli de ces deux notions et dans l'ignorance de leurs rapports , de leurs attributs propres , l'une des causes les plus profondes de toutes les erreurs où sont tombés et où tomberont encore les écrivains qui entreprennent de parler de Dieu et de la création.

Si le monde de la grâce et celui de la gloire existent, et si l'un et l'autre sont le terme final de celui de la nature, il est évident qu'on ne peut s'occuper de l'origine, de l'existence et des destinées des choses créées sans les envisager par rapport aux causes finales qui en ont déterminé la production. Or, dans ce siècle, où tout écrivain se croit appelé à faire un système de philosophie religieuse ou de morale, combien en trouverez-vous qui se doutent même des simples notions de la grâce, sans lesquelles il est impossible de parler de Dieu, de l'ange, de l'homme et de leurs rapports. Le dirai-je? peu d'écrivains, même catholiques, paraissent suffisamment pénétrés aujourd'hui de l'indispensable nécessité de tout ramener au dogme de la grâce, qui seul renferme le secret ou le dernier mot des choses; la plupart des fidèles de ce temps n'en ont qu'une idée confuse, et ce grand mot de la théologie est presque un mot vide de sens. Saint Paul, saint Augustin et saint Thomas n'ont été les trois grandes lumières de l'Église, que parce qu'ils éclairaient toutes les questions de la théologie catholique au flambeau du dogme de la grâce; et voilà pourquoi les épîtres de saint Paul, les écrits de saint Augustin et ceux du docteur angélique, seront à jamais l'arche sainte où sont déposées les divines richesses de la science sacrée, dont le prêtre doit développer les merveilles. Ah! si le sacerdoce était pleinement imbu de la philosophie de ces grands

hommes, ses lèvres, gardiennes de la vérité, verseraient sur les ténèbres de ce monde la lumière qui seule peut l'éclairer, et les plaies de nos sociétés mourantes seraient guéries par son apostolat.

Tout livre, toute prédication qui ne chercherait pas à captiver l'intelligence sous le joug de la foi, pour la forcer de vivre de la vie de la grâce, ne produirait rien, absolument rien dans l'ordre du salut éternel. Et malheur à celui qui croirait avoir bien mérité de l'Église, s'il se contentait de parler de Jésus-Christ, le roi, le Père et la source de la grâce, avec les seules idées du monde altéré de la nature !

La *nature* et la *grâce*, qui nous révèlent deux mondes séparés par des profondeurs sans fond, sont perpétuellement confondues dans les esprits. On dit de la nature ce qui ne peut se dire que de la grâce, et les livres religieux de notre temps sont remplis de pensées incomplètes et quelquefois fausses, dont les auteurs ne soupçonnent même pas les graves dangers.

Qu'est-ce donc que la grâce envisagée catholiquement ? La grâce est un don *surnaturel* fait à l'homme pour le mener à la vie éternelle de la gloire. Cette définition de la grâce est celle de la théologie sacrée ; elle se retrouve à chaque verset des épîtres de saint Paul, et on ne saurait, sans errer profondément, en donner une idée qui différât substantiellement de celle que nous allons développer.

La grâce , disons-nous , est un don *supernaturel*¹. Arrêtons-nous à ce mot , dont il importe de pénétrer pleinement le sens chrétien , sous peine de ne jamais concevoir la distinction fondamentale de la grâce et de la nature.

La nature angélique , la nature humaine et la nature purement matérielle, par le fait seul de leur création , ont reçu du Dieu créateur un don qui pourrait, en un sens éloigné , s'appeler grâce, parce que le don de l'Être n'est rigoureusement dû à aucune créature. Mais le don de l'Être n'a rien de *supernaturel* en soi , car la raison conçoit très-nettement que ce premier état des choses est la condition obligée et fatale de tout ce qui est. Dieu , en effet, n'est point nécessité dans l'acte qui produit les êtres ; mais, dans l'hypothèse de la création , il faut qu'il donne à chaque être , ce sans quoi il ne serait pas , savoir *l'être de la nature*. Or, si la grâce

¹ *Imple supernâ gratiâ quæ tu creasti pectora...* (Hymn. *Veni, Creator.*)

Super eminentem scientiam. (Ephes., 1, 19.)

Magnitudo virtutis ejus. (Eph., 1, 19.)

Gratia vita æterna. (Rom., 6, 23.)

Comme il faut rendre à chacun ce qui lui est dû , nous ne saurions , sans ingratitude , nous dispenser de recommander la lecture d'un petit opuscule , publié récemment , par M. l'abbé Rorbacher , sous ce titre : *De la Nature et de la Grâce*. On ne peut rien lire de plus net , de plus précis sur la notion catholique de la grâce ; et l'auteur de ces belles pages , en voyant paraître le livre intitulé : *Esquisse d'une Philosophie* , a gémi sans doute avec nous de l'inutilité des efforts qu'il fit , dans le temps , pour faire comprendre à celui dont il fut l'ami , que sa notion panthéistique de la création avait sa cause dans une complète ignorance de la notion théologique de la grâce.

théologique est un don *surnaturel*, le don de l'être est donc aussi éloigné du don de la grâce que Dieu lui-même est éloigné de la nature.

La grâce est une qualité supérieure à toutes les exigences, à toutes les tendances des êtres créés; et les pensées de l'ange comme celles de l'homme ne sauraient, par leur énergie propre, en deviner la notion, ni leur cœur en pressentir, en aspirer le besoin.

La grâce, selon la doctrine de saint Thomas, surpasse même la condition de toute nature créée ou possible, parce que qui dit *surnaturel* exprime une qualité et un attribut que la nature ne demande pas, ne souhaite, n'ambitionne pas; ce qui est *surnaturel* ne pouvant, en effet, appartenir en aucune manière à l'être circonscrit dans le cercle infranchissable de la nature.

Le monde divin de la grâce est donc placé dans une sphère si haute, que nulle créature ne saurait, par son énergie, s'élever jusqu'à elle. La création voulue, déterminée dans les conseils de la sagesse divine, l'existence qui réalise les êtres, n'est point une grâce, mais une dette. Si Dieu veut que j'existe, il faut qu'il me donne ce qui constitue fondamentalement ma nature. Je puis, il est vrai, recevoir plus ou moins; mais je ne puis être sans avoir reçu ce par quoi je suis. Par le don de l'existence, Dieu donne, en quelque sorte, une créature à elle-même; mais la donner elle-même à elle-même, ce n'est

pas lui donner quelque chose de *surnaturel*. Ainsi, quelle que soit sa pauvreté ou sa richesse, pendant qu'elle parcourt le cercle de son développement normal, elle ne sort pas du monde de la nature, et elle se meut en dehors, pleinement en dehors du monde de la grâce.

Supposons qu'un enfant parcourût successivement le cercle entier des perfections naturelles de tous les esprits créés. Quand, sur cette riche tête, se seront amassés tous les dons de nature, cet être prodigieux sera encore à une distance infinie de la grâce surnaturelle, parce que, comme l'enseigne saint Thomas, la grâce étant une participation à la nature divine, par la médiation du Christ, le plus petit atôme de grâce pèse incomparablement plus dans la balance de la vérité infinie, que toutes les créatures existantes et même possibles.

Quest-ce donc que la grâce? C'est ce dont parlait saint Paul, quand il a dit, après Isaïe : « L'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, et le cœur de l'homme ne soupçonna jamais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ». Nous essayerons dans un moment de déterminer en quoi consiste l'essence de la grâce; mais il importait de nous appesantir sur la force interne de ce mot, *surnaturel*, dont la véritable notion s'est si prodigieusement obscurcie, qu'une foule d'écrivains n'y attachent, pour ainsi dire, qu'un sens philosophique, ou qu'une idée de développement qui n'a rien d'inaccessible

aux tendances propres des êtres intelligents. La grâce étant un don surnaturel, selon toute l'énergie du mot, elle est purement gratuite. C'est un bien que nulle créature ne peut pressentir ni mériter, ni ambitionner, ni atteindre par ses seules forces.

Mais quelle est l'essence de la grâce? Le docteur angélique, après avoir pénétré dans la nature de ce don ineffable, enseigne que la grâce n'est « que le commencement de la gloire en nous ¹ », « Elle est la semence de Dieu ² », « une certaine participation à la nature de Dieu ³ », et cette notion, si éminemment théologique, n'est que la traduction simple de ces immortelles paroles que le Dieu sauveur adressait à la Samaritaine : « L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante jusqu'à la vie éternelle » ⁴.

Si l'eau vive qui sort du Christ pour descendre dans l'âme régénérée par elle, monte jusqu'à la vie éternelle, la grâce n'est donc qu'une participation commencée à la vie même de Dieu; et voilà pourquoi le plus grand des théologiens a pu dire avec tant de profondeur : « La grâce est le commencement de la gloire en nous ». Cette définition lumi-

¹ Inchoatio gloriæ in nobis. (*D. Thom.*)

² Semen Dei. (*D. Thom.*)

³ Participatio quædam naturæ divinæ. (*D. Thom.*)

⁴ Et aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. (*Joann.*, 6.)

neuse est celle de saint Paul lui-même, qui appelle la grâce la vie éternelle. « La solde du péché, dit-il, c'est la mort ; mais la grâce, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ ¹ ». Et c'est dans le même sens que le roi-prophète, parlant de la félicité préparée aux élus, s'écrie : « Le Seigneur leur donnera la grâce et la gloire ² ».

La grâce, n'étant que le commencement de la gloire en nous, a donc avec elle une seule et même essence. Or, la gloire, théologiquement comprise, consiste dans la vision immédiate de l'essence divine. Elle est pour les élus une participation immuable à la vie propre de Dieu, une transfiguration dans sa lumière éternelle. « Nous le verrons comme il est, s'écrie le disciple bien aimé, et nous serons semblables à lui ³ ». Mais la grâce, selon saint Paul et saint Thomas, est le commencement de la gloire en nous ; elle n'est donc qu'une participation commencée à la lumière, à la béatitude, à la vie même de Dieu. La grâce, prise du point de vue catholique, n'est donc que l'union béatifique de l'âme avec Dieu par Jésus-Christ ; mais union voilée dans l'ombre de la foi, pendant l'épreuve, et dont le sentiment est à l'état latent, quoique l'âme, qui vit par elle, soit aussi substantiellement unie à la trinité divine par

¹ *Stipendia peccati, mors; gratia autem, vita æterna in Christo Jesu.*
(*Rom.*, 6, 23.)

² *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* (*Psal.*)

³ *Videbimus eum sicuti est, quoniam similes ei erimus.* (1, *Joan.*, 3, 2.)

le Christ, qu'elle le sera, son épreuve accomplie. En sorte qu'entre un élu qui vit dans la gloire et un chrétien qui vit dans la grâce, la seule différence, c'est que la vie surnaturelle de Dieu est dans sa plénitude pour le premier, tandis que cette même vie dans le séjour de l'épreuve pour le chrétien est à un état d'obscurité. Ainsi, participer sur la terre à la vie de la grâce, c'est participer à la vie de la gloire, *l'ordre d'épreuve et de foi étant seul excepté*. Nous comprenons donc maintenant la notion catholique de la grâce, qui est, comme nous l'avons dit, un don surnaturel par lequel nous méritons la gloire.

La trinité divine, l'incarnation du Verbe, la grâce et la gloire, voilà en quoi consiste l'ordre entier des communications *surnaturelles*. Or, par la grâce, je commence à m'unir substantiellement en Jésus-Christ, à l'adorable trinité; je commence à vivre de sa vie, et cette participation, commencée dans l'épreuve, s'achève, se termine, devient immuable et inamissible pour l'âme des élus dans la gloire, qui consiste essentiellement à voir l'unité divine dans la trinité; à la voir en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. La trinité, l'incarnation, la grâce et la gloire constituent, disons-nous, un ordre fondamentalement surnaturel, c'est-à-dire infiniment supérieur aux compréhensions, aux désirs, aux tendances et aux besoins naturels de toute créature réalisée et même possible. Voir un seul

Dieu en trois personnes réellement distinctes dans une nature identique; saisir le mystère de Dieu le Père, ou contempler l'acte de l'incarnation du Fils de Dieu, c'est là un état tellement supérieur à toutes les exigences des êtres créés, que l'éternité s'écoulerait avant qu'il fût possible à aucun d'eux d'en rêver, je ne dis pas la conquête, mais d'en soupçonner même la pure possibilité. Aussi Jésus-Christ disait : « Père, la vie éternelle consiste à vous connaître seul, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. »

La trinité et l'incarnation, aperçues et comprises par les élus dans la gloire, voilà leur ciel; or, ce ciel ne s'ouvre que par la grâce gratuitement donnée à l'ange et à l'homme, que l'éternel amour y appelle.

Par le fait de la création, la nature vit d'une vie qui lui est propre. Elle vit d'une vie personnelle, si elle appartient au monde des esprits; d'une vie animale, végétative, organique ou inorganique, si elle n'appartient qu'au monde des corps. Au-dessous de cette vie ainsi spécifiée, il n'y en a point d'autre connue, c'est la privation de toute vie ou le néant. Mais depuis la vie ténébreuse et sourde de la pierre, jusqu'à la vie propre de l'homme ou de l'ange, il n'y a là qu'une communication progressivement limitée de la vie de la nature, c'est-à-dire que dans cette immense échelle des êtres produits, chacun d'eux possède les lois qui le font ce qu'il est et sans

lesquelles il ne peut ni exister ni être conçu. Mais cette vie multiforme n'a rien de commun avec la vie propre des trois personnes divines, ni avec la vie du Verbe fait chair, qui sont à une distance infinie de ses conditions et de ses lois.

Que fait Dieu par le don surnaturel de la grâce? Il vient faire vivre la nature, soit angélique, soit humaine, de sa vie, de sa lumière et de sa vérité par Jésus-Christ. « La grâce, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ. » La vie propre de Dieu, c'est une vie infinie, substantiellement communiquée aux trois personnes divines; la vie du Christ, c'est la vie même de Dieu, communiquée à l'adorable humanité sous son mode de participation le plus parfait possible. Or, en m'appelant à la gloire éternelle, après m'avoir engendré en Jésus-Christ par la grâce, Dieu m'unit, au plus haut degré, à sa vie propre et substantielle, par une communion d'un ordre semblable, mais non égal à celui dont l'humanité sainte jouit, en vertu de l'incarnation du Verbe divin.

Mais qui ne voit qu'entre la vie propre de l'indivisible trinité, qu'entre la vie propre du Christ et celle de toute nature créée ou possible, il y a toute la distance qui sépare Dieu et le Verbe fait chair, de la création? Il n'existe donc point de rapport nécessaire entre la nature et la grâce. La nature et la grâce constituent donc deux ordres fondamentalement distincts; on ne peut donc confondre

la nature et la grâce sans heurter les notions substantielles du christianisme. Mais nous sommes tellement accoutumés à ne voir dans la grâce et dans la gloire qui en est la consommation, qu'un développement progressif de la nature, qu'il importait de nous appesantir sur leur distinction. Dans ce siècle de l'apothéose insensée et criminelle de tant d'orgueilleux esprits, il faut leur apprendre que s'ils veulent le progrès, ils ne peuvent y parvenir que par la grâce, dans l'humilité de l'esprit et la pureté du cœur. Il faut épouvanter leur néant de ses infinies misères.

Il importe surtout de rappeler aux défenseurs de la vérité catholique, combien sont vicieux tous ces systèmes de philosophie soi-disant chrétiens, rêvés, ce semble, en haine de la grâce du Christ, principe immortel de la gloire. Si la vision béatifique, à laquelle la grâce seule nous donne droit, n'était que le terme obligé des développements successifs de la nature, la distinction de la nature et de la grâce serait illusoire, et les philosophes qui combattent cette distinction du *naturel* et du *supernaturel* comme fausse et dangereuse, devraient être absous au tribunal d'une sévère orthodoxie.

Admettons, en effet, que la contemplation immédiate de l'essence divine, ou de l'être *un* en nature et *triple* en personne, de même que celle de l'acte suprême, par lequel Dieu s'est fait homme et l'homme a été fait Dieu, sont un besoin nécessaire pour une

nature intelligente , tirée du néant , et que , par le fait seul de sa création , cette nature tend directement à la vision béatifique, la grâce, dès lors, n'est plus qu'un rapport fatal entre Dieu et les créatures. Une pareille doctrine recèle les plus dangereuses erreurs.

Si Dieu ne peut créer un être intelligent sans lui donner, pour fin dernière, le secret de la trinité et de l'incarnation, il faut admettre que, dans l'hypothèse de la création, Dieu est *forcé* de promettre aux espérances de sa créature une félicité telle, que sa toute-puissance elle-même ne saurait en surpasser les richesses ; et en second lieu, que le Dieu créateur est contraint de demeurer dans une inactivité éternelle, ou de faire à sa créature tout le bien que sa sagesse infinie conçoit et que sa puissance sans bornes peut réaliser.

Il y a plus, si la vue claire de la trinité divine dans l'unité de son immortelle essence, et celle de l'acte infini de l'incarnation, qui forment la félicité des élus, selon cette parole de Jésus-Christ : « La vie éternelle consiste à vous connaître seul, et Jésus-Christ que vous avez envoyé » ; et selon cette autre parole de saint Jean : « Nous le verrons tel qu'il est », sont rigoureusement nécessaires au bonheur, au besoin et aux espérances naturelles des esprits créés, il faut admettre que la vision claire et distincte de la trinité divine et de l'incarnation du Verbe n'a rien qui surpasse les désirs et conséquemment les

pensées des créatures. Ces conséquences sont hérétiques, puisque la foi catholique enseigne que le dogme de la trinité divine et celui de l'incarnation constituent un ordre *supernaturel*, investigable aux conceptions et aux découvertes de tout esprit créé¹... Dieu habite une lumière *inaccessible*, et le mystère du Christ a été caché aux générations et aux siècles ; car « l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme ne devina jamais ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ». Un abîme immense, infranchissable à tout esprit fini, sépare donc la grâce de la nature. La nature et la grâce appartiennent donc à deux mondes nécessairement distincts. Et on ne saurait les confondre sans que la notion surnaturelle de la foi et le christianisme tout entier ne fussent anéantis.

¹ Investigabiles divitias Christi. (*Eph.*, 3, 8.)

Super inenarrabili dono ejus... (*2, Cor.*, 9, 40.)

Super abundanter quam petimus aut intelligimus... (*Eph.*, 3, 20.)

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

LA NOTION DU CHRIST EST LA DERNIÈRE RAISON DU DOGME DE LA GRÂCE.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu qu'on ne saurait demeurer dans les limites de la foi catholique, et confondre la *nature* et la *grâce* : en sorte que l'une contienne nécessairement le germe de l'autre, et que la seconde ne soit que le développement, que le complément nécessaire et logique de la première. Pénétrant ensuite dans l'essence de la grâce, nous l'avons définie avec saint Thomas : « Le commencement de la gloire en nous ».

L'objet de ce chapitre est d'établir que la grâce, par son essence même, se lie fondamentalement au dogme de l'incarnation du Verbe, ou, en d'autres termes, que l'incarnation est en soi, et pour toute intelligence, la dernière raison du profond mystère de la grâce. On pourrait demander, toutefois, si la communication de la grâce, qui engendre au cœur des enfants de l'Église les premiers éléments de la gloire,

suppose *nécessairement* le dogme de l'incarnation, comme son principe générateur, pour tous ceux qui, dans le vaste plan du monde surnaturel, y furent élevés, ou qui doivent, dans la suite des siècles, en recevoir l'ineffable don ; mais cette question nous entraînerait hors de notre sujet, car le point précis n'est pas de savoir si Dieu, en vertu de sa toute-puissance, *peut* élever, sans un médiateur divin, l'être de la nature à l'être surnaturel de la grâce ; mais bien de prouver que le Christ est le médiateur universel de Dieu et des créatures, par la grâce dont il est la source unique pour tous les élus. Or, que le Christ soit le principe universel de la grâce, pour tous les êtres qui en ont reçu le don surnaturel pendant leur épreuve passagère, c'est ce qui nous semble conforme aux enseignements des divines Écritures, comme à ceux des saints docteurs.

S'il était certain que la vie éternelle implique pour tous les élus, sans exception, la vision de l'essence divine et celle de l'humanité glorifiée du Sauveur, soleil de la cité sainte, comme parlent les divines Écritures, il faudrait en conclure que l'incarnation est un des éléments constitutifs de la gloire. Méditons un moment ces paroles, que le Sauveur des hommes laissait sortir de son âme la veille de sa mort : « La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes seul le vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé » .

Dans ces immortelles paroles, le Verbe fait chair se propose de nous apprendre en quoi consiste la vie éternelle ; et, soulevant le voile qui couvre les hautes destinées des enfants de l'Église, il déclare que la félicité des élus embrasse deux éléments surnaturels, c'est-à-dire la vue claire de l'unité divine dans la trinité, et celle de l'union personnelle du Fils de Dieu avec l'humanité.

« La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes seul le vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » Par où nous comprenons que la béatitude des saints dans la gloire implique la notion claire, nette, distincte, des deux secrets les plus inaccessibles à tout entendement créé, je veux dire le mode d'existence de Dieu, ou l'unité dans la trinité, et l'acte qui seul épuise tous les attributs communicables de la sagesse, de la puissance et de l'amour infini. Ainsi, dans le ciel j'atteindrai, non le dernier secret de l'essence divine, que Dieu seul peut posséder, mais je connaîtrai Dieu autant qu'il peut se dévoiler dans ses opérations suprêmes, qui consistent, selon saint Thomas, à voir Dieu face à face, à voir le Christ glorifié, à voir sa divine mère et la cité des élus. Et voilà le sens de ces paroles toutes célestes : « La vie éternelle consiste à vous connaître seul, ô mon Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé ».

Remarquez, en effet, que la claire notion du mystère de l'incarnation constitue tellement une part

intrinsèque de la félicité des élus, que sans elle l'acte souverain, l'acte suprême de la toute-puissance demeure voilé pour eux. Remarquez, en outre, que par la contemplation immédiate du Christ dans sa gloire, les saints *voient* l'union suprême et dernière de Dieu et de la créature réalisée en Jésus-Christ, et réalisée de telle sorte, qu'il est impossible à Dieu même de consommer une union d'un ordre plus élevé.

Si le bonheur des élus consistait uniquement à voir l'unité divine dans la trinité, et la trinité des personnes divines dans l'unité de leur immortelle essence, Dieu leur donnerait le secret de son mode d'existence éternelle, ce qui constituerait pour eux une félicité surnaturelle et suprême; mais leur donnerait-il le spectacle d'un acte infini de puissance, autre que celui par lequel il les élève à la contemplation immédiate de sa divine essence? leur ferait-il contempler le dernier terme réalisable et possible de son union avec une nature créée? Non, sans doute ¹ ».

Par la vision immédiate de l'essence divine, je connais Dieu dans sa nature; je me vois comme abîmé sous le torrent de sa dilection et de sa gloire, je me sens uni à son éternel amour par un lien

¹ Si les élus, dans la gloire, n'avaient aucune connaissance du secret de l'incarnation, même en tant que possible du côté de la toute-puissance, Dieu leur déroberait la connaissance de son dernier secret dans l'ordre du possible.

ineffable ; mais enfin , s'il existait dans les conseils du Très-Haut , un mode d'union plus parfait encore que celui qui s'accomplit en moi par la vision béatifique , il est clair qu'il me manquera toujours la vue de ce prodige infini réalisé dans un être tiré du néant ; car tant que l'acte de l'incarnation n'a pas eu lieu , le Tout-Puissant ne s'est pas manifesté par un prodige de force et d'amour qui l'épuise , et que lui-même ne puisse surpasser , en sorte que si , dans le conseil de son inaccessible sagesse , le grand Dieu des éternités a résolu de s'unir à la nature humaine , du nœud le plus fort , il faut que l'union personnelle s'accomplisse ; l'incarnation d'une personne divine est , dès lors , une conséquence logique , un rapport nécessaire dans le plan d'une félicité et d'une union portées à leur plus haut point de perfection possible du côté de Dieu. D'où nous pouvons conclure que la contemplation claire et distincte de l'incarnation est une portion intrinsèque et même nécessaire de la béatitude , dans l'hypothèse d'une félicité élevée à son degré le plus excellent et le seul infranchissable ; et c'est pourquoi le divin Sauveur a dit avec tant de profondeur : « La vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ.

Ainsi , on ne peut plus séparer , dans la notion catholique de la vie éternelle , la vue claire et directe de l'essence divine de la vue claire et distincte de l'union suprême accomplie entre la nature divine

et la nature humaine par l'incarnation. Voir Dieu et Jésus-Christ, connaître clairement la trinité et l'incarnation, voilà le terme de la vie éternelle. Voir ce qu'est Dieu dans son mode infini d'existence; contempler face à face l'effet réalisé qui seul l'épuise, voilà, disons-nous, le ciel des cieux, et c'est de ce ciel que Jésus-Christ a dit : « La vie éternelle, c'est de vous connaître seul, ô mon Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé ».

La vue claire de la trinité et de l'incarnation constitue donc la félicité la plus élevée. Cette félicité est donc, pour la créature qui en a été mise en possession, la dernière limite de ses espérances surnaturelles. Ainsi le mystère de l'incarnation se lie fondamentalement à la vision béatifique ou à la vie de la gloire. Mais qu'est-ce que la grâce? La grâce, *c'est le commencement de la gloire en nous*. Si cette définition exprime pleinement la nature et les propriétés de la grâce, il est plus clair que le jour que les éléments surnaturels qui constituent la gloire pour les élus, se retrouvent nécessairement dans la grâce, qui n'en est que le commencement. Selon saint Paul, la gloire et la grâce sont une même chose : *Gratia, vita æterna*. Ainsi on ne saurait demeurer dans les limites de la foi révélée, et ne pas admettre que la grâce n'est que le commencement de la gloire; qu'elle a, avec la gloire, une même essence, une même nature. Par la gloire, en effet, je vis surnaturellement dans la

trinité et en Jésus-Christ, contemplés face à face dans l'éternelle vie. Par la grâce, je vis de la divine trinité et de Jésus-Christ, connus, non d'une vue claire, mais possédés par la foi que saint Paul appelle le syllogisme de l'invisible¹. Par la gloire, je suis uni à l'adorable trinité et au Christ; et je vois, je goûte, je sens cette indicible et surnaturelle union. Par la grâce, je suis uni à la divine trinité et à Jésus-Christ; mais ce prodige d'union et d'amour demeure voilé dans les ombres de la foi, pendant la vie présente.

Le fidèle qui vit, par la grâce, de la vie de l'adorable trinité et de Jésus-Christ, habite un même ciel avec l'élu consommé dans la gloire; mais un voile, que la mort seule déchire, ne laisse point arriver jusqu'à lui les splendeurs divines de l'auguste trinité et du Verbe fait chair. Le chrétien croit ce que voit l'élu; le premier possède les réalités surnaturelles, et il les possède à l'état latent de la foi, pendant que les élus contemplent à découvert ces mêmes réalités, et y puisent les torrents d'une félicité suprême.

La grâce se confond, s'identifie donc avec la gloire. C'est la doctrine de saint Paul, c'est celle de toute la théologie catholique. Or, de même que la claire vue du mystère du Christ est, comme nous

¹ Argumentum non apparentium. (*Hebr.*, 11, 1.)

l'avons établi, une portion intrinsèque de la félicité des élus dans la gloire, cette même notion du Christ entre aussi nécessairement dans l'essence de la grâce ; et c'est le sens des paroles de l'apôtre : « La grâce, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ ¹ ».

Nous avons déjà fait observer, en parlant de la gloire, que si, dans le plan divin, la vue claire et distincte de l'incarnation en était l'un des éléments constitutifs pour les élus, on ne devait pas en conclure qu'il fût absolument impossible ² à la toute-puissance divine d'élever une nature créée à la vision béatifique sans le Christ, parce que la question qui nous occupe n'est pas de savoir ce que le Tout-Puissant pourrait faire, mais bien d'établir que le dogme accompli de l'incarnation du Fils de Dieu est l'un des éléments fondamentaux de la gloire, et que son humanité sainte, contemplée par les élus, était, dans le plan divin connu, l'indispensable moyen de la vision béatifique. La même chose a lieu par rapport au dogme de la grâce. Nous n'avons point à examiner si l'ordre de la grâce pourrait exister et être conçu sans le mystère du Christ; mais nous avons à cœur d'établir que Jésus-Christ est le principe générateur de la grâce pour tous les élus; nous voulons faire voir comment la notion

¹ Gratia, vita æterna in Christo Jesu. (*Rom.*, 6, 23.)

² Quamvis de possibili verum sit, potuisse Deum dare gratiam suam. (*Suarez.*)

du Christ éclaire toutes les profondeurs du dogme trop peu connu de la grâce. « La grâce, c'est la vie éternelle commencée en nous par Jésus-Christ. » Cette définition sublime, donnée par saint Paul et développée par saint Thomas, prouve clairement que Jésus-Christ est le principe générateur de la grâce pour tous les élus. Le mystère de la trinité divine et celui du Christ contemplés face à face, voilà, avons-nous dit, ce qui constitue radicalement la béatitude suprême, surnaturelle et inaccessible des saints. Voir la trinité divine dans le Christ et par le Christ, telle est la limite la plus élevée de la félicité de Dieu même, dans ce qu'elle a de participable.

Mais si la grâce s'identifie avec la gloire, comme le pense saint Paul, elle consiste donc radicalement à vivre, au séjour de l'épreuve, de la trinité par Jésus-Christ. Et voilà l'essence de la grâce surnaturelle. La plénitude de la divinité habite corporellement dans le Christ; l'union personnelle du Verbe avec l'adorable humanité du Sauveur est la plus étroite, la plus forte, la plus excellente que conçoit la sagesse éternelle, et que son amour puisse réaliser; Jésus-Christ est donc pour tous les élus le moyen nécessaire qui les unit à l'adorable trinité, pour les faire vivre de la vie de Dieu, par lui, en lui, et avec lui... *Gratia Dei, vita æterna in Christo Jesu.* Je n'entrerais donc dans la vie de la grâce, comme dans

celle de la gloire , que par Jésus-Christ. Et c'est en ce sens que saint Jean nous a dit : « La loi a été donnée par Moïse , mais la grâce et la vérité ont été faites par le Christ » .

Jésus-Christ fait la grâce et la gloire, c'est-à-dire que , par l'incarnation , il abaisse Dieu jusqu'à l'homme et élève l'homme jusqu'à Dieu , et consume ainsi l'union la plus intime entre Dieu et ses créatures : et comme l'union personnelle du Verbe infini avec l'humanité est d'un ordre pleinement surnaturel ou infiniment élevé au-dessus des pensées , des désirs , des rêves et des inventions de toute créature , le Christ nous ouvre le ciel de la vision immédiate de l'essence divine , dont la vue commence pour nous ici-bas dans la foi à la trinité divine dans l'unité , et à l'incarnation du Fils unique du Père. Et c'est en ce sens que le disciple bien-aimé a pu dire : La grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ. Il fait la grâce , puisqu'il engendre la gloire ; il fait la vérité , puisqu'il découvre la trinité et l'incarnation , c'est-à-dire le secret de Dieu et de l'univers. Et c'est de la grâce qu'il faut entendre ces autres paroles : « *Je suis la porte* » , *ego sum ostium ; si quelqu'un entre par moi il trouvera les pâturages*¹. Cette nourriture est la vie éternelle ; donc Jésus-Christ est le principe de la grâce pour tous les élus.

¹ Si quis per me introierit , pasqua inveniet. (Joan., 10, 9.)

« Personne, a dit Jésus-Christ, ne va à mon Père, sinon par moi¹. » Remarquons ce mot : *Personne*. Entendons-le bien. Aller à Dieu le père, c'est entrer par la vision béatifique dans le secret de l'unité et de la trinité des personnes divines, c'est voir Dieu face à face; mais personne ne le voit, sinon par le Christ; *personne*, ni l'ange, ni l'homme, ni aucune créature.

Le Christ est, selon saint Paul, le fondement qui porte le monde angélique, le monde humain et le monde matériel, puisque qui dit tout n'excepte rien. *Tout est bâti dans le Christ*. Le Christ est le chef de toute la création; mais le corps ne vit et ne peut vivre que de la vie de la tête. Si donc Jésus-Christ est la tête de tout le corps des œuvres divines, c'est pour le faire vivre de sa vie. Or, quelle est la vie du Christ? C'est celle de Dieu, c'est celle de sa vérité, de sa charité infinie, c'est la vie surnaturelle de l'adorable trinité, qui habite corporellement en Jésus-Christ. Le chef divin de toute la création a donc reçu la mission de la faire vivre de sa vie propre, c'est-à-dire de sa vie surnaturelle; et voilà pourquoi Jésus-Christ a été, est, et sera à jamais le principe universel de la grâce pour tous les élus².

¹ Nemo venit ad Patrem, nisi per me. (*Joan.*)

² Le docteur angélique, commentant cette parole; *Nous avons tous reçu de sa plénitude*, déclare qu'il faut entendre par là que les anges, comme

Jésus-Christ est le chef des anges par l'incarnation ; donc les anges n'ont vécu, n'ont pu vivre, dans le plan divin, de la vie surnaturelle de la grâce, que par Jésus-Christ. Jésus-Christ est le roi de la gloire pour tous les élus ; les anges et les hommes n'entreront donc dans le royaume de la grâce et dans celui de la gloire, que par Jésus-Christ. « *Nous avons tous reçu, dit saint Jean, de sa plénitude, et la grâce pour la grâce.* » L'océan communicable de la vie surnaturelle de la grâce et de la gloire est tout en Jésus-Christ, puisque l'incarnation unit Dieu et l'homme de telle sorte, que Dieu est homme et que l'homme est Dieu. Jésus-Christ a donc seul la plénitude de la vie de la grâce et celle de la gloire, pour les communiquer aux élus du monde angélique et du monde humain ; car il n'y a qu'un ciel, qu'un roi, qu'un maître, qu'un médiateur, qui est le Christ. « *Nous avons tous reçu de sa plénitude* ».

« Le Verbe a été fait chair, s'écrie saint Jean ; et il a habité parmi nous. » L'incarnation attire Dieu jusqu'à la demeure de l'homme, elle le fait frère de

les hommes, ont reçu de Jésus-Christ la vie de la grâce et de la gloire.

Saint Grégoire-le-Grand, commentant une parole du livre des *Rois*, dit expressément que nul homme et nul ange n'est saint sinon par Jésus-Christ.

Saint Laurent Justinien enseigne que le Christ est le médiateur des anges et des hommes ; *angelorum pariter et hominum*.

Selon saint Thomas, les anges, au temps de leur épreuve, ont eu la foi explicite au Christ, par lequel ils ont reçu la grâce qui devait les mener à la gloire.

l'homme, par un prodige d'infinie dilection. Mais qu'ajoute saint Jean? « Nous avons vu sa gloire. » C'est-à-dire nous avons acquis par l'incarnation le pouvoir et le droit de contempler un jour la gloire de Dieu même, ou son immortelle essence. « Nous avons vu la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité ». Plein de grâce, pour donner de sa plénitude à l'ange et à l'homme. *Car nous avons tous reçu de sa plénitude*, parce que personne ne va au Père, pour voir sa gloire inaccessible; personne, dis-je, ne peut y aller, sans Jésus-Christ. Vous êtes donc, ô Jésus, le Père de la grâce, pour engendrer tous les élus à la vie de la gloire. Bénie soit à jamais cette haute, cette sainte, cette féconde paternité! Non, personne ne monte à la gloire sans passer par votre grâce, qui n'en est que le commencement. Vous seul avez fait la grâce, premier germe, semence divine de la vie de Dieu en nous. Vous seul, ô Jésus, êtes la porte par laquelle il faut passer pour entrer dans le sanctuaire impénétrable, où la divine essence se laisse voir. Vous seul nous donnez déjà par la grâce le secret de Dieu et de l'univers, parce que vous nous faites connaître l'éternelle trinité, et que vous nous montrez en vous, et en vous seul, la nature soit spirituelle, soit corporelle, élevée à son plus haut point d'union avec celui qui est la voie, la vérité et la vie.

La science de Jésus-Christ, ou la notion catholi-

que de l'incarnation du Verbe nous donne donc le secret de l'essence de la grâce, comme elle nous donne celui de l'essence de la gloire, qui n'en est que le terme final.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

LA NOTION CATHOLIQUE DE JÉSUS-CHRIST PEUT SEULE RÉSOUDRE TOUS LES
PROBLÈMES DE LA SCIENCE DE L'HOMME.

Au-dessous du monde des purs esprits apparaît le monde humain. Le premier n'arrive à notre connaissance que par une révélation positive ; car si Dieu n'avait révélé au genre humain l'existence des anges , l'horizon de ce monde demeurerait voilé pour nous, notre intelligence, dans la sphère de sa compréhension propre, ne percevant les substances spirituelles qu'à l'aide des images ou des faits qui sont l'élément nécessaire de toutes nos opérations. L'âme humaine, selon saint Paul et saint Thomas, ne perçoit les choses invisibles, qu'au moyen des phénomènes créés, qui lui servent de miroirs, à travers lesquels elle en saisit les réalités.

La nature humaine, au contraire, tombe dans le domaine de notre compréhension, non que la raison puisse en résoudre tous les problèmes ; mais parce qu'elle en prononce invinciblement l'existence. Mais qu'est-ce que l'homme ? Comment l'homme peut-il se définir ?

On a dit : *l'homme est un animal raisonnable.* Cette

définition, qui pourrait tout au plus convenir à l'état passager de la déchéance, à l'inconvénient, grave à nos yeux, de faire de la portion matérielle de l'homme le *sujet* ou le *substantif*, et de la portion spirituelle de son être, l'*attribut* ou l'*adjectif*. Elle place l'*avoir* avant l'*être*, la *qualité* avant la *nature* qu'elle spécifie; car on pourrait dire avec plus de raison: l'homme est une intelligence animalisée, un esprit animal.

L'ancienne définition de l'école semble prêter le flanc aux systèmes matérialistes, car si l'homme *est un animal raisonnable*, une brute qui pense, quelle sera la limite posée entre l'homme et la bête? Cette définition avilit trop l'homme, car, quelle que soit sa dégradation, il a conservé une part trop visible de sa dignité primordiale et un cachet trop ineffaçable de sa grandeur intellectuelle, pour le définir par des termes qui laissent soupçonner que l'attribut de l'homme, ou la raison, ne soit qu'un produit final de l'animalité, que le résultat de son organisme.

Frappé des inconvénients que la définition ancienne de l'homme présente, un profond philosophe de notre siècle a défini l'homme: « une intelligence servie par des organes ». Mais cette définition, plus brillante et plus précieuse que philosophique, ne détermine pas nettement la nature humaine et la loi qui la constitue, qui la spécifie, au sein du monde moral.

Si l'homme est « une intelligence servie par des organes », n'est-on pas en droit de supposer que les organes dont l'homme a besoin pour ses opérations visibles et sociales ne constituent pas en lui, et avec lui, un tout personnel, indissoluble et impérissable, sans lequel l'âme humaine ne réalisera jamais une personnalité vivante et complète? Si l'homme n'est « qu'une intelligence servie par des organes », ne doit-on pas dire que les anges, dont la révélation nous a fait connaître l'existence, et qui ont apparu aux hommes dans un corps soit réel, soit fantastique, s'étaient faits hommes, puisqu'ils furent, passagèrement du moins, *des intelligences servies par des organes*?

La définition de M. de Bonald ne dit pas, et c'est là son défaut capital, que l'âme et le corps, dont l'homme se compose nécessairement, sont unis du lien d'une personnalité indissoluble; elle ne formule pas nettement le mariage mystérieux des deux substances qui constituent l'individualisme humain. Elle ne pose pas la limite qui sépare à jamais la nature humaine de la nature angélique et de celle des animaux. La définition païenne de l'homme le rabaisse presque au niveau de la brute, et celle du célèbre auteur de la *Législation primitive*, brisant le nœud personnel qui unit dans un tout vivant l'esprit et la chair, tend à confondre, dans une foule de cas, la nature humaine avec la nature des purs esprits.

... Voyons donc s'il ne serait pas possible de présen-

ter une définition de l'homme plus rationnelle, plus profonde, plus vraie dans toutes les hypothèses, s'il ne serait pas possible, en un mot, de définir l'homme par une proposition qui déterminerait clairement sa constitution fondamentale, les deux substances que noue dans l'homme le lien d'une personnalité identique, et le dessein providentiel de la divine Sagesse sur cet être mystérieux, placé par sa double nature entre le monde des purs esprits et le monde purement corporel.

Il n'existe dans l'univers que deux sortes de substances, la substance spirituelle et la substance corporelle, que Dieu, dit un concile général, « a créées en même temps ». Un abîme incommensurable sépare ces deux substances. Placées aux deux extrémités de la chaîne des êtres, il n'y a pas entre elles de point de jonction, et une nuit immense s'étend entre l'esprit et la matière. Qui rapprochera ces deux extrêmes? Qui établira entre ces éléments, qui se repoussent, des harmonies dignes du Créateur des mondes? Qui formera un tout vivant et complet de la substance immatérielle et de la substance matérielle? Qui fera vivre, dans une unité indissoluble, la matière de la vie de l'esprit et l'esprit d'une vie corporelle?

Dieu fera l'homme; et, façonnant de sa main divine un peu de boue, il la changera en os et en chair; et cette chair organisée, cette portion de matière harmonieusement préparée, n'attendra pour

vivre, d'une vie personnelle avec l'intelligence, qu'un souffle divin ; c'est - à - dire que, tirant des régions du possible une intelligence, une âme, le Dieu créateur l'enchaînera par le nœud d'une personnalité indissoluble à ce corps, qu'elle devra informer, vivifier, régir, glorifier. Ainsi, l'homme, par la double substance dont se compose sa personnalité, deviendra le lien mystérieux des deux mondes, le médiateur humain du monde des esprits et de celui des corps ; et cette incarnation de l'âme fera descendre l'esprit jusqu'au centre du monde matériel, et elle élèvera la matière presque au niveau du monde des esprits. Les deux substances qui réaliseront ce tout vivant, cette unité personnelle appelée l'homme, quoique séparées par un abîme, se rapprocheront, s'uniront, s'embrasseront d'un fraternel amour ; et par la création de l'homme, Dieu aura trouvé le secret d'exhausser les éléments de la matière inerte et ceux des corps organisés et vivants, jusqu'à la dignité d'une personnalité humaine. En sorte que, devenu le chef et le pontife de la création tout entière, l'homme, ce roi de la nature, en personnifiera en soi tous les éléments, et s'il demeure fidèle aux lois de ses destinées terrestres, il fera de toute la création, *récapitulée* en lui, un sacrifice de louanges au Dieu créateur. Pierre angulaire du monde de la nature, l'homme en deviendra le centre ; toute la création vivra en lui

et par lui ; et les êtres matériels , à quelque degré d'infériorité que le Créateur les ait mis dans l'échelle de l'existence , se résumeront dans sa personnalité et s'élèveront, par elle , jusqu'au monde des esprits. Si ces considérations sont vraies, nous comprenons que le problème qu'a voulu résoudre l'éternelle Sagesse peut se formuler ainsi : trouver le secret de faire de l'esprit et de la matière un seul et même tout vivant, une seule et même unité personnelle... Et maintenant cherchons une définition qui atteigne les deux substances et le nœud mystérieux et indissoluble que réalise l'homme ; une définition qui fasse comprendre comment et pourquoi les opérations de l'âme pourront être dites du corps, et celles du corps s'attribuer à l'âme, sans que les deux essences distinctes de l'homme aient perdu leur nature interne et radicale. Définissons l'homme par des termes qui posent nettement une limite entre sa nature et celle des purs esprits, et ne permettent pas de le confondre avec la brute ; qui embrassent, en un mot, toutes les réalités de son existence et de ses destinées. Qu'est-ce donc que l'homme ? « L'homme est un esprit fait chair, une intelligence incarnée. »

Ainsi, au moment où l'âme du premier homme, tirée du néant par la puissance du Dieu créateur, était unie d'un lien personnel au corps que Dieu avait façonné pour devenir son vêtement, sa demeure, son tabernacle, l'esprit s'incarnait, se fai-

sait chair en Adam, et par là le profond mystère de l'unité se consommait entre l'esprit et la matière ; en sorte que, par Adam, l'âme venait vivre d'une vie corporelle, et le corps s'élevait, par son union avec l'âme, à la dignité de l'esprit.

L'homme est donc *une âme, une intelligence incarnée, ou un esprit fait chair.*

Quand saint Jean définit le Christ par cette formule adorable : « le Verbe a été fait chair¹ », il exprime l'essence même du profond mystère de l'incarnation, et il nous apprend que, par l'incarnation, Dieu s'est fait homme, pour que l'homme fût fait Dieu. « Le Verbe a été fait chair. » Or l'homme, ce christ de la nature, comme *l'Homme-Dieu* est le Christ de la grâce, le médiateur universel, *est un esprit qui a été fait chair, une âme incarnée*, afin que la chair, c'est-à-dire le monde matériel, fût élevée jusqu'à la vie de l'esprit, pendant que l'esprit viendrait vivre dans la chair. Cette définition de l'homme lie le monde de la nature au monde de la grâce, et elle nous indique l'une des plus profondes harmonies de l'univers. Elle exprime nettement cette première incarnation de l'âme humaine, et elle prépare la raison à saisir la convenance de l'incarnation du Verbe.

Nous disons que l'homme est *un esprit fait chair*; non que l'esprit perde sa nature et son essence,

¹ Et Verbum caro factum. (Joan., 1.)

pas plus que le Verbe divin ne perd la sienne en se faisant chair ; mais parce que, dans cette incarnation de l'âme , le mot *fait, qui a été fait*, est le mot le plus fort pour exprimer l'unité la plus étroite, la plus *une*, c'est-à-dire l'unité de personne. On objectera peut-être que par cette définition de l'homme *une intelligence incarnée*, nous donnons à entendre que l'âme de l'homme existe, a une identité, une individualité, propre et spécifique, avant de s'incarner, de se faire chair : mais il est aisé de répondre que, par cette définition, nous exprimons clairement l'unité personnelle, qui se forme entre l'âme et les organes, au moment où, le corps étant déjà créé par la puissance suprême, cette même puissance tire du néant une intelligence et l'unit personnellement aux organes qu'elle doit animer. La seule différence donc qui existe entre la définition de *l'Homme-Dieu* et celle de *l'homme terrestre*, c'est que le Verbe divin existe antérieurement à l'humanité et à l'union qu'il daigne contracter avec elle, et qu'en outre, cette incarnation du Verbe est libre, de sa part ; tandis que l'âme humaine n'est tirée du néant que pour s'incarner dans le corps qu'elle doit personifier, et que cette union est indépendante de sa volonté libre et de son activité propre. Ajoutons que cette définition classe l'homme dans une sphère dans laquelle ni l'ange ni la brute ne sauraient entrer, parce qu'on ne dira jamais de l'ange, qu'il est un *esprit fait chair*, et qu'on ne pourra jamais dire de la

brute, qu'elle est une *âme incarnée* ; ce que ne fait pas la définition païenne de l'homme, ni la définition philosophique de M. de Bonald. En définissant l'homme *un esprit fait chair, une intelligence incarnée*, nous atteignons l'idée *typique* de la nature humaine, telle qu'elle existe éternellement dans la pensée du Dieu créateur, qui a conçu une personnalité vivante, résultant des deux éléments de toute création. Nous saisissons l'essence même de l'homme, nous pénétrons dans la raison de son être, puisque nous voyons, avec une sorte d'évidence, que la Sagesse divine, en faisant l'homme, a voulu personnifier les deux termes extrêmes de toutes choses, savoir l'esprit et la matière. Nous présentons donc une formule qui, dans sa simplicité et sa fécondité, embrasse toutes les harmonies de la nature humaine avec le monde des esprits et celui des corps, dont l'homme est le centre, le point culminant dans l'ordre purement naturel.

L'esprit, en effet, ne peut descendre jusqu'à la matière inerte sans perdre ses propriétés, et la matière ne peut s'élever jusqu'à la vie de l'esprit en demeurant ce qu'elle est. Un abîme infini sépare l'intelligence de la matière. Or, comment les associer ? L'intelligence créée s'incarne ; la nature spirituelle et la nature corporelle s'unissent dans un sublime mariage, *ils sont deux dans une même chair*¹,

¹ Erunt duo in carne unâ. (*Gen.*, 2.)

et l'homme devient le prêtre et le pontife du Dieu créateur¹, parce que c'est par lui que, dans le plan du monde de la nature, éclatent pleinement les attributs divins. L'homme, en effet, dans l'ordre purement naturel, est le miracle de la force divine, puisque cette force suprême a pu nouer en lui, d'un nœud personnel, l'âme et le corps, l'intelligence et la matière, la chair et l'esprit. L'homme est le prodige le plus étonnant de la Sagesse infinie, puisque les deux substances qui constituent la nature humaine sont unies entre elles, d'un lien si fort, que la chair vit par l'esprit et l'esprit vit dans la chair; en sorte que toute la création spirituelle et matérielle se trouve *récapitulée* dans la personnalité humaine. L'homme, enfin, est, dans l'ordre purement naturel, le chef-d'œuvre de l'amour divin, puisque en le créant l'Être infiniment bon a trouvé le secret de faire communier le monde inférieur, le monde matériel et sensible à la vie de l'esprit; et c'est ainsi que cette définition de l'homme : « *un esprit fait chair* », embrasse toutes les harmonies des deux mondes, dont l'homme est le centre créé, et c'est pourquoi saint Paul a dit : *Tout est à vous*²...

L'homme est le lien du monde des esprits et du monde des corps, comme l'Homme-Dieu est le lien personnel du monde de la nature et du monde de

¹ Sacramentum hoc magnum in Christo et in Ecclesiâ. (Eph., 5, 32.)

² Omnia vestra sunt. (Cor., 3, 21.)

la gloire ; l'homme peut dire, *moi et la nature nous sommes un*, comme le Christ a pu dire, mon Père et moi nous sommes un... L'homme peut dire, dans l'ordre naturel, tout est à moi, comme le Christ a pu dire, tout est à moi dans l'ordre soit naturel, soit surnaturel, et par là l'incarnation de l'âme, qui fait l'homme, prépare la raison humaine à recevoir la notion surnaturelle de l'incarnation du Verbe.

Et c'est ainsi que, par cette définition de l'homme, *un esprit fut chair, une intelligence incarnée*, nous entrons dans la sublime philosophie de saint Paul, qui nous a laissé cette merveilleuse formule des desseins universels de la Sagesse infinie, dans le monde de la nature, comme dans celui de la grâce et de la gloire : « Tout est à vous ; vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu ⁴ » ...

Par sa personnalité individuelle, l'homme embrasse, en effet, le monde de la nature selon tout ce qu'il est ; il saisit, il résume tous les éléments qui le constituent : *Tout est à vous...* Et on peut dire que tout, dans l'ordre purement naturel, est bâti dans la nature de l'homme.

L'Adam terrestre, ou l'homme, récapitule, dans sa personnalité vivante, la totalité des éléments de la nature, soit spirituelle, soit corporelle, et il se les unit d'un lien personnel, c'est-à-dire du lien le plus étroit, le plus fort, le plus un. L'Adam céleste,

⁴ *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. (1. Cor., 3, 21.)*

ou le Christ, s'unit personnellement à la nature humaine, c'est-à-dire qu'il divinise cette nature, que l'homme personnifiait en soi, et dès lors l'ordre entier des œuvres divines se dévoile. Le monde de la nature s'élève jusqu'à l'homme, l'homme, par Jésus-Christ, s'élève jusqu'à Dieu, et tout se consomme dans l'unité de la gloire...

Cette définition de l'homme, *une intelligence incarnée* ou *un esprit fait chair*, nous présente encore la personnalité humaine comme l'image la plus naturelle du profond mystère de l'incarnation; et, parce que le Dieu créateur a pu former un tout vivant des deux éléments que sépare une distance infinie, savoir, la chair et l'esprit, l'intelligence et la matière, nous concevons que la Toute-Puissance ait trouvé le secret de former dans le Christ une personnalité divine, composée du Verbe de Dieu, de l'âme et de la chair, pour diviniser ainsi toutes choses en Jésus-Christ, comme elle avait humanisé toutes choses dans l'homme, abrégé complet de l'univers.

Il est donc de l'essence de l'homme d'être *une intelligence incarnée* ou *un esprit fait chair*. Mais l'esprit et la chair, personnellement unis dans l'homme, peuvent être envisagés à des degrés divers de perfection ou d'imperfection, dans l'ordre de leur création. La théologie catholique distingue donc différents états de nature. L'homme est nécessairement *une intelligence incarnée* ou *un esprit qui a été fait*

chair ; on ne conçoit même pas que l'homme puisse être autre chose. Ainsi, pour constituer l'unité de l'individualisme humain, il faut que *l'intelligence s'incarne*, que *l'esprit soit fait chair* ; mais dans l'ordre de nature, l'esprit et la chair, dont l'unité vivante réalise l'homme, peuvent être envisagés à deux états distincts, savoir, l'état de pure nature ou de nature imparfaite, et l'état de nature complète ou de nature perfectionnée.

L'état de nature imparfaite serait celui où l'homme, complètement privé de la grâce et de toute grâce *surnaturelle*, n'aurait été créé que pour une fin naturelle, et où l'âme et le corps seraient dans un état passible et mortel, semblable à celui où nous sommes nous-mêmes, en prenant l'homme tel qu'il est en dehors de la grâce *surnaturelle* qui vient l'aider à s'affranchir, à se guérir, à se régénérer. Dans cet état, l'âme serait sujette à l'ignorance et aux passions qui l'agitent, et le corps passible et mortel serait livré aux lois de la concupiscence, l'homme néanmoins demeurant libre et intelligent, quoique son libre arbitre fût affaibli par le poids des organes, et son âme soumise au doute, au mal et à l'erreur.

Un pareil état est-il possible ? et Dieu pouvait-il, sans manquer aux lois de sa justice et de sa bonté, créer l'homme soumis aux tendances mauvaises qui ravagent sa nature ? Et, en le supposant privé du secours de toute grâce *surnaturelle*, Dieu, en un

mot, pouvait-il créer l'homme sujet à la concupiscence, à la douleur et à la mort, et ne le destiner qu'à une fin *purement naturelle*? L'Église catholique croit que ni la bonté, ni la sagesse, ni aucun attribut divin ne s'opposaient invinciblement à la réalisation d'un pareil état, et la conscience intellectuelle conçoit que le don de l'être, étant un bienfait inestimable en soi, dès là que l'homme n'est pas nécessité au mal, et qu'il peut, à l'aide des forces purement naturelles, atteindre la fin pour laquelle il a été créé, Dieu a fait assez pour lui.

L'état de pure nature, ainsi envisagé, aurait donc pu être réalisé, sans que Dieu fût tenu de faire davantage, pour mener la nature humaine, au moyen des secours généraux et des forces purement naturelles, à une fin complètement distincte de l'ordre divin de la grâce et de la gloire.

L'état de *pure nature*, ou de nature imparfaite, ainsi caractérisé, n'a jamais été l'état réel de la nature humaine, puisqu'il est catholiquement certain que le premier homme a été créé dans un état d'intégrité ou de *perfection naturelle*, et que cet état se combinait en lui avec la justice originelle, avec la grâce et avec l'immortalité, non-seulement de l'âme, mais du corps.

Ainsi, l'état de *nature pure* ou imparfaite n'est jamais passé de la simple *possibilité* à un ordre réel, puisque l'homme primitif et l'homme déchu ont toujours pu s'élever à un état surnaturel par la

grâce surajoutée en eux à la nature , et que *l'état de pure nature* n'a jamais été l'état final , soit de l'homme innocent , soit de l'homme déchu.

Dieu donc , après avoir créé l'âme du premier homme , l'unit d'un lien personnel au corps que ses mains divines avaient façonné. Adam fut *un esprit fait chair , une intelligence incarnée* ; et , quand il eut été sacré roi du monde de la nature , et qu'il en fut devenu la pierre angulaire , la clef de voûte , le pontife , le médiateur et le prêtre , le Dieu créateur put contempler avec une douce complaisance l'œuvre de ses mains , et il lui fut donné de recevoir , comme auteur de la nature , des hommages parfaits de cet être mixte , qui , rapprochant les extrêmes , abaissait l'intelligence jusqu'au niveau de la matière , et élevait la matière presque au niveau de l'esprit ; en sorte qu'Adam forçait la matière elle-même à adorer le grand architecte des mondes , et associait ainsi l'univers entier à ses hommages et à son amour. Mais quels furent les dons *purement naturels* dont l'âme et le corps d'Adam furent enrichis au moment de sa formation ?

Adam , étant , comme nous l'avons dit , une *intelligence incarnée , un esprit fait chair* , a consommé ou réalisé en soi l'unité la plus profonde qui puisse exister entre l'esprit et la matière , et par ce mariage personnel l'âme est au corps et le corps est à l'âme , de telle sorte que leurs mouvements , leurs

volitions et leurs actes appartiennent à un seul être personnel, quoique cet être prodigieux vive de deux vies et en deux substances fondamentalement distinctes. Les dons naturels de l'âme du premier homme peuvent être envisagés par rapport à l'intelligence, à l'amour et à la liberté, propriétés distinctes de l'âme humaine dans l'unité indivisible de son moi. Quant aux dons naturels de son intelligence, le mode par lequel Adam connaissait Dieu et l'univers n'était, comme nous l'avons établi dans les premiers chapitres de cet ouvrage, ni la vision immédiate de l'essence divine, ni le simple raisonnement tel qu'il se produit dans l'humanité déchue, ni la foi obscure des enfants de l'Église; mais la vision intuitive dans un degré correspondant aux facultés d'un *esprit fait chair*, forcé, quels que fussent les attributs de sa nature perfectionnée, de faire servir l'organisme aux opérations internes et externes de l'entendement.

Ainsi l'intuition de l'homme, au premier jour du monde, était du même ordre que celle de l'ange pendant son épreuve, avec cette différence que l'ange contemplait Dieu et les créatures au moyen des espèces, des formes, *des types* imprimés dans son entendement, pendant que l'homme, au contraire, les percevait à l'aide de ses organes et de la nature, La parole, mais une parole intérieure, et la nature, à son état de perfectibilité primordiale, tels étaient les deux miroirs à travers lesquels Adam, avant sa chute,

connaissait Dieu et la création. Trois choses cependant, dans l'état de nature perfectionnée, eussent été voilées à jamais à l'intelligence du premier homme, s'il n'eût été prédestiné qu'à une fin purement naturelle. Il eût ignoré le secret de la trinité, celui de l'incarnation du Verbe et de la vision immédiate de l'essence divine, qui constituent, comme nous l'avons fait observer, l'ordre entier des communications suprêmes de Dieu avec ses créatures. Ces adorables secrets exceptés, l'homme, dans l'état de nature perfectionnée, aurait connu pleinement Dieu comme auteur de la nature; il aurait connu parfaitement le monde visible et invisible, sa science; sous ce rapport, aurait suffi pour étancher sa soif de vérité. Abrégé, nœud, médiateur du monde des esprits et de celui des corps, Adam les pénétrait l'un et l'autre en vertu du lien personnel qui les unissait en lui, et leurs lois, toutes leurs lois, aboutissaient à lui comme à leur centre.

Si l'homme, dans l'état de perfectibilité primordiale, possédait pleinement les lumières de l'ordre naturel, il en goûtait aussi complètement les délices; et son âme, devenue le foyer du monde moral, se portait vers la beauté infinie de toutes les puissances de son énergie affective. S'élançant vers Dieu, selon toute la force dont elle disposait naturellement, elle aimait Dieu plus, mille fois plus, qu'elle n'aimait l'univers, qui lui en racontait la beauté et la gloire. Si l'état de nature perfectionnée eût été sa

fin unique et nécessaire, Adam n'eût pas aimé Dieu d'un amour *surnaturel*, parce qu'il ne l'eût pas connu comme auteur de la grâce et de la gloire ; mais en dehors de cet ordre, inaccessible à tout effort créé, son cœur eût goûté toutes les jouissances d'une dilection naturelle, sans bornes, sans mesure et sans fin.

La liberté naturelle, ou la puissance de vouloir, eût été élevée en lui à son développement complet, et sa force native n'aurait trouvé dans ses opérations d'autres limites que celles de la justice, de la vérité, de l'ordre et de la vertu. Affranchi de la loi de la concupiscence, rien n'eût incliné son âme vers le mal. Ainsi, plénitude originelle de lumière, d'amour, de force, de liberté et de vie, tels étaient les caractères ou les attributs de l'âme de l'homme, créé dans la rectitude, dans la perfection de sa nature. Considérons maintenant les dons purement physiques de l'état de nature perfectionnée, dans l'homme innocent.

En dehors de l'ordre de la grâce, Adam eût possédé corporellement tous les dons de nature compatibles avec l'état passible et mortel ; car l'impassibilité et l'immortalité du corps, selon saint Thomas, sont des dons surnaturels, c'est-à-dire qui ne résultent pas des propriétés internes de la nature physique. Si ces deux attributs eussent été communiqués à l'homme primitif, considéré dans l'état de nature purement perfectionnée, ils auraient été

un don essentiellement supérieur à la nature des êtres organisés, qui portent dans leur fonds un germe d'altération, de passibilité et de ruine. La puissance divine, toutefois, n'aurait-elle pas pu rendre le corps de l'homme impassible et immortel, sans l'ordonner à la claire vue de l'essence divine? ou, en d'autres termes, dans l'hypothèse où l'homme n'aurait été prédestiné qu'à une fin purement naturelle, Dieu ne pouvait-il pas, par un miracle, rendre son corps impassible et immortel comme son âme? Il le pouvait, sans aucun doute, puisqu'il n'est pas défendu de soupçonner qu'après la résurrection universelle, les enfants morts sans baptême seront impassibles et immortels, loin de la vue béatifique de la trinité et de l'incarnation. Ainsi, l'impassibilité et l'immortalité communiquées à l'homme, s'il n'eût été ordonné qu'à une fin purement naturelle, auraient été un miracle, un don surnaturel par rapport aux propriétés des corps, mais non surnaturel en ce sens, que ces qualités soient incommunicables sans la grâce, en vertu de laquelle les élus sont appelés à jouir de la claire vue, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

Nous croyons, toutefois, que ces deux privilèges ont été pour Adam une conséquence de l'ordre surnaturel dans lequel il a été créé. Adam aurait donc possédé la beauté, la force, la vie physique élevées en lui à la plénitude de leur développement; il eût été le plus beau et le plus parfait des enfants

des hommes , parce que ses organes , formés immédiatement par la main divine , n'auraient pu , en aucun cas , être altérés par les causes secondes , et que , s'il ne se fût dégradé , l'empreinte du Dieu créateur n'eût jamais cessé de resplendir sur lui.

C'est une vérité incontestable , dans l'enseignement catholique , que le premier homme a été créé dans l'état de nature perfectionnée , que nous venons de caractériser , et qui se combinait en lui avec l'état de justice originelle et de grâce sanctifiante. Il y avait donc en lui une triple vie ; celle des organes , celle de l'âme , et enfin celle de la grâce , dont les conséquences devaient être pour l'âme la vision immédiate de Dieu. Quant au corps , outre l'impassibilité et l'immortalité dont il devait jouir dès ce monde , la grâce le rendait propre à contempler un jour l'humanité glorifiée du Christ ; car nous avons établi que l'état surnaturel de la grâce , identique à l'état surnaturel de la gloire , impliquait théologiquement deux choses : la claire vue de la trinité dans l'unité divine , et la claire vue de l'humanité glorifiée du Sauveur. Si nous avons bien compris , en effet , les divines Écritures et les saints docteurs qui ont traité ce grave sujet , il nous semble qu'on ne saurait déterminer l'ordre surnaturel de la gloire , et l'ordre divin de la grâce , qui n'en est que le commencement en nous , sans y comprendre les deux notions fondamentales

du mystère de la trinité et de celui de l'incarnation. Adam ayant été créé dans la grâce, on peut donc en induire qu'avant sa chute il a eu une connaissance explicite de la trinité et de l'incarnation.

« L'homme, avant l'état de péché, dit saint Thomas ¹, eut une foi explicite à l'incarnation du » Christ, selon qu'il était ordonné ou prédestiné à » la consommation de la gloire, mais non selon » qu'il était ordonné à l'affranchissement du péché, » par la passion et par la résurrection, parce que » l'homme n'eut pas la prescience du péché qu'il » devait commettre. »

Le premier homme eut donc une foi explicite au mystère de l'incarnation, et saint Paul, confirmant cette pensée, rappelle les paroles qu'Adam prononça au moment où Ève s'offrit pour la première fois à ses regards : « Voilà l'os de mes os et la chair » de ma chair ²;.. et ils seront deux dans une même » chair.³ » Puis le sublime apôtre ajoute : « Ceci est un grand sacrement, dans le Christ et dans l'Église ⁴ » ; ce qui veut dire que la connaissance du

¹ Ante statum peccati, homo habuit explicitam fidem de Christi incarnatione, secundum quod ordinabatur ad consummationem gloriæ, non autem secundum quod ordinabatur ad liberationem à peccato, per passionem et resurrectionem, quia homo non fuit præsciens peccati futuri.

² Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne meâ. (*Gcn.*, 2, 23.)

³ Erunt duo in unâ carne. (*Id.*, 2, 2, 4.)

⁴ Sacramentum hoc magnum in Christo et in Ecclesiâ.

mystère de l'incarnation fut révélée à Adam pendant son sommeil mystérieux ; et pendant que le Tout-Puissant , faisant de l'unité conjugale le type matériel du grand mystère de l'incarnation , laissait apercevoir au premier homme une ombre vivante de l'union du Verbe avec la nature humaine. Ainsi, nous pouvons conclure que l'incarnation , foyer universel de la grâce et de la gloire pour l'humanité, se serait accomplie alors même que le péché de l'homme ne l'aurait pas souillée, parce que si l'homme, avant sa chute, a cru au Christ glorificateur de la nature humaine, il est évident que la vie de la grâce qui lui était donnée par le Christ, appelait l'incarnation comme devant seule engendrer la gloire, et faire vivre l'humanité d'une vie surnaturelle.

Nous comprenons, d'après ces considérations, qu'au moment où la lumière de la grâce inonda l'intelligence d'Adam de ses vives clartés, un horizon nouveau se dévoila aux yeux de sa foi ; et comme il possédait la science du monde de la nature dans une mesure de plénitude immense, il est à croire que le dogme de la trinité et celui de l'incarnation, qui constituaient pour lui le monde divin de la grâce, versaient dans son entendement des clartés sublimes, et lui révélaient des merveilles dont il est impossible de nous faire une idée.

La création, récapitulée tout entière en Adam, avait en lui son centre, et il trouvait le sien dans

le Christ. Le monde de la nature , personnifié dans l'homme , se personnifiait à son tour dans le Christ et s'élevait par lui à un ordre surnaturel , déifique et suprême.

Ainsi Adam , par sa paternité universelle sur le monde humain , était appelé à rattacher au Christ le monde de la nature ; et le Christ , médiateur de Dieu et de l'homme , était prédestiné à exhausser jusqu'à Dieu la nature humaine , et conséquemment la création entière résumée dans son humanité sainte ; et ce sont ces ineffables prodiges que saint Paul exprime par ces mots sublimes : « Tout est à vous , vous êtes au Christ , et le Christ est à Dieu » .

Tout-puissant sur un corps que le péché n'avait point corrompu , le premier homme pouvait *tout* sur la nature , et il est à croire que le monde physique obéissait à la volonté et à l'action de celui que Dieu lui avait donné pour maître et pour roi. Adam possédait donc sur la matière une force que l'homme a perdue , et qui n'a pu reparaitre , de loin en loin , dans le long cours des âges , qu'à l'aide d'une puissance supérieure à la nature et à l'état des lois de ce monde dégénéré ; en sorte que , par rapport à notre état présent , Adam possédait sur son organisme et sur la création , un pouvoir miraculeux , attribut de l'intégrité ou de la perfection de son être , ou plus certainement encore de l'empire que la grâce lui donnait pour s'assujettir le monde infé-

rieur, qui se concentrait en lui. Et c'est pourquoi Adam, au moment où les animaux passaient devant lui, plongeant son intuitif regard dans le fond même de leur nature, leur imposa des noms qui exprimaient pleinement les propriétés constitutives de leur être et les fins providentiéelles pour lesquelles ils étaient créés. Le corps du premier homme reflétait donc, au sein de l'univers, une beauté, des splendeurs et une force dont il nous est impossible de déterminer parfaitement les caractères.

Sous la triple action des lois du monde de la grâce, de celles du monde de l'intelligence et de la nature, Adam était le plus beau, le plus parfait, le plus heureux des enfants des hommes, et la triple vie qui en était le résultat et le fruit faisait de son cœur la patrie de toutes les félicités de la terre. Il ne lui manquait qu'une chose, la vie de la gloire; et son âme en nourrissait l'infailible espérance sous le regard paternel de l'auteur de son être. Disons cependant un mot de la vie propre de l'organisme dans cet état de perfection primordiale.

Plusieurs pères de l'Église et de profonds théologiens ont cherché à déterminer dans quelle mesure et sous quelles lois la vie organique se manifestait, se produisait en Adam. L'Église, nous le savons, n'a rien décidé sur la question que nous allons aborder; et nous prions le lecteur de se sou-

venir que nos aperçus sur cette matière doivent être rangés dans la classe des opinions abandonnées à la liberté de chacun. Mais dans ce siècle philosophique, peut-être n'est-il pas inutile de faire voir que les opinions des Pères valent bien celles des modernes prédicateurs de perfectibilité matérielle.

Quelques théologiens se sont demandé, si l'homme paradisiaque avait, pour nourrir son corps, d'autres aliments que le fruit de l'arbre de vie; mais il a été facile de leur prouver, la Genèse à la main, que Dieu avait donné pour nourriture à l'homme tous les fruits du Jardin des Délices, où il l'avait placé. Le fruit de l'arbre de vie, planté dans le milieu de l'Eden, ne lui était offert que pour communiquer à son corps le don surnaturel de l'immortalité; parce que, comme nous l'avons déjà fait observer, la vie purement organique est passible, altérable, mortelle, par sa nature. Le fruit de vie, en prolongeant indéfiniment l'existence, la beauté et l'immortalité de l'organisme, lui communiquait donc une vertu qu'il ne tirait pas, qu'il n'aurait jamais pu tirer de son propre fonds. Mais, indépendamment des propriétés merveilleuses de ce fruit céleste, symbole de la justice originelle de l'homme innocent, et sacrement de l'immortalité de son corps, il devait se nourrir des fruits que le Paradis terrestre produisait sous l'empire de la nature perfectionnée.

Ne perdons pas de vue, toutefois, l'état physique de l'homme dans ces jours, si tôt écoulés, de son innocence primitive ; n'oublions pas non plus que la nature entière, récapitulée en Adam, était dans un état complètement harmonique à l'organisme perfectionné du père de la race humaine. Puis, cherchons dans ces deux faits, théologiquement sûrs, la lumière qui doit nous guider dans l'étude de ces questions, qui seraient purement oiseuses, si le moment n'était venu de faire voir aux esclaves d'une science obscurcie et sans application possible aux lois de l'homme connu par la révélation, qu'à travers les ruines de l'humanité déchue, l'œil du philosophe chrétien ramasse et peut ramasser encore quelques débris vivants de sa première grandeur. Si la révolution totale qui s'est accomplie dans l'homme a détérioré complètement son organisme, comme l'enseigne la foi catholique, il semble impossible de ne pas en conclure qu'il y a eu une altération parallèle dans toutes les fonctions, dans toutes les lois du corps humain. Or, quelle a pu être cette altération, par rapport à l'alimentation corporelle de l'homme ? Saint Augustin, saint Grégoire de Nysse et une foule de théologiens catholiques, pensent que la chair du premier homme, par une conséquence de l'état de perfectibilité où il fut créé, tenait, pour ainsi dire, le milieu entre son état actuel et l'état des corps glorieux. Ainsi, la chair d'Adam n'était pas spiritualisée, comme le sera celle

des saints par la résurrection glorieuse ; mais l'homme primitif avait sur son corps un empire immense , en sorte qu'il jouissait , dans sa chair , d'une beauté, d'une force, d'une agilité, d'une impassibilité que le fruit de vie entretenait , développait et accroissait encore.

Si donc l'organisme d'Adam était dans un état de spiritualisation commencée , il est à croire que les qualités nutritives des arbres de l'Éden participaient, selon une certaine mesure, à cet état de glorification ascendante ; en sorte qu'il est permis de soupçonner que les sucs embaumés des fruits de l'Éden nourrissaient l'organisme, à peu près comme l'abeille se nourrit du parfum des fleurs. Rien d'avilissant, rien d'humiliant, rien de honteux pour l'homme, dans ces fonctions devenues par le péché des opérations grossières et animales. « L'homme, élevé en gloire, n'a point connu sa dignité ; il s'est comparé à la bête, et il est devenu comme elle ¹ » .

Affranchi des tristes nécessités qui sont venues de la déchéance humaine, le corps d'Adam, loin de s'altérer, de s'user, de vieillir, par ce contact avec une nature perfectionnée et que le mal ne souillait point encore, puisait dans cette communion avec les êtres corporels une inaltérable jeunesse et une interminable vie. Mais Adam n'avait reçu la vie de

¹ Homo, cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. (*Psal.*, 48, 13.)

la nature qu'à condition de la transmettre. « Croissez et multipliez ¹ », avait dit le Dieu créateur à nos premiers parents.

L'objet de cet écrit ne nous permet pas de résumer ici tout ce que les Pères et les théologiens ont pensé sur le mode par lequel nos premiers parents, dans l'état d'innocence, auraient transmis à la race humaine la vie perfectionnée de la nature.

Quant à la vie de l'intelligence, le sentiment communément reçu parmi les théologiens catholiques, c'est que les enfants d'Adam, si le péché n'était entré dans le monde, auraient acquis la science de l'homme primitif avec une rare facilité, sans labeur de l'esprit, sans travail de la pensée. Ils auraient communiqué à l'intelligence du Père de la race humaine, dans l'ordre de la vérité purement naturelle; et Adam eût été, sous ce rapport, le docteur et le maître de la science, comme le Christ est le seul et unique maître du genre humain dans l'ordre de la grâce. Les individus de l'espèce humaine, sous l'action des lois primordiales, eussent atteint sans lutte et sans difficulté, le degré de vie intellectuelle qui, dans le plan providentiel, aurait convenu à leurs destinées. Mais quel eût été, sans le péché de l'homme, le mode de transmission de la vie organique? Deux choses sont incontestables en cette matière. La première, c'est que

¹ Crescite et multiplicamini. (*Gen.*, 1, 22.)

la concupiscence est venue du péché et qu'elle pousse au péché ; c'est là une vérité de foi définie. Il est incontestable, il est de foi révélée, que l'acte générateur, dans l'état d'innocence, n'aurait eu rien d'humiliant pour la race humaine. « Ils étaient nus et ne rougissaient pas ⁴ », parce qu'il n'y a de honteux dans le corps de l'homme que ce qui vient du péché, que ce qui pousse et incline au péché. Or, la concupiscence n'existant pas, aucune honte n'était répandue ni ne pouvait même se soupçonner dans l'organisme humain.

L'opinion la plus commune des saints docteurs est que les lois de reproduction de la race humaine, quoique bouleversées par le péché, n'ont pas subi un changement fondamental ; en sorte qu'il ne faut pas étendre jusqu'à ces lois les paroles du concile de Trente, qui déclare que le corps de l'homme *tout entier* a été changé, altéré, détérioré ; *totum in deterius commutatum*. Nous aimons à rappeler, toutefois, l'opinion de plusieurs Pères de l'Église, qui, appuyés sur ces paroles : « Ils étaient nus et ne rougissaient pas », et sur ces autres : « l'homme honoré et élevé en gloire, n'a pas compris sa dignité » ; « ils'est comparé à la brute, et il est devenu comme elle », en concluaient qu'il y avait eu par le péché d'Adam un changement radical dans le mode de reproduc-

⁴ Nudi erant et non erubescabant. (*Genes.*, 2, 15.)

tion de la race humaine. « La virginité, selon saint Jean Damascène, avait été mise dans la nature, et elle faisait la gloire du Paradis terrestre » ; et ce profond théologien, se demandant comment, dans cette hypothèse, le commandement de se multiplier et de se reproduire aurait pu s'accomplir par nos premiers parents, il répond, sans hésiter, que Dieu pouvait réaliser cette loi en Adam, par des voies différentes de celles que la déchéance et le péché ont introduites au sein de l'humanité déchue ¹.

« Il n'y avait rien dans leur corps, dit saint Augustin, qui pût appeler la honte et l'humiliation ; ils n'avaient rien à voiler, parce qu'ils n'avaient à rougir de rien. Nous avons dit et parlé du mode par lequel ils se seraient reproduits ; toutefois, il est à croire que c'eût été par un mode différent de celui qu'amenèrent leur crime et les châtimens dont il fut suivi... »

« Si l'homme n'eût pas péché, dit saint Grégoire de Nysse, et s'il ne fût pas déchu de son état presque angélique, la propagation charnelle n'eût pas été nécessaire pour perpétuer la race humaine ; car, au mode presque angélique par lequel la génération humaine aurait eu lieu sans le péché, a succédé la loi de propagation des brutes. »

¹ Dan. asc., de l'virginitate.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, que l'Église n'a pas condamnée, convenons que rien n'eût été plus glorieux pour la race humaine, que d'être fondamentalement distincte, par ce côté, du mode par lequel s'accomplit la loi propagatrice des brutes, avec lesquelles l'homme, presque angélique, n'avait aucune ressemblance.

Ajoutons, qu'il semble rationnel d'admettre une loi virginale de propagation pour la nature humaine, si l'on part du fait révélé de sa perfection primitive, et si on admet, avec saint Grégoire de Nysse, que la chair de l'homme innocent était dans un état voisin de celui des corps glorifiés. Il est donc incontestable, du moins, que le mode de transmission de la vie, avant le péché, n'aurait rien emprunté à la loi de la *concupiscence venue du péché*, comme l'affirme le saint Concile de Trente, sous peine d'anathème. La transmission de la vie, dans le plan primordial, aurait donc pu s'unir dans l'homme, à la gloire de la virginité. Ainsi, quand un enfant de l'Église, sous l'empire de la grâce du divin Réparateur, voue son corps à la vertu des anges, il s'efforce de remonter, malgré les tendances d'une chair déchue, aux splendeurs de l'état primitif.

Tel était l'homme, avant que le mal eût ravagé sa nature et bouleversé son être. Mais avant de faire l'histoire de ses dépouillements, contemplons, une

fois encore, le roi de la création, cette image vivante de l'Adam céleste. Plaçons-nous au point de vue des richesses dont il fut inondé sous le double rapport de sa personnalité et de sa nature.

Envisagé dans ses relations avec le monde surnaturel, l'homme avait reçu une abondance de dons, qui faisaient de lui le premier né de la régénération, le fils aîné de la grâce, dont le Christ était le père, comme Adam, dans l'ordre purement naturel, était le père de la vie de la nature. Abimé, pour ainsi dire, sous la double effusion des dons de la nature et des dons de la grâce, le premier homme était pour Dieu et les anges un objet de complaisance et d'amour. Mais si, embrassant d'un regard ferme et sûr les réalités de sa double existence, nous nous demandons quelle devait être l'intarisable béatitude dont il était enivré, les expressions manquent pour raconter ce qui est au-dessus de l'enthousiasme et de l'admiration.

Pendant les jours si rapides de son innocence, pendant cette halte d'extase et au moment où la nature perfectionnée et la grâce s'unissaient en lui, par les plus saints et les plus chastes embrassements, un fleuve de paix et de vie inonda son cœur; et du fond de son âme s'échappait incessamment un hymne de louange, pour monter vers l'auteur de son être, et vers le Christ promis à son es-

pérance et à son amour. La vie d'Adam au Paradis de la terre s'écoulait ainsi, ses jours n'étaient obscurcis par aucun nuage; le mal n'avait projeté sur lui aucune ombre, et le soleil de la grâce, unissant ses divines clartés aux rayons de celui de la nature, l'enveloppait d'un vêtement plus riche et plus éclatant mille fois que la brillante parure que le Dieu créateur avait donnée aux lys des champs et aux fleurs parfumées du Jardin des Délices.

Reposant à l'ombre des grandes destinées de l'homme primitif, sa race tout entière semblait sourire à ses immortelles espérances, se nourrissant d'avenir, de bonheur et de gloire au cœur de son père et de son roi.

Mais ce bonheur de nos premiers parents ne fut que celui d'un rêve. Lucifer a lu dans leur nature les titres sublimes qui les appellent au trône que les anges rebelles ont perdu. La vie personnelle en eux, de l'esprit dans la chair et de la chair dans l'esprit, ne fait que trop pressentir à l'infidèle archange l'accomplissement prochain de l'union personnelle du Verbe éternel avec l'humanité, et c'est là ce qui allume dans son cœur jaloux toutes les fureurs de l'envie; c'est cette préférence marquée pour la nature humaine qui agite son âme d'une implacable colère. L'ange déchu nourrit l'espoir de renverser d'un seul coup le plan divin, dont la grâce lui donna le secret au temps de son épreuve. Il espère anéantir, par une seule victoire, les desti-

nées de l'homme et les gloires du Christ ; et, pour y parvenir, une seule chose lui paraît infailible dans ses conséquences : il faut qu'il fasse mourir l'homme primitif à la vie de la grâce, et qu'il corrompe sa nature et empoisonne aux sources mêmes de l'existence toute la race humaine.

L'homme, ainsi que nous l'avons dit, personnifiant en soi l'esprit et la chair, spiritualisait par cette indissoluble unité l'élément matériel de la création et lui communiquait la lumière, la pureté, l'innocence et la vie. Mais la victoire de Satan lui paraît assurée si, renversant l'harmonie des rapports naturels et divins des deux substances qui composent la personnalité humaine, il rend la chair maîtresse et souveraine, et asservit l'esprit à la matière. Si la nature humaine, en effet, est souillée radicalement, si le mal la pénètre comme le ferment pénètre la pâte, le Verbe divin ne peut plus s'incarner en elle, elle devient indigne des communications de l'éternel amour; l'enfer, dès lors, a gagné son procès contre l'adorable Sagesse, et une barrière insurmontable s'oppose aux suprêmes manifestations de la puissance et de la bonté infinie.

Quand on s'est fait quelque idée, à l'aide de la lumière révélée, de l'état de l'homme primitif, sous le double point de vue de la nature et de la grâce, la chute d'Adam demeure un mystère impénétrable et effrayant. Comment, en effet, le père du genre humain a-t-il pu mourir, en un moment,

à la vie de la nature et à celle de la grâce , dilatées en lui dans une mesure si abondante , si parfaite et si pleine, qu'on a peine à s'imaginer qu'une chute ait pu lui être possible? Placé au centre du monde de la nature , le premier homme en connaissait , il est vrai , toutes les lois , il en saisissait toutes les harmonies. Mais dans l'ordre surnaturel de la grâce, il avait été soumis à une rude épreuve. Les inaccessibles secrets de la vision béatifique , de l'incarnation du Verbe , de la maternité divine, de l'adorable trinité , laissaient subsister dans son âme un côté vulnérable , par lequel l'esprit tentateur pouvait ruiner ses espérances. Nous allons donc contempler les irréparables débris de cette nature profanée, et nous faire une idée juste de ses immenses misères.

« Si quelqu'un ne confesse pas que le premier
 » homme appelé Adam, quand il eut transgressé dans
 » le Paradis le commandement de Dieu , perdit
 » aussitôt la sainteté et la justice dans laquelle il
 » avait été créé , et qu'il encourut , par son péché
 » et sa prévarication , l'indignation et la colère de
 » Dieu , et par suite la mort , dont Dieu l'avait
 » menacé , et avec la mort la captivité , sous la
 » tyrannie de celui qui eut ensuite l'empire de la
 » mort , c'est-à-dire du diable ; s'il ne confesse ,
 » en outre , qu'Adam *tout entier* , par sa prévarica-
 » tion , a été détérioré , changé en mal , dans son âme
 » et dans son corps , qu'il soit anathème. »

Cet anathème du Concile de Trente, dicté par le Saint-Esprit, est l'abrégé le plus complet de tous les maux et de tous les châtimens dont le péché a été la source pour le premier homme. Là, sont écrits tous les dépouillemens de sa nature. Ces paroles inspirées forment l'histoire des suites fatales du péché d'Adam, par rapport à l'ordre de la nature, et par rapport à celui de la grâce.

C'est donc un dogme de foi solennellement défini par un concile œcuménique, que le péché d'Adam a détérioré l'homme tout entier. Nier ce point de la doctrine catholique, c'est anéantir la révélation elle-même. Il faut donc admettre, pour demeurer dans la limite du dogme chrétien, que le péché du premier homme a changé totalement son âme et son corps ¹. Or, en quoi consiste la révolution, la perturbation qu'a subie l'âme humaine dans l'ordre purement naturel? La révolte de l'homme a dépouillé son intelligence de la lumière de l'intuition, pour la plonger dans la nuit d'une raison incertaine, disputeuse, ignorante, sujette au doute et à l'erreur. Des hauteurs de la science pleine et complète des lois, des causes, des principes et des fins providentielles des êtres créés, il est tombé dans le travail stérile des investigations d'une raison que la moindre lueur subjugué et que tous les sophismes égarent. Un monde de ténèbres s'est inter-

¹ Totum in deterius commutatum. (*Trid. Concil.*)

posé entre son regard obscurci et la vérité, dont les rayons tombaient sur son intelligence, pour lui donner le secret du Dieu créateur et celui de la nature. La vue nette des choses a fait place au désolant travail de l'analogie, de l'induction et des autres procédés logiques de l'entendement. La synthèse intuitive, du sein de laquelle il contemplait Dieu et la création, a été remplacée par les stériles efforts de l'analyse; et depuis sa chute sa raison cherche dans le variable une ombre pâissante de l'absolu, dans le fini un obscur reflet de l'infini, dans le multiple une ténébreuse image de l'unité, et dans la matière un douteux symbole de l'être et de la vérité. Les dépouillements de l'amour n'ont pas été moins universels, moins profonds que ceux de l'intelligence. Avant sa chute, Adam pouvait aimer Dieu d'un amour plein, abondant, parfait; il l'aimait comme auteur de la nature, plus que lui-même, plus que la création tout entière; il l'aimait de toute l'énergie de ses puissances affectives, que rien ne détournait de leur objet. Or, par la prévarication et par la désobéissance de l'homme, l'amour de Dieu fait place en lui à l'égoïsme, à l'amour individuel. Il n'aime plus que soi, non par une fatalité nécessitante, mais parce qu'il cède, quoique librement encore, aux attrait homicides que les créatures ont usurpés sur son âme, en corrompant ses sens, en brisant, en déprimant sa raison.

Avant son péché le premier homme jouissait d'un

empire parfait sur lui-même et sur les créatures. Pleinement libre, il pouvait se conformer, sans obstacle et sans effort, aux lois de son développement normal et aux fins providentielles de son être. Il pouvait tout ce qu'il voulait, parce qu'il ne voulait que ce qui émanait de l'ordre immuable et de la volonté souveraine du suprême Régulateur des choses. En tombant, il perd cet empire ; son libre arbitre, sans périr tout-à-fait, s'incline violemment vers le mal, et se trouve dépouillé de son énergie, de sa rectitude, de sa force primordiale. Adam prévaricateur ne fera pas le mal nécessairement ; mais, soumis au péché, à Satan et à la mort, pour employer les expressions mêmes du Concile de Trente, il n'aura pas assez de force pour faire naturellement le bien, et pour résister au mal qui vient de germer dans le fond de son être.

Écrasée sous la loi des plus honteuses tendances, sa chair se transforme, s'altère et perd en un moment sa transparence et sa beauté ; son corps, d'impassible, d'immortel qu'il était, est devenu pour lui comme une lourde chaîne ; et son âme, enfermée désormais comme un grand coupable dans ce triste cachot, est condamnée à y passer une vie d'angoisses et de souffrances. Les organes intérieurs et extérieurs de l'homme physique se durcissent comme ceux de la bête, et les lois de nutrition, d'assimilation, de locomotion, s'abaissent presque au niveau

de celles qui régissent fatalement les animaux, dont l'homme déchu est devenu le compagnon et le frère.

Il perd sa force, son énergie primitive, et loin de pouvoir soumettre à sa puissance le monde inférieur, il ne lui est pas même donné de pouvoir régir à son gré l'esclave rebelle dont il va subir désormais les caprices et les appétits. La concupiscence, fruit de son péché, envahit toute sa nature, et depuis le sein de sa mère, où il en puisera le germe, jusqu'à son dernier souffle, il en subira les tristes et honteuses conséquences. La souffrance, les infirmités de tout genre et la mort, font irruption sur son être, et toute la création inférieure se met en guerre avec l'homme révolté lui-même contre Dieu.

Voyons maintenant quels ont été les dépouillements surnaturels de l'homme. Si, résumant par la pensée ce que nous avons dit plus haut, des divines richesses dont l'âme et le corps du premier homme furent inondés par la grâce, nous envisageons, à la lumière révélée, le désordre de sa désobéissance, nous comprendrons que le langage humain se refuse à exprimer l'épouvante et la désolation qu'inspire sa ruine. Sous l'empire de la grâce divine, Adam connaissait le dogme de la trinité et celui de l'incarnation, et c'est dans la double notion de ces deux mystères, que ce roi de la nature trouvait le secret de Dieu et de l'univers. Or, sa préva-

que le péché d'Adam passe à la race humaine par voie de génération. — *Quod generatione contraxerunt*. Si le péché originel est contracté par les enfants d'Adam, par le fait de leur génération charnelle, ne doit pas en conclure que si Adam, par son péché, est mort à la vie surnaturelle de la grâce et aux dons de nature perfectionnée; que si Adam, en un mot, a été totalement détérioré, changé en mal dans son âme et dans son corps, tout ce qui sortira de lui sera comme lui? Car, engendrer, c'est tirer de soi un être pareil à soi, égal à soi. Ainsi, de toute éternité, Dieu le père engendre ou tire des profondeurs de sa substance un Fils qui lui est *consubstantiel*; or, Adam, fait à l'image de Dieu, et investi d'une paternité réelle, a dû engendrer de soi *ses pareils*.

Ainsi, le premier homme, *esprit fait chair*, étant déchu, dégradé dans son âme et dans son corps, il est logique d'en conclure qu'au moment où, par la génération humaine, l'âme s'incarnera dans la chair, elle en contractera la souillure, la déchéance, car, a dit Jésus-Christ, « tout ce qui est né de la chair est chair », parce que l'être qui engendre tire de sa substance un être semblable ou plutôt égal à soi »...

Par son péché, Adam est mort à la grâce et à la gloire. Il est donc exclu du royaume des cieux; il est donc dans un état de damnation, de réprobation. Tout cela est incontestable. Or, si par voie de génération, Adam n'a pu tirer de soi que des êtres

pareils, égaux à soi, de même nature que soi, n'est-il pas évident que sa postérité tout entière a dû partager les dépouillements de sa double substance, et naître, non à la grâce et à la gloire, mais au péché; non à l'impassibilité et à l'immortalité de la chair, mais à la souffrance et à la mort? Rien n'est plus évident pour la conscience intellectuelle, parce qu'il est clairement contradictoire qu'un principe générateur puisse produire, par voie de génération, un être ou des êtres qui ne soient pas de même nature que lui.

Que les enfants des hommes aient dû puiser en Adam une vie identique à celle qu'il avait au moment où le premier rejeton de la race humaine sortait de lui, il n'y a rien là que de très-conforme à la raison; mais comment concevoir, d'un côté, la transmission originelle d'une vie ainsi mutilée, et de l'autre, comment comprendre que la race humaine, avant d'exister, ait pu pécher en Adam?

Remarquons, avant toute chose, qu'en perdant pour lui-même et pour sa race le don de la grâce, le premier homme a été dépouillé d'un don infiniment supérieur aux exigences de sa nature. N'oublions pas, en second lieu, que les dons de nature perfectionnée étaient encore, de la part du Dieu créateur, un luxe de munificence; ainsi, en perdant pour lui et pour sa postérité ces dons de nature, Adam n'est pas dépouillé d'un bien, d'un héritage

auquel il eût un droit strict, inamissible, absolu. Si donc, dépouillé de la justice, de la sainteté originelle ou de la grâce, et des dons de nature perfectionnée, il est devenu l'ennemi de Dieu, l'esclave de la mort et du péché; si, en un mot, il est tombé dans un état de nature dégradée, détériorée et substantiellement viciée dans l'âme et dans le corps, il est de toute impossibilité que, sans un miracle ou une dérogation à la loi de reproduction native, il n'engendre pas des êtres viciés, détériorés comme lui.

Ainsi tout ce qui naîtra de la chair sera chair, tout ce qui sortira d'Adam, par voie de génération animale et par l'effet de la concupiscence charnelle, naîtra dépouillé de tous les dons que nous avons énumérés.

Est-il injuste, du côté de Dieu, de permettre que toute la race humaine, tirée d'Adam par voie de génération, naisse dépouillée de la justice surnaturelle de la sainteté, et de la grâce qui mène à la gloire? Est-il injuste de permettre qu'elle naisse dans un état de nature souillée? Tant qu'on ne prouvera pas que l'état de nature dans lequel nous naissons n'est pas un état impossible sous un Dieu juste et bon; tant qu'on ne prouvera pas que l'état de nature déchue, sous l'empire de la bonté et de la justice souveraine, est contraire à la raison, à toutes les notions de vérité et de justice, on n'aura rien fait pour infirmer la foi au dogme du péché originel.

L'état de nature déchu dans lequel nous naissons est le fruit du premier péché. Cela est vrai, mais cela ne prouve pas que la faute originelle ait vicié tellement l'humanité, que cet état cesse d'être un bien relatif, ce qui suffit pour renverser les sophismes d'une orgueilleuse raison. Mais quelle est l'essence du péché contracté en Adam par voie de génération et en vertu duquel toute la race humaine naît dans la mort? Ou, si l'on aime mieux, quelle différence y a-t-il entre le péché propre d'Adam et le péché d'origine que nous contractons en lui? Il serait absurde et clairement contradictoire d'établir une identité absolue entre le péché personnel à Adam et le péché d'origine que nous avons commis en lui; car personne n'a jamais prétendu que tous les individus de la race humaine fussent personnellement vivants, personnellement distincts, personnellement libres en Adam, au moment où il consumma sa révolte et commit son péché. Le péché d'Adam fut un crime direct de sa volonté libre, un acte de rébellion propre et spontanée de sa part, et le péché originel est essentiellement une faute de déchéance, une triste loi de dépouillement, de dégradation native, par laquelle nous tirons d'Adam une nature substantiellement viciée comme la sienne.

Ainsi, dire que par le péché originel tous les hommes ont péché *en Adam*, ce n'est pas dire

rication lui enlève soudain la lumière de la grâce. Son cœur, tabernacle de l'adorable Trinité, se ferme à l'amour surnaturel dont l'Esprit-Saint avait ouvert en lui la source jaillissante jusqu'à l'éternelle vie, et, retombant sur lui-même, il cesse d'aimer la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. Sa miraculeuse puissance, son immortelle jeunesse l'abandonnent, et celui qui, avant sa chute, pouvait, par la grâce du Christ, élever la création inférieure jusqu'à une gloire infinie, devient l'esclave des créatures révoltées à leur tour. Ainsi, par son péché, Adam meurt à la sainteté, à la justice, à la vie surnaturelle, comme aux dons de sa nature perfectionnée.

Cette effrayante révolution brise le plan divin, et le monde de la nature et celui de la grâce sont blessés, d'une plaie qui ne sera jamais fermée, si une miséricorde infinie ne vient au secours d'une infinie misère. Le péché du premier homme infecte encore la création inférieure elle-même.

Nous avons déjà fait observer que le monde de la nature n'avait que deux éléments, l'esprit et la matière, personnellement unis dans l'homme, et noués en lui, du lien le plus étroit que la Toute-Puissance soit capable de réaliser entre deux substances fondamentalement distinctes par leurs propriétés. Nous avons vu que la nature spirituelle et la nature corporelle, hypostatiquement unies dans

l'homme, participaient par le Christ à la vie même de Dieu, en sorte que, par la grâce, l'être de la nature acquérait le pouvoir et le droit de s'élever en Jésus-Christ, jusqu'à l'être divin de la gloire. Or, le péché d'Adam a corrompu le double élément dont se composait sa personnalité.

Les paroles de la sainte Écriture nous permettent de croire, en outre, que le monde matériel lui-même a subi une altération correspondante à celle de l'homme, et une raison profonde saisit avec une sorte d'évidence cette vérité de fait. Quand l'œuvre des six jours fut achevée, Dieu, selon l'expression sublime de la Genèse, « vit que toutes ses œuvres étaient bonnes¹ ». Le monde physique actuel, toutefois, est-il parfaitement bon? La nature matérielle est-elle exempte de souillure, de corruption et de mort? Écoutons saint Paul : « Toute créature gémit² et enfante douloureusement, en attendant la révélation et l'affranchissement des enfants de Dieu ».

« La nature, dit ailleurs le même apôtre, sera affranchie de la servitude de la corruption³ ». Or, si toute créature gémit, si elle attend son affranchissement et sa délivrance, si elle est soumise à la loi de la corruption, le mal est donc en elle. Elle n'est

¹ Erant omnia valdè bona. (*Gen.*, 1, 31.)

² Omnis creatura ingemiscit et parturit, expectans revelationem filiorum Dei. (*Rom.*, 8, 22.)

³ Liberabitur à servitute corruptionis. (*Rom.*, 8, 21.)

Maledicta terra in opere tuo. (*Gen.*, 3, 17.)

Pugnabit orbis terrarum contra insensatos. (*Sap.*, 5, 21.)

donc pas bonne d'une bonté radicale; elle n'est donc pas telle qu'elle était quand le Dieu créateur, admirant son ouvrage, « vit que toutes ses œuvres étaient bonnes ». Et remarquez que les paroles dont saint Paul se sert pour peindre l'altération de la nature, sont identiques à celles par lesquels les Livres saints peignent la déchéance humaine.

Ces longs gémissements, ce laborieux travail, cet asservissement de la nature créée, ne rappellent que trop la dégradation de celui qui a été condamné à manger son pain à la sueur de son front ¹, qui n'entrera dans la vie qu'en versant des larmes, et dont l'existence ne sera qu'un acte de pénitence sous les lois de la douleur, de la concupiscence et de la mort. Et les ronces et les épines qui couvrent une terre maudite ², infructueuse, ne prouvent-elles pas que le monde matériel a subi, comme l'homme, une altération, une révolution subite, profonde et totale? Et quoi de plus rationnel, de plus logique que cet affaissement, que cette détérioration du monde de la nature, si nous nous rappelons la place que l'homme était appelé à occuper au sein de l'œuvre immense du Créateur! L'homme, selon la belle expression de saint Jean Damascène et du maître des sentences, *est le nœud de l'univers*. Son corps résume tous les éléments du monde maté-

¹ In sudore vultus vesceris pane. (*Gen.*, 3, 19.)

² Maledicta terra in opere tuo germinabit tibi spinas et tribulos. (*Id.*, 3, 17.)

riel. La nature, avant le péché d'Adam, était donc liée avec l'organisme humain, par des rapports nécessaires et identiques. Supposons, en effet, que le corps du premier homme eût été élevé à la perfection des dons de nature, pendant que le monde, au milieu duquel s'accomplissait son épreuve, aurait obéi lui-même à des lois de souffrance, de corruption et de mort; que s'en serait-il suivi? L'existence de l'homme physique au sein d'une pareille demeure eût été un désordre. Il y aurait eu désaccord complet entre son organisme et le monde où s'accomplissaient ses destinées terrestres. Ce contact de tous les instants entre le corps de l'homme primitif et une nature sauvage et dégradée, aurait fait de son séjour au sein de l'univers, un continuel supplice, et la nature entière serait devenue, pour cet être immortel, un véritable enfer. Ne calomnions pas la souveraine bonté, et disons, sans crainte, que l'organisme perfectionné de l'homme innocent appelait une nature, un monde, une demeure en rapport avec les dons qui enrichissaient son existence. Au commencement, « toutes choses étaient bonnes ». Il faut donc chercher dans les changements survenus dans l'homme même, le secret de ceux que la nature a subis. En effet, l'homme primitif étant la pierre angulaire sur laquelle reposait le monde de la nature, et une détérioration fondamentale s'étant accomplie en lui, la nature entière a dû en subir les inévitables conséquences, et comme il est catholi-

quement certain que tout l'homme a été profané, corrompu, changé par le péché, nous pouvons en induire que la création tout entière a subi la même altération. Il est donc à croire que le péché de l'homme a porté le trouble au sein du vaste système des mondes. La terre, où son crime a été commis, est devenue une terre maudite, et, semblable à un homme ivre, elle s'en ira, à travers l'espace, dans des balancements soumis à une irrégularité monotone, d'où sortiront tous les maux de l'homme physique et toutes les révolutions d'ici-bas. La lumière ne conservera qu'une ombre de sa primitive splendeur. L'atmosphère se chargera d'éléments de mort, et le mal circulera dans la nature, comme le poison de la vipère circule dans les veines de celui qu'elle a blessé.

Satan et la mort seront maîtres de ce monde déchû, et la royauté de ces deux tyrans implacables ne sera brisée que par la rédemption. Le Christ, en mourant sur la croix, lavera dans son sang, comme le croit l'Église « la terre, la mer, les astres, le monde entier ¹ ».

Le monde de la nature a donc subi comme l'homme, et à cause de l'homme, un effroyable bouleversement, et depuis six mille ans l'humanité et la création tout entière appelleraient en vain le re-

¹ Sanguis, unda profluit, terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine. (*Hymn. eccl.*)

mède qui seul peut les guérir, si le Christ n'était venu pacifier, réparer toutes choses, au ciel et sur la terre, en versant son sang sur la croix ⁴.

Il ne faut pas borner, toutefois, à ces funestes conséquences la lamentable énumération des maux qui ont inondé la terre depuis le péché d'Adam.

Si quelqu'un affirme, c'est le saint Concile de Trente qui s'exprime ainsi, « que la prévarication » d'Adam n'a été funeste qu'à lui seul et non à sa » postérité, et qu'il n'a perdu que pour lui-même, » et non pour nous, la sainteté et la justice qu'il » avait reçues de Dieu; et que, corrompu et dégradé » par le crime de sa désobéissance, il a transmis à » toute la race humaine la mort qui en est la suite, » et non Le péché qui est la mort de l'âme, qu'il soit » anathème! car il contredit l'apôtre qui dit expres- » sément : le péché est entré dans le monde par un » seul homme, et par le péché la mort; et ainsi la » mort a traversé et envahi toute la race humaine » ou tous les hommes, parce que tous les hommes » *ont péché en un seul* ».

Ces immortelles paroles, expression la plus claire du dogme fondamental de la transmission originelle du péché, établissent, avec une irrésistible autorité, que le péché du premier homme a envahi toute l'humanité, c'est-à-dire que tous les

⁴ *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in cælis, sive quæ in terrâ sunt, (Coloss., 1, 20.)*

hommes ont péché en Adam, comme tous ils meurent depuis le péché d'Adam. « Le péché » est entré dans le monde par un seul homme, » et par le péché la mort, et ainsi la mort passe » par tous les hommes, qui, tous, ont péché en un » seul... »

Nous avons tous péché en Adam; nous naissons tous au péché du premier homme, en naissant à la vie que nous tenons de lui, par notre génération terrestre; voilà le dogme du péché originel...

Le saint Concile de Trente, en parlant des enfants qui viennent de naître à la vie de la nature, et qui renaissent par le baptême à la vie de la grâce, déclare, sous peine d'anathème, « que ces enfants ont hérité du péché d'Adam par la *génération*, et qu'il est nécessaire que la *régénération* spirituelle purifie en eux la souillure de leur origine, car personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne *renait de l'eau et de l'esprit* ». Le péché originel est donc un dogme fondamental, le plus fondamental même du christianisme, puisque toute l'économie de la rédemption a son point de départ, sa cause occasionnelle et déterminante dans la déchéance originelle de la race humaine. Nous avons tous hérité du péché, comme nous avons tous hérité de la mort. Mais l'incrédule dit : Comment pouvais-je pécher, puisque je n'étais pas ? Insensé, qui es-tu pour interroger Dieu qui te fait dire, par son apôtre, que le péché du premier homme a causé la mort dans ton

être , parce que tu as péché dans celui par qui la mort s'est emparée de la race humaine ? Tous ont péché en Adam , et tous meurent en Adam. Voilà deux vérités incontestables. Je nais esclave du péché et de la mort , parce que le premier homme a transmis à toute la race humaine « le péché , qui est la mort de l'âme » .

Nier le dogme de la transmission originelle du péché , c'est anéantir toute l'économie de la rédemption ; c'est renverser de fond en comble le christianisme même. Mais ce mystère , qui consiste à croire que les *hommes ont péché en Adam* , est-il je ne dis pas démontrable à la raison , mais complètement inaccessible à une haute philosophie ? Je ne le pense pas. Essayons donc de présenter quelques considérations sur ce mystère , sans l'intelligence duquel la science de l'homme reste un problème insoluble.

« *Le péché est la mort de l'âme* , » selon le saint Concile de Trente ; or , par son péché , Adam est mort à la vie surnaturelle de la grâce , il est mort aux dons de nature perfectionnée ; il est devenu par conséquent un enfant de colère , l'esclave du prince des ténèbres , de celui qui a l'empire de la mort. Tout son être a été changé , détérioré , voilà la foi de l'Église. Mais la transmission originelle du péché d'Adam à sa postérité tout entière est-elle clairement révoltante pour la raison ? Est-elle injuste du côté de Dieu ? Le saint Concile de Trente enseigne

que le péché d'Adam passe à la race humaine par voie de génération. — *Quod generatione contraxerunt*. Si le péché originel est contracté par les enfants d'Adam, par le fait de leur génération charnelle, ne doit pas en conclure que si Adam, par son péché, est mort à la vie surnaturelle de la grâce et aux dons de nature perfectionnée; que si Adam, en un mot, a été totalement détérioré, changé en mal dans son âme et dans son corps, tout ce qui sortira de lui sera comme lui? Car, engendrer, c'est tirer de soi un être pareil à soi, égal à soi. Ainsi, de toute éternité, Dieu le père engendre ou tire des profondeurs de sa substance un Fils qui lui est *consubstantiel*; or, Adam, fait à l'image de Dieu, et investi d'une paternité réelle, a dû engendrer de soi *ses pareils*.

Ainsi, le premier homme, *esprit fait chair*, étant déchu, dégradé dans son âme et dans son corps, il est logique d'en conclure qu'au moment où, par la génération humaine, l'âme s'incarnera dans la chair, elle en contractera la souillure, la déchéance, car, a dit Jésus-Christ, « tout ce qui est né de la chair est chair », parce que l'être qui engendre tire de sa substance un être semblable ou plutôt égal à soi »...

Par son péché, Adam est mort à la grâce et à la gloire. Il est donc exclu du royaume des cieux; il est donc dans un état de damnation, de réprobation. Tout cela est incontestable. Or, si par voie de génération, Adam n'a pu tirer de soi que des êtres

pareils, égaux à soi, de même nature que soi, n'est-il pas évident que sa postérité tout entière a dû partager les dépouillements de sa double substance, et naître, non à la grâce et à la gloire, mais au péché; non à l'impassibilité et à l'immortalité de la chair, mais à la souffrance et à la mort? Rien n'est plus évident pour la conscience intellectuelle, parce qu'il est clairement contradictoire qu'un principe générateur puisse produire, par voie de génération, un être ou des êtres qui ne soient pas de même nature que lui.

Que les enfants des hommes aient dû puiser en Adam une vie identique à celle qu'il avait au moment où le premier rejeton de la race humaine sortait de lui, il n'y a rien là que de très-conforme à la raison; mais comment concevoir, d'un côté, la transmission originelle d'une vie ainsi mutilée, et de l'autre, comment comprendre que la race humaine, avant d'exister, ait pu pécher en Adam?

Remarquons, avant toute chose, qu'en perdant pour lui-même et pour sa race le don de la grâce, le premier homme a été dépouillé d'un don infiniment supérieur aux exigences de sa nature. N'oublions pas, en second lieu, que les dons de nature perfectionnée étaient encore, de la part du Dieu créateur, un luxe de munificence; ainsi, en perdant pour lui et pour sa postérité ces dons de nature, Adam n'est pas dépouillé d'un bien, d'un héritage

auquel il eût un droit strict, inamissible, absolu. Si donc, dépouillé de la justice, de la sainteté originelle ou de la grâce, et des dons de nature perfectionnée, il est devenu l'ennemi de Dieu, l'esclave de la mort et du péché; si, en un mot, il est tombé dans un état de nature dégradée, détériorée et substantiellement viciée dans l'âme et dans le corps, il est de toute impossibilité que, sans un miracle ou une dérogation à la loi de reproduction native, il n'engendre pas des êtres viciés, détériorés comme lui.

Ainsi tout ce qui naîtra de la chair sera chair, tout ce qui sortira d'Adam, par voie de génération animale et par l'effet de la concupiscence charnelle, naîtra dépouillé de tous les dons que nous avons énumérés.

Est-il injuste, du côté de Dieu, de permettre que toute la race humaine, tirée d'Adam par voie de génération, naisse dépouillée de la justice surnaturelle de la sainteté, et de la grâce qui mène à la gloire? Est-il injuste de permettre qu'elle naisse dans un état de nature souillée? Tant qu'on ne prouvera pas que l'état de nature dans lequel nous naissons n'est pas un état impossible sous un Dieu juste et bon; tant qu'on ne prouvera pas que l'état de nature déchue, sous l'empire de la bonté et de la justice souveraine, est contraire à la raison, à toutes les notions de vérité et de justice, on n'aura rien fait pour infirmer la foi au dogme du péché originel.

L'état de nature déchu dans lequel nous naissons est le fruit du premier péché. Cela est vrai, mais cela ne prouve pas que la faute originelle ait vicié tellement l'humanité, que cet état cesse d'être un bien relatif, ce qui suffit pour renverser les sophismes d'une orgueilleuse raison. Mais quelle est l'essence du péché contracté en Adam par voie de génération et en vertu duquel toute la race humaine naît dans la mort? Ou, si l'on aime mieux, quelle différence y a-t-il entre le péché propre d'Adam et le péché d'origine que nous contractons en lui? Il serait absurde et clairement contradictoire d'établir une identité absolue entre le péché personnel à Adam et le péché d'origine que nous avons commis en lui; car personne n'a jamais prétendu que tous les individus de la race humaine fussent personnellement vivants, personnellement distincts, personnellement libres en Adam, au moment où il consumma sa révolte et commit son péché. Le péché d'Adam fut un crime direct de sa volonté libre, un acte de rébellion propre et spontanée de sa part, et le péché originel est essentiellement une faute de déchéance, une triste loi de dépouillement, de dégradation native, par laquelle nous tirons d'Adam une nature substantiellement viciée comme la sienne.

Ainsi, dire que par le péché originel tous les hommes ont péché *en Adam*, ce n'est pas dire

qu'ils se sont révoltés *personnellement, individuellement, librement*, comme lui, c'est dire simplement qu'au moment où l'esprit et la chair s'unissent personnellement par la génération humaine, ils tirent du premier homme une vie dégradée et identique à la sienne, avec cette différence, que le péché d'Adam fut une faute propre et personnelle, tandis que nous n'avons péché en lui que par déchéance ; en sorte que, Adam mourant à la vie surnaturelle de la grâce et de la gloire, ainsi qu'aux autres dons de nature qu'il possédait avant son péché, il est logique et nécessaire d'en induire que toute sa race est morte à ces dons par sa prévarication et par sa désobéissance,

Adam, s'il fût mort après son péché, et mort sans la grâce du divin Réparateur, aurait subi un supplice proportionné à son crime. Mais son supplice eût-il été complètement le même que le sera celui des enfants morts avec la seule tache originelle et morts en dehors de la grâce du divin Réparateur ?

L'enfer des enfants morts sans baptême consistera essentiellement dans la privation de Dieu, contemplé dans la lumière de la gloire. Il sera pour eux l'éternelle privation d'une béatitude surnaturelle, dont ils ne connaîtront ou ne soupçonneront même pas la perte, dit saint Thomas. La *peine du sens* est réservée aux péchés actuels de l'homme, à la perversion libre et individuellement consentie

de sa volonté, et non à une faute de pure déchéance, de simple transmission native et originelle.

En quoi donc consiste substantiellement le mystère du péché originel? Dans ce seul mot de l'apôtre : *Tous ont péché en Adam*, in quo omnes peccaverunt.....

Les âmes de tous les enfants de la race humaine n'étaient point renfermées en Adam, au moment où il consumma sa révolte; mais le germe de vie organique, d'où devait sortir toute sa race, par voie de génération, était en lui, et fut souillé, corrompu, détérioré en lui; en sorte qu'au moment où l'âme de l'homme, tirée du néant, s'incarne dans la chair, qui a été engendrée par une génération animale, fruit de la concupiscence, *cette intelligence incarnée* est engendrée dans le mal. Elle se révolte en Adam contre Dieu; elle pèche en lui; elle se souille, et elle tire à elle, par voie d'origine, toute la dégradation et tous les maux qui firent irruption sur Adam après sa chute; elle tire de lui une nature déchue, avec tous les dépouillements qui en sont la conséquence. « Ma mère m'a conçu dans le péché », s'écrie le prophète. « Tous ont péché en Adam », ajoute saint Paul, et ils sont guéris par la *régénération* de la grâce, de la faute contractée par la *génération* charnelle. Ainsi, le péché originel emporte une idée de privation, de dépouillement surnaturel de grâce et de gloire,

une idée de dégradation native, et non une idée de prévarication, de rébellion réfléchie et personnelle, de chaque individu de la race humaine. Nous naissons dans la corruption du péché, nous naissons dans la concupiscence de la chair, nous naissons dans le mal, nous sommes *naturellement* rebelles, *naturellement* déchus, *naturellement* dépouillés de la grâce, de la gloire et des autres dons de nature perdus par Adam; nous naissons impuissants pour tout bien et pour toute vertu de l'ordre divin et surnaturel de la grâce; nous naissons avec un libre arbitre violemment incliné au mal.

Le premier ministre d'un roi s'est rendu coupable d'un grand crime. Ce crime appelle sur lui une peine infamante. Il est chassé du palais du prince, banni de sa présence, et dépouillé des privilèges auxquels son rang lui donnait droit; mais sa prévarication provoque encore contre sa race entière un arrêt de proscription et de colère. Toute sa postérité portera l'humiliation de celui qui, en lui donnant son sang, lui a pour ainsi dire inoculé son déshonneur et son crime. Voilà toute une suite de générations marquées du sceau de la honte, et entachées en naissant d'une dégradation originelle. Mais je suppose que le chef de cette race déshéritée ait non-seulement perdu tous les privilèges attachés au rang élevé qu'il occupait, mais qu'il ait été condamné au dernier supplice, qu'il ait

péri sur un échafaud ; il y a entre le châtement que le ministre coupable a mérité , et celui qui frappe sa famille, la même différence qui existe entre celui qui meurt chargé d'un ou de plusieurs crimes personnels inexpliés, et celui qui n'emporte au tombeau que la souillure originelle. Le premier expie un orime, le second subit une peine, une privation.

Cette supposition, dont l'histoire a fait si souvent de lamentables réalités, nous donne une idée de la différence qui existe entre la peine *afflictive* des réprouvés, pour crimes personnels, librement et individuellement commis, et entre la peine purement *privative* de celui qui n'a emporté en mourant, d'autre souillure que celle de sa déchéance originelle.

Les enfants morts avec la seule tache originelle sont punis cependant pour un crime devenu le leur, par le malheur de leur origine ; puisque , sans la faute de leur père, ils seraient nés dans la grandeur et les richesses de la grâce, par laquelle ils auraient pu obtenir les biens infinis de la vision béatifique ; mais parce que, dans l'ordre du salut éternel, la vision de l'essence divine constitue une félicité pleinement *surnaturelle*, il s'ensuit que les enfants morts avec la seule dette du péché d'origine trouveront dans les biens de nature qui leur seront laissés dans une autre vie, un bien-être suffisant pour empêcher de regarder leur existence

comme un malheur. Ces considérations n'ôtent point au péché originel son caractère dogmatique ; elles laissent subsister le profond mystère du mot de saint Paul : « *in quo omnes peccaverunt; tous ont péché en Adam* ». « Le péché originel, dit saint Thomas, étant opposé à la justice originelle, n'est autre chose, si on l'envisage *formellement*, que la privation de la justice originelle par laquelle la volonté était soumise à Dieu, et si on l'envisage *matériellement*, il n'est que l'inclination ou la conversion désordonnée des autres puissances de l'âme vers le bien variable, conversion que l'on appelle *concupiscence* ¹ » Ainsi, par le péché originel, l'âme meurt à la justice, elle se détache du bien surnaturel et suprême, pour convoiter le bien variable par ses puissances désordonnées. Mais il n'en reste pas moins établi que la distinction catholique de la nature et de la grâce laisse à la miséricorde divine un point d'appui pour les enfants morts avec la seule tache originelle.

Nous avons cité au commencement de cet ouvrage ces paroles remarquables du docteur angélique : « Ils n'éprouveront aucune peine de la perte de la vision béatifique ; mais ils se réjouiront de ce

¹ Cum originale peccatum justitiæ originali opponatur, nihil aliud formaliter est quàm justitiæ originalis, per quam voluntas Deo subdebatur, privatio; materialiter verò, aliarum animæ virium ad bonum commutabile inordinata conversio, quæ communi nomine concupiscentia dici potest. (1, 2, *Quæst.*, 82, art. 4.)

qu'il leur sera donné de participer abondamment à la bonté divine et aux perfections naturelles ¹ » .

Quand donc l'auteur de l'*Esquisse d'une Philosophie* accuse l'Église de vouer dogmatiquement les enfants morts, avec la seule dette du péché originel, à des tortures épouvantables, il outrage la foi qui avait fécondé son génie, et quand il affecte d'établir une parité complète entre le péché originel et les crimes commis personnellement par une volonté libre, il ment à la vérité et à sa propre conscience.

¹ Nihil omninò dolebunt de carentiâ visionis divinæ, imò magis gaudebunt de hoc, quod participabunt *multùm* de divinâ bonitate et perfectionibus naturalibus. (D. Thom., *lib. 2, Sent. Distinct. 34, art. 4.*)

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

LE DOGME DE LA GRACE JETTE DE SALUTAIRES CLARTÉS SUR LE MYSTÈRE DE LA PRÉDESTINATION.

La raison conçoit et l'Église enseigne que l'amour seul a été la cause déterminante de la création ; et le livre où sont renfermés les secrets de Dieu et de l'univers nous apprend que « la miséricorde l'emporte sur la justice ¹ » ; « que Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait ² » ; qu'il ne méprise point les créatures sorties de ses mains ³ ; et que dans le plan immense de ses œuvres, sa bonté surpassera toujours les attributs de sa justice ⁴ » ... L'impie, toutefois, ne cesse de calomnier l'éternel amour, qui n'a jamais refusé aux êtres intelligents les moyens suffisants pour atteindre le bonheur et le repos promis à leurs espérances.

La réprobation éternelle d'une multitude d'anges et d'hommes demeurera toujours, il est vrai, un mystère dont la raison ne percera jamais pleine-

¹ Misericordiæ Domini super omnia opera ejus.

² Nihil odisti eorum quæ fecisti. (*Sap.*, 11, 25.)

³ Opera manuum tuarum ne despicias. (*Psal.*, 137, 8.)

⁴ Super exaltat misericordia judicium... (*Jacob*, 2, 13.)

Quoniam in æternum misericordia ejus. (*Psal.*, 88, 3.)

ment ici-bas le dernier secret ; mais il nous semble qu'une connaissance approfondie du dogme de l'incarnation, auquel se lie si intimement celui de la grâce, peut permettre à des esprits dociles et soumis, de chercher des trésors de miséricorde au fond même de l'abîme insondable de la prédestination.

La grâce et la gloire ne sont pas la fin naturelle des esprits créés, parce que, comme nous l'avons fait observer tant de fois, ces dons ineffables surpassent infiniment les pensées et les désirs des créatures. La béatitude de la gloire, qui constitue une félicité suprême, est donc purement gratuite du côté de Dieu, toujours maître d'appeler à la jouissance éternelle de la claire vue, qui bon lui semble. Comme un potier tire de la même argile des vaisseaux d'honneur et des vases d'ignominie, ainsi Dieu, sans manquer aux droits de sa souveraine justice, peut glorifier au sein des tribus angéliques et de la race humaine ceux qui lui plaisent, et nul n'a droit de lui dire : « Pourquoi agissez-vous ainsi? » En arrêtant dans ses impénétrables conseils la réalisation du monde de la grâce et de celui de la gloire, et en décrétant, du sein de son éternité, que le monde de sa nature serait ordonné, sous l'empire d'un médiateur divin, à une fin surnaturelle, Dieu a connu, dans la lumière de sa prescience, tous ceux qui, sous l'empire de sa grâce, arriveraient au royaume des cièux et tous ceux qui refuseraient d'y entrer.

Mais l'impie demande : « Pourquoi créer des myriades d'esprits pour les réprouver ? Pourquoi tirer du sommeil du néant des tribus innombrables d'anges et d'hommes, si leur part de félicité éternelle est un bien qu'ils n'obtiendront jamais ? »

Ces questions téméraires ont été soulevées dans tous les temps par l'orgueil et par le désespoir. Toujours et partout il s'est rencontré des créatures superbes qui ont pris leurs ténèbres pour le rayon de la sagesse. Saint Paul leur répondait, il y a dix-huit siècles : L'argile a-t-elle droit de demander au potier : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ? Et qui donc autorise l'impie à demander compte à Dieu des secrets de sa providence ? Et parce que la prédestination renferme des obscurités impénétrables, faudra-t-il blasphémer ce que nous ne pouvons comprendre, et nous est-il permis d'abriter notre ignorance à l'ombre de notre corruption et de notre malice ?

La création de la nature, soit angélique, soit humaine, implique radicalement la peccabilité ou la détérioration possible de l'ange et de l'homme, par la raison claire, que la créature intelligente n'apercevant Dieu et la vérité qu'à travers un nuage et non par une contemplation directe de la divine essence, il s'ensuit que tout esprit fini, tant qu'il n'est pas parvenu à la vision immédiate de Dieu, peut se détourner de lui, cesser de tendre à sa fin surnaturelle et se damner par conséquent. Si donc tout esprit créé, quelles que soient les clartés natu-

relles qui l'éclairent, est faillible, peccable, altérable par son fonds, une altération volontaire, une déchéance libre de sa part, n'a rien qui répugne à la justice ni à la bonté du Dieu créateur. Ainsi, à moins qu'on ne prouve, ce qui est impossible, que Dieu est forcé de s'unir personnellement à toute intelligence finie, ou qu'il est obligé de l'inonder fatalement des torrents de la claire vue pour la rendre éternellement impeccable, la création simple, quelles qu'en soient les richesses natives, implique la possibilité d'une dégradation libre de la part des créatures.

Le mal, condition naturelle de tout esprit créé, tant qu'il est soumis à un ordre d'épreuve avant d'atteindre ses destinées finales, n'est donc qu'une conséquence de la limitation ou de l'imperfection native des êtres tirés du néant. Or, qu'y a-t-il de choquant si, dans l'hypothèse de la création, Dieu voit, du point central de son éternité, tous les mouvements libres des créatures réalisables? Est-il possible que son éternel regard n'aperçoive pas le commencement, le milieu et la fin de toutes les déterminations libres et spontanées des êtres finis? Comment pourrait-il ne pas connaître, dans le plan immense de ses œuvres, celles de ses créatures intelligentes qui, dans le chemin de leurs destinées et de leur épreuve, arrivent au terme de la route, et celles qui s'arrêtent volontairement avant d'avoir achevé le voyage?

Dieu fait la grâce comme il fait la nature. L'ange et l'homme sont ordonnés à une fin surnaturelle et suprême. La nature a des secours généraux suffisants pour chaque créature. La grâce a les siens suffisants aussi pour les mener toutes au terme de leurs destinées surnaturelles. Tous peuvent marcher, tous ont la lumière qui les éclaire et le mouvement miséricordieux qui les excite; mais les uns marchent et les autres s'arrêtent. Or, qu'y a-t-il d'injuste du côté de Dieu, s'il reçoit dans les bras de son éternel amour ceux qui l'ont assez aimé pour aller 'jusqu'à lui, et s'il exclut du séjour de sa gloire ceux qui n'ont pas voulu y entrer?

Le mal, toutefois, est un désordre que Dieu, dit saint Augustin, et saint Thomas après lui, n'aurait point permis, s'il n'eût été assez fort pour faire sortir du mal même des prodiges de sagesse et des miracles d'amour infiniment plus glorieux pour lui, que ne pouvaient être injurieux à sa sainteté et à sa miséricorde tous les crimes du monde. Le péché de l'ange et la chute de l'homme, qui seuls permettent à l'incommensurable amour du Très-Haut de réaliser, par la crèche, par le supplice du Golgotha et par toutes les merveilles réparatrices de la grâce du Christ, le mystère de la rédemption, deviennent, dans le plan surnaturel, la cause occasionnelle des dernières, des plus éclatantes manifestations de l'amour infini; en sorte que

l'Église pourra appeler le péché originel une faute heureuse, un péché nécessaire : *O felix culpa!... O certe necessarium Adæ peccatum!...*

La naissance d'un Dieu dans une étable, sa vie pauvre, souffrante, s'achevant par le supplice de la croix, voilà la borne extrême des dilatations de l'amour infini envers ses créatures. Or, si le péché n'était entré dans le monde, ces merveilles d'une charité que Dieu même ne saurait dépasser n'auraient pu éclater au sein de l'univers. Le péché est le désordre coupable de la créature qui viole toutes les lois de son être ; mais, sans le péché, toute l'économie de la rédemption disparaît, ou plutôt la rédemption, dernier effort de l'amour divin, est impossible.

La chute des anges rebelles est un mal immense, sans doute ; mais la soumission libre, mais l'acte d'adoration profonde par lequel les anges fidèles se font les serviteurs du Christ, répare abondamment la révolte de Lucifer. Le mal fait les démons, dont la malice et la perversité tourneront au triomphe merveilleux de la grâce et aux gloires du Calvaire ; et la foi, la charité et l'amour des bons anges, font les fils aînés de la gloire. Le mal fait les princes de ténèbres, et la grâce fait les dieux de la cité sainte. Or, sans liberté, point d'épreuve ; sans épreuve, point de combat ; sans combat, point de victoire ; sans victoire, point de triomphe... Sans combat, point de chute, sans chute, point de

rédemption, point de salut par la croix, point de consommation surnaturelle et infinie de l'amour.

Quelque profonde, quelque effrayante, au reste, que soit la corruption des démons et des réprouvés, leur malice est moins abondante que ne l'a été l'amour extrême provoqué par le mal de l'ange et par celui de l'homme. Et c'est pourquoi le grand apôtre a pu dire avec tant de vérité : « Là où le mal avait abondé, là a surabondé la grâce » .

La raison superbe et ignorante est donc forcée de reconnaître que le mal du monde moral est devenu la cause des prodiges infinis d'amour, réalisés dans le monde surnaturel de la grâce. Et si nous ajoutons que les démons et les réprouvés ont pu atteindre, comme les autres élus, la béatitude suprême, à laquelle la grâce, que Dieu n'a jamais refusée ni à l'ange ni à l'homme, leur donnait droit, où prendre, je le demande, un prétexte pour accuser la bonté et la miséricorde divine ?

La réprobation des démons et des hommes, que leur perversité a exclus pour jamais du royaume de la gloire, n'est donc imputable qu'à eux seuls. Ils sont bannis du séjour éternel de la béatitude suprême ; mais que leur a-t-il manqué pour pouvoir y parvenir ?

Origène, ému d'une injuste pitié pour les réprouvés, a soutenu qu'après d'innombrables siècles de supplices, ils verraient enfin s'ouvrir le séjour de

la gloire éternelle ; mais l'Église a foudroyé son erre-
 reur, et elle enseigne, comme un dogme immuable,
 que les démons, et tous ceux qui quitteront la vie
 du temps, sans être unis au Christ par la Charité, se-
 ront éternellement bannis du séjour de la claire vue.
 Pour entrer dans la gloire du Christ il faut lui ap-
 partenir par la grâce. Or, l'enfant qui meurt sans
 baptême, et l'adulte qui meurt dans l'amour désor-
 donné des créatures, en repoussant la grâce qui pu-
 rifie et la miséricorde qui pardonne, ne sont pas, ne se-
 ront jamais les membres du Christ. Ils n'entreront
 jamais, par conséquent, dans son royaume éternel.

Mais dans cet enfer, qui les prive pour toujours
 de la béatitude surnaturelle de la gloire, ne rece-
 vront-ils jamais une goutte de soulagement ? Sont-
 ils passibles de tourments tellement intolérables,
 qu'il valût mieux pour eux n'avoir pas existé ?
 Jésus-Christ a dit, en parlant de Judas, qu'il vau-
 drait mieux pour lui n'être pas né. Il ne l'a pas dit
 des autres réprouvés, et saint Augustin remarque
 sur ces paroles, qu'il faut les entendre d'un petit
 nombre de damnés dont la perversité égale celle
 du déicide apôtre.

Si donc l'Église ne défendait pas de penser,
 que dans cet enfer éternel des réprouvés il peut
 y avoir certains adoucissements de nature, dont
 l'effet serait, non de faire cesser la damnation
 ou la privation de la vision béatifique, qui de-
 meure éternelle, mais de diminuer miséricor-

dieusement le supplice que l'Église désigne sous le nom de *peine du sens*, nous comprendrions comment la miséricorde surpasse la justice, et comment l'amour naturel de Dieu pour ses créatures peut se faire bénir même aux enfers. En sorte qu'il nous serait donné de comprendre que si le mal a causé la rédemption, et conséquemment le salut des prédestinés, parce que la mort du Christ, et les merveilles qui en sont le fruit, n'auraient pas eu lieu sans le péché de l'homme, l'éternelle justice, en fermant à jamais les portes du ciel aux réprouvés, n'empêchera pas la miséricorde, mais une miséricorde purement naturelle, de diminuer leurs peines et d'alléger leurs tourments.

Ainsi, le dogme des peines éternelles implique deux genres de supplices, parce que les réprouvés ont tous appartenu au monde de la nature et à celui de la grâce. La privation de la vie éternelle, qu'ils ne pouvaient obtenir que par la grâce du Christ, constitue pour eux la peine du *dam*, et cette peine ne finira jamais, parce qu'il répugne à la justice divine d'inonder des torrents de la claire vue ceux qui n'ont pas voulu d'une gloire que la grâce du Christ pouvait seule leur mériter. L'*huile* de la charité n'ornera pas leur *lampe* au moment du réveil des générations, et c'est pourquoi ils n'entreront jamais dans la salle du festin éternel pour assister aux *noces de l'Agneau*. Telle est la foi de l'Église, tel est le dogme de l'éternelle justice.

Quant à la peine du *sens*, c'est-à-dire quant aux châtimens afflictifs qui sont tombés sur les réprouvés, l'Église n'a point condamné l'opinion des Pères et des théologiens qui ont admis la possibilité d'une mitigation. Qu'on nous permette de citer les deux grands docteurs que nous avons pris jusqu'ici pour guides :

« Quelques-uns, dit saint Augustin¹, et même un grand nombre, éprouvent une sorte de commisération humaine à l'égard des tortures éternelles des réprouvés; et ils doutent qu'il en soit ainsi, non qu'ils veuillent contredire les saintes Écritures, mais parce qu'ils croient pouvoir interpréter dans un sens de miséricordieux adoucissement ce qui semble dit plutôt pour inspirer la terreur, que selon une précision rigoureuse. Car « Dieu peut-il être toujours irrité? Peut-il empêcher sa miséricorde de se mêler aux flots de sa colère »? S'il leur est permis, continue le saint docteur « d'étendre ces paroles de miséricorde jusqu'aux réprouvés, qu'ils pensent, si cela leur plaît, que les peines des damnés peuvent

¹ Nonnulli, imò quam plurimi, æternam damnatorum pœnam et cruciatum sine intermissione perpetuos humano miserantur affectu, atque ità futurum esse non credunt, non quidem Scripturis adversando divinis, sed pro suo motu dura quæquæ molliendo, et in leniorem flectendo sententiam, quæ putant in eis terribiliùs esse dicta quàm veriùs. Non enim obliviscetur miseri Deus? aut continebit in irâ suâ misericordias suas?... Si hoc ad omnes existimant pertinere... Pœnas damnatorum certis temporum intervallis existiment, si hoc eis placet, *aliquatenùs mitigari*. (August., *Enchir.*, c. 112.)

être adoucies en quelque manière, et à certains intervalles » .

Ces paroles du grand évêque d'Hippône prouvent , ce semble , que si l'opinion de la mitigation des peines n'a pas été la sienne , il n'a pas cru du moins qu'il fût contraire à l'enseignement de la foi catholique , de soupçonner que des gouttes de miséricorde pourraient se mêler encore , dans les enfers , aux torrents de justice qui emportent les réprouvés loin de la vie et de l'espérance. Saint Thomas d'Aquin , dont la précision théologique est un véritable phénomène , pensait sur cette question comme le grand docteur de la grâce. Expliquant le sens de ces paroles du prophète : « Dieu sera-t-il éternellement en colère ? Pourra-t-il contenir, pendant son ire , les flots de sa miséricorde ? » le Saint docteur dit expressément : ⁴ « Si on étend ces paroles aux damnés , il faut les entendre de la miséricorde *allégeant* quelque peu leur supplice , mais ne le faisant pas finir tout-à-fait , et c'est pourquoi le prophète ne dit pas : qu'il laissera couler sa miséricorde , *exempte de toute colère* , mais qu'il ne la retiendra pas tout-à-fait , *pendant sa colère* , parce que le supplice des réprouvés ne sera pas détruit to-

⁴ Hoc intelligitur de misericordiâ *aliquid relaxante* , non de misericordiâ totaliter liberante , si extendatur etiam ad damnatos : unde non dicit : Continebit *ab ira* misericordias , sed *in ira* , quia non aliter tota pœna tollatur , sed ipsâ pœnâ durante , misericordiâ operabitur eam *diminuendo* (D. Thom. , in *Magist. Sentent.*..)

talement, mais parce que, *pendant la durée du supplice*, la miséricorde s'exercera en *diminuant* le supplice ».

Le cardinal Sfondrati s'est montré favorable à cette opinion, dans un livre intitulé : « *Nodus prædestinationis dissolutus* » ; et il est à remarquer que le pape innocent XII ne voulut pas condamner le livre du savant théologien, malgré les instances de Bossuet, du cardinal de Noailles et de quelques évêques de France. M. l'abbé Emery, restaurateur de la congrégation de Saint-Sulpice, a réuni dans une savante dissertation, devenue très-rare, les passages divers des Pères de l'Église et des théologiens catholiques qui ont soutenu, comme n'ayant rien de contraire à la foi, l'opinion de la mitigation des peines. Nous ajouterons que les arguments les plus forts par lesquels M. Emery appuyait sa thèse étaient tirés, en grande partie, des lettres postorales de M. de Pressy, l'un des plus savants évêques de France, dans le siècle dernier.

Nous soumettons, au reste, tout ce que nous disons sur ce sujet, au jugement infailible du Souverain Pontife, comme nous déposons au pied de son tribunal suprême toutes les pensées et toutes les paroles consignées dans cet ouvrage. Et si nous nous sommes permis de rappeler ces choses, ce n'est point, certes, pour fournir aux méchants des semences de sécurité contre la justice divine et contre le remords, mais bien pour détruire les

tentations de blasphème que font naître dans une foule d'âmes les tableaux, quelquefois exagérés, des rigueurs de la justice divine à l'égard des réprouvés.

La félicité des élus, à laquelle la grâce et l'amour infini de l'Homme-Dieu nous appellent, devrait exciter tous nos désirs. Ce ciel, où son incompréhensible dilection nous prépare des joies dont rien de créé ne saurait nous donner une image, devrait verser au fond de notre nature les plus ambitieuses espérances; et fallût-il en acheter l'éternelle conquête par les plus dures privations et les plus longs travaux, nous devrions bénir encore la divine miséricorde. Celui qui, dans la douteuse espérance de voir un jour son supplice diminué, au sein de la région habitée par les réprouvés, jetterait à ses passions la part de béatitude suprême que le Christ lui promet, et que la grâce peut lui faire mériter, celui-là commettrait le crime des apostats et des lâches; et l'indignation du mépris n'aurait point de parole assez forte pour peindre son aveugle démente.

FIN.

TABLE.

CHAPITRE I ^{er} . — Des différents modes par lesquels on peut connaître Dieu et la création.	Page 1
CHAP. II. — De la vision immédiate de l'essence divine.	8
CHAP. III. — De l'Intuition.	24
CHAP. IV. — Troisième moyen de connaître Dieu et la création : la raison purement naturelle.	39
CHAP. V. — Nécessité d'une révélation divine et de la grâce, pour rendre à l'homme déchu le symbole complet des vérités purement naturelles.	51
CHAP. VI. — La foi aux traditions sacrées peut seule engendrer la science ou la vision des choses, au degré où cette science est possible dans l'ordre présent.	61
CHAP. VII. — La divine vérité de l'Église s'établit par deux ordres de preuves irréfutables.	67
CHAP. VIII. — La divine vérité de l'Église prouvée par son unité.	75
CHAP. IX. — La divine vérité de l'Église prouvée par son universalité.	119
CHAP. X. — La divine vérité de l'Église prouvée par sa perpétuité.	159
CHAP. XI. — La divine vérité de l'Église prouvée par sa sainteté.	190
CHAP. XII. — L'Église catholique nous donne seule la notion complète de Jésus-Christ.	232

CHAP. XIII. — Toutes les erreurs du monde ancien , toutes les hérésies nées depuis l'établissement de l'Église, mènent droit à l'anéantissement du dogme de l'incarnation.	Page 246
CHAP. XIV. — Conséquences de l'hypothèse qui nie la divinité de Jésus-Christ.	273
CHAP. XV — La notion catholique de Jésus-Christ peut seule engendrer l'ordre de vision ou de phi- losophie des choses.	286
CHAP. XVI. — Dieu ne peut être connu pleinement qu'en Jésus-Christ.	293
CHAP. XVII. — La puissance infinie de Dieu ne peut être connue pleinement qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.	301
CHAP. XVIII. — La sagesse infinie se révèle tout en- tière par l'incarnation.	318
CHAP. XIX. — Le dogme de l'incarnation est la plus haute manifestation de l'amour divin.	330
CHAP. XX. — Le dogme de la trinité des personnes divines, dans l'unité d'une même essence in- finie, ne se révèle nettement que par l'incar- nation du Verbe.	352
CHAP. XXI. — De la création des choses.	363
CHAP. XXII. — De la nature et de la grâce.	387
CHAP. XXIII. — La notion du Christ est la dernière raison du dogme de la grâce.	403
CHAP. XXIV. — La notion catholique de Jésus Christ peut seule résoudre tous les problèmes de la science de l'homme.	pag. 417
XXV. — Le dogme de la grâce jette de salutai- res clartés sur le mystère de la prédestina- tion.	474

351 305

